

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université Abdelhamid Ibn Badis – Mostaganem



**Faculté des Langues Etrangères
Département de Français**

**POÉTIQUE DE L'ÉCRITURE
DE LA PROFANATION DU SACRÉ
DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE D'AMIN ZAOUI**

**Thèse élaborée en vue de l'obtention du diplôme de Doctorat ès sciences
Option : Langue et littérature françaises**

**Présentée par :
M. Ismail SLIMANI**

**Sous la direction de :
Pr. Samira BECHELAGHEM**

Membres du jury :

ROUBAI CHORFI Mohamed Amine (Pr., Université de Mostaganem).....Président
BECHELAGHEM Samira (Pr., Université de Mostaganem).....Rapporteur
SARI MOHAMED Latifa (Pr., Université de Tlemcen)..... Examineur
BOUANANE Kahina (Pr., Université d'Oran-1) Examineur
BENCHEHIDA Mansour (M.C., Université de Mostaganem).....Examineur
EL BACHIR Hanane (Pr., Université d'Oran-2)Examineur

Année universitaire 2019/2020

Je tiens à remercier celle qui m'a sorti du gouffre dans lequel j'étais enlisé en m'offrant l'opportunité d'une renaissance scientifique, Ma directrice de thèse, Pr. Samira Bechelaghem.

Ce travail est dédié à ma chère épouse et à mes enfants....

INTRODUCTION

L'auteur algérien bilingue Amin Zaoui compte à son actif une douzaine de romans en langue arabe et une dizaine de romans en langue française. Depuis ses débuts littéraires en 1985 jusqu'à nos jours, Zaoui construit donc pas à pas une œuvre de plus en plus considérable, essentiellement romanesque, ponctuée de quelques essais et nouvelles. Un Amin Zaoui que nous avons d'abord connu comme chroniqueur et surtout animateur d'émissions littéraires (une sorte de Bernard Pivot algérien) à la Radio et à la télévision. On pourrait citer Akouas de la télévision algérienne diffusée pendant les années 90 ou Al-Fahras de la chaîne privée El-Jazairia diffusée sur trois saisons à partir de 2012. Puis lors d'un colloque, nous avons découvert Zaoui l'académicien et universitaire spécialiste de littérature maghrébine. En nous penchant après sur ses écrits littéraires et dans les deux langues par pure curiosité : celle de savoir ce qu'un universitaire et un personnage public de la stature d'Amin Zaoui pouvait bien exprimer dans des romans. Notre surprise a été grande en découvrant un auteur iconoclaste, subversif, manieur des techniques du nouveau roman, et pour qui la liberté d'expression est sans limites, quitte à toucher à ce qu'il y a de plus tabou dans notre société.

Son œuvre romanesque nous a paru donc portée par une cohérence interne propre avec un certain nombre de constantes thématiques et stylistiques quasi-obsessionnelles et que l'on pourrait même qualifier de marque de fabrique. En effet, à la lecture de ses romans, nous sommes sortis avec le constat que chacun d'eux est systématiquement le lieu d'une profanation du sacré subtilement travaillée.

Pour rappel, le roman est un genre littéraire narratif fictionnel où l'on retrouve la représentation de personnages évoluant dans un espace-temps fictif. Il se présente au lecteur sous une forme prosaïque avec un titre qui lui fixe un horizon d'attente, une couverture, des chapitres, des exergues, et un récit porté par des procédés narratifs qui en font un objet protéiforme et pluri-sémiotique. Les romans de Zaoui ne dérogent pas à ces normes génériques mais recèlent une caractéristique essentielle : chaque constituant générique est mis au service de la profanation d'un élément sacré dans la culture arabo-musulmane. Que ce soit donc par le biais des titres, des noms de certains personnages, de certains lieux où évoluent ces personnages, des actes ou des propos de ceux-ci, du mode narratif, etc., le sacré est en fait profané.

Nous pouvons d'emblé illustrer nos propos par plusieurs exemples de cette profanation qui traverse de part en part l'oeuvre romanesque d'Amin Zaoui. Un auteur qui a fait l'objet de censure dès la parution de son premier roman et dont certains textes ont même fait l'objet d'autodafés. Ce qui renseigne sur le degré de la profanation qu'il atteint en bravant tous les interdits. Pour donner une image, tenir en main un roman de Zaoui, c'est presque tenir un brulot, avec la peur de voir s'abattre sur soi à tout moment la foudre divine ou l'épée de Damoclès.

Une profanation donc du sacré qui se manifeste au niveau textuel quand Zaoui, à titre d'exemple, met en scène le personnage d'une prostituée avec le corps tatoué de versets coraniques et des quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah. Ou le personnage d'un fonctionnaire qui rêve de devenir prophète et qui se masturbe à l'écoute des versets de la sourate de Youcef qualifiée d'érotique. Ou encore un personnage qui compte rédiger la biographie d'Allah dont il dessine le sexe ni masculin ni féminin.

Une profanation que nous pouvons aussi illustrer quand Zaoui imagine un chien personnifié qui veut apprendre l'arabe afin d'en user au paradis où il rejoindra son ancêtre Qitmir, le chien gardien des sept dormants, et où il jouira entre autres de houris-chiennes. Ou encore quand des personnages sont représentés copulant dans un cimetière, au milieu des tombes, ou même au dessus, dans une relation nécrophile hors-normes. Les romans de Zaoui sont d'ailleurs le lieu de la représentation de toutes les déviances sexuelles avec l'inceste érigé en véritable thème obsédant ou encore la zoophilie.

Zaoui brave tous les interdits en profanant la personne divine, les prophètes, les textes sacrés, les religions, les saints, etc. C'est le cas quand il rapporte au lecteur la naissance d'une nouvelle religion autour de ce qu'il qualifie de la vraie Pierre Noire déterrée en plein désert par un nouveau prophète. Une religion qui supprime l'Islam avec pour objet de vénération le vagin faisant d'elle une religion du plaisir et du désir.

Et dans plusieurs romans, Zaoui s'attaque à la personne du prophète Mohammed en le représentant comme un mysogine attiré. Les femmes du prophète y sont d'ailleurs représentées comme de véritables victimes de ce dernier, avec à leur tête

Aicha veuve à dix-huit ans. Cette dernière dont le lit était considérée selon Zaoui comme la véritable Qibla des prières du prophète.

Les rapports sexuels sont en fait à plusieurs endroits de l'oeuvre de Zaoui érigés en prières ponctuées d'évocation de la personne divine. Zaoui va jusqu'à imaginer un personnage instaurant une sixième prière qui s'ajoute aux cinq canoniques, une prière de la sieste à cent-vingt-sept prosternations. Et la mosquée, lieu de prière et demeure de Dieu, sera aussi profanée en devenant le lieu de rapports dévianonistes. Dans un de ses romans, une mosquée sera même fermée aux fidèles en raison d'un différent sur son appellation faisant de Dieu, selon l'expression de Zaoui, un SDF.

Une profanation que nous pouvons aussi illustrer quand Zaoui représente un personnage féminin appelant à la prière en berbère, ou un autre personnage traduisant en tamazight le véritable Coran tenu caché en raison de son contenu révolutionnaire. La langue arabe est d'ailleurs à maintes reprises profanée en remettant en cause son caractère sacrée en tant que langue de la parole divine. Parole profanée aussi avec son incorporation plusieurs fois dans la lettre du texte romanesque fusionnant ainsi le pur et l'impur, le sacré et le profane. Une parole qui devient même par la voix des lecteurs un chant qui fait danser la prostituée d'un bordel. Ce dernier qui chez Zaoui devient un lieu social encensé pour la tolérance confessionnelle qui y règne.

La religion n'est pas le seul élément profané quoiqu'elle cristallise tout ce qui est sacré dans la civilisation arabo-musulmane. Zaoui s'attaque en fait au triangle des interdits avec aussi la sexualité et la politique. Cette dernière qui constitue un des thèmes centraux de l'oeuvre romanesque de notre auteur. Une oeuvre qui se mue en autant de pamphlets et de lieux de critiques des luttes pour le pouvoir qui ont jalonné l'histoire du pays. Certains symboles de la nation et certains personnages historiques sont d'ailleurs profanés en feutrant leur halo de sacralité.

Ce constat, que nous venons de tenter d'illustrer quelque peu, nous pousse à poser la problématique de savoir si cette constante profanation du sacré qui caractérise les romans de Zaoui ne constitue pas une poétique. Une poétique dans le sens de procédés littéraires, de choix thématiques et stylistiques, qui caractérisent l'usage chez Zaoui du discours littéraire, dans notre cas romanesque.

Cette constante attitude profanatrice du sacré constituerait donc selon nous une véritable poétique tant sur le plan stylistique que thématique et que nous voudrions justement mettre en lumière avec les outils que nous offrent les méthodes critiques de l'analyse littéraire. Analyse qui sera portée essentiellement par un double questionnement : le premier en termes de procédés et de techniques rédactionnelles, en un mot de style, afin de décrire cette poétique. Ce qui correspondra à la question heuristique du COMMENT ? Le second en termes de dessein motivant un tel positionnement de la part d'Amin Zaoui et ce afin de mettre en évidence la pragmatique sous-jacente de sa pratique littéraire. Ce qui correspondra à la question heuristique du POURQUOI ?

De prime abord, nous pouvons dire qu'Amin Zaoui, par son usage personnalisé du Discours Littéraire, romanesque essentiellement, considéré par les Analystes du Discours comme un discours constituant et qui émane par définition d'une source nommée la paratopie créatrice¹, opère une déconstruction d'un autre discours constituant, à savoir le discours religieux. Il chercherait ainsi dans ses textes à déconstruire un ordre établi en proposant au lecteur un univers romanesque suscitant des questionnements divers avec entre autres une problématisation de l'identité collective. Une identité basée essentiellement sur l'appartenance à la religion musulmane. Problématisation obtenue en confrontant le Soi-même, c'est-à-dire le lecteur, avec un Autre, un personnage romanesque fictif assez loin du citoyen lambda. Ou aussi en confrontant une manière d'être socialement ordinaire à une situation romanesque hors du commun mais de l'ordre du possible. Entreprise littéraire certes mais qui pourrait aboutir, selon nous, à une déconstruction chez ce lecteur de certaines évidences, de certaines convictions,...

Nous sommes bien sûr encore au stade hypothétique que seule l'analyse permettra d'en affirmer ou d'en infirmer l'exactitude. Une analyse qui portera sur un corpus constitué des romans d'Amin Zaoui comme le suggère l'intitulé de notre travail. Mais par souci de pertinence par rapport au sujet, de cohérence entre les différents textes constitutifs de ce corpus et de consistance en rapport avec la faisabilité de l'étude, nous avons opté pour la prise en compte des romans en langue française uniquement.

¹ - Cf. MAINGUENEAU Dominique, *Le discours littéraire – paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.

Option qui fera inclure ainsi dix romans et qui élaguera l'œuvre romanesque de Zaoui d'une douzaine de textes romanesques en langue arabe. Ce choix du corpus ne nous a pas empêché de lire justement ces textes en langue arabe où nous avons remarqué la même constante observée dans les romans en langue française. Et nous nous interdirons nullement au cours de l'analyse d'en faire appel pour les besoins de la démonstration.

Comme tout chercheur, avant d'ajouter notre propre pierre à l'édifice scientifique, un examen de ce qui a déjà été réalisé jusque là autour de la question du sacré de manière générale et de ses représentations et expressions littéraires en particulier a été nécessaire. Examen par la lecture assidue des apports théoriques incontournables sur le sacré, sans pour autant épuiser toute la littérature autour de ce domaine, à cheval sur l'anthropologie culturelle, la sociologie, l'histoire des religions, la philosophie des religions ; et enfin pour notre cas, sur aussi les études littéraires. Et c'est le fruit de cette lecture que nous avons tenté de synthétiser sous la forme d'un cadre théorique et méthodologique structuré en quatre chapitres. Un premier où le lecteur trouvera un essai de définition du sacré. Un second dans lequel nous résumons ce qui est sacré dans la culture arabo-musulmane. Chapitre crucial pour l'intelligence de notre propos car comment serait-il possible de dessiner les contours d'une poétique de profanation du sacré sans discerner ce qui est sacré de ce qui ne l'est pas. Un troisième chapitre où nous revenons sur l'imaginaire arabo-musulman en tant que source, hautement influencée par le sacré, de l'imaginaire particulier de notre auteur. Enfin un quatrième chapitre dans lequel nous abordons par quelques exemples prototypiques l'expression littéraire du sacré par certains auteurs algériens d'expression française.

L'ossature de notre thèse comporte une deuxième partie analytique structurée en trois chapitres. Le premier est un retour sur la vie et l'œuvre d'Amin Zaoui. Le second est une synthèse de notre analyse de la poétique qui sous-tend les cinq premiers romans de Zaoui. Romans réunis en un sous-ensemble du fait qu'ils sont jusqu'à ce jour diffusés uniquement en France. Ils sont par cela pour nous le lieu d'une profanation extra-muros. Le dernier chapitre est quant à lui une synthèse de notre analyse, avec la même démarche suivie dans le précédent chapitre, de la poétique de la profanation du sacré dans le second sous-ensemble constitués des romans publiés en co-édition en France et en Algérie.

PREMIERE PARTIE

CADRE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE

Avant d'aborder dans une démarche analytique, donc pratique, le traitement du sacré par Amin Zaoui dans son oeuvre romanesque de langue française, il nous semble utile et peut être même nécessaire de développer, dans un premier temps, un ensemble de données théoriques qui permettront à notre lecteur de cerner les limites du cadre méthodologique de notre travail.

Après un survol de l'évolution chronologique et par école de la définition du sacré, nous essayerons de résumer les structures du sacré chez les arabes ou plus généralement en Islam. Ceci en nous basant essentiellement sur les travaux de Joseph Chelhod qui, dans une démarche structuraliste héritière de celle de Claude Lévi-Strauss, nous propose une vision des éléments constitutifs du système de la sacralité en Islam.

Les rouages de ce système, dites structures, sont eux-même structurants d'un imaginaire arabo-musulman dont nous essayerons de résumer les éléments constitutifs en nous basant essentiellement sur les travaux de Malek Chebel. Un imaginaire hautement lié au sacré ce qui est le cas de toute les civilisations humaines si on revient aux travaux de Gilbert Durand et ses Structures anthropologiques de l'imaginaire².

Enfin, nous essayerons de synthétiser la place et le traitement du sacré dans la littérature algérienne d'expression française de manière générale, tout en mettant l'accent sur certains auteurs ou textes que l'on pourrait qualifier de prototypiques, car constituants des modèles illustratifs et source d'imitation. Dernier élément théorique qui ouvrira donc sur la partie analytique avec le cas assez particulier, prototypique aussi à sa manière, de l'oeuvre romanesque d'Amin Zaoui qui selon nous n'est qu'une actualisation de l'imaginaire arabo-musulman transposé sous une forme littéraire avec une poétique hautement profanatrice du sacré à la base de cet imaginaire.

² - Paris, Dunod (11^{ème} édition), 1992, (Bordas, 1969 pour la 1^{ère} édition).

Chapitre I

LE SACRÉ : REPÈRES POUR UNE POSSIBLE DÉFINITION

Le sacré ou l'impossible définition

Le sacré est une notion d'anthropologie culturelle difficile à cerner vu sa nature et la multitude de définitions existantes, émanant de disciplines diverses telles que la sociologie, la théologie, la philosophie, l'histoire des religions, l'anthropologie... Ce que nous pourrions qualifier de flou définitoire et que certains ont essayé d'éluider en définissant le sacré par son opposition au profane. C'est le cas, par exemple, de Roger Caillois qui à la fois donne une assertion en proposant une définition du sacré et laisse planer un vent de suspicion autour de celle-ci :

Au fond, du sacré en général, la seule chose qu'on puisse affirmer valablement est contenue dans la définition même du terme : c'est qu'il s'oppose au profane. Dès qu'on s'attache à préciser la nature et les modes de cette opposition, on se heurte aux plus graves obstacles. Quelque élémentaire qu'elle soit, aucune formule n'est applicable à la complexité labyrinthique des faits.³

Ce n'est pas aussi évident donc de définir une notion sensée désigner une réalité qu'on suppose, sujet de croyances, et qui diffère d'une sphère culturelle à une autre et d'une époque à une autre, comme le montrent aussi les propos suivants de Laura Lévi Makarius :

Un vocable [...] substantif et adjectif, le sacré est partout [...] extensible, son emploi risque d'être abusif [...] En admettant qu'on sache de quoi on parle quand on parle du sacré en ethnologie, la définition de son contraire nous manque. Les ethnologues, Durkheim en tête, n'hésitent pas à opposer le sacré au profane, mais qui ou quoi est profanes dans ces sociétés ? Profanes devraient être les femmes, puisque les affaires sacrées sont monopolisées par le vilain sexe, mais comme chacun sait, les femmes sont encore plus sacrées que les hommes... Or quand on ne connaît pas l'opposé d'un qualificatif, c'est que le sens de ce qualificatif est mal connu, à moins qu'on ne reconnaisse qu'il connote précisément l'inconnaissable.⁴

Une autre citation est révélatrice du malaise de tout chercheur à définir, à mettre des mots de l'ordre du rationnel, sur une réalité qui est à la fois présente et absente du monde sensible, de l'ordre du « ghaib », terme arabe dérivé de la racine désignant

³ - CAILLOIS Roger, L'homme et le sacré, Paris, Gallimard (Coll. Folio essais), 1950, p. 17.

⁴ - MAKARIUS Levi, Le sacré et la violation des interdits, Paris, Payot, 1974, p.20. Souligné par nous.

justement l'état d'absence. D'ailleurs, tout le défi d'un croyant, musulman ou autre, est d'attester dans son for intérieur de cette présence. Le premier pilier de l'Islam ne consiste-t-il pas de témoigner avec certitude qu'il n'y a qu'un seul Dieu, en l'occurrence Allah, et que Mohammed (QSSSL) est son prophète :

(Le sacré) est perpétuellement diffus dans les artefacts humains, difficile à cerner et à formuler rationnellement. Il est de l'ordre de l'asymptote, c'est-à-dire qu'on s'en approche sans jamais en atteindre le sens et l'essence.⁵

Ce que l'on peut dire avec quelque peu de certitude, en reprenant les propos de l'anthropologue algérien Abderrahmane Moussaoui, que « nos idées, nos gestes les plus quotidiens, les plus familiers (sont) le résultat non pas seulement de la logique manifestement rationnelle, mais également les produits d'un monde inconnu, invisible et mystérieux »⁶.

Le sacré ne sera alors que ce que toute culture désigne comme une force verticale, qui lui échappe car invisible, mais qui agit positivement et/ou négativement sur la vie des humains. Et afin d'en maîtriser les effets, toute culture a adopté ou adopte encore « un ensemble de dispositifs qui peuvent être résumés par le mot rite. Ce sont ces dispositifs, parfois patents, parfois latents, que nous appelons logiques, pour éviter les qualificatifs positivistes de magiques ou d'irrationnels »⁷.

Moussaoui ici, en optant pour le qualificatif « logique », et en évinçant les autres qualificatifs positivistes, opte selon nous pour la posture du chercheur-croyant. Ce que nous sommes aussi, il faut le dire, nous même. Posture qui n'altère en rien l'objectivité de la démarche qui reste scientifique quoique, il faut bien l'avouer, traiter du sacré dans un travail scientifique tout en étant religieux n'est pas chose aisée.

Il est vrai que la recherche scientifique se veut le fruit du stade positiviste de l'évolution humaine. Reste que l'homo-religiosus ne s'est pas éteint au cours de cette

⁵ - Ali Toumi Abassi, In ZLITNI-FITOURI Sonia (Dir.), *Le Sacré et le Profane dans les littératures de langue française*, Bordeaux-Tunis, Presses Universitaires de Bordeaux et Sud éditions, 2005, p. 16.

⁶ - MOUSSAOUI Abderrahmane, *Espace et sacré au Sahara –Ksour et oasis du sud-ouest algérien-*, Paris, CNRS-éditions, 2002, p. 12. Souligné par nous.

⁷ - Ibid. Souligné par l'auteur.

évolution et qu'un entre-deux est possible. Sauf qu'en règle générale, l'homme moderne, scientifique de surcroît, tend à désacraliser ce qui l'entoure afin d'atteindre cette objectivité si nécessaire. Situation que confirment en quelque sorte les propos de Mircea Eliade dans ce qui suit :

Il est facile de voir tout ce qui sépare ce mode d'être dans le monde de l'existence d'un homme areligieux. Il y a avant tout ce fait : l'homme areligieux refuse la transcendance, accepte la relativité de la réalité, et il lui arrive même de douter du sens de l'existence. [...] L'homme moderne areligieux assume une nouvelle situation existentielle : il se reconnaît uniquement sujet et agent de l'Histoire, [...] se fait lui-même, et il n'arrive à se faire complètement que dans la mesure où il se désacralise et désacralise le monde [...] Mais cet homme areligieux descend de l'homo-religiosus et, qu'il le veuille ou non, il est son œuvre, il s'est constitué à partir des situations assumées par ses ancêtres.⁸

⁸ - ELIADE Mircea, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, pp. 172-173.

Le sacré, une réponse à la condition humaine

Aborder le sacré donc, une donnée si intemporelle, si constitutive de notre condition humaine, de notre état d'homo-religiosus face à notre finitude, de notre existence qui n'aurait de sens sans le recours à ce même sacré, crée une circularité qui ne peut que nous emporter dans le tourbillon du questionnement existentiel. Fondamentalement, l'être humain ne peut s'expliquer et expliquer son existence avec le conditionnement qu'elle implique qu'en se tournant vers un au-delà transcendant. Et la modernité avec son lot d'avancés scientifiques et technologiques ne constitue en fait, selon nous, qu'un écran, au sens psychanalytique du terme, voilant superficiellement à l'homme actuelle le sens à donner au monde qui l'entoure.

La condition humaine, que Jean Cazeneuve considère comme un ensemble de déterminations qui s'imposent à l'individu et qui restent les mêmes au fil de l'évolution, limite forcément le champ de son libre arbitre. En premier lieu, en reprenant toujours Jean Cazeneuve, l'on pourrait évoquer « la nature humaine » qui implique que l'être humain est un mammifère bipède avec une anatomie le distinguant des autres êtres vivants et doué d'une conscience, d'une mémoire, du langage, ... L'on pourrait ajouter aussi « l'être dans le monde » avec l'environnement qui s'impose et impose des conditions à l'existence humaine avec par exemple le climat, le rythme des saisons... Enfin l'on pourrait aussi évoquer le statut « d'être culturel et social » que l'homme assume avec son lot de règles, de coutumes, de valeurs, d'artefacts, d'obligations et d'interdictions. Cette réalité amène enfin Jean Cazeneuve à conclure que « l'homme, à première vue apparaît comme un être libre, inventant son existence et la fondant lui-même, et, d'autre part, comme soumis à des contraintes, à des limitations »⁹.

La condition donc de l'homme qui s'impose à lui dès lors qu'il né, qu'il existe sur terre, obéit à une régularité surprenante. Pour reprendre Mircea Eliade, le monde n'est nullement un « chaos » mais un « cosmos » réglé telle une horloge et qui suppose par-là l'existence d'un horloger. Ce mystère fascinant et terrifiant à la fois a constitué le fondement du sacré, le moteur de la foi, l'essence des religions permettant à l'être humain un « apaisement de l'inquiétude et de l'incertitude, un attachement à (sa)

⁹ - CAZENEUVE Jean, Sociologie du rite –Tabou, magie, sacré-, Paris, PUF, 1971, p. 27.

famille qui (l'a) socialisé dans telle religion, (à) se concilier une nature hostile ou mystérieuse, (à) surmonter la mort en ritualisant ce qui touche à l'au-delà, [...] une réponse au désir de communion fortifiante avec la vie de l'univers »¹⁰.

Le philosophe des religions Jean Grondin affirme dans ce même ordre d'idées que le sacré, la religion, l'être suprême en l'occurrence Dieu, proposent les réponses les plus fortes et les plus anciennes à la question du sens à donner à la vie : « pourquoi il y a de l'être et non pas rien »¹¹. L'autre réponse qui stipule que la vie n'est que le fruit du hasard est plutôt, selon nous, un contournement assez hasardeux de cette question existentielle. Et jusqu'à nos jours, ni la science, ni la réflexion philosophique n'ont pu apporter une réponse plus structurée que celle qu'apporte les religions, de manière diverse certes, mais offrant une vision comportant « une direction, un but et une origine »¹².

¹⁰ - RIVIERE Claude, Socio-anthropologie des religions, Paris, Armand Colin, 1997, p. 17.

¹¹ - GRONDIN Jean, La philosophie de la religion, Paris, PUF (Que sais-je ?), 2009, p. 3.

¹² - Idem.

Le sacré et l'évolution des civilisations humaines

Il est bénéfique de rappeler qu'à partir du 15^{ème} siècle, avec la découverte du nouveau-monde et les différentes colonisations, le monde occidental a été mis en contact avec d'autres peuples. Peuples comparés à l'état moderne de la civilisation occidentale de l'époque ont été qualifié de sauvages, de primitifs, et que l'on a classé donc, dans une vision évolutionniste, comme vivant encore au stade mythologique ou métaphysique où le sacré et le rite déterminent tout. D'autres peuples, plus évolués, ont atteint le stade religieux, théologique, en développant une conscience collective portée par une croyance commune et des rites unifiés. Auguste Comte d'ailleurs considère le fait religieux comme un fait social par essence et qui va des croyances totémiques jusqu'aux grandes religions monothéistes avec livres sacrés.

Emile Durkheim, de son côté, approuve cette théorie évolutionniste en tournant ses travaux vers l'étude de ces peuples primitifs, en Australie essentiellement, afin de dessiner les contours de ce qu'il considère comme une religion élémentaire, basique, qui n'emprunte rien à une autre religion antérieure. Les conclusions de ses recherches aboutissent à la définition d'une religion totémique, où la distinction entre sacré et profane se fait grâce à un totem qui ne sera autre qu'un symbole représentatif de cette force que les Mélanésiens nomment Mana. Force invisible, transcendante, de l'au-delà, et que l'homme, par besoin de personnification, de chosification du sacré, a matérialisé par un totem :

Le totémisme met au premier rang des choses qu'il (l'Australien) reconnaît comme sacrées, les représentations figurées du totem ; ensuite viennent les animaux ou les végétaux dont le clan porte le nom [...] Le totémisme est la religion, non de tels animaux, ou de tels hommes, ou de telles images, mais d'une sorte de force anonyme et impersonnelle [...] sans nom, sans histoire, immanente au monde, diffuse dans une multitude innombrables de choses [...] L'australien ne se la représente pas sous sa forme abstraite [...] il a été amené à la concevoir sous les espèces d'un animal ou d'un végétal, en un mot d'une chose sensible.¹³

¹³ - DURKHEIM Emile, Les formes élémentaires de la vie religieuse, Paris, PUF, 1968, pp. 268-270. Souligné par nous.

Mircea Eliade propose quant à lui le mot hiérophanie (littéralement hiero : sacré, phanie : se manifeste), terme plus général car applicable au stade théologique de l'humanité qui a aussi ses manifestations symboliques du sacré. Mircea Eliade considère d'ailleurs que l'histoire des religions est constituée par une accumulation de hiérophanies, c'est-à-dire de manifestations du sacré assurant avec un système de symbolisation une fonction de médiation permettant le passage du visible à l'invisible, de l'humain au divin. Paul Ricœur reconnaît de même que le symbole est un détecteur et déchiffreur de la réalité humaine liée au sacré. Ce qui rejoint la position de Gilbert Durand qui voit aussi dans le symbole une fonction essentielle du sacré.

Mircea Eliade avec le terme hiérophanie pointe ainsi du doigt une donnée essentielle en mettant en évidence ce besoin de l'être humain d'avoir une manifestation dans son monde horizontale le liant à la verticalité présente mais invisible. Ou disons, en reprenant ses termes, la manifestation dans des objets de son monde « naturel » de ce « tout autre » :

L'homme prend connaissance du sacré parce que celui-ci se manifeste, se montre comme quelque chose de tout à fait différent du profane. Pour traduire l'acte de cette manifestation du sacré nous avons proposé le terme hiérophanie, qui est commode d'autant plus qu'il n'implique aucune précision supplémentaire : il n'exprime que ce qui est impliqué dans son contenu étymologique, à savoir que quelque chose de sacré se montre à nous.¹⁴

Le troisième état évolutif est l'état positiviste qui consiste à renier parfois, ou disons à mettre au second plan et dans la sphère du privé, du personnel, le fait religieux. Ceci en optant pour une vision rationnelle du monde, plus « scientifique » et moins « superstitieuse ». Pour illustrer ce passage du stade théologique au stade positiviste, rien de mieux que de voir comment les scientifiques ont élaboré petit à petit une théorie du Big-bang avec celle de l'évolution des espèces afin d'expliquer la genèse du monde. Ce que proposent avant elle, toutes les mythologies et tous les textes révélés des religions. Certes l'esprit scientifique constitue une véritable révolution qui a totalement métamorphosé la vie des êtres humains ; mais la question de savoir, en reprenant la formule de Victor Hugo dans son majestueux roman Notre dame de Paris, si « Ceci

¹⁴ - Ibid., p. 17.

tuera cela » reste légitime. Questionnement que l'on retrouve chez le mythologue Pierre Commelin en ces termes :

Dans l'enfance des peuples, dit-on, tout n'est que croyances, articles de foi. C'est entendu. Mais dans l'âge mûr des peuples, lors même que la science a dévoilé, lui semble-t-il, un grand nombre des mystères de la nature, l'humanité peut-elle se flatter d'évoluer en pleine lumière ? Dans le monde ne reste-t-il pas toujours ce monde métaphysique, invisible et insaisissable, sur lequel la science a si peu de prise, et que la philosophie, malgré ses efforts, n'a pu jusqu'ici ni éclaircir ni pénétrer ?¹⁵

Dans le monde d'aujourd'hui donc, après avoir atteint un tel stade évolutif, on pourrait croire à la disparition du sacré avec tous les mythes, toutes les religions. Reste que même si cela arrive un jour, quoique cette éventualité nous semble des plus utopiques, le sacré prendra, ou plutôt disons qu'il a pris dans une certaine mesure d'autres formes assez lointaines du transcendant, de la relation de verticalité avec une force invisible. Peut être sacré des valeurs comme la liberté, les droits de l'homme, la nation, un emblème, un hymne....

Et c'est plutôt ici l'interdit, le tabou, qui frappe tout élément de l'ordre du sacré qui est transposé sur d'autres éléments profanes. Ce qui rejoint la définition du sacré que propose Roger Caillois :

Est sacré l'être, la chose ou l'idée à quoi l'homme suspend toute sa conduite, ce qu'il n'accepte pas de mettre en discussion, de voir bafouer ou plaisanter, ce qu'il ne renierait ni ne trahirait à aucun prix.¹⁶

¹⁵ - COMMELIN Pierre, Mythologie grecque et romaine, Bordas, Paris, 1991, pp.11-12.

¹⁶ - CAILLOIS Roger, op.cit., p.176.

Tabous et interdits

L'évocation du tabou nous permet de poursuivre avec ce que toujours Roger Caillois qualifie comme les deux attitudes possibles face au sacré. La première n'est autre que le respect de l'interdit, du tabou, qui entoure tout objet, acte, espace, partie du corps, animal, valeur, symbole, rite, mythe... sacrés. La deuxième attitude sera l'opposé de la précédente avec une violation de ce même interdit. Attitude de profanation du sacré qui pour le croyant sera considérée comme un sacrilège.

Le mot tabou, étymologiquement tabu ou tapu, mot d'origine polynésienne et découvert par les ethnologues, désigne une défense à caractère sacré. Il est considéré par Joseph Chelhod comme plus général et moins profond que le sacré. Il certifie que « tout ce qui est sacré est en même temps tabou, tout ce qui est tabou n'est pas nécessairement sacré »¹⁷. Pour Sigmund Freud, le tabou existe depuis l'état primitif de la sacralité et il n'est autre que la forme élémentaire de la Morale. La différence entre tabou et interdit est une différence de degré de la faute et de la sanction. Ce que souligne les propos suivants de Claude Rivière :

La violation volontaire ou involontaire d'un tabou est supposée entraîner une impureté personnelle, une calamité naturelle ou une infortune sociale, tandis que la transgression d'un interdit ordinaire n'est sanctionnée, si elle est connue, que socialement, par exemple par la réprobation, l'amende, l'incarcération, la mort.¹⁸

Cette crainte de braver les interdits qui caractérise nos attitudes face au sacré permet à d'autres chercheurs, à l'instar de Joseph Chelhod de dépasser la définition problématique de cette notion en se tournant vers justement ce qu'il provoque comme effets. Sera sacré alors tout élément physique ou symbolique qui implique une attitude de dévotion assez inexplicable pour tout non adepte. Ce qui est illustré dans les propos suivants :

A l'instar d'un courant électrique, rien ne décèle extérieurement sa présence : il n'est signalé que par ses effets. Un livre comme il y en a tant ; un arbre, une pierre, une source... qui ne présentent aucune

¹⁷ - CHELHOD Joseph, Les structures du sacré chez les arabes, Paris, Maisonneuve et Larose, 1964, p. 41.

¹⁸ - RIVIERE Claude, op.cit., p. 33.

particularité essentielle. Et pourtant, que de précautions sont prises pour s'en approcher, quelles marques de respect et d'amour, quelle vénération leur sont témoignées. C'est que derrière ces apparences extérieures, communes et quelconques, se tient une force occulte dont dépendrait la vie de l'homme et de la nature : le sacré.¹⁹

James Georges Frazer classe ce qui peut être tabou en des actes (relation sexuelle, inceste, interdit alimentaire, meurtre...), des personnes (chefs, rois, défunts, femmes en grossesse ou en menstruation...), des choses (sang, cheveux, nourriture...) et enfin des mots (noms de divinités, de morts, d'objets impurs...). Dans la même lignée, on pourrait évoquer le cas particulier de la langue arabe, qui appartient à la famille sémitique et qui use de deux termes pour désigner le sacré. Le premier avec pour racine [k-d-s], proche de kadosh de l'hébreux, n'est utilisé qu'une quinzaine de fois dans le Coran en épithète avec par exemple l'Esprit Saint (ruh al-Quddus), Dieu lui-même (al-Quddus), ou à la Terre Sainte (ardh 'al-maqdis). Le deuxième avec pour racine [h-r-m], qui signifie littéralement l'interdit, est employé près de 80 fois dans le Coran, tantôt comme verbes (harrama et ses dérivés), tantôt comme substantifs (haram, horomât) et adjectifs (horom, harâm).

Cette même racine sert aussi à exprimer la vénération qu'on doit à un vieillard ou à une personne importante (ihtirâm), le respect dû à l'épouse (horma) et l'intimité du foyer (harim). On retrouve cette racine pour désigner les rites de sacralisation qu'accomplit le pèlerin (ihrâm) en troquant ses habits profanes pour un habit sacré : une bande d'étoffe autour des reins, tombant au-dessus des genoux, et une autre sur les épaules. Ceci tout en enlevant ses ongles et ses poils après des ablutions complètes : « Tant que dure son ihrâm, c'est-à-dire tant qu'il ne s'est désacralisé, à la fin de son pèlerinage, par l'immolation d'une victime ou l'oblation de ses cheveux, marquant ainsi son retour au monde profane, le musulman appartient entièrement à Allah »²⁰. L'on retrouve cette racine dans la langue populaire avec par exemple maharma pour désigner ce morceau de tissu qui sert à couvrir les cheveux de la femme maghrébine.

Tout cela pour illustrer la place de l'interdit, du tabou en rapport avec le sacré et l'attitude assez exceptionnelle de braver cet interdit dans une démarche profanatrice que

¹⁹ - CHELHOD Joseph, op.cit., p. 36.

²⁰ - Ibid, p.183.

l'on va aborder dans les textes d'Amin Zaoui. Il faut bien dire que certains auteurs algériens, avec Rachid Boudjedra peut être en tête, tentent dans leurs écrits de casser certains tabous qui frappent dans la civilisation arabo-musulmane les sphères de la religion, de la politique et de la sexualité. Une sorte de triangle des interdits que bravent ces auteurs. Caillois évoque justement le fait que chez les polynésiens, le contraire de tabou n'est autre que noa, mot désignant l'adjectif « libre ». Les écrivains optant pour une attitude de profanation du sacré le font sous la houlette de la liberté d'expression. Ce que nous développerons dans la suite de ce travail.

D'ailleurs, Joseph Chelhod lie le sacré intimement à l'interdit dans un essai de définition que l'on retrouve dans les propos suivants et dont on nous excusera la longueur qui s'explique par l'importance synthétique qu'ils revêtent :

Que devient en définitive le sacré ? Pour rendre plus sensible l'idée que les analyses précédentes permettent de dégager, on serait tenté d'emprunter une image aux sciences physiques et de comparer le « harâm » à un champ magnétique. [...] L'aimant possède deux pôles, de signes contraires, entre les quels la force magnétique décroît à mesure que l'on s'approche du centre où elle est nulle. Il en serait de même de cette énergie mystérieuse qu'est le sacré. D'une part, le pur qui en serait le pôle positif, d'autre part, l'impur. A ces deux extrémités la force est à son maximum, et tout contact avec le profane est dangereux. C'est le domaine par excellence [...] de l'interdit. Mais à l'instar de l'aimant qui peut communiquer son pouvoir à un morceau d'acier, le sacré peut contaminer un objet profane, lequel, à son tour, devient interdit : c'est le tabou. Au centre, là où la force est nulle, c'est [...] le domaine du profane.²¹

²¹ - Ibid., p.62.

La polarité du sacré

Étymologiquement, le mot profane vient du latin avec *pro* signifiant devant et *fanum* signifiant temple. Ce qui est profane est ce qui est en dehors du temple²². Mot qui sert donc à marquer le sacré et à le séparer du reste, tout en créant tout un système dualiste : bien/mal, licite/illicite, pur/impur, vie terrestre/vie éternelle, paradis/enfer, angélique/démoniaque, droite/gauche, orient/occident, jour/nuit, lumière/obscurité...

Il est intéressant de savoir que le mot sacré en soi a pour étymologie des racines évoquant l'idée de séparation, de démarcation, de polarisation donc. La racine grecque *sak* réfère à un sac d'étoffe servant à filtrer un liquide de ses impuretés. Les racines latines *sacer* signifiant consacré aux dieux ; *sancire* signifiant circonscrire de manière inviolable sous peine de sanction ; *sanctus* désignant un homme, un lieu, une loi, une chose, objet de vénération et de crainte :

Le domaine du profane se présente comme celui de l'usage commun, celui des gestes qui ne nécessitent aucune précaution et qui se tiennent dans la marge souvent étroite laissée à l'homme pour exercer sans contrainte son activité. Le monde du sacré, au contraire, apparaît comme celui du dangereux ou du défendu : l'individu ne peut s'en approcher sans mettre en branle des forces dont il n'est pas le maître et devant lesquelles sa faiblesse se veut désarmée. Cependant sans leur secours, il n'est ambition qui ne soit vouée à l'échec. En elles, réside la source de toute réussite, de toute puissance, de toute fortune. Mais on doit redouter, en les sollicitant, d'être leur première victime.²³

Profaner serait donc introduire un élément non-sacré dans un lieu consacré. Certains pensent qu'au contraire, à l'instar d'Agamben, profaner est plutôt la restitution à l'usage commun de ce qui a été classé comme appartenant à la sphère du sacré. Profaner serait donc sortir un élément sacré de son lieu afin d'en user, sans aucun rituel et sans crainte, dans la vie ordinaire. Ce qui s'apparenterait à une entreprise de désacralisation en bravant tous les interdits et sans aucune crainte de la punition qu'on encoure par un tel acte. Le cas on le verra dans la suite du travail dans la poétique de la

²²- Dans l'Énéide, ch.VI, la sibylle de Virgile, face à la grotte de Cumes, ordonne à Énée et à ses compagnons « ...procul o procul est profani... totoque absistite luco » (« restez loin, vous les profanes du bois sacré »). Cité in : ZLITNI-FITOURI Sonia (Dir.), *Le sacré et le profane dans les littératures de langue française*, Bordeaux-Tunis, Presses Universitaires de Bordeaux et Sud éditions, 2005, p. 161.

²³ - CAILLOIS Roger, *op.cit.*, p. 30.

profanation, donc de désacralisation, que développe Amin Zaoui dans son univers littéraire. D'ailleurs, beaucoup d'écrivains algériens se positionnent comme des iconoclastes, des casseurs d'images, des briseurs de tabous.

En plus des deux pôles que nous venons d'aborder, ceux du sacré et du profane, d'autres pôles surgissent quand on aborde le sacré. Celui du pur et de l'impur recèle une place particulière. Ces deux états font que l'homme n'est sensé s'approcher, toucher, accomplir ses rites, qu'en étant pur. Ce qui implique des rites de purification nécessaires afin de laver toute impureté matérielle ou symbolique. Ne lave-t-on pas les corps des morts pour les purifier avant de les enterrer ? Ne faisons pas des ablutions avant de prier ? N'est-il pas interdit à la femme impure pendant ses menstrues d'accomplir ses devoirs religieux ?

Le haut et le bas constituent deux autres pôles du sacré. Le ciel, haut, désigne la résidence de Dieu, du paradis perdu. D'ailleurs tous les édifices religieux, comme le souligne Mircea Eliade, ont une architecture tendant vers le haut par leurs minarets, leurs coupes, leurs voutes ouvertes sur le ciel. La terre, le bas, symbole du lieu où le bien et le mal sont en éternel combat. Ou encore le monde souterrain, encore plus bas, résidence des forces obscures.

Robert Hertz s'est intéressé à l'étude des deux pôles de droit et gauche. Il relève que le musulman pénètre du pied droit un lieu saint, du pied gauche un endroit impur. Le musulman ne peut manger de sa main gauche. Hertz évoque aussi les représentations chrétiennes du jugement dernier où Jésus indique de sa main droite le paradis aux élus, et désigne de sa main gauche l'enfer aux damnés. De cette polarité sont nés les mots « adroit », « droiture », « gaucherie », « maladresse ».

Le sacré, une donnée subjective

Ce que nous venons d'aborder plus haut relève beaucoup plus, à quelques exceptions, des tenants de l'école française de sociologie, pour qui, en résumé, le religieux est défini par le sacré, qui est « la racine même de toutes les idées religieuses »²⁴.

Une autre école dite phénoménologique a traité le sacré, connue également sous l'appellation d'école allemande, et dont la figure principale est Rudolph Otto. A la différence de l'école française, sociologique et évolutionniste, l'école allemande privilégie, selon Abderrahmane Moussaoui, l'approche psychologique et ce en se concentrant non pas sur le collectif mais sur l'individu. Elle s'oppose même aux idées ethnologiques qui classent la pensée en différents stades évolutifs avec Söderblom qui pense qu'«il n'y a pas une pensée magique propre aux primitifs, et une pensée religieuse relative aux sociétés évoluées. Il n'y a que du sacré à l'origine du phénomène religieux »²⁵.

Pour cette école, le sacré est une donnée immanente, présente naturellement chez l'individu mû par son énergie depuis toujours, proche même de la notion de besoin psychologique. Il est une réaction de l'esprit devant ce qui est de l'ordre du surprenant, de l'inconnu, du terrifiant...Rudolph Otto le considère d'ailleurs comme émanant du sentiment de créature provoquée dans la conscience de l'individu et qui est de ce fait une faculté naturelle chez ce dernier :

Le sentiment d'effroi devant le sacré, devant ce *mysterium tremendum*, devant cette majesté qui dégage une écrasante supériorité de puissance, il découvre la crainte religieuse devant le *mysterium fascinans*²⁶

Les travaux de Rudolph Otto sur le sacré donneront un nouveau concept : le numineux. Le traducteur de ces travaux a expliqué que ne trouvant d'équivalent français au terme allemand qu'utilise Otto, il a forgé le mot numineux dérivé de *numen* comme lumineux fut dérivé de *lumen*. Ce nouveau concept qui signifie le divin, la souveraineté

²⁴ - MOUSSAOUI Abderrahmane, op.cit., p. 14.

²⁵ - Cité in MOUSSAOUI Abderrahmane, op.cit., p. 15.

²⁶ - OTTO Rudolph cité In ELIADE Mircea, Le sacré et le profane, op.cit., p. 15.

divine, désignera alors une catégorie plus vaste que celle du sacré dérivé du mot latin sacer (séparer). Ce concept est nouveau, non seulement linguistiquement, mais aussi sur les plans philosophique et théologique. Ceci du fait que pour Otto, le sacré est nécessairement et absolument bon, positif donc. Il devient alors une donnée rationnelle qui va, toujours selon Otto, impliquer une dépréciation de soi-même chez l'individu, une accentuation du sentiment de créature inférieure.

Pour notre part, nous pensons que le croyant en une puissance divine créatrice ne peut qu'être dans une position d'infériorité tout en essayant, par ses actes, de bénéficier de l'indulgence de celle-ci et de se hisser par cela au rang lui permettant de retourner au paradis perdu.

Le sacré, une donnée mesurable

L'intérêt pour le sacré subsiste dans le monde actuel se disant positiviste. Albert Assaref affirme même que le choc des civilisations que l'on vit de nos jours face à une mondialisation prônant l'uniformisation et à une modernité prônant la liberté, ne peut s'expliquer que par sa pérennité. En partant des travaux de Mircea Eliade, tout en évacuant la problématique de définir le sacré, Assaref se tourne vers la force irradiant tout objet considéré comme sacré et qu'il tente de mesurer sur une échelle graduée. Une échelle qui permettrait à une intelligence artificielle, à un ordinateur, de distinguer le degré de sacralité d'un objet à l'autre. Assaref tente par-là de reproduire la capacité cognitive de l'être humain à créer une conjonction entre un objet et le monde invisible.

Afin donc de se représenter ce quelque chose de « tout autre » invisible qui irradie un objet sacré, Assaref part du postulat que tout signe possède une charge ligative. Charge qui « fait lien » en même temps que le signe « fait sens ». L'être humain est le seul être capable de se lier à une langue, à un texte, à des concepts, à des croyances, en d'autres termes à des systèmes de signes, de signification. Aptitude humaine qui forgera chez lui un imaginaire. Chaque signe ou objet en fonction de sa force ligative sera classé dans l'échelle graduée du moins au plus valorisé, du moins au plus sacré, avec au bout une réaction de l'ordre de l'affect. Une classification qui ne peut être définitive car certains signes, certains objets perdent ou gagnent en sacralité selon le contexte.

Le signe vache ne sera pas classé de même que le signe enfant. Généralement la force affective envers son enfant est supérieure à celle que l'on ressent pour une vache. Mais si cette vache devient sacrée comme en Inde, un revirement affectif et de catégorie de classement s'opère forcément. Et un signe comme Zeus, divinité suprême de la Grèce antique, n'a plus du tout dans la Grèce d'aujourd'hui le même effet de profanation si l'on tenait des propos désobligeants envers ce dieu :

(Les) signes de forces supérieures à 7 (esprits, anges, dieux...), il semblerait, jusqu'à preuve du contraire, que seul l'homme soit en mesure de se les représenter. Que seuls des neurones humains puissent être sensibles au fantastique amplificateur émotionnel que représentent l'idée de Dieu, le mot Dieu. Au point que, dans une cité

religiosus, toucher à un iota d'une parole divine déclenche invariablement convulsions et persécutions. Comme s'il se dégageait du signe Dieu (force 10) – au même titre que, sur l'échelle de Richter, d'un séisme d'amplitude 10 – une énergie d'une magnitude colossale.²⁷

Cette échelle permet aussi, à notre sens, d'avoir la possibilité de mesurer le degré de profanation du sacré car plus le signe renvoie à une catégorie classée en haut de celle-ci, plus l'acte profanateur sera choquant. L'on pourra d'ailleurs dans la suite du travail l'exploiter dans l'étude de la profanation du sacré chez Amin Zaoui en ayant la possibilité de mesurer quelles extrémités notre auteur a été capable d'atteindre. Assaraf d'ailleurs compare plus haut son échelle à l'échelle de Richter qui mesure l'amplitude d'un tremblement de terre. Et dans beaucoup de croyances, un tremblement de terre, n'est-il pas un châtement divin destiné à ceux qui ont bravé des interdits.

Cette échelle inscrit donc de 1 à 10 la charge ligative irradiant d'un signe avec un maximum de force 7 pour les entités matérielles de chair et de sang, mortelles. De la force 8 jusqu'à 10, l'on aura les signes relevant de la catégorie des supra-humains. Ce qui est représenté dans la figure suivante :

10	Dieu	SIGNES renvoyant à des SURHUMAINS	Mythes Légendes
9	dieux anges		
8	esprits, extraterrestres		
7	prophètes	SIGNES renvoyant à des HUMAINS de chair et de sang	
6	héros, sages, rois...		
5	ancêtres		
4	conjoint, enfants parents, frères, soeurs, amis...		
3	coréligionnaires, confrères...		
2	rencontre fortuite		
1			

²⁷ - Cf. ASSARAF Albert, « Le sacré, une force quantifiable ? », Médium, Paris, Editions Babylone, n°7, 2006, pp. 27-43, disponible sur : <http://assarafalbert.free.fr/medium7/medium7.htm>.

Le sacré et la religion

Comme nous venons de le voir, c'est seulement depuis le début du 20^{ème} siècle qu'a été théorisée comme centrale, la notion de sacré. Les recherches, entre autres, du sociologue Emile Durkheim, du théologien Rudolph Otto, du philosophe Roger Caillois, de l'historien des religions Mircea Eliade, avec aussi celles de Laura Makarius sur la violation des interdits et de René Gérard sur la violence, ont jeté les bases d'une approche scientifique du sacré.

La notion de sacré est devenue depuis, une sorte de substitut du religieux, car en fait elle l'englobe et en définit les contours. Roger Caillois affirme dans cet ordre d'idées que « la religion est l'administration du sacré »²⁸ et Emile Durkheim que la « religion est un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées »²⁹. D'ailleurs étymologiquement, le terme latin *religio* désigne la sphère indépendante de l'état qui régit les pratiques et croyances ayant trait au sacré. L'autre terme *relegere* désigne quant à lui le fait de recueillir scrupuleusement, de prendre soin, contraire de *neglegere*, négliger. Ce qui souligne la crainte qui entoure le sacré et la nécessité de le gérer en suivant un culte précis.

Comme pour le sacré, définir la religion demeure malaisée car les critères qui la caractérisent sont difficiles à cerner et à généraliser sur la multitude des pratiques religieuses de par l'histoire de l'humanité. Durkheim parle du surnaturel mais la magie le suppose aussi. Il parle aussi de divinité, d'être spirituel, mais le Bouddhisme est une religion sans dieu. La définition ne pourra de ce fait qu'être sociologique dans la mesure où la religion se concrétise par des croyances, des représentations et des pratiques sociales observables. Elle sera alors :

L'ensemble des cultes et des croyances, des attitudes mentales et gestuelles, dévotionnelles et orientées par des conceptions d'un au-delà. [...] C'est d'abord par leur expression pratique que les religions se caractérisent, c'est-à-dire par leur culte, ensemble de conduites fortement symboliques pour la collectivité et ensemble de relations unissant l'homme à une réalité qu'il estime supérieure et transcendante. Mais là encore, il s'agit d'une manière de parler

²⁸ - CAILLOIS Roger, op.cit., p.24.

²⁹ - DURKHEIM Emile, op.cit., p. 51.

approximative, indiquant à peine l'incessante quête humaine d'un inaccessible qui ne s'objective que par une foi.³⁰

L'étude empirique des religions a soulevé une infinité de questionnements auxquelles les chercheurs ont tenté d'apporter des éléments de réponse assez discutables : Quelle est la religion la plus simple, la plus élémentaire ? Qui précède l'autre, le monothéisme ou le polythéisme ? Existe-t-il un schéma évolutif universel pouvant résumer l'histoire des religions ? L'être spirituel suprême est-il une construction de l'imaginaire humain issue du rêve et de la séparation de l'âme et du corps ? Sans la perpétuité d'un legs culturel, d'une tradition, les religions existeraient-elles encore ? Les religions révélées sont-elles supérieures aux autres ? La ritualisation entretient-elle la foi, le sentiment religieux qui est de l'ordre de l'affect, ou crée-t-elle une routinisation mécanique ? etc.

Ces questionnements ont défini un champ de recherche particulier, celui de l'anthropologie religieuse axée, selon Claude Rivière, sur un objet, un sujet et des expressions. La religion a donc pour objet les puissances sacrées telles que Dieu, le mana, les génies, les démons... ; ainsi que les manifestations matérielles du sacré. Elle a pour sujet l'homme sacralisé tel que les rois, les saints,... ainsi que la communauté cultuelle (confrérie, secte,...) et les éléments spirituels dans l'homme (âme, doubles, esprits,...). Enfin la religion se manifeste par des expressions théoriques (croyances, mythes, dogmes,...), pratiques (cultes, rites, fêtes,...), sociologiques ou culturelles.

L'anthropologie religieuse a défini aussi les fonctions de ce phénomène transhistorique que constitue la religion et que l'on pourrait résumer comme suit :

- explicative, en ce qu'elle apporte des explications sur l'existence et sur des phénomènes que la science n'a pas encore éclairé ;
- organisatrice, par l'ordre qu'elle propose jalonnant la vie des êtres humains et leur rapport à l'univers ;
- sécurisante, en ce qu'elle canalise à un niveau supportable la crainte et la peur face aux mystères qui entourent la condition humaine ;

³⁰ - RIVIERE Claude, op.cit., p. 13.

- intégrative, en ce qu'elle crée une communion entre les croyants et fonctionne comme un mécanisme de socialisation contrôlée grâce au respect de la morale.

Enfin, nous dirons que la religion, gérante du sacré, ne doit sa subsistance qu'à l'acte de croire en son objet. Claude Rivière considère que pour l'anthropologue, un scientifique empirique donc, « la croyance est un fait, mais son objet est en grande partie de l'imaginaire »³¹. Autrement dit, le sacré ne se manifeste à nous que symboliquement et qu'il est presque impossible d'en attester l'hypothétique existence.

³¹ - Ibid., p. 71.

Culte et rite

Nous venons de voir que la religion est constituée d'un côté d'une croyance, élément constitutif essentiel, et de l'autre de pratiques cultuelles. Ces dernières désignent donc le culte propre à chaque religion qu'Emile Durkheim définit en ces termes :

Un système de rites, de fêtes, de cérémonies diverses qui présentent ce caractère de revenir périodiquement et répondent au besoin qu'éprouve le fidèle de resserrer et de raffermir, à des intervalles de temps réguliers, le lien qui l'unit aux êtres sacrés dont il dépend.³²

Le culte englobe donc le rite dans le sens où il désigne le côté pratique et codifié de la vie religieuse. Le mot culte, vient d'ailleurs du mot latin colere, désignant les verbes cultiver, honorer. Les pratiques cultuelles ont pour source un corpus théorique, si l'on peut dire, dégagé des textes sacrés, des dogmes, des préceptes religieux, du fond mythologique, des écoles théologiques, etc.

Le rite de son côté, étymologiquement, possède la même racine indo-européenne avec le mot « ordre » : rta, arta, renvoie à l'ordre du cosmos, à l'ordre des rapports au sacré. Le mot latin ritus désigne aussi ce qui est ordonné, mais aussi ce qu'il faut faire. Il rejoint par là le sens du mot cérémonie, issu du sanskrit, karmôn, qui veut dire la chose faite. Claude Rivière en propose la définition suivante :

Un ensemble de conduites et d'actes répétitifs et codifiés, souvent solennels, d'ordre verbal, gestuel et postural, à forte charge symbolique, fondés sur la croyance en la force agissante d'êtres ou de puissances sacrées, avec lesquelles l'homme tente de communiquer en vue d'obtenir un effet déterminé.³³

Il est à souligner dans ces propos que le caractère fondamental qui définit un rite est la répétition. Jean Cazeneuve va jusqu'à considérer que les pratiques religieuses qui ne sont pas une répétition d'elles-mêmes, suivant un ordre précis, sortent de la catégorie du rite en basculant vers le domaine des coutumes. La répétition est la vertu principale du rite, son essence même, le secret de son maintien. Cazeneuve explique que le rite

³² - DURKHEIM Emile, op.cit., p. 52.

³³ - RIVIERE Claude, op.cit., p. 81.

laisse une marge d'improvisation minimale et évolue très lentement, imperceptiblement. Si jamais il venait à changer, il se muera en un autre rite car toute modification lui fera perdre sa raison d'être et son efficacité pour atteindre l'effet escompté. Cette répétition pourrait être expliquée par le fait que le rite permet une structuration du temps « par insertion du vécu actuel dans le temps primordial du commencement par des récurrences calendaires [...] ou des occurrences liées au cycle de vie »³⁴.

Le rite se présente, selon Claude Rivière, comme une structure théologique des valeurs, comme moyens ordonnés avec des finalités à atteindre et comme un système de communication. Il assume plusieurs fonctions qui, toujours selon Claude Rivière, peuvent être résumées comme suit :

- fonction médiatrice et pédagogique, en revivifiant des croyances en tant que médiateur avec le sacré et en inculquant la bonne manière de le vénérer ;
- fonction intégrative, en assurant une cohésion sociale, une communion, un renforcement des liens et du consensus autour de valeurs communes ;
- fonction ordonnatrice, en étant un miroir de l'ordre cosmique reflété dans la temporalité de la vie ordinaire.

Mircea Eliade de son côté estime que le rite est un mythe en action en partant du postulat que ce dernier n'est autre qu'une histoire vraie qui s'est passée au commencement du temps et qui sert de modèle aux comportements humains. On pourrait pour finir, et seulement à titre d'exemples, citer laconiquement les rites les plus importants dans la majorité des religions et qui ponctuent la vie du croyant : la prière, l'offrande, le sacrifice, le jeûne, les fêtes religieuses.

³⁴ - Ibid. p. 85.

Chapitre II

LES STRUCTURES ÉLÉMENTAIRES DU SACRÉ EN ISLAM

Après avoir procédé donc à un examen rapide des principales données théoriques que la notion de sacré a donné lieu, nous allons dans ce qui va suivre explorer de manière synthétique les structures élémentaires du sacré dans la sphère arabo-musulmane. Ceci est justifié par le fait qu'il y a deux manières d'appréhender le sacré selon Joseph Chelhod, soit en lui-même, soit dans ses manifestations extérieures. Et vu l'ambiguïté qui entoure le sacré comme nous venons de le voir, il est salutaire de se tourner vers le système de pensée, symbolique et imaginaire, qu'il structure. Démarche nécessaire aussi pour nous dans la mesure où l'on compte dégager la poétique de la profanation du sacré mise en place par Amine Zaoui. Pour étudier la profanation du sacré, il faudrait d'abord définir ce qui est sacré dans la culture arabo-musulmane.

Cette restriction à la sphère arabo-musulmane trouve sa justification dans le corpus de notre étude qui même s'il est d'expression française, lui appartient fondamentalement. De surcroît, on verra par la suite, quand on abordera la biographie d'Amin Zaoui, que les influences littéraires de celui-ci sont principalement aussi des textes de la civilisation arabo-musulmane. Enfin, notre auteur est principalement un écrivain de langue arabe qui problématise le sacré lié à ses structures élémentaires qui fondent l'imaginaire arabo-musulman. Ses textes en langue française sont d'ailleurs structurés de la même manière au point qu'une étude qui embrasserait l'ensemble de l'œuvre de Zaoui en dépassant la frontière linguistique est possible. Le lecteur pourra en avoir un aperçu par la suite dans la partie qui synthétisera la bibliographie de notre auteur.

Aborder donc les structures élémentaires du sacré dans la sphère arabo-musulmane suppose des éléments unificateurs entre une multitude de peuples et de cultures. Car il faut peut-être rappeler que cette sphère « s'étend de l'Atlantique à l'extrême ouest (al-Maghrîb al-Aksâ), jusqu'en Asie méridionale, à l'est et, de là, coudoyant les tropiques au sud et frôlant la zone méditerranéenne au nord, il atteint l'Afrique orientale, la côte swahilie et se jette, grâce à certains enjambements caractéristiques de l'histoire mouvementée de cette « nation », dans des territoires îliens du Pacifique »³⁵. Ce que l'on nomme donc et à juste titre le monde arabo-

³⁵ - CHEBEL Malek, *L'imaginaire arabo-musulman*, Paris, PUF, 1993, p. 13.

musulman vu son immensité géographique est cimenté par l'islam. D'ailleurs cette sphère est aussi appelée Dar-El-Islam. La religion musulmane dont le texte sacré est de langue arabe fait de cette dernière un vecteur fondamental qui fonde la civilisation arabo-musulmane.

De cette unification grâce donc à l'islam et la langue arabe est né un brassage interculturel, multidimensionnel et transhistorique entre les arabes, les berbères, les égyptiens, les kurdes, les hébreux, les turcs, les perses, les chrétiens, les coptes, les indiens, les africains, les européens, etc. :

Tous ces peuples, et d'autres encore, sans doute, ont influencé le mode de vie des arabes parce que, à leurs dépens, ces derniers, en voulant les islamiser, ont fini par les imiter ou tout simplement s'y conformer en faisant montre d'une adaptabilité qui confine parfois au génie. [...] On peut avancer le propos selon lequel un troc de culture s'est opéré entre ceux qui islamisaient au nom du prophète et ceux qui, à force d'arguments culturels millénaire [...] répondaient avec leurs propres armes.³⁶

Le sacré chez les arabo-musulmans est hautement lié à la religion musulmane révélée au VII^{ème} siècle après Jésus-Christ. Mais ceci n'empêche de mentionner l'existence dans la culture arabe et des autres cultures connexes d'un fond mythologique porteur de croyances et de pratiques rituelles qui remontent jusqu'au X^{ème} siècle avant Jésus-Christ. L'avènement de l'islam a constitué une véritable révolution mentale délimitant une frontière entre deux époques : la Jahilia antéislamique et la nouvelle ère monothéiste. Révolution dans le sens que la spiritualité avait supplanté le mythe avec la notion de Dieu Unique comme pôle de référence. Révolution aussi sur les plans de la structuration politique, de l'organisation sociale, de la quête du savoir, etc. :

Concernant la culture arabe, il est une réalité qui la traverse de part en part [...] : le sacré. Celui-ci s'impose à l'observateur comme une instance fédératrice et régulatrice d'un ordre [...] Outre le sacré, une mécanique inconsciente travaille la culture arabe en la rattachant tantôt à une tradition, tantôt à l'« instrumentalisation » des usages importés. [...] Grossièrement, on peut avancer l'idée que cet imaginaire arabe ancien, devenu arabo-musulman, a mis plusieurs siècles pour constituer (se constituer, car le mouvement est autocentré) un socle de valeurs communes.³⁷

³⁶ - Ibid., pp. 15-16.

³⁷ - Ibid., pp. 20-22.

Structures mythologiques

La période antéislamique est connue comme l'âge le plus sombre de la civilisation arabe avec son lot de paganisme, d'idolâtrie, de magie, de superstition, d'injustice sociale, etc. Et comme pour toute société humaine, cette période est caractérisée par une série de récits fondateurs communément appelés mythes. Il faut souligner, en se référant à Joseph Chelhod, que la société arabe ancienne a pratiqué la transmission de récits mythiques forts différents des modèles grec ou romain. Les divinités n'y jouaient pas les rôles principaux et fort peu de visée explicative des phénomènes naturels ou de la condition humaine n'y était développée. C'était plutôt les chefs de clans ou de tribus qui y jouaient les rôles principaux au point de rapprocher ces récits mythiques de la poésie épique. D'ailleurs il ne subsiste que des bribes assez laconiques de ces récits anciens. Certains chercheurs expliquent ce fait à la structure nomade de la société arabe fondamentalement bédouine et qui n'attachait alors que peu de valeurs aux récits explicatif du monde. D'autres chercheurs incombent à l'Islam la non-subsistance de ces récits mythiques qui en a fait table rase.

L'on pourrait dire que les arabes anciens, au lieu de verser dans le mythologique sous une forme narrative, avaient plutôt tendance à la représentation des divinités formant par cela un grand panthéon. En effet, la Kaaba était quasiment un temple rempli de statuettes et de figurines représentant la multitude des divinités dont les plus citées, dans le Coran lui-même ou ailleurs, sont : Al-Lât, Manât, Al-Ozza, Taghout, Yaouk, Al-Jibt. Et l'absence de récits mythiques n'a pas empêché de caractériser ces divinités d'attributs avec parfois une identité sexuelle. Ainsi, en se référant à Malek Chebel, Al-Lât était la déesse du soleil ; Manât était la déesse du sort qui coupait le fil du destin ; Yaghout la divinité qui secourt, Ya'uq celle qui défend ; Suwâ serait une divinité féminine tandis que Wadd une divinité lunaire masculine...

Mais toutes ces divinités étaient dans la croyance des arabes anciens juste des intercesseurs entre eux et le dieu suprême auquel elles étaient toutes soumises. Dieu connu sous le nom d'Allah.

La période islamique est quant à elle caractérisée par une abondance de récits que ce soit au sein du texte coranique lui-même ou par le biais des transmetteurs de la

parole prophétique. Ces récits sont fondateurs de l'appréhension de l'existence et du monde et sont des sujets de croyance. L'on pourrait les qualifier, en emboitant le pas à certains chercheurs, d'étiologiques dans le sens où ils donnent à l'existence avec toutes ses facettes une lisibilité causale. D'ailleurs sans ces récits, qui assurent par la narration de faits temporellement situés, un retour aux origines, les rites et les pratiques religieuses perdraient tout sens.

L'on pourrait dire que l'idée de « mythe de l'éternel retour » que développe Mircea Eliade dans son ouvrage éponyme constitue un sujet de croyance chez les musulmans dans le sens qu'avec le prophète Adam avait débuté l'existence de l'homme sur terre. Les êtres humains au fil du temps se sont écartés de la croyance en un dieu unique, de la vraie foi. Après le déluge, un nouveau cycle avait commencé avec le retour à la vraie foi. Une foi donc restaurée mais pas pour longtemps car les hommes avaient cédé une nouvelle fois au paganisme. Un troisième cycle s'ouvra alors avec l'ère abrahamique mais qui connaîtra la même déviation jusqu'au dernier cycle ouvert par le prophète de l'Islam. Cycle qui achèvera sa complète révolution par la fin des temps et le jugement dernier. Allah en sera le juge et élira ceux et celles qui par leurs actes mériteront le retour au paradis perdu.

Allah, l'Unique, source du sacré

Transcendance suprême, créateur incréé, dont le nom est porteur de son unicité car Allah est la contraction d'al-ilah, qu'en français on pourrait rapprocher en joignant le mot dieu à l'article défini « le » pour obtenir Le Dieu. Nom qui bannit de par sa constitution même les autres dieux, pure création de l'imaginaire humain d'où le verset coranique « Ce ne sont que des noms dont vous les avez nommés, vous et vos ancêtres »³⁸.

Allah possède de surcroît quatre-vingt-dix-neuf noms définissant ses qualités et ses attributs principaux. Noms construits de même avec l'article défini arabe « Al » pour marquer son caractère inégalable, suprême, élevé, unique... Il est par exemple Al-Jabbar (Le Fort), Al-Rahmân (Le Clément), Al-Rahim (Le Miséricordieux), Al-Qoudous (La Très Saint), Al-Haqq (La Vérité), Al-Baqi (Le permanent), etc. La mystique musulmane considère que le seigneur possède un centième nom, un nom suprême (Al-ism al- a~

Allah, du fait de sa position très élevé, le très haut, règne sur l'univers depuis le 7^{ème} ciel, voit tout, connaît tout, est omniscient. Il est le maître du temps et l'éternel. Il a conçu les créatures, Jinns et êtres humains, comme mentionné dans le Coran, que pour le vénérer :

Allah, nulle autre divinité en dehors de lui, est le Seigneur créateur de toute chose. Il est le maître absolu à qui appartient la puissance et la domination, le Très-haut, l'Orgueilleux, l'Immense devant qui la créature se sent anéantie. [...] On serait peut-être en droit de parler, avec R. Otto, de terreur, de frisson, d'effroi devant le sacré.³⁹

L'Islam structure la vie du croyant en le définissant comme muslim, soumis absolument à la volonté divine d'Allah, résigné totalement à ses arrêts, tachant activement de gagner sa mansuétude.

³⁸ - Verset 23, Sourate Ennejm ().

³⁹ - CHELHOD Joseph, op.cit., pp.108-112.

Le Coran, lié à Allah étant sa parole, de langue arabe, le seul miracle dont a été doté le prophète Mohammed (QSSSL), est constitué de 114 sourates, mot du syriaque signifiant « texte écrit ». Le Coran, de la racine Qaraâ qui signifierait en fait « texte lu », sachant que la première aya (signe, miracle) n'est autre que l'injonction Iqrâa, « Lis ! ». Le Coran lierait dans sa structure même l'écriture, acte divin, à la lecture, acte humain. Le Coran serait par là le médium entre le créateur et sa créature dans une situation de communication sacrée. Parole incréée d'Allah, dictée par l'intermédiaire de l'Ange Gabriel au prophète de l'Islam, constitue donc le livre sacré par excellence au point qu'on ne peut même pas le toucher qu'en étant pur :

La sacralité du Coran est à maintes reprises rappelée dans le corps du texte [...] Aussi, le Coran est-il aux yeux du musulman l'incarnation de la parole révélée, qui ne tolère ni oubli, ni complément, une Parole autosuffisante dont l'impeccabilité est largement admise. En tant que parole de Dieu, le Coran est éternel, inviolable, inaccessible aux êtres impurs, au-dessus de toute littérature, non sujet à caducité. Livre sacré, le Coran l'est à un point démesuré.⁴⁰

Le Coran recèle aussi la législation régissant la vie du croyant ainsi que la somme illimitée de la science religieuse. Il demeure le référent premier pour tout musulman. Abstraitement, il trace une frontière entre la sacralité divine et la mécréance. Ne l'appelle-t-on pas aussi El-Forqane (le séparateur) ou El-Borhane (La preuve). Sa poésie est inimitable et a constitué pour les arabes, connu pour la richesse de leur verbe, un argument d'adhésion à la nouvelle religion :

Langue pétrie d'images, de métaphores, de métonymies, de glissement de sens (synecdoques, catachrèses.), de paraboles [...] des exemples métaphorisés, parfois des archétypes, peut-être même des « patrons » à partir des quels le sens latent se déploie à l'ombre du sens manifeste. [...] Le champ d'application des paraboles dans le Coran est donc explicite : rendre plus évident le message dicté au prophète en le dotant de structures polysémiques (structures mythiques, cosmologiques, spirituelles et imaginaires) de telle sorte que l'incroyant le plus invétéré soit transporté dans une série de connexion au terme desquelles s'impose à lui l'évidence de la révélation.⁴¹

⁴⁰ - CHEBEL Malek, op.cit., p.108.

⁴¹ - Ibid., p. 111.

Jinn, Anges, Démons

L'Islam, comme nous venons de le développer, place au sommet du sacré un être suprême, en l'occurrence Allah. Mais l'Islam « n'ignore pas pour autant les puissances subalternes, de nature chthonienne ou céleste, lesquelles, du temps du paganisme arabe, jouaient un rôle prépondérant dans les affaires de l'univers »⁴². L'on retrouve d'ailleurs la croyance en une force diffuse dans le monde, similaire au Mana déjà évoqué par les anthropologues spécialistes des sociétés primitives. Une force que les musulmans attribuent à Allah et que l'on nomme communément Baraka. On la retrouve dans plusieurs expressions comme : « Baraka Allahou fik : qu'Allah te dote de la baraka », « Mabrouk : Félicitation avec la baraka », ou « Aïd moubarek : Joyeuse fête avec la baraka ».

Et l'homme n'est pas seule créature qui peuple la terre, ayant à sa disposition sa faune et sa flore, disposant de sa surface, son ciel et ses mers. D'autres créatures désignées par le vocable arabe intraduisible Jinn qui « semble exprimer d'abord une sorte de nébuleuse qui hante l'univers, un amas de forces sans nom qui assaillent l'homme et lui disputent la terre [...] des êtres invisibles et mystérieux sur l'activité des quels l'imagination des arabes a brodé d'incroyables histoires »⁴³.

Dans l'esprit des arabes, les Jinns sont considérés généralement comme malfaisants, susceptibles de prendre des formes sensibles. Mais ils peuvent aussi se lier d'amitié avec certains hommes et leur révéler certains secrets du monde d'en-haut, eux qui se mettent à l'écoute du monde céleste. C'est le cas dans la croyance populaire ancienne du poète inspiré par les Jinns. N'a-t-on pas qualifié au début de la révélation le prophète Mohammed (QSSSL) de poète possédé ! On explique encore de nos jours le pouvoir des devins et leurs aptitudes par le secours des Jinns.

Créatures de feu, les Jinns possèderaient les mêmes fonctions physiologiques de l'homme : mangent, boivent, se marient, engendrent et meurent. Ils ont reçu les mêmes révélations religieuses ce qui fait qu'ils peuvent être chrétiens, musulmans ou de

⁴² - CHELHOD Joseph, op.cit., p.66.

⁴³ - Ibid., pp. 70-72.

confession judaïque. Les démons, descendants d'Iblis, un Jinn qui a dévié du droit chemin, perdu par son orgueil qui l'a poussé à désobéir à l'ordre d'Allah de se prosterner à Adam.

Les anges quant à eux, créatures de lumière, sont des entités célestes du monde divin voués à la vénération éternelle d'Allah. Le Coran évoque les deux anges chargés d'inscrire les bonnes et les mauvaises actions de chaque homme, les huit anges porteurs du trône d'Allah, les anges gardiens de l'archétype du Coran, l'ange de la mort, les dix-neuf anges gardiens de l'enfer. Certains y sont nommés comme Jibril ou Mikael. Les anges seront même des guerriers envoyés par Allah afin de secourir les musulmans le jour de la bataille de Badr.

Pour finir, nous pouvons dire que les démons représentent le pôle impur tandis que les anges le pôle contraire, l'ombre et la lumière, le mal et le bien... Ce qui rejoint l'idée de polarisation du sacré précédemment évoquée dans le premier chapitre.

L'âme, une parcelle du sacré

L'être humain, créé par Dieu de glaise, puis lui ayant soufflé une âme qui en constitue le souffle divin. Ne nomme-t-on pas l'âme en arabe Nefs ou Rûh, deux mots se rapportant à l'air, au vent. Une âme qui, il faut le rappeler, est éternelle tandis que c'est l'enveloppe terrestre, le support charnel, le corps qui est voué à la décrépitude, à la mort.

L'islam considère que le sommeil est une « petite mort ». Ce que démontre ce verset coranique : « Allah rappelle les nafs au moment de leur mort et celles qui ne sont pas mortes durant leur sommeil. Il retient celles dont il a décrété la mort et relâche les autres jusqu'à un terme fixé ». Notre prophète Mohammed (QSSSL) récitait d'ailleurs à son réveil ceci : « Louange à Allah qui nous a fait revivre après nous avoir fait mourir, et à lui la résurrection ». D'où peut être la place que tiennent les rêves chez les musulmans et leurs interprétations.

Au décès, l'âme quitte le corps temporairement pour y revenir, dans la tombe, où elle subira le questionnaire des anges Monkar et Nakir, pour enfin, dans l'attente de la résurrection, subir un prélude de salut ou de châtement. Un prélude qui a pour lieu une localisation intermédiaire entre ciel et terre nommé Barzakh. L'on verra dans la partie analytique que Zaoui exploite cette conception de la mort en représentant une femme qui rejoint son défunt mari afin de copuler avec lui au-dessus de sa tombe.

Et le jour du jugement dernier, les êtres humains seront ressuscités par Allah en restituant leurs âmes à leurs corps. Une résurrection donc qui donne tout son sens à l'expression « insuffler la vie » car Allah accomplit le miracle de restituer à chaque enveloppe corporelle l'âme lui correspondant. Et ce sera ces êtres ressuscités qui seront jugés en vue de leur accès au paradis ou à l'enfer. Les animaux seront quant à eux transformés en poussière. Et tout un débat sur la possession ou non d'une âme chez les animaux et le sort final de ces êtres est évoqué, comme on le verra par la suite, par Amin Zaoui. Débat qui fait presque passer le roman du texte fictionnel à un texte philosophique.

Les êtres « sacrés »

En Islam, la sacralité est centrée sur Allah. Mais certains êtres sont dotés de valeur et de respect accrus au point qu'ils sont protégés par un halo d'inviolabilité. En d'autres termes, un tabou les entoure. Par exemple, tous les prophètes seront des êtres sacrés dans la mesure qu'ils ont été élus par Allah et porteurs de son message salvateur. Mais ce caractère, dit sacré, n'implique nullement qu'ils peuvent faire l'objet d'un quelconque culte. Celui-ci n'est réservé qu'à Allah.

La sacralité ici se rapprocherait plus d'un état de sainteté impliquant une réserve et une considération particulières. A la mort du sceau des prophètes, Mohammed (QSSSL), le futur premier calife Abou-Bakr a dû rappeler aux fidèles que celui-ci n'était qu'un homme, donc mortel, et que seul Allah est éternel et objet de vénération.

En parlant de sainteté, certains êtres à l'existence exemplaire, de piété et de vertus, l'acquièrent et font par cela l'objet d'une déférence. L'Islam possède donc en quelque sorte, du moins socialement, ses saints et ses grandes figures mystiques. Des êtres respectés, sollicités, redoutés, entourés des mêmes égards dus au sacré. La piété populaire fera ériger à ces saints, walis, sollahs, des sortes de sanctuaires, proscris par l'orthodoxie musulmane, sous forme de ribât, qobba, zawia, mazâr :

L'Islam connaît seulement des êtres plus au moins sacrés : il ignore les personnes consacrées. Rien de plus étranger, aux conceptions islamiques, que le clergé. Aucun sacrement, aucune ordination n'est nécessaire pour l'accomplissement des actes cultuels qui requièrent, dans le catholicisme par exemple, le ministère d'un desservant. Tout musulman qui remplit les conditions requises d'âge, de raison et de pureté rituelle peut diriger la prière.⁴⁴

Certains musulmans, surtout au Maroc, et nous le verrons avec Amin Zaoui qui représente des personnages de la région du ouest algérien, se réclamant comme des descendants du prophète Mohammed (QSSSL). Cette filiation fait d'eux des « Chorfas », des sortes de nobles dotés de la Baraka prophétique. Quoiqu'en Islam, comme il est stipulé dans le Coran, les plus nobles sont les plus pieux. Reste qu'une

⁴⁴ - Ibid., pp. 182-183.

exception est faite pour les membres de la famille du prophète (Ahl-el-beit), du moins socialement :

Les chérifs sont purs car Dieu a écarté d'eux la souillure et les a purifiés totalement. De ce fait ils sont considérés comme des êtres à part, presque comme des saints, surtout quand ils se distinguent par une vie de dévotion. En fait, ils jouissent d'un immense prestige et leur baraka est ardemment sollicitée.⁴⁵

D'ailleurs se réclamer descendant du prophète implique d'être descendant des autres messagers de Dieu, liés tous par les liens du sang. Occasion pour nous de souligner l'importance de la connaissance chez les musulmans de leur lignée généalogique qui remonterait idéalement jusqu'au prophète. Ce qui sera à maintes reprises représenté par notre auteur dans un certain nombre de ses romans.

⁴⁵ - Ibid., pp. 189-190.

Le temps et les espaces sacrés

Dans le Coran, Allah a décrété certains espaces et certains temps sacrés. Des endroits et des instants privilégiés : la Mecque est déclarée par exemple sacrée, sûre, inviolable ; la Kaaba est la demeure d'Allah ; quatre mois de l'année sont horom, période de trêve imposée : « Quand les mois sacrés seront expirés, tuez les infidèles quelque part que vous les trouviez » ; etc.

Un rapport très puissant au temps caractérise les musulmans d'autant plus qu'ils en font une représentation très particulière. En fait, le temps présent n'est considéré que comme une passerelle qui tend vers les temps anciens de l'âge d'or musulman, des anciens, du Salaf-salih. Cette passerelle reliera le présent à un futur auquel aspire tout musulman au point de faire de ce temps présent qu'un prélude à un au-delà espéré positif d'une vie éternelle au paradis. Une sorte de détemporalité, comme le souligne Malek Chebel, qui coexiste avec une temporalité et que résume si bien la parole prophétique suivante : « Œuvre pour le monde ici-bas comme si tu devais vivre éternellement, œuvre pour l'au-delà comme si tu devais mourir demain ».

La vie du musulman est rythmée par tous les rites constituant le culte musulman. Et comme tout rite implique une répétitivité fondamentale, le cycle de la vie est marqué par des instants qui se démarquent : les heures des prières, le vendredi, Achoura, la période du Hajj, le mois du Ramadan et sa nuit du destin, les fêtes de l'Aid-el-Fitr et l'Aid-el-Adha,... Autant de moments sacrés qui se détachent si l'on peut dire des activités ordinaires de la vie profane.

La notion d'espace en Islam, selon toujours Malek Chebel, est structurée autour de deux pôles, l'un local et l'autre universel. Le premier désigne l'organisation spatiale du village ou de la ville arabo-musulmane. Une organisation par essence liée au sacré et à sa gestion culturelle. L'élément central sera la mosquée et toutes ses dépendances : école coranique, medersa, zawiya,... Viendront alors s'y greffer la place, le cimetière, le souk, le café,... Et afin de pouvoir maintenir l'état de pureté nécessaire à l'accomplissement des devoirs religieux, les lieux dédiés à l'hygiène comme le Hammam. Le deuxième pôle relève directement de la géographie sacrée définie par la volonté divine, le Harâm. Un territoire faisant la somme de La Mecque et de Médine :

Cet espace est transnational [...] n'est pas simplement une longitude et une latitude, en somme un point fiché mécaniquement à la surface de la terre, mais le lieu le plus mythiquement investi, le point nodal de l'Islam [...] le point de passage de la création Homme vers [...] la Divinité créatrice des musulmans, Allah.⁴⁶

Si tous les chemins mènent à Rome, tous chemins pour les musulmans mènent aux lieux saints de l'Islam, avec pour centre la Kaaba. Du fait qu'elle soit la Qibla, direction de la prière, tout musulman doit lui faire face. Point de rassemblement des pèlerins, elle est le centre définissant les cercles des circumambulations. Son architecture de forme cubique définit des directions autres que celles que définit le soleil. Pour preuve, les arabes nomment la Syrie Sh'am signifiant placée à gauche de la Kaaba bien qu'elle soit au nord de celle-ci. Le Yémen nommé ainsi à partir de la racine Yamin, parce qu'il est situé à droite de la Kaaba. Ceci s'explique par le fait qu'un des angles de cet édifice, à l'origine une tente descendu du ciel pour Adam, possède un pouvoir mystique. C'est l'angle oriental auquel est accolé la Pierre Noire. Quand on se tient à côté de cet angle, faisant face à l'est, ayant au dos la Pierre Noire, Le Yémen sera à notre droite et la Syrie à notre gauche.

Un mot s'impose sur la Pierre Noire, objet sacré au plus haut point car pour les musulmans, à l'origine, elle est une perle descendue du ciel. On croit qu'elle était de couleur blanche et qu'elle s'est noircie à cause des méfaits des êtres humains.

La Kaaba, demeure suprême d'Allah, lieu de convergence des pèlerins, un moment dans la vie du croyant à valeur d'accomplissement. On verra par la suite comment Amin Zaoui en fait un traitement littéraire profanateur. Mais la Kaaba n'est pas la seule qualifiée de demeure d'Allah, toutes les mosquées érigées de par le monde sont autant de lieux à la sacralité avérée :

La mosquée est le lieu architectural qui donne son identité à l'islam. Espace sacré, la mosquée l'est à tous les niveaux de son organisation. Elle est inaliénable, incessible, canoniquement inviolable. En outre, la mosquée délimite physiquement le Territoire de l'Islam, Dâr al-Islam, par opposition à l'espace profane [...] La mosquée est en somme le passage, le Barzakh, entre la vie profane et la vie spirituelle. [...] Lieu sacré par excellence, la mosquée rend sacré tous ceux qui

⁴⁶ - CHEBEL Malek, op.cit., pp.36-37.

franchissent son enceinte en vue de prier Allah [...] En se disposant à cette prière, le fidèle adopte une attitude digne et humble à la fois. Il quitte le monde profane et ses sollicitations pour entrer dans celui du sacré.⁴⁷

Architecturalement, toute mosquée possède un point où se focalise l'axe symbolique de jonction entre ciel et terre : le Mihrâb. Celui-ci sera orienté vers la Kaaba, ce qui crée aussi une jonction symbolique avec le centre du monde. L'autre élément important de la mosquée est son minaret qui, toujours sur un plan symbolique, prolonge le mihrâb, en une sorte d' « ultime projection vers le ciel. [...] La mosquée physique au coin de la rue se trouve ainsi intégrée dans une masse gigantesque dont la portée couvrirait le monde »⁴⁸. L'on verra aussi par la suite, l'attitude profanatrice de ce lieu sacré qu'opère Amin Zaoui à maintes reprises et dans différentes situations romanesques.

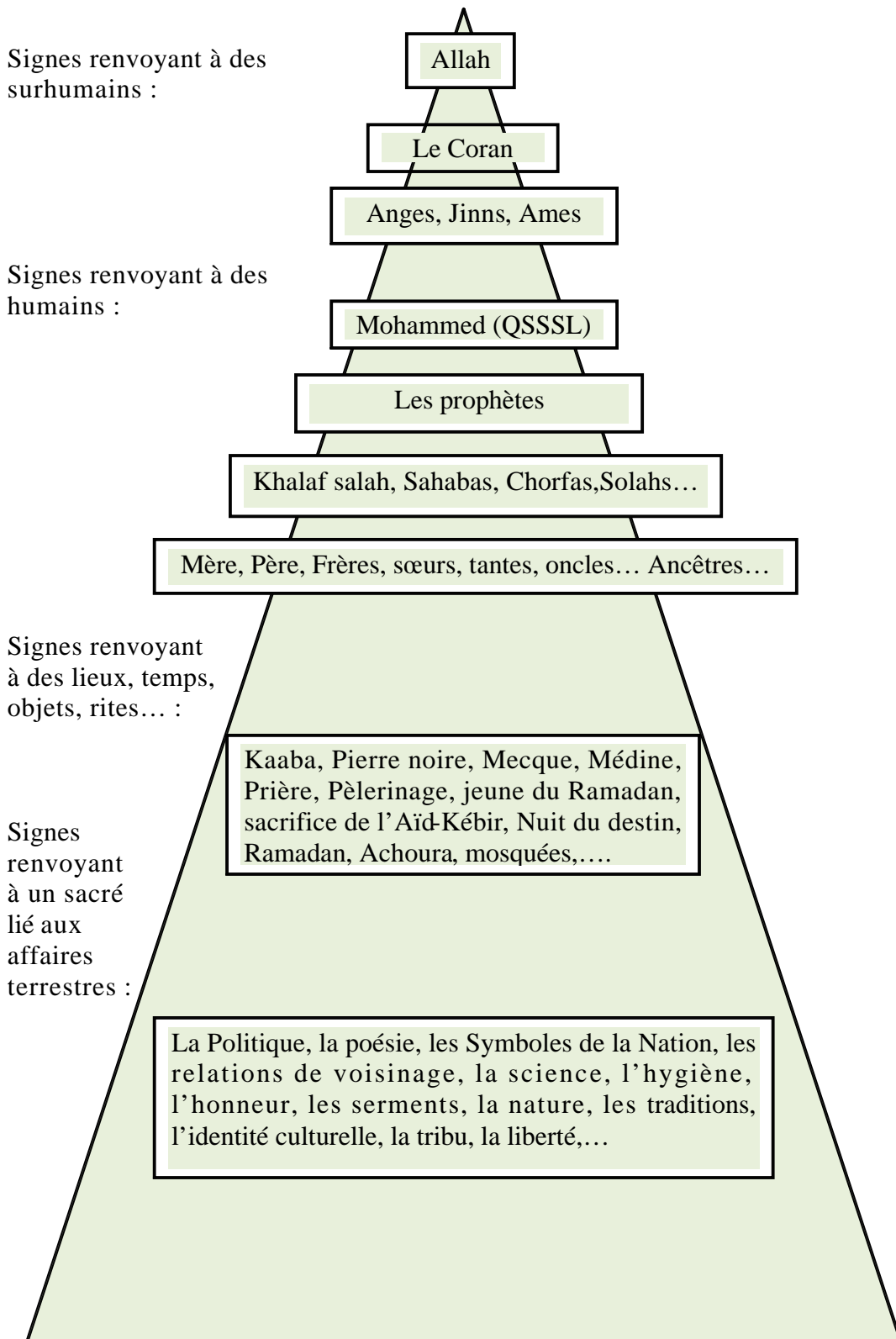
Les villes de la Mecque, de Médine et de Jérusalem constituent aussi autant de lieux caractérisés par une dimension sacrale. Cette dernière en particulier est sainte du fait qu'elle ait été la première étape du voyage nocturne de Mohammed (QSSSL), de son ascension vers les cieux, d'El-Mi'râj. Anciennement nommée Bayt Al-maqdîs, littéralement « la demeure sainte », elle est dite couramment Al-qouds. Elle a même constitué la première qiblâ (orientation de la prière) et accueille les édifices omeyyades de la mosquée d'Al-Aksâ et le Dôme du Rocher.

Nous pouvons enfin dire, suite à Malek Chebel, que le dispositif spatial en Islam est pyramidal avec au sommet les lieux saints de l'islam comme nous venons de le voir. Nous aurons ensuite, et sans aucune exhaustivité, la caverne de Hirâa, lieu matriciel de la révélation, Çafa et Marwa, la fontaine de Zemzem, ... Puis en troisième lieu le territoire couvert par les déplacements du prophète, à l'instar des lieux de batailles comme par exemple Badr. Ces territoires seront étendus par toutes les mosquées et tous les lieux où s'affirment un quelconque symbole religieux (zawiyas, ribats, ...) et les cimetières.

⁴⁷ - Ibid., p. 132.

⁴⁸ - Ibid., pp. 133-134.

Nous pouvons enfin résumer les structures élémentaires du sacré en Islam par une schématisation pyramidale en adaptant en quelque sorte l'échelle graduée d'Albert Assaref. Nous obtiendrons donc et sans aucune prétention d'exhaustivité le schéma suivant:



Chapitre III

L'IMAGINAIRE ARABO-MUSULMAN

Après avoir développé les structures élémentaires du sacré dans la sphère arabo-musulmane, nous allons nous tourner vers ce que ces mêmes structures échafaudent comme vision du monde, comme perception de l'existence, comme appréhension de l'être dans le monde, comme représentation esthétique du réel, comme organisation de la vie sociale ou intime, comme détermination du pouvoir politique, etc. En somme, « l'état sacré est permanent dans la vie du musulman et ses règles sont explicites [...] étant structure, le sacré est à son tour structurant »⁴⁹ d'un imaginaire.

Nous employons ce dernier terme dans son acception psychanalytique forgée par Gaston Bachelard en tant que stade distinct du réel et du symbolique, mais qui en constitue l'aboutissement. En d'autres termes, l'être humain perçoit le réel, met en place des signes le symbolisant pour enfin construire avec différents moyens et sous différentes formes un système de pensée lui permettant une conscience de soi, une perception de son être dans le monde, un reflet de son moi évoluant dans ce réel. L'imaginaire constitue donc une résultante de l'intelligence humaine et de sa capacité à s'exprimer et à exprimer par le langage ce qu'il perçoit comme étant sa réalité et la réalité qui l'entoure. Ce qui expliquerait le fait que Gilbert Durand ait consacré une large part de ses recherches à dégager les structures de l'imaginaire en les qualifiant justement d'anthropologiques.

L'imaginaire arabo-musulman, qui constitue notre centre d'intérêt, est hautement structuré par l'Islam. Disons, en emboitant le pas à Malek Chebel, que tout le système de pensée arabo-musulman, et dans ses différentes manifestations, est porté essentiellement par l'infrastructure religieuse. Et les œuvres littéraires, produits et expressions de cet imaginaire, ceci en le représentant, constituent un terrain privilégié pour son étude.

Amin Zaoui opère selon nous, dans l'ensemble de son œuvre romanesque, une réactualisation de cet imaginaire arabo-musulman. Ceci en le déstructurant tout en l'exploitant comme une sorte de fond de grenier de thématiques, d'images, de stéréotypes, ... Amin Zaoui, comme on le verra dans la partie analytique, intègre son œuvre dans une longue chaîne textuelle de la tradition arabo-musulmane avec une

⁴⁹ - Ibid., p. 125.

tendance contestataire et critique d'un ordre établi, d'une structuration de l'existence avec le sacré comme élément central. Cette lignée littéraire, ce fond intertextuel, cet « archive littéraire » comme dirait Dominique Maingueneau, constitue une somme discursive philosophico-littéraire qui s'oppose au discours religieux qui structure et la vie et la vision de la vie des musulmans.

Le musulman se sait être une créature d'Allah évoluant dans un univers infini, sur une planète qui s'avère comme le suggère le Coran, circulaire avec un mouvement circulaire autour d'elle-même et autour du Soleil (circularité qui s'apparenterait aux circumambulations autour de la Kaaba). Cette planète Terre est liée à l'astre lunaire qui recèle une valeur particulière chez les musulmans. En effet, l'évolution de la Lune fixe la progression calendaire des mois et des années. Et le texte coranique contient beaucoup de versets consacrés à l'évocation de l'univers, à sa création, à sa représentation, à son architecture et à son fonctionnement. Le musulman conçoit par cela l'univers comme un Cosmos suivant un ordre divin sous les ordres d'Allah avec un équilibre immuable jusqu'à la fin des temps. Une véritable théorie de la création et de la constitution de l'univers est donc esquissée par le Coran impliquant une représentation imaginaire de l'espace avec en haut de l'être humain des cieux, au nombre de sept, et à sa gauche ainsi qu'à sa droite l'immensité terrestre avec ses plaines, ses déserts, ses montagnes, ses mers, ses océans...

Et tout ce que nous venons de citer laconiquement participe en fait de l'imaginaire arabo-musulman du Monde et de la Création. Un imaginaire que l'on peut illustrer par cet extrait de Tuhfat al-Adâb d'Abû Hamid al-Andalousi al-Gharnati :

Sache –qu'Allah te garde- que le mot duniyâ (le monde) est une expression qui désigne l'atmosphère, les mers et la terre dans la sphère de la lune, ce qui est au-dessus, au-dessous et autour de cette sphère. On dit l'Ækoumène (al-ma'mourah) est d'une étendue de cent années de marche en partant de la région du Nord, avec la partie de l'Est et de l'Ouest qui l'avoisine.⁵⁰

Nous voyons bien ici la volonté des arabes de tenter de dessiner imaginairement les contours du monde dans lequel ils évoluent. Un monde qu'ils vont s'atteler

⁵⁰ - Cité in CHEBEL Malek, L'imaginaire arabo-musulman, op.cit., p. 177.

d'ailleurs avec la géographie à en décrire les climats, à en fixer les longitudes et latitudes, à en tracer la topographie,... Et l'un des fondements de l'imaginaire géographique arabe est une division de l'empire musulman en deux blocs : l'un arabe incluant l'Andalousie-Maghreb, l'Égypte, l'Arabie, la Syrie-Palestine, l'Irak ; l'autre non-arabe avec l'ancienne Perse, le Khûzistân, Arménie-Azerbaïdjan, l'Inde, la Chine, l'Afrique noire... A cette division s'ajoute le couple Machreq-Maghreb qui structure imaginairement le monde musulman avec une ligne de démarcation le coupant en deux, une sorte de Greenwich avant l'heure, dont le tracé a pour point nodal la Kaaba, le centre de la Terre, « l'axe giratoire du monde »⁵¹.

L'homme arabe se représente l'espace géographique à partir de sa terre ancestrale, bénite par Allah et lieu de convergence de tous les musulmans. Ceci n'empêche que l'arabe, dans son imaginaire, se considère comme un être voué au voyage, destiné à sortir du territoire exigü de sa Jazirâh afin d'étendre les frontières de Dar-el-Islam ou du moins afin d'accomplir le grand voyage dans la vie de tout musulman, le pèlerinage. Mais bien avant la venue de l'Islam, les arabes étaient déjà de grands voyageurs, par la terre ou par les mers, avides de faire prospérer leur commerce. Toute une littérature a vu d'ailleurs le jour avec des auteurs comme Al-Bakri et ses récits de voyages intitulés Al-Masalik oual Mamalik, Ibn Khaldoun, Ibn Jobair ou encore Ibn Batoutah. Nous verrons par la suite l'influence de cette littérature du voyage (Adâb el-Rihla) arabe sur Amin Zaoui et que l'on retrouvera dans beaucoup de ses romans avec une tendance à la profanation. Ceci s'expliquerait peut être par le fait que le voyageur arabe est avant tout un croyant en quête d'admiration de l'œuvre divine. Ce que ces propos de Malek Chebel corroborent :

Ainsi, dans leur approche du monde, les voyageurs arabes ont toujours fait allégeance à Allah. Il n'était pas question en effet pour ceux qui façonnèrent la Rihla de se poser la question de l'existence ou de l'inexistence de Dieu. [...] Tout d'abord, pour vaste qu'il puisse être au regard de la perception humaine, le monde, la planète, le cosmos tout entier ne sont qu'une petite chose pour Dieu.⁵²

Une autre littérature, importante pour notre propos sur l'œuvre d'Amin Zaoui, a connu un essor grandissant dans la sphère arabo-musulmane. Une littérature fictionnelle

⁵¹ - Ibid., p.245.

⁵² - Ibid., p. 244.

où le merveilleux et le fantastique tiennent une place privilégiée mais dont l'unique objectif est de mettre au premier plan la création divine et ses merveilles, sources d'étonnement. D'où probablement l'expression arabe Adjaib wa Gharaib. Les meilleurs représentants de cette littérature seraient Maçoudi avec ses Prairies d'Or (Mouroûj ad-dahâb), Ibn al-Fakih avec son Livre des villes (Kitâb al-Bouldân), Al-Bakri avec ses Routes et Royaumes (Masâlik wa-Mamâlik) ou Al-Idrissi avec son Divertissement de celui qui désire parcourir le monde (Nozhât al-Mochtâq fi'khtirâq al-Afâq) :

Tous ces auteurs, [...] géographes, ethnologues, chroniqueurs, [...] ont eu à s'extasier sur telle ou telle merveille, s'étourdir des mille légendes qui viennent de loin. Mais qu'ils fussent voyageurs au long cours, philosophes, sages, mystiques ou poètes, ils n'oublient pas d'être respectueux de la sainte religion et laudateurs à outrance face à l'œuvre incommensurable d'Allah. Aussi, leurs écrits sont pénétrés par une sorte de mise en perspective religieuse et une scansion du sacré.⁵³

Nous reviendrons dans ce qui va suivre à la littérature arabo-musulmane en abordant l'imaginaire esthétique dont les contours sont hautement liés au sacré. Mais dans un premier temps, nous allons nous tourner vers l'imaginaire social, puis politique, puis enfin sexuel et amoureux. Des pans de l'imaginaire arabo-musulman qui se sont cristallisés sous la forme de ce que l'on nomme communément le triangle des interdits : la religion, la politique et la sexualité.

⁵³ - Ibid., p. 219.

Imaginaire social

Faire partie de la sphère arabo-musulmane c'est appartenir à une Oumma, à une composante sociale cosmopolite, pluriculturelle et multiraciale unie par l'islam. Ceci n'empêche que dans l'imaginaire arabo-musulman, persiste l'idée d'une filiation essentiellement arabe des musulmans et dont le rameau généalogique relève de la branche des sémites à travers Ismail, frère d'Israël, tous deux fils du prophète Ibrahim. Les arabes sont donc un des fruits de l'arbre généalogique des prophètes, d'une chaîne sainte qui se solde par le sceau des prophètes, Mohammed (QSSSL). Cette généalogie constitue d'ailleurs l'un des pôles structurants de l'imaginaire social arabo-musulman et que l'on retrouve jusqu'à nos jours avec le culte des anciens, l'attachement aux ancêtres, etc. Et ce que l'on retrouvera largement représenté dans l'œuvre d'Amin Zaoui avec toujours cette tendance à la profanation, ici sous forme d'un brouillage des liens de sang.

La généalogie ouvre d'ailleurs sur l'onomastique, un autre pôle structurant de l'imaginaire arabo-musulman. Pour Malek Chebel, l'adage latin *nomina numina*, « les noms sont des divinités », ne trouvera une meilleure illustration que dans la vision arabe des appellations : donner un nom à un enfant c'est le doter d'emblée d'une signification symbolique structurante de son identité personnelle. Et l'on pourra le voir dans le choix des noms des personnages et des lieux qu'opère Amin Zaoui et qui participe foncièrement à la poétique de la profanation du sacré.

Comme pour toute société, la famille constitue la composante de base de la société musulmane avec ses constituants : le père, la mère, fratrie... Et l'islam va au-delà en incitant les musulmans à se considérer comme frères et sœurs, comme un corps social unique, comme une grande famille. D'ailleurs le mot Oumma évoqué plus haut renvoie étymologiquement à la mère (al-Oum).

La famille a été génératrice d'images, de clichés, de préjugés, comme le caractère patriarcal et les ruses des femmes pour le déjouer (Hial-ennissaâ) qu'elle suppose ; le sens de l'honneur (Charaf) ou la jalousie (Ghira) qu'elle impose ; la polygamie ; l'endogamie ; la séparation des sexes... Cette dernière caractéristique de la famille musulmane dans son rapport au reste de la société a ouvert un large éventail

d'images liées au Harem dans le sens de territoire inviolable par les mâles extérieurs. D'ailleurs l'architecture de la maison familiale est entièrement basée sur cette exigence.

Harem aussi dans le sens d'appartements réservés aux femmes au service du roi régnant interdits aux étrangers. Toute une littérature que l'on pourrait qualifier de fantasmagique en décrit le supposé fonctionnement. Une littérature qui met à jour selon certains autant de « désirs contrariés, frustrations sexuelles, curiosité malsaine, voyeurisme »⁵⁴ et qui a contribué à la constitution d'un imaginaire sur l'orient musulman⁵⁵. L'œuvre d'Amin Zaoui réactualise beaucoup de ces images en les projetant sur le contexte algérien comme nous aurons l'occasion de le développer par la suite.

Avec la maison familiale, le Hammam est un autre lieu important dans la société arabo-musulmane. Ceci vu la nécessité absolue pour tous les musulmans de se maintenir dans un état de pureté perpétuel afin d'accomplir tous les rites religieux. Le hammam sera ainsi un lieu de rencontre, de détente, et de convivialité sociale mais aussi une source de fantasmes transposés littérairement par beaucoup d'auteurs. Amin Zaoui en fait partie et son œuvre pullule de scènes imaginées dans ce lieu supposant une promiscuité pouvant dégénérer en rapports déviationnistes.

La vie sociale du musulman implique, au-delà du foyer familial, une multitude de relations avec son entourage immédiat ou lointain. Le voisin sacralisé par un des dires du prophète, le commerçant, l'Imam, le maître d'école,... sont autant d'acteurs sociaux et qui peuplent d'ailleurs les romans de Zaoui. Le commerce et le penchant au voyage ont tissé d'autres liens sociaux au sein de Dar-el-Islam, le foyer de la grande famille du croyant. Un brassage culturel qui se matérialisera par une circulation des biens qu'Amin Zaoui ne manquera pas d'évoquer dans ses romans, surtout certains manuscrits, à tendance profanatrice du sacré, et qui se vendaient au prix de leur pesant en or.

Roger Caillois dans son traitement du rapport entre l'homme et le sacré n'a pas manqué de souligner l'importance de la fête. Et la vie sociale arabo-musulmane est

⁵⁴ - Ibid., p. 52.

⁵⁵ - Cf. JULLIARD Colette, *Imaginaire et orient –l'écriture du désir-*, Paris, L'Harmattan, 1996.

rythmée par deux fêtes importantes (Aïd Saghir et Aïd Kabîr ; littéralement la petite et la grande fête) et une série d'autres fêtes comme le Mouloud, Achoura, Moharrem, ... Sans oublier les fêtes organisées à l'occasion des mariages, des circoncisions, des retours du pèlerinage... Cette vie festive inclut aussi pour Malek Chebel certaines rencontres sociales ludiques ou sportives comme l'équitation, la fantasia, les échecs, le jeu des devinettes, la chasse, la musique, le tir à l'arc..., où le sacré et le profane sont dans un face à face qui a nourri l'imaginaire social.

Les arabes ont entretenu aussi un rapport particulier à la science. Rapport qui a façonné l'image de l'arabe en quête de savoir qui le conduira à accroître sa croyance en Allah vu qu'elle perce les mystères de sa création. Une quête que le prophète préconise quitte à la quérir même en Chine, point culminant de l'empire musulman. L'astronomie, l'arithmétique, la géographie, les mathématiques, la médecine, la chimie, la zoologie, la philosophie, etc., sont autant de domaines dans lesquels les arabo-musulmans ont excellé. Ce qui a ouvert une ère qui porte le qualificatif d'âge d'or de la civilisation arabo-musulmane.

Mais en parallèle de la science, s'est développé un intérêt pour ce que l'on connaît sous l'appellation des sciences occultes à l'instar de la numérologie, de la divination (Kihâna), des superstitions, de l'exorcisme, de l'alchimie, etc. L'on voit bien le brouillage des frontières entre sacré et profane qu'engendrera un tel rapport au savoir et qu'Amin Zaoui ne manquera pas de mettre en scène dans ses textes.

Nous ne pouvons clore ce point sur l'imaginaire social arabo-musulman sans aborder la femme comme une des composantes de cette société. La femme a constitué et constitue encore un des sujets les plus développés par la littérature arabe. Et l'œuvre d'Amin Zaoui en sera l'illustration comme on aura l'occasion de le développer par la suite. La femme constitue d'ailleurs pour Zaoui, comme il l'a certifié lui-même au cours de plusieurs interviews, un des éléments centraux de sa réflexion et ce jusqu'à frôler l'obsession, au même titre que la religion en tant que philosophie et la civilisation du corps.

Toute une imagerie caractérise donc la femme qui « apparaît dans l'ensemble exquise et fourbe, généreuse et fragile, digne et inférieure »⁵⁶. Comme tout être social, elle peut acquérir au fil du temps plusieurs statuts : celui d'amie, d'amante, de mère, de sœur, d'épouse, etc. Une série de tabous l'entourent en fonction de ces statuts avec en premier lieu celui de l'inceste. Objet de prohibition absolue en Islam, Amin Zaoui s'évertuera à le violer de maintes façons dans ses textes profanant ainsi, sur le plan littéraire, un aspect de la société des plus sacré.

⁵⁶ - CHEBEL Malek, L'iminaire arabo-musulman, op.cit., pp. 43-44.

Imaginaire politique

La gestion des affaires politique a été dévolue au prophète Mohammed (QSSSL) lui-même jusqu'à son décès. Quatre Califes (littéralement remplaçant) se succéderont avec un vent de contestation se soldant par des assassinats politiques et des rébellions armées non sans conséquences sur la structuration de l'imaginaire politique arabo-musulman. Il faut peut-être rappeler que dans la croyance musulmane comme il est stipulé dans le Coran, le pouvoir politique est un don divin qui touche certains élus. D'où d'ailleurs le qualificatif de bien-guidés (Rachidoun) qui détermine les quatre Califes Abou-Bakr, Omar, Othmane et enfin Ali. Des dynasties prendront par la suite le relais avec des soubresauts historiques trop nombreux pour pouvoir les énumérer même succinctement. Ce qui nous intéresse ici est la série d'imagerie structurante de la vision arabe du politique et des lois servant à gouverner. Ce que résumerait les propos suivants de Malek Chebel :

Dans leur globalité, de tout temps, les régimes qui gouvernèrent la nation arabe étaient soit des monarchies à généalogie religieuse, soit des systèmes despotiques à caractère militaro-gérontocratique. C'est un « mixte » des deux systèmes qui se distingua le plus, tant par la durée de son fonctionnement (pratiquement du VII^{ème} au XX^{ème} s.), que par son incidence sur l'imaginaire collectif. En Islam, l'autorité religieuse ne se sépare guère de l'autorité politique.⁵⁷

Les tenants du pouvoir sont l'objet chez les arabo-musulmans de tous les fantasmes, de toutes les rumeurs, de tous les ragots, etc. Les luttes pour le pouvoir, l'instabilité politique, les coups bas, les manigances, les clans, etc., animent depuis toujours et jusqu'à nos jours encore la vie politique et le discours sur le politique. Les règnes se succédaient accompagnés de convoitises stimulant des troubles constants au point que le palais califal, un havre de paix et de plaisir dans l'imaginaire populaire, était plutôt le lieu du secret et de la suspicion, du complot et de l'assassinat politique. Ce qui expliquerait que le règne de chaque calife ait été souvent de très courte durée et expliquerait surtout le tabou qui entoure la politique. L'on retrouvera cela chez Amin Zaoui avec une percée dans le contexte historique de l'Algérie contemporaine et ceci toujours dans une attitude de violation des interdits.

⁵⁷ - Ibid., pp. 84-85.

On ne peut aborder l'imaginaire politique arabo-musulman sans évoquer certains clichés comme celui du souverain entouré de son harem, de courtisanes dont les manigances auraient eu des incidences géopolitiques qui ont changé le cours de l'histoire. Autre cliché, celui du roi despote et sanguinaire que l'on retrouve représenté par des personnages de fiction à l'image du Shahrayar des Mille et une nuits. Ce dernier qui se venge, suite à la trahison de son épouse, de la gent féminine arbitrairement. Et enfin le cliché du souverain juste dont le règne a laissé son empreinte dans l'histoire à l'image de Haroun Rachid représenté dans les mêmes Mille et une nuits avec son vrai nom, lui l'initiateur de la Maison de la Sagesse (Beyt-El-Hikma), une institution scientifique et culturelle dont les travaux contribueront dans le rayonnement de la civilisation arabo-musulmane.

Du fait que le prophète ait dirigé les armées musulmanes, pas seulement en tant que général mais aussi en tant que fin stratège, la guerre constitue aussi une des structures de l'imaginaire politique arabo-musulman. Elle est d'ailleurs qualifiée de guerre sainte et revête un caractère sacré. Elle a accompagné la naissance de l'Islam et son expansion. L'on verra par la suite que la guerre est un des thèmes abordés par Zaoui et qu'elle constitue même un des moyens afin de profaner le sacré.

Imaginaire du corps et de la sexualité

La création divine est caractérisée par le miracle du renouvellement perpétuel des espèces vivantes qu'assure la fécondation, ultime résultante des rapports sexuels entre mâles et femelles, entre des couples (zawj) que ce soit de la faune ou de la flore. Cette réalité installe une vision du monde fondée sur la bivalence sexuelle comme le soulignent ces propos d'Abdelwahab Bouhadiba :

La copulation est dans le monde une loi universelle. La relation sexuelle du couple reprend et amplifie un ordre cosmique qui la déborde de toutes parts : la procréation réédite la création. L'amour est un mime de l'acte créateur de Dieu. Aussi le Coran abonde-t-il en versets décrivant la genèse de la vie fondée sur la copulation et sur l'amour physique [...] La fonction sexuelle est en soi une fonction sacrée.⁵⁸

Conditionnées par le mariage religieux (Nikah), les relations sexuelles en Islam sont loin d'être vouées qu'à la procréation. Dans le Coran, il est stipulé que la sexualité fait partie des plaisirs terrestres (même célestes) magnifiés par Allah et qu'il faut juste savoir la canaliser par une pratique au sein de la légalité conjugale⁵⁹. La tradition prophétique instaure aussi la licéité du plaisir qu'offre l'amour entre un couple uni par les liens sacrés du mariage en reprenant la formule chrétienne. Bouhadiba va jusqu'à déclarer que « Mahomet lui-même en a donné l'exemple, lui qui incitait ses disciples au culte de la chair, aux préludes de l'amour, aux jeux du corps et de l'imaginaire »⁶⁰.

Justement tout un imaginaire entoure la sexualité chez les arabo-musulmans et que l'on retrouvera transposé dans une riche littérature érotique et des traités de sexologie avant l'heure. Et le corps sera l'objet de toutes les attentions et sera culturellement marqué par des pratiques rituelles de purification et d'embellissement. Un corps qu'on doit absolument purifier par des ablutions strictement codifiées et pour les mâles par la circoncision du prépuce. Un corps qu'on doit soigner en quête d'un esthétisme souhaité. Un corps qu'on parfamera donc avec du Mesk, dont les dents seront entretenues par du Siwak et les cheveux par du henné... Ceci va sans compter

⁵⁸ - BOUHADIBA Abdelwahab, *La sexualité en Islam*, Paris, Quadrige/PUF, 1975, (4^{ème} édition, 1986), pp. 16-23.

⁵⁹ - « L'amour des voluptés tirées des femmes [...] éblouit les hommes » (Sourate III-verset 14) cité in BOUHADIBA Abdelwahab, *op.cit.*, p.7.

⁶⁰ - BOUHADIBA Abdelwahab, *op.cit.*, p.171.

certaines pratiques non-orthodoxes mais qui reste en cours dans certaines régions de la sphère arabo-musulmane : le tatouage ou l'excision par exemple.

Amin Zaoui dans ses romans représente cette vision que l'on a du corps et qu'il qualifie de civilisation du corps. Un pan de l'imaginaire arabo-musulman, et du coup maghrébin, que Zaoui réactualise obsessionnellement dans ses textes. Ce qui le place au rang des thèmes centraux de son œuvre comme nous l'avons déjà mentionné plus haut. Il met en scène par exemple la femme arabo-berbère au visage tatoué avec ces dessins au symbolisme ouvert à une multitude d'interprétation. Il va jusqu'à imaginer le personnage d'une prostituée se tatouant les noms d'Allah et des versets du Coran dans les parties les plus indécentes du corps. Ce que l'on analysera par la suite dans la deuxième partie de ce travail.

Et certains rites sexuels revêtent un caractère mythologique selon Malek Chebel. Des mythes universels qui structurent aussi l'imaginaire arabo-musulman lié au corps et à la sexualité comme la virginité, la fécondité, la stérilité, la virilité, l'impuissance, la fidélité ou l'interdiction de l'inceste. Structurés par les structures du sacré de l'Islam, ces mythes se répartissent ou sur un pôle positif comme la virginité, la fécondité, la virilité, la fidélité ou sur un pôle négatif pour leurs équivalents contraires. Cette polarité rapproche la sexualité de la sacralité car « la fonction sexuelle est en soi une fonction sacrée. Elle est un de ces signes (ayâ) par lesquels se reconnaît la puissance de Dieu »⁶¹.

La déviance sexuelle sous toutes ses formes sera de ce fait une attitude contre le sacré, contre l'ordre du monde, contre la volonté d'Allah, en d'autres termes « une révolte contre Dieu »⁶². La poétique de la profanation du sacré qui se tisse par les fils des textes romanesques de Zaoui est portée entre autres par la mise en scène de personnages à la sexualité déviante. Il peuple donc son univers romanesque d'efféminés, de femmes garçons, de prostitués, d'homophiles, de zoophiles, de nécrophiles, etc. Des personnages qui s'adonnent à des pratiques d'autoérotisme, de sadisme, de masochisme, d'inceste, etc. Ce qui, selon nous et en reprenant les propos de Bouhadiba, rend le discours littéraire de Zaoui une sorte de « contestation de l'ordre du

⁶¹ - Ibid., p.23.

⁶² - Ibid., p.44.

monde tel que l'a voulu Dieu »⁶³. Nous reviendrons par la suite amplement à cet aspect important de l'écriture de Zaoui et qui participe clairement à ce que nous considérons comme une poétique de la profanation du sacré.

Les jouissances du corps ne s'opposent pas toujours au sacré dans l'imaginaire arabo-musulman. Le mysticisme en fait, bien au contraire, un passage obligé vers l'amour spirituel. Ibn- Arabi ou El-Halladj, Omar El-Khayyâm ou Jalal Eddine Al-Roumi, exaltent dans leurs écrits l'amour de la femme, tant platonique que charnel, en vue d'accéder à l'amour mystique :

L'unité de soi passe par les deux pôles de la sexualité et de l'amour de Dieu [...] La libération dans la chair est libération de la chair [...] La sublimation de la femme est finalement un art de spiritualiser la chair, d'aller en quelque sorte au-delà de la sensualité et saisir à travers les sortilèges de l'orgasme et la magie de l'amour, la grandeur mystique de l'œuvre et de la volonté de Dieu. [...] L'érotisme est total. Il déborde largement le simple domaine du coït. Quête de l'absolu, il tend à reconstituer, à partir du religieux et du profane, un sacré qui les englobe tous les deux, au sein d'une sacralité spirituelle et charnelle.⁶⁴

Beaucoup contesteront une telle philosophie existentielle et dénonceront les pratiques qu'elle a engendrées. Mais cela n'empêche que tout un art de vie fait d'érotisme et de jouissance jusqu'au cime du huitième ciel (titre d'un des romans en arabe de Zaoui) caractérise la civilisation arabo-musulmane et sa littérature à ne citer que Tifashi et sa Promenade des esprits dans ce qui ne se trouve dans un livre (Nouzhat el-albab fi ma la youjed fi kitab) ; Al-Tidjani et sa Parure de la mariée et le jardin des esprits (Touhfat el-arous wa raoudhet ennoufous) ; Cheikh Nefzaoui et son Jardin parfumé (Er-rouadh el-ater fi nouzhat el-khater). Amin Zaoui place d'ailleurs son œuvre comme digne héritière de cette tradition littéraire arabo-musulmane. Un de ses romans de langue arabe porte même le titre Nouzhat el-khater, une reprise partielle du titre du livre de Cheikh Nefzaoui. Une reprise créant ainsi un pont intertextuel reliant l'œuvre d'Amin Zaoui avec celle de cet auteur berbère d'expression arabe du quinzième siècle de notre ère natif du sud tunisien. Ce que nous développerons avec plus de détails dans la partie analytique.

⁶³ - Ibid., p.46.

⁶⁴ - Ibid., pp. 153-191-193.

L'imaginaire esthétique

La dimension esthétique est intimement liée au sacré du fait qu'Allah s'est qualifié de beau aimant tout ce qui est beau. Les arabo-musulmans sont alors dans une continuelle quête de l'esthétisme et ceci dans les différentes facettes de l'existence, allant à titre d'illustration du corps, de l'habit ou de l'habitat jusqu'à la demeure d'Allah, ses mosquées ou ses lieux sacrés. Quête du beau en vue de s'approcher de cet Absolu inaccessible, qui ne se manifeste qu'à travers la magnificence de sa création, une nature d'une beauté inégalable et qui présage cet au-delà paradisiaque. Et tout un imaginaire a été structuré par cette recherche du beau que résumeraient les propos suivant de Malek Chebel :

N'est considéré comme beau que l'objet qui provoque du plaisir. En revanche, le laid consiste en la répulsion éprouvée par l'individu [...] Le beau (Djamâl) devient bon, louable (hassân, hassana) et le laid (qabîh) devient mauvais (sayyî, sayyîa) [...] Une certaine vision du beau est à l'œuvre aussi bien dans les textes sacrés que dans la littérature.⁶⁵

Notre étude sur le sacré et la poétique de sa profanation dans l'œuvre littéraire romanesque d'Amin Zaoui s'inscrit de plein pied dans la manière de percevoir, d'appréhender et de représenter le beau. Et la littérature qui n'est autre que cet « ensemble de textes qui se définissent par un usage esthétique de la langue »⁶⁶ constitue un des moyens d'exprimer et d'instaurer ce que Gérard Genette qualifie de relation esthétique⁶⁷. Il est certes difficile de définir cette relation que même la philosophie a du mal à cerner. Mais l'on pourrait dire que cette relation quand on l'étend au sacré devient une relation éthique, une relation de dualité entre le bien et le mal.

Amin Zaoui défend d'ailleurs son œuvre littéraire qui, par définition rejoint le domaine artistique, où seul le beau fixe l'échelle de valorisation et de jugement. Une œuvre artistique qui n'est donc pas sensé correspondre aux valeurs respectueuses de la

⁶⁵ - CHEBEL Malek, L'imaginaire arabo-musulman, op.cit., p 247.

⁶⁶ - FOREST Philippe & CONIO Gérard, Dictionnaire fondamental du français littéraire, Maxi-Livres, 2004, entrée « littérature », p. 250.

⁶⁷ - Cf. GENETTE Gérard, L'œuvre d'art-La relation esthétique-, Paris, Seuil, 1997.

religion et du sacré. Notre travail tend justement à lier sacré et attitude profanatrice mais dans sa conception littéraire et ce en dégagant la poétique mise en œuvre par Amin Zaoui.

Dans l’imaginaire des arabo-musulmans la langue arabe, langue du Coran donc de la parole divine et des futurs résidents du paradis, recèle par essence l’esthétisme le plus absolu. Et même avant l’arrivée de l’Islam, la langue arabe était le vecteur d’une tradition orale des plus riches, d’une culture de la rhétorique et de l’éloquence. Auteur bilingue, Zaoui se place en usant de l’arabe dans un positionnement sensé faire dire à cette langue des propos qui correspondent à sa sacralité. Ce qui n’est pas le cas car Zaoui tord le cou à cette langue et en use dans une volonté de profanation de ce qu’elle recèle en son sein. Ce que nous aurons l’occasion de développer en présentant les romans de langue arabe de notre auteur.

Le Coran comme évoqué précédemment, texte sacré et parole d’Allah, est à la fois intraduisible et inimitable selon les théologiens orthodoxes. Sa beauté langagière inégalable représente la preuve de son caractère divin. Cette beauté par essence sera magnifiée encore plus par une lecture ornementée, une sorte de psalmodie, qui chez les musulmans existe avec deux variétés rythmiques : tilawa ou tajouïd. Zaoui comme on le verra profane le texte coranique de différentes manières comme en imaginant sa récitation pendant les prières en langue berbère.

La poésie, « l’industrie des arabes » comme dit l’expression, a constitué dans la période antéislamique le réceptacle de la créativité littéraire arabe. Elle fut même une arme de combat pendant les joutes épiques, littéraires il faut dire, entre les tribus adverses. Et les meilleurs poèmes ornaient les murs de la Kaaba qui deviendra à la venue de l’Islam la demeure d’Allah. Ces poèmes étaient nommés à l’époque les suspendus (El-Mou’âllaqât) ou les dorés (El-Moudhahabât) car transcrites en lettres d’or sur une étoffe en soie noire avec laquelle on recouvrait les murs de la Kaaba. Summum de la rencontre entre le sacré et le profane que Zaoui n’aura de cesse d’encenser :

Oralité, sacralité, tels sont les deux termes qui donnent leur armature à la poésie arabe et qui font du poète un être à part [...] Al-Jahiz

rapporte que ses contemporains créditaient les poètes les plus talentueux d'un pouvoir [...] celui de recourir aux services occultes d'un Chaytan [...] la poésie est fille de l'imaginaire dans lequel baignent les poètes eux-mêmes [...] Elle est aussi l'un de ses champs d'expression ? Clé et enclos à la fois.⁶⁸

La littérature n'est aucunement la seule forme d'expression de l'imaginaire esthétique arabo-musulman. L'architecture, surtout religieuse, tend à relier symboliquement le monde terrestre aux cieux avec les coupoles, les minarets, etc. Ceci comme déjà mentionné et souligné, par ailleurs, par Mircea Eliade en évoquant l'architecture religieuse chrétienne. Les mosquées musulmanes ornées entre autres d'arabesque sont aussi des expressions artistiques en quête de cet indéfini, de cet indicible, du sacré.

Il faut rappeler que l'interdiction de toute représentation de tout être animé a limité le champ d'expressivité artistique chez les arabo-musulmans. Mais cette condition a aussi ouvert un large éventail de procédés créatifs innovants faisant des mosquées de véritables musées. Avec les arabesques, la stylisation végétale connaîtra un très grand essor. Stylisation sur un mode représentatif et que l'on retrouvera dans les jardins que les musulmans cultiveront avec un raffinement extrême. Lié aussi au sacré, le jardin est considéré par les musulmans comme un avant-gout terrestre à ce que sera le paradis dans l'au-delà. Un paradis annoncé en des termes si évocateurs d'une beauté inégalable.

Les arabo-musulmans excelleront aussi dans la calligraphie. D'autant plus que les copistes maniant cet art devaient généralement reproduire le texte coranique, cette parole divine à la perfection esthétique encore plus magnifiée par sa transcription artistique. Zaoui comme on le verra profane la parole d'Allah en imaginant une prostituée qui s'est faite tatouer les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah ainsi que quelques versets coraniques avec la belle calligraphie arabe de style koufi.

La musique constitue une forme d'expression artistique qui a toujours tenu une place importante dans la vie sociale des arabo-musulmans. Des instruments comme le

⁶⁸ - CHEBEL Malek, L'imaginaire arabo-musulman, op.cit., p 259.

luth, des genres musicaux comme El-tarêb ou El-andalousi, ont contribué à rédiger ses lettres de noblesse. Et la musique accompagne le chant de poèmes créant ainsi la jonction parfaite entre plusieurs modes de l'expressivité artistique qui ont fait la richesse de la civilisation arabo-musulmane.

La vie privée, la vie quotidienne du musulman est régie par une panoplie de procédures et d'éléments servant à atteindre cet idéal de beauté : parure, bijoux, khôl, parfums, soie,... Il faut dire que la tradition prophétique incite les musulmans à entretenir leur aspect extérieur, miroir de l'âme intérieure, en encensant les parfums par exemple ou en interdisant pour la gent masculine le port des bijoux en or ou des habits en soie. Amin Zaoui explore aussi ce pan de l'imaginaire esthétique arabo-musulman et ce toujours dans un esprit profanateur. Certains des titres de ses romans l'annonce comme l'Odeur de la femelle, Les gens du parfum ou bien Se réveille la soie. Ce qu'on abordera plus au détail dans la seconde partie de ce travail.

Chapitre IV

LE SACRÉ ET LA LITTÉRATURE ALGÉRIENNE D'EXPRESSION FRANÇAISE

Après avoir jeté un regard, par grands traits et de manière assez sommaire il faut dire, sur l'imaginaire arabo-musulman dans ses versants social, politique, sexuel et esthétique ; nous allons nous tourner vers l'expression littéraire algérienne en tenant compte tant bien que possible de son lien au sacré. Nous entendons par lien le traitement littéraire que font les auteurs algériens du sacré et qui, comme on le verra, sera dans le mode de la constatation ou dans celui de la contestation. Nous ne prétendons bien sûr à aucune exhaustivité, mais nous tenterons quand même de synthétiser dans ce qui va suivre, les résultats de notre démarche heuristique qui a consisté à brasser l'ensemble de l'histoire littéraire algérienne à la quête de toute manifestation du sacré. Une synthèse qui fera beaucoup appel au travail magistral de Jean Déjeux et ce dans le souci de donner au lecteur des repères en termes d'exemples que l'on pourrait considérer comme prototypiques d'auteurs ou de textes qui accordent une place au sacré. Nous obtiendrons par cela une vision panoramique à même de mettre en exergue, ou en reprenant les termes de Mohammed Arkoun, de « situer un itinéraire, une œuvre »⁶⁹, celle d'Amin Zaoui.

Nous avons bien vu que la littérature exprime un imaginaire qui en soi est en grande partie une résultante des structures élémentaires de la religion musulmane. Mais si l'on remonte le cours de l'histoire aux premiers balbutiements littéraires des enfants de la terre d'Algérie, on se rend compte que deux écrivains de stature universelle préfigurent la dualité entre sacré et profane qui caractérisera un certain nombre des œuvres littéraires algériennes. D'un côté Apulée de Madaure et son texte de langue latine, *Les métamorphoses*, considéré par beaucoup comme le premier roman de l'histoire, et de l'autre Saint-Augustin et ses *Confessions* de langue latine aussi. Deux siècles les séparent, le premier ayant vécu au II^{ème} siècle après Jésus-Christ et le second au IV^{ème} siècle, et leurs démarches littéraires sont diamétralement opposées avec un Apulée versé sur la profanation et un Saint-Augustin versé sur la sacralisation. Nous entendons par cela l'attitude du premier démythifiante et du deuxième structuraliste de mythes littéraires liés au sacré dans sa manifestation chrétienne.

⁶⁹ - DEJEUX Jean, *Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française*, Paris, L'harmattan, 1986, p.7, (Préface de Mohammed Arkoun).

La littérature algérienne se caractérise aussi par la multiplicité des langues d'expression. Avec l'avènement de l'Islam au VII^{ème} siècle, la langue arabe a supplanté la langue latine comme langue savante et d'écriture. Et il faudra attendre presque un siècle après la colonisation française, aux alentours des années 20, pour voir émerger une littérature algérienne d'expression française. Et cette bipolarité subsiste jusqu'à nos jours et notre auteur, Amin Zaoui, de par son bilinguisme, l'illustre parfaitement. Il est avec Rachid Boudjedra et Waciny Laaredj les exemples types d'auteurs algériens qui assument la diversité linguistique de leur société jusqu'à proposer à leurs lecteurs une œuvre avec des textes initialement rédigés en arabe et d'autres en français tout en assurant une traduction dans les deux sens. Et Rachid Boudjedra s'est même adonné à l'auto-traduction afin de proposer à son lectorat, qu'il soit arabophone ou francophone, un texte et sa traduction qui répondent aux mêmes exigences esthétiques.

Cette littérature algérienne a de tout temps, et c'est ce que l'on verra tout au long de ce chapitre, entretenu une relation avec le sacré. Une relation tantôt sereine tantôt révolutionnaire. Cette dernière qui pourrait qualifier l'écriture d'Amin Zaoui, qu'elle soit de langue arabe ou française, et que l'on pourrait résumer en citant ces termes de Mohammed Arkoun :

L'avènement d'une pensée libre, assez audacieuse et informée pour lever tous les tabous, tous les préjugés, tous les préalables, toutes les contraintes sociales et politiques qui continuent de renvoyer à un futur vague l'accomplissement de tâches urgentes et essentielles pour insérer le Maghreb, et par-delà l'Islam tout entier dans l'histoire positive, démythologisée. Démythologiser, historiciser : deux opérations corrélatives de la pensée et de la culture modernes auxquelles la pensée arabe et islamique ne s'attaque pas résolument, efficacement, parce que la pression idéologique a besoin de mythologies autant qu'elle craint et refuse les effets démystifiants.⁷⁰

⁷⁰ - Ibid., pp. 10-11.

Aperçu historique

Si l'on retourne aux sources de la littérature algérienne d'expression française, l'on remontera jusqu'aux années 20. Mais beaucoup de critiques spécialistes de l'histoire littéraire algérienne s'accordent à dater la naissance d'une véritable littérature algérienne à partir des années 50. Une littérature distincte de celle des français algérianistes à l'instar de Robert Randau ou de Louis Bertrand. Distincte aussi de celle de l'Ecole d'Alger avec des auteurs comme Albert Camus, Emmanuel Roblès ou Jean Pélégri.

Et surtout distincte de celle des algériens ayant proposés des textes caressant l'entreprise coloniale française dans le sens du poil et représentant une vision exotique de l'Algérie, en dignes héritiers de la littérature romantique qui avait accompagné la colonisation, avec les textes de Maupassant ou de Gide pour ne citer que les plus connus. Des auteurs comme Mohammed Ben Cherif et son Ahmed Ben Mustapha goumier (1920), Abdelkader Hadj Hamou et son Zohra, la femme du mineur (1925), Chokri Khodja et son Mamoun, ébauche d'un idéal (1928), ou encore Mohammed Ould Cheikh et son Myriem dans les palmes (1936). Beaucoup de critiques considèrent d'ailleurs ces romans comme un sous-ensemble de la littérature coloniale de l'époque, publiés à l'occasion du centenaire de la colonisation française de l'Algérie, et ne servant qu'à prouver l'assimilation réussie des algériens.

La littérature algérienne d'expression française débute donc avec la génération des années 50. Une littérature qui « est au contraire une entité originale et riche, radicalement différente, lentement constituée à travers le temps, modelée depuis l'Antiquité par des influences multiples, définitivement marquée par la civilisation arabo-musulmane, mais ouverte, au-delà des vicissitudes de la politique et de l'histoire, aux formes de pensée et de création esthétique venues d'Occident. De cet ensemble protéiforme mais cohérent, le français n'est qu'une voix, et peut être provisoire »⁷¹. La génération des fondateurs avec Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Mohammed Dib, Malek Haddad ou encore Kateb Yacine, ont produit les premiers textes proprement algériens dans le sens qu'ils représentaient la réalité algérienne de l'époque.

⁷¹ - NOIRAY Jacques, Littératures francophones –Le Maghreb-, Paris, Belin, 1996, p.8.

A la fin des années soixante, une nouvelle vague d'écrivains ont augmenté le corpus littéraire algérien de langue française à l'instar de Mourad Bourboune, d'Assia Djebar ou de Rachid Boudjedra. Une troisième génération suivra avec des auteurs comme Rachid Mimouni ou encore Tahar Djaout. Et cette littérature perdure jusqu'à nos jours avec des noms comme Yasmina Khadra, Salim Bachi, Boualem Sansal, Malika Mokaddem, Maissa Bey, Kamel Daoud, Amin Zaoui, etc.

Cette littérature a accompagné les soubresauts de l'histoire contemporaine de l'Algérie avec en premier lieu la revendication nationaliste, la fin du régime colonial et l'entreprise de reconstruction nationale. Ceci en embrassant plusieurs thématiques que l'on pourrait schématiser suivant son évolution dans le temps comme suit : d'abord une littérature de description réaliste où la revendication identitaire se mêle au témoignage ethnographique avec des romans comme *Le fils du pauvre* de Mouloud Feraoun ou *La grande maison* de Mohammed Dib.

Puis une littérature de combat où la lutte pour l'indépendance se trouve justifiée avec des romans comme *L'incendie* de Mohammed Dib, *L'opium et le bâton* de Mouloud Mammeri ou encore *Nedjma* de Kateb Yacine. Viendra par la suite une littérature plus recherchée sur le plan formel et plus engagée sur le plan du contenu, dessinant souvent un tableau critique de la société, de la famille, des politiques menées, etc. L'on pourrait citer à titre d'exemple des romans comme *La Répudiation* de Rachid Boudjedra ou *Le fleuve détourné* de Rachid Mimouni.

Et cette prise de parole engagé, révoltée, critique, descriptive d'un certain mal-être caractérise cette littérature jusqu'à aujourd'hui :

Parce qu'elle s'est développée dans une société où les problèmes restent plus aigus, [...] la littérature maghrébine n'a pu échapper à sa vocation de témoignage et de critique sociale et politique. Et même si la revendication identitaire individuelle et les recherches d'écriture semblent parfois prendre le pas sur cette fonction primordiale, on s'apercevra facilement qu'elles ne sont jamais incompatibles avec l'engagement qu'impose à l'écrivain maghrébin sa position privilégiée d'observateur et de porte-parole de la conscience collective.⁷²

⁷² - Ibid., p. 46.

De ce bref tour d'horizon, l'on pourrait affirmer intuitivement que le sacré dans ses différentes facettes sera ou décrit, constaté surtout dans les œuvres littéraires ethnographiques ; ou remis en cause, profané surtout dans les œuvres littéraires engagées.

Expressions littéraires et sacré

Comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, Roger Caillois considère qu'il y a deux attitudes possibles face au sacré : la première étant une attitude respectueuse de celui-ci tandis que la seconde en est au contraire une attitude transgressive. L'expression littéraire algérienne d'expression française, ou même de langue arabe d'ailleurs, dans son rapport au sacré, n'échappe pas à ces deux attitudes. Jean Déjeux classe d'ailleurs les œuvres littéraires maghrébines ou dans la catégorie du constat ou dans celle de la contestation. Son étude est soutenue par une démarche assez large qui renseigne sur le sacré dans la littérature maghrébine en général comme le montrent les propos suivants :

S'interroger sur le sentiment religieux dans cette littérature a un intérêt certain, car nous englobons ici sous ce terme suffisamment large à dessein la religion (musulmane, pour la grande majorité des écrivains) avec la foi spécifique, les institutions, les rites, les valeurs morales, de même que les pratiques non canoniques populaires. Nous envisageons aussi la contestation d'aujourd'hui, l'iconoclasme de certains auteurs, l'insatisfaction manifestée par l'ironie, la violence verbale, la volonté parfois de démystifier chez des auteurs qui, apparemment du moins, montrent qu'ils ont pris leurs distances par rapport aux problèmes religieux ou qu'ils désirent en discuter.⁷³

Comme on le verra par la suite, la littérature algérienne d'expression française recèle une multitude d'exemples d'auteurs et de textes à tendance respectueuse du fait religieux en général et de l'Islam en particulier, de la sacralité dans tous ses aspects. Quoique les exemples abondent aussi d'auteurs et de textes adoptant une attitude profanatrice. Attitude qui a fait du discours littéraire algérien un discours souvent de confrontation avec les discours religieux et philosophiques. Types de discours que Dominique Maingueneau considère comme des discours constituants, fondateurs et fondamentaux dans toute société humaine :

Les conflits [...] sont sous-jacents à cette littérature, en particulier dans le domaine de la religion. [...] Si quelques auteurs ont abondé dans le sens de l'acculturation, d'autres, à travers leurs romans, ont montré des personnages soucieux de résistance au colonialisme et d'affirmation de soi. Mais d'autres auteurs, également, se servant des

⁷³ - DEJEUX Jean, Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française, op.cit., p. 19.

armes de l'athéisme ou de la critique radicale, s'attaquent à leur propre société au risque de scandaliser des lecteurs musulmans croyants.⁷⁴

Cette lutte discursive au soubassement idéologique se matérialisera par la suite en actes violents et sanglants pendant la décennie noire en Algérie. Rappelons que beaucoup d'auteurs ont été la cible des fondamentalistes dont Amin Zaoui qui a échappé à un attentat à la voiture piégée. Ses premiers romans de langue française verront d'ailleurs le jour en réponse à ce contexte. Le sacré transformé donc par les aléas de l'histoire et par les positionnements politico-idéologiques en une pomme de la discorde sera le prétexte à la naissance d'une littérature que les historiens de la littérature algérienne ont qualifié de « littérature d'urgence ». Une littérature descriptive d'un état des lieux chaotique mais surtout un lieu de débat sur le plan discursif.

L'urgence passée avec la paix retrouvée, la littérature algérienne a repris son cours avec des textes qui n'évacuent pas pour autant les questionnements liés au sacré avec encore une attitude souvent profanatrice qui trouve, selon nous, dans l'œuvre de Zaoui la constance la plus exemplaire.

Un mot s'impose sur la particularité de la littérature algérienne d'expression française : l'usage d'une langue étrangère « butin de guerre » contre le colonisateur français en reprenant la célèbre expression de Kateb Yacine. Il ne faut pas perdre de vue que le sacré dans la sphère arabo-musulmane intègre la langue arabe. Le français serait par contre une langue en soi laïque, positive, désacralisée. En user dans un positionnement littéraire de révolte profanatrice pourrait être considéré comme une solution de facilité, comme un moyen de distanciation.

Quoique on assiste en parallèle à l'émergence d'une littérature algérienne de langue arabe aussi profanatrice et avec peut-être plus de subtilité grâce entre autres à l'intertextualité avec le texte coranique. L'œuvre bilingue de Zaoui en serait peut-être le parfait exemple comme on tentera de le montrer dans le prochain chapitre. Jean Déjeux commente par ces propos la problématique du choix linguistique de l'expression littéraire algérienne et son rapport au sacré :

⁷⁴ - Ibid., p.15.

Lorsqu'on parle de l'Islam au Maghreb, on en parle ordinairement en arabe [...] dans la langue du cœur, de l'intime, des rapports avec Dieu dans la prière [...] L'arabe est senti comme la langue religieuse, [...] l'inviolé, l'indicible dans une autre langue. [...] Au plan de la fiction, écrire en français sur des problèmes religieux et faire ainsi réagir sur le sentiment religieux peut être ambigu. A qui l'écrivain s'adresse-t-il ? Pour être lu où et par qui ? Parle-t-il du sein de sa communauté ou sur les franges, en marge ? Ne dit-on pas de certains [...] vu leur langage critique qu'ils sont « sortis » ? [...] La langue française, utilisée par les écrivains, permet de franchir les interdits, de lutter contre les tabous, d'exprimer l'aigreur et le malaise, la difficulté d'être au monde. Mais des écrivains s'exprimant en langue arabe aujourd'hui rejoignent jusqu'à un certain point ces écrivains contestataires. Peu à peu un langage critique s'instaure.⁷⁵

Nous savons l'importance qu'accordent les théoriciens de la littérature au titre que donne un auteur à son texte. Il remplit les fonctions de désignation qui permet de distinguer le texte auquel il renvoie de la masse des autres textes ; de mise en place d'un horizon d'attente chez le lecteur ; de condensation des idées développées et de l'histoire racontée...

Certains titres du corpus littéraire algérien créent en soi un rapport au sacré surtout dans sa composante religieuse. Nous pouvons citer pêle mêle les titres de ces romans, genre dominant il est à rappeler de la littérature algérienne : *Lebbeik*, *pèlerinage de pauvres* (1948) de Malek Bennabi, *Le Muezzin* (1968) de Mourad Bourboune ; *Dieu en Barbarie* (1970), *Habel* (1977) -homonyme de l'Abel biblique et francisation du *Habil* coranique-, *Le sommeil d'Eve* (1989) ou encore *Si diable veut* (1998) -qui s'oppose diamétralement à la traduction française d'*Inch-Allah* : *Si Dieu veut*- de Mohammed Dib ; *Sur la tête du Bon Dieu* (2008) de Kaouther Adimi, *Sans voiles, sans remord* (2012) de Leila Aslaoui ; le cycle religieux de Salim Bachì avec un premier titre reprenant un verset coranique *Tuez-les tous* (2006) puis *Le silence de Mahomet* (2008) et enfin *Dieu, Allah, moi et les autres* (2017) ; *Ô Maria* (1997) d'Anouar Benmalek ; *Surtout ne te retourne pas* (2006) -référence à la femme de Loth- de Maïssa Bey ; *Loin de Médine* (1991) d'Assia Djebar ; *Amen* (1984) ou *Dieu n'habite pas la Havane* (2016) de Yasmina Khadra ; *Dis moi le paradis* (2003) ou *2084 la fin du monde* (2015) de Boualem Sansal.

⁷⁵ - Ibid., p.22.

Nous pouvons aussi citer le titre d'une pièce de théâtre de Kateb Yacine dont la représentation en Algérie a occasionné des affrontements : Mohammed prends ta valise (1972). Enfin certains titres de recueils de poésie sont porteurs aussi d'une référence au sacré comme Le pèlerinage païen (1964) ou Le Muezzin bègue (1970) de Mourad Bourboune ; Pour Hallaj (1993) –mystique condamné à mort pour hérésie- ou Dormants de l'oubli (1994) –référence aux Dormants cités dans le Coran- de Rabeh Belamri ; L'Aube Ismaël (1996) de Mohammed Dib ; Kawn (2005) de Yamilé Ghebalou.

Le sacré constaté

La littérature descriptive, réaliste, quasi-ethnographique des fondateurs et de leurs successeurs était aussi une littérature de constat du sacré. En d'autres termes, le sacré avec toutes ses ramifications était relevé sans jugement, sans critique, sans prise de position. Bien sûr une telle assertion est à nuancer d'un auteur à l'autre et d'une œuvre à l'autre quoique de manière générale, le sacré est assez respecté dans cette catégorie par rapport à la littérature algérienne de la deuxième génération comme on le verra par la suite dans le prochain point.

Nous nous contenterons d'exemplifier par certains auteurs ou textes assez emblématiques de cette tendance. Et selon nous, l'auteur le plus exemplaire de ce courant serait Mouloud Feraoun. Ses romans *Le fils du pauvre* (1950) dans lequel il décrit implicitement sa propre enfance ou *La terre et le sang* (1953) où il décrit les péripéties d'un couple mixte dans un village kabyle sont assez exemplaires. On n'y retrouve, parsemés par bribes, des passages décrivant la vie religieuse des villageois kabyles de l'époque, les traditions de substrat sacré, les rites et coutumes, etc. Tout cela sans émettre de critiques ouvertement mais tout en agrémentant parfois certains passages d'une touche d'ironie. Nous pourrions multiplier les références et les exemples en nous tournant vers les textes de Mouloud Mammeri ou les premiers textes de Mohammed Dib et bien d'autres encore.

Chose étonnante, même l'iconoclaste Rachid Boudjedra s'était adonné à la même entreprise ethnographique mais ceci dans un essai datant de 1971 et intitulé : *la vie quotidienne en Algérie*. Boudjedra en romancier adopte le mode de la fiction afin de décrire la société algérienne en imaginant l'histoire d'une famille algéroise. De cette manière, le lecteur accompagne les membres de cette famille dans leur quotidienneté. Et à aucun moment, nous ne retrouvons une critique envers le sacré dans ses différentes composantes comme se fut le cas dans *La répudiation* publié deux ans auparavant. Ceci selon nous pourrait s'expliquer par l'objectivité adopté par Boudjedra et qu'impose un tel travail. Il y sort par ailleurs avec le constat que :

L'Algérien vit sa religion comme entité spirituelle et économique ;
c'est pourquoi l'on arrive difficilement à dissocier le citoyen du

croyant, tellement l'amalgame entre l'un et l'autre est puissant. En effet, l'islam est à la fois un dogme religieux et un mode de vie pragmatique, particulièrement incrusté dans la vie quotidienne. Le moindre geste et le moindre acte de l'Algérien ont toujours un substrat religieux qui, exagéré ou mal assimilé, donne naissance à la superstition et à la magie dont s'imprègnent la vie de tous les jours.⁷⁶

Et c'est cette même religiosité, disons populaire, relevé par Boudjedra qui est représentée dans bon nombre de textes relevant de cette catégorie. Une religion dans sa conception la plus élémentaire, la plus basique, et qui ponctue rituellement la vie des personnages de fiction. Une représentation d'un sacré qui va de soi, culturellement transmis et transmissible sans aucune remise en question, sans aucune problématisation philosophique. C'est le cas par exemple de Malek Ouary dans son roman *Le grain dans la Meule* (1956) ou Rabah Belamri dans *Le soleil sous le tamis* (1982) où le sacré dans son versant religieux est décrit tel qu'il est vécu au quotidien. Ce qui transparait à titre illustratif dans les dialogues échangés entre les personnages et qui sont chargés d'expressions populaires, de formules pieuses du genre : Que Dieu te garde, Dieu la voulu, Que Dieu me réserve le bien, Dieu seul sait, Que dieu te donne la paix, le destin est inscrit dans le front de chacun, etc.

Mohammed Dib dans *Un été africain* (1959) use aussi d'invocations et de formules qui renseignent sur la vision religieuse du monde emmagasiné dans la mémoire collective des algériens et sur le degré de respectabilité de tout ce qui a trait au sacré :

Tout est dans la volonté divine, ma sœur. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de discuter l'œuvre de Dieu. N'oublions pas que son univers est équilibre. Une juste et rigoureuse hiérarchie en détermine la structure. Le bonheur, don de la Providence, et le malheur, don aussi de la Providence, sont dispensés suivant le même ordre. Et cet ordre, rien ne peut le troubler. Chacun de nous y a sa place. Notre devoir lui-même découle sans heurt et tout naturellement de cet agencement de l'univers, l'un assurant à l'autre sa pérennité.⁷⁷

⁷⁶ - BOUDJEDRA Rachid, *La vie quotidienne en Algérie*, Paris, Hachette, 1971, p. 11.

⁷⁷ - DIB Mohammed, *Un été africain*, Paris, 1959, p. 51, cité in DEJEUX Jean, *Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française*, op.cit., p. 48.

Dans les romans de cette catégorie du constat, l'on retrouve aussi des marques de respect à la personne du prophète Mohammed (QSSSL) et au texte coranique. Dans *Le Village des asphodèles* (1970) d'Ali Boumahdi par exemple, est rapporté un chant glorifiant le prophète en ces termes :

O Mohammed notre prophète,
Ton nom béni est sur toutes les lèvres,
Tu apportes partout la paix dans les cœurs,
Tu as accompli d'innombrables miracles.⁷⁸

Dans plusieurs textes, les auteurs évoquent les Anges avec en premier lieu l'Ange de la révélation, Gabriel, ou l'Ange de la mort, Azraïl. Rabah Belamri raconte que la seule évocation de ce dernier dans l'école coranique emplissait de terreur le cœur des enfants. Et à l'intersection entre sacré et profane, beaucoup d'auteurs abordent dans leurs œuvres les pratiques superstitieuses populaires avec le culte des saints, l'exorcisme, la magie, les esprits néfastes, etc. Certains rapportent des histoires du fond mythologiques et légendaires de la littérature orale. C'est le cas par exemple d'Ali Ghanem dans son roman *Le serpent à sept têtes* (1984) où il dépeint longuement une étrange femme aux dons magiques nommé Talia. Un passage de ce roman illustre parfaitement l'emprise du surnaturel sur le narrateur ainsi que la multitude de questionnements que suscite chez lui plus généralement le sacré :

Djnouns, philtres, malédictions, bénédictions, serpent à une tête, serpent à sept têtes, sorcellerie, mort, métamorphoses se disent, se vivent, s'imaginent au gré des heures, au gré des peurs, des peines, des angoisses, des folies, au gré de cette parole qui vient de si loin dans le temps qu'on s'y perd ou s'y retrouve. L'éphémère, l'éternel, le réel, l'irréel coexistent, merveilleux, somptueux, accueillants, terrifiants, inépuisables. Le possible, l'impossible, le permis, l'interdit et la peur, toujours la peur qui vous prend au ventre, à la gorge. Et, en moi ce désir toujours présent de transgresser l'interdit [...] Piégé par la peur. Piégé par tous ces "il faut", "il ne faut pas"... Je lapide un petit serpent inoffensif et, pris de terreur, je demande à Dieu de m'épargner les conséquences de mon acte car je suis sûr d'avoir tué un enfant de la Talia.⁷⁹

⁷⁸ - BOUMAHDI Ali, *Le Villages des asphodèles*, Paris, 1970, p. 195, cité in DEJEUX Jean, *Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française*, op.cit., p. 50.

⁷⁹ - GHANEM Ali, *Le serpent à sept têtes*, Paris, 1984, p. 46, cité in DEJEUX Jean, *Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française*, op.cit., p. 61.

L'on retrouve aussi chez certains auteurs de cette catégorie, à l'instar de Dib, Feraoun ou Mammeri, la description des pratiques religieuses comme la prière collective. Les lieux sacrés de l'Islam sont aussi évoqués avec en premier lieu les mosquées et ceci sans la violence verbale que l'on verra dans le prochain point. Le rite du pèlerinage constitue même le sujet principal du roman de Malek Bennabi, *Labbeik, pèlerinage de pauvres* (1948). Le mois du jeune, le ramadan, revient aussi dans plusieurs œuvres étant un temps fort de l'année musulmane. Rabah Belamri y consacre même un chapitre entier de son *Soleil sous le tamis* où il décrit longuement les préparatifs et les pratiques y afférant.

Nous pouvons conclure ce point par cette citation de Jean Déjeux qui synthétise parfaitement ce que l'on vient de développer, sans prétendre à aucune exhaustivité encore une fois, et qui ouvre sur le prochain point consacré à la littérature algérienne d'expression française contestataire du sacré :

La théologie populaire, les piliers du culte, la médiation des saints et des magiciens et le souci d'apparaître comme un bon musulman sont bien illustrés et présentés au lecteur, avec des nuances de discrétion ou de réserve selon les romanciers [...] Ils s'amuse parfois avec tout cela, mais prennent bien soin, dans ce genre de romans du constat et du documentaire, de ne pas dépasser la mesure de ce qui est toléré [...] Il ne faut pas choquer, à plus forte raison faire scandale par des remises en question et des contestations, ce que certains auteurs vont faire.⁸⁰

⁸⁰ - DEJEUX Jean, *Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française*, op.cit., pp. 68-70.

Le sacré contesté

Le passé simple (1954) du marocain Driss Chraïbi et Nedjma (1956) de Kateb Yacine ont constitué une rupture dans la littérature maghrébine d'expression française et ont ouvert une sorte d'ère du soupçon en reprenant Nathalie Sarraute. Ceci de part la mise en place d'un discours de contestation de la religion, du Coran, des ancêtres, de la société patriarcale, de l'identité collective, etc. En d'autres termes de toutes les structures du sacré. Ces deux auteurs ont ouvert la voie à une multiplicité de voix portant loin, à son paroxysme même, l'iconoclasme et la révolte :

Les années de l'après-guerre d'indépendance voient s'accroître la dérision et l'iconoclasme. Il fut un temps où il fallait montrer à l'autre la religion et les traditions sous un jour heureux, serein, cohérent, en occultant le « ça ». L'ère du soupçon permet maintenant à l'écrivain de montrer d'autres aspects, moins brillants, en rompant avec le langage convenu et moralisateur, en retirant les gants que l'on avait mis pour parler de la religion, du sacré, des hommes de religion.⁸¹

Cette littérature de la contestation du sacré est porteuse du doute, du scepticisme et selon les auteurs d'une dénonciation de l'hypocrisie sociale. Certains vont jusqu'à considérer la religion comme la cause de l'immobilisme sociopolitique. Dans cette catégorie, rien n'est sacré et tout peut faire l'objet de critique. Les textes qui en découlent sont porteurs d'une philosophie de déconstruction, pour reprendre Jacques Derrida, des structures du sacré.

La première de ces structures est sans conteste la source même de ce sacré : Dieu. Certains auteurs dénoncent par exemple son silence face au malheur du monde à l'instar de Mohammed Dib qui déjà dans *L'incendie* (1954) fait dire à des paysans souffrant de l'injustice régnante : « Dieu doit voir toutes ces choses, mais en des moments comme celui-ci son silence est effrayant »⁸². Rachid Boudjedra quant à lui, plus virulent, dénonce la structuration de la société algérienne avec pour fondations l'Islam en considérant par exemple que les femmes prient « un Dieu d'abstraction morbide » tandis que les hommes et surtout le père « bigot, bourgeois et luxurieux a le

⁸¹ - Ibid., p.72.

⁸² - DIB Mohammed, *L'incendie*, Paris, 1954, p. 161, cité in DEJEUX Jean, *Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française*, op.cit., p. 74.

bon Dieu de son côté »⁸³. L'on pourrait multiplier les exemples sur cette attitude profanatrice de l'être suprême qui parsèment les œuvres de Kateb Yacine, de Tahar Djaout, de Boualem Sansal et bien d'autres.

La prière rituelle est aussi dénoncée tandis qu'elle constitue le pilier de l'Islam, sans quoi tout l'édifice de la foi tomberait en ruine. Kateb Yacine dans *Nedjma* tient les propos suivants :

Le recueillement et la sagesse, c'est bon pour les braves, ayant déjà livré combat. Relevez-vous ! Retournez à vos postes, faites la prière sur le tas. [...] Faites une bonne grève prière, jusqu'à ce que vos vœux les plus modestes soient exaucés [...] à peine savez-vous marcher qu'on vous retrouve agenouillés ; ni enfance ni adolescence : tout de suite, c'est le mariage, c'est la caserne, c'est le sermon à la mosquée, c'est le garage de la mort lente.⁸⁴

Le pèlerinage aux lieux saints de l'Islam n'échappe pas à cette verve contestataire. Dans *Nedjma* toujours, le personnage de Si Mokhtar écourte son voyage à Djedda, sans aller jusqu'au bout de son pèlerinage faisant converger des milliers d'autres musulmans vers ce centre sacré qu'est la Mecque, et ceci parce qu'il considère que « la moitié de ceux qui viennent ici n'ont que le commerce en tête ; c'est comme une grande foire annuelle patronnée par Dieu »⁸⁵. Tahar Djaout dans *L'exproprié* (1981) s'attaque de même à ce rite qui constitue l'ultime privilège et l'accomplissement de la vie de tout musulman en tenant les propos suivants : « Lorsque tous les pèlerins s'apercevront qu'on les dupe et que le pèlerinage n'est qu'une ruée économique inventée par mon prophète-expert-comptable pour faire vivre ce peuple nomade et démuné que j'ai élu pour saborder les cœurs animistes »⁸⁶.

Certains rites sont l'objet de critiques acerbes comme c'est le cas pour la circoncision qui constitue un thème récurrent dans les textes de cette catégorie de la contestation. Nommée en arabe, T'hara, qui littéralement signifie la purification, la circoncision est un passage obligé faisant passer l'enfant d'un état d'impureté à un état de pureté, donc sacré. Des auteurs en dénoncent la violence et la considèrent comme

⁸³ - BOUDJEDRA Rachid, *La Répudiation*, Paris, Denoël, 1969, pp. 40-64.

⁸⁴ - KATEB Yacine, *Nedjma*, Paris, 1956, pp. 62-75.

⁸⁵ - Ibid. p. 120.

⁸⁶ - DJAOUT Tahar, *L'exproprié*, Alger, 1981, p.23, cité in DEJEUX Jean, *Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française*, op.cit., pp. 80-81.

une blessure narcissique, une sorte de castration, « un saccage » en reprenant la formule de Rachid Boudjedra, un viol au nom de Dieu et au nom du père, une purification par le sang. Boudjedra y consacre d'ailleurs des pans narratifs entiers, avec menus détails, dans son roman *L'insolation* (1972). Dans le même roman, l'école coranique n'échappera pas à sa vindicte en dénonçant la violence que subissent les enfants par les maîtres. Il n'est d'ailleurs pas le seul à évoquer la *falaqa*, cette bastonnade à la plante des pieds. Rabah Belamri ira jusqu'à dire que « la sévérité du taleb n'était pas à me rendre attractive la mosquée »⁸⁷. Ces auteurs dénoncent aussi à l'occasion la perversité des maîtres coraniques, ces « cheikhs vicieux » comme les qualifie Boudjedra. Tout cela dans la situation de mémorisation de la parole divine sacrée, au sein d'une de ses demeures sacrées.

En parlant de mosquée, le même Boudjedra ironisera sur les villes algériennes qui se couvrent de « minarets sveltes », ces « fusils qui ne décollent pas » en reprenant la formule de Kateb Yacine. Dans *La répudiation*, il évoque un architecte « connu pour sa haine contre la religion et les Ulémas » mais qui accepte quand même « par faiblesse esthétique de construire les maisons de Dieu alors que les hommes en manquaient terriblement »⁸⁸.

D'autres auteurs de la nouvelle génération adoptent aussi cette posture contestataire envers le sacré dans certains de leurs textes. Nous pouvons illustrer cela par le roman de Kamel Daoud : *Meursault, contre-enquête* (2013). On y retrouve une reprise de certaines critiques évoquées plus haut en une sorte de synthèse assez illustrative, comme le montrent les propos suivants tenus par le narrateur :

C'est le vendredi que je n'aime pas. C'est un jour que je passe souvent sur le balcon de mon appartement à regarder la rue, les gens, et la mosquée. Elle est si imposante que j'ai l'impression qu'elle empêche de voir Dieu. [...] Mon voisin est un homme invisible qui, chaque week-end, se met en tête de réciter le Coran à tue-tête durant toute la nuit. Personne n'ose lui dire d'arrêter car c'est Dieu qu'il fait hurler [...] J'ai toujours cette impression quand j'écoute réciter le Coran. J'ai le sentiment qu'il ne s'agit pas d'un livre mais d'une dispute entre un ciel et une créature ! [...] est-ce que je suis croyant ?

⁸⁷ - BELAMRI Rabah, *Le soleil sous le tamis*, Paris, 198 cité in DEJEUX Jean, *Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française*, op.cit., p. 87.

⁸⁸ - BOUDJEDRA Rachid, *La Répudiation*, op.cit. pp. 281-283.

J'ai réglé la question du ciel par une évidence : parmi tous ceux qui bavardent sur ma condition -cohortes d'anges, de dieux, de diables ou de livres-, j'ai su très jeune, que j'étais le seul à connaître la douleur, l'obligation de la mort, du travail et de la maladie. [...] Donc, ouste ! Du coup, je déteste les religions et la soumission. A-t-on idée de courir après un père qui n'a jamais posé son pied sur terre et qui n'a jamais eu à connaître la faim ou l'effort de gagner sa vie ? ⁸⁹

Nous pouvons aussi évoquer le roman de Salim Bachi intitulé *Le silence de Mahomet* (2008). Roman qui reprend la démarche d'Assia Djébar dans son roman *Loin de Médine* (1991). Cette dernière a donné la parole aux femmes ayant entourées le prophète ou ayant vécues à son époque mais en situant la temporalité narrative de son récit à la période faisant suite à son décès. Un récit aux allures de fiction car basé sur les chroniques des historiens mais tout en intégrant des pans textuels, fruits de l'imaginaire de l'auteure, afin de combler « les béances de la mémoire collective »⁹⁰. Salim Bachi de son côté, propose une fiction structurée sur quatre grands chapitres avec un narrateur pour chacun : Khadija (première épouse du prophète), Abou Bakr (premier khalife et gendre du prophète), Khalid Ibn Al-Walid (Chef militaire des armées musulmanes), Aïcha (fille d'Abou Bakr et épouse du prophète).

Ces narrateurs, qui se relaient, racontent la vie du prophète de la révélation jusqu'à son décès, chacun selon son point de vue. Procédé qui explique le titre choisi par Bachi et qui suppose le silence de Mahomet. L'interdit de représenter celui-ci est respecté de la sorte par l'auteur comme ce fut le cas pour le cinéma. Quoique Bachi brise ce silence à deux reprises tout le long du roman. La première fois en imaginant une réplique rapportée par Khadija qui racontait une scène intime avec le prophète avec des détails qui profanent la sacralité de sa personne ainsi que celle d'une des mères des croyants :

Il me raconta son rêve ; je le trouvai beau et de bon augure, je le lui dis. Il m'embrassa. D'abord sur la joue, puis il posa ses lèvres sur les miennes. J'ouvris ma bouche et il joua avec ma langue. Il caressa mon sein comme je le lui avais appris ; avant moi il n'avait pas connu de femme et ne savait donc comment s'y prendre. J'avais dû dompter la fougue de sa jeunesse et l'amener à préparer mon corps avant la réunion de nos sexes. [...] Nous étions mariés depuis dix années et il ne manquait pas un matin, ou une nuit, sans qu'il me prenne dans ses

⁸⁹ - DAOUK Kamel, *Meursault-contre-enquête-*, Alger, Barzakh, 2013, pp. 93-94.

⁹⁰ - DJEBAR Assia, *Loin de Médine* (Avant-propos), Paris, Albin Michel, 1991, p.7.

bras avec toute la pudeur que je lui connaissais. Parfois j'en riais et je lui lançais :

- Abou al-Qassim, cesse de rougir ! Je ne suis plus pour toi une terre inconnue !
 - Je ne me souviens plus d'avoir pris ce chemin, Khadija.
- Et il se mettait à rire.⁹¹

La deuxième fois que le silence du prophète annoncé par le titre est rompu est à l'occasion aussi d'une réplique qu'imagine l'auteur aux propos de son épouse Aïcha. Celle-ci jurait de le venger s'il perdait la vie au combat et voici sa réponse : « Tu ne vengeras personne. Je les vaincrai, tous. Avec ou sans l'aide de Dieu »⁹². L'on voit bien qu'une telle parole blasphématoire est inimaginable de la bouche du messager de Dieu. Bouche qui proféra la parole divine du saint Coran. Il faut rappeler aussi que tous les dires du prophète sont autant d'enseignements aux croyants et que beaucoup de ces dires ont été rapportés par ses épouses. Salim Bachi par ces paroles qu'il attribue au prophète profane ainsi la sacralité de la masse de ses dires qui fixent la Sunna.

Salim Bachi dans ce texte adopte aussi une posture de remise en cause et ceci en faisant planer le doute sur la véracité de la révélation. Ce qui s'illustre par le fait qu'il peint le prophète en un être sachant lire et écrire. Or nous savons que le Mohammed (QSSSL) est au contraire illettré. Il est même qualifié du messager illettré dans le texte coranique. Ce qui en soi constitue le seul miracle que le prophète a accompli : préférer le Coran avec toute sa subtilité sans savoir ni lire ni écrire. Et à l'injonction de l'Ange Gabriel de lire, le prophète n'avait de cesse de répliquer qu'il ne savait pas lire. Bachi au contraire imagine des scènes représentant le prophète lisant des manuscrits ramenés de Damas. Ces manuscrits contenaient des enseignements sur les religions des gens du livre. Salim Bachi va jusqu'à certifier que le prêtre nazaréen Waraqa Ibn Nawfel, cousin de son épouse Khadija, lui avait appris l'hébreu afin de pouvoir s'instruire sur la religion judaïque.

De tels assertions font de l'Islam non pas une religion révélée mais le fruit d'une longue maturation intellectuelle du prophète lui-même, qu'il n'est pas de source divine mais de source humaine. Reste juste de qualifier Mohammed (QSSSL) explicitement de gourou illuminé à la tête d'une secte comme il y en a tellement de nos jours.

⁹¹ - BACHI Salim, *Le silence de Mahomet*, Paris, Gallimard, 2008, pp.58-59.

⁹² - *Ibid.*, p. 347.

Salim Bachi ne tardera pas aussi à briser le silence en levant le voile sur son athéisme. Ceci dans un livre autobiographique paru en 2017 et intitulé Dieu, Allah, moi et les autres. Livre dans lequel il raconte des bribes de sa vie, de l'enfance jusqu'à l'âge de la rédaction, mais avec pour seul objectif : expliquer son parcours vers le reniement de Dieu, ou plutôt d'Allah, dieu des musulmans jugé par Bachi comme moins tolérant que celui des chrétiens. Salim Bachi soulage sa conscience du poids de ce secret tenu intime, si l'on peut dire, en proférant dès les premières pages sa déclaration d'athéisme en ces termes : « Dieu n'existe pas. Ouf, je l'ai dit »⁹³. Tout le reste du texte ne sera qu'un argumentaire afin de convaincre le lecteur du bien fondé de cette attitude envers la croyance en une entité divine. Ce que résumerait parfaitement ces propos qui se suffisent à eux-mêmes et ne nécessitent de ce fait aucun commentaire :

Connaitre Dieu, Allah, Yahvé : vaste programme. Enfant, je croyais qu'Il était partout, me regardait, me suivait. Il m'épiait lorsque j'étais sous une table, dans mon lit, quand je me masturbais. Il réprouvait, menaçait, interdisait. Tu ne dois pas faire ça, penser ainsi, manger ceci ou boire cela. C'était Dieu, un être pas très sympathique qui veillait à séparer ce qui était bien du reste [...] Misère ! C'est qui ce type ? Quelle rancune ! Il ne fallait pas plaisanter avec Allah ! Contrairement à Dieu, celui des Français par exemple, le rigolo qui vous pardonnait pour peu que vous regrettiez avant de mourir, le nôtre, le Vrai, le Dur, le Pur, l'Incorruptible, ne lâchait rien. Vous aviez intérêt à vous mettre en règle.⁹⁴

Kamel Daoud dans son dernier roman en date, Zabor ou les psaumes (2017), joue de son patronyme Daoud et propose son Zabor. Une manière de supplanter le texte sacré par un roman profane et profanateur. D'ailleurs son personnage principal s'attèle tout le long du roman à pratiquer une écriture avec la ferme résolution qu'« il faut écrire un roman à contre-courant du Livre sacré »⁹⁵. Daoud reprend en effet à certains endroits de son texte l'histoire du prophète Daoud à qui Allah a révélé un des livres sacrés précédant de loin la révélation du Coran au même titre que la Thora et les Evangiles : « À qui raconter mon Zabor ? Cet ancien soupir de mes ancêtres devenu proverbe qui signifie "Qui va te croire quand tu parles en prophète ? " et que les jeunes connaissent peu. Me revient l'histoire de Daoud, David de l'autre livre, le prophète à

⁹³ - BACHI Salim, Dieu, Allah, moi et les autres, Paris, Gallimard, 2017, p. 18.

⁹⁴ - Ibid., pp. 13-14.

⁹⁵ - DAOUD Kamel, Zabor ou les psaumes, Alger, Barzakh, 2017, p. 245.

qui Dieu donna une voix unique et la possibilité d'élever un chant auquel les montagnes faisaient chœur. »⁹⁶.

Daoud en effet imagine un personnage portant le nom de Zabor, qui vit dans un village reculé de l'Algérie profonde nommé Aboukir. Ce Zabor se découvre le don de l'écriture qui, par son simple tracé sur une feuille, a la capacité de retarder la mort de ses semblables. Mais cette écriture n'est nullement une reprise d'un quelconque texte sacré comme c'est le cas d'habitude avec les devins et les charlatans de tous bords. Zabor est plutôt un fabulateur, un créateur d'histoires, une sorte de démiurge littéraire. Pour prolonger la vie des villageois, il imagine en fait des textes romanesques. Ce qui métaphoriquement est vrai car les personnes meurent mais les personnages des romans sont éternels tant qu'il y a des lecteurs qui leur insufflent la vie par l'acte de lecture. Chose que Zabor réussit en rédigeant sur des cahiers d'écoliers des romans et des romans qui s'empilent dans sa chambre avec les livres qu'ils acquièrent et qui ont forgé l'écrivain hors normes qu'il est devenu. Un écrivain de la marge qui pratique son art mais non dans la langue du livre sacré, l'arabe, mais dans la langue française, gage de liberté d'expression (L'on serait presque tenté de faire de Zabor un double délégué de Kamel Daoud) :

La vérité est que ces ensevelissements m'ont préservé. Mes cahiers ne remettaient pas en cause la cosmogonie simple des miens et la hiérarchie de leurs croyances grossières : Dieu, son Prophète envoyé pour le monde, nous, puis le reste du monde qui n'y croyait pas. La hiérarchie est strictement établie depuis des siècles : tout en haut Allah, puis son Prophète préféré et les compagnons du Prophète, puis les grands religieux, les imams et les récitateurs, et enfin nous les mortels. Il y a des siècles, Dieu a dicté un livre vingt ans durant à Mohammed son Prophète. Le livre a le poids d'un dernier mot, d'une pierre tombale ou d'un verdict.⁹⁷

Kamel Daoud livre en fait, d'après ses propres déclarations lors de certaines interviews, une bataille contre la mort. Une bataille perdue certes d'avance car nul ne peut échapper à la mort mais que le livre légué à la postérité peut en atténuer les effets. Zabor sera d'ailleurs appelé au chevet de son propre père, ce chef de clan qui a répudié sa mère et l'a laissé livré à lui-même tout au long de son enfance, afin de lui prolonger

⁹⁶ - Ibid., p.144.

⁹⁷ - Ibid. pp. 203-204.

quelque peu la vie. Zabor trouve un malin plaisir à savourer sa force face à la faiblesse de son géniteur dont le surplus de ses jours ici-bas est entre ses mains. Un juste retournement des choses en faveur d'une revanche symbolique sur un père qui a occasionné chez lui une blessure psychique encore béante et qu'il tente de colmater en venant en aide aux êtres qui l'entourent bravant l'ordre divin et vouant par cela son âme au supplice éternel :

Mon don est celui de l'homme sombre assis au fond d'une salle de théâtre ou de cinéma. Il observe : nous sommes tous des acteurs mal payés par les dieux, renvoyés dès que ceux-ci se lassent ou veulent changer d'histoire et de casting, et alors nous nous affaïssons, tombons dans des trous, mourons sans récompense. Notre seul ressort –ruse des cieux- est de faire croire que la pièce est sans fin, qu'acteurs et figurants sont éternels et que tout l'univers est cette scène, partagé par un rideau entre l'au-delà et l'ici-bas. Ce qui n'est pas vrai. Ce qui n'est pas VRAI, je le hurle. D'où la compassion du spectateur sombre assis dans la salle et que personne ne remarque [...] portant le nom de Zabor, écrivant des psaumes. Révolté et indigné, il se met à écrire des histoires, il relance les intrigues, pour sauver le maximum d'acteurs et de figurants. Il propose des répliques, souffle pour pallier les trous de mémoires, rallonge les répétitions. Il donne des noms, ajoute du texte et tergiverse avec la fin qui est aux aguets. Il traficote les dates de naissance pour perturber les dates de décès. Il est seul. Il est moi.⁹⁸

Avec ce deuxième roman, Daoud se place royalement dans la position du révolté contre le sacré. Son choix de la trame narrative, basée sur la reproduction de l'acte créateur divin qui a écrit le destin de l'univers dans un livre matrice (Oum el-kitab), le prouve amplement.

Enfin, nous pouvons finir avec nos auteurs de la génération actuelle en nous tournant vers Boualem Sansal et son roman intitulé 2084, la fin du monde (2015). Un roman d'anticipation où il imagine une nouvelle religion totale et totalitaire dans un monde sous l'emprise d'un empire : l'Abistan. Cette religion imaginaire a pour dieu Yolah, pour prophète Abi et pour langue sacrée l'Abistanais. Le narrateur est un contestataire, un révolté assoiffé de liberté qui se prénomme Ati. Il connaîtra un long cheminement vers la mise à nu du système religieux qui gouverne sa destinée et celle de ses semblables. Système qui pour Sansal s'apparente à celui de l'Islam. L'auteur

⁹⁸ - Ibid. p. 113. Souligné par nous.

voudrait par ce texte avertir des risques, selon lui, de l'expansion de l'islam et surtout du nombre croissant des nouveaux convertis qui pourrait un jour dépasser le nombre des musulmans de naissance. Pour l'intelligence de notre propos sur le sacré, le simple fait d'anticiper la naissance d'une nouvelle religion, même sur un plan purement imaginaire, est en soi une profanation d'une des structures élémentaires de la sacralité en Islam. Ceci dans la mesure où le prophète clôt la liste des messagers de Dieu et que l'Islam est l'ultime religion révélée. Amin Zaoui que nous n'avons pas cité vu qu'il sera l'objet de notre étude, a d'ailleurs fait de même en imaginant une religion dans son roman *haras de femme* structurée autour de la vraie Pierre Noire. Nous y reviendrons plus en détails dans la suite de ce travail.

Nous concluons ce point, encore une fois, par ces propos de Jean Déjeux qui synthétisent ce que nous venons de développer, sans aucune exhaustivité nous le rappelons :

Cette ère des ruptures est fertile en violences langagières, parfois jusqu'au blasphème et à la trivialité. Le révolté tue Dieu et le père par toutes ces transgressions verbales [...] Pour des marxistes, la critique est connue : la religion est « l'opium du peuple ». Même si des auteurs ne la formulent pas explicitement, c'est bien ainsi que la critique entend dénoncer la religion (toute religion d'ailleurs). Pour d'autres auteurs, il s'agit simplement d'une critique de type laïque, militant pour la séparation du spirituel et du temporel et pour reléguer la religion dans le domaine strictement privé.⁹⁹

⁹⁹ - DEJEUX Jean, *Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française*, op.cit., pp. 99-100.

DEUXIEME PARTIE

POÉTIQUE DE LA PROFANATION DU SACRÉ

Après avoir donné une esquisse définitoire du sacré, un aperçu des structures élémentaires du sacré dans la sphère arabo-musulmane, une ébauche de l'imaginaire arabo-musulman structuré par le sacré, un survol de quelques textes littéraires algériens de langue française ayant trait au sacré, nous entamons l'analyse de la poétique qui, selon nous, sous-tend l'œuvre romanesque d'Amin Zaoui. Une poétique dans le sens d'usage particulier du discours littéraire de la part de notre auteur :

La poétique des textes, dont la tradition date d'Aristote, est un travail sur le fonctionnement général des formes, à partir desquelles s'élabore un sens. La poétique rend compte d'une théorie interne de la littérature, c'est-à-dire une théorie qui étudie l'objet littéraire en tant que combinaison d'une forme et d'un sens, manifestation de cette littérarité qui détermine son objet. [...] On se souviendra que la poétique peut également désigner les choix caractéristiques d'un auteur dans l'ordre de la composition de la thématique et du style.¹⁰⁰

En effet, à la lecture des romans de Zaoui, de langue arabe ou française, nous constatons une tendance à la profanation du sacré dans ses différentes facettes. Cette profanation parcourt l'œuvre de part en part et va jusqu'à définir la structuration des textes, le choix des personnages, le cadre spatio-temporel, les techniques narratives mises en œuvre, le choix des titres, les thèmes abordés, etc.

Amin Zaoui lui-même à l'occasion de plusieurs interviews atteste qu'il est quasiment obsédé par la religion en tant que philosophie existentielle, par la civilisation du corps et par la femme. Et ces questions centrales que traitent Zaoui sont autant de sujets entourés par le halo de la sacralité. Comme nous le verrons, Zaoui opère dans chaque roman un travail de désacralisation, de violation des interdits et de destruction des tabous.

Notre objectif est d'analyser sur le plan littéraire cette tendance à la profanation du sacré qu'il soit d'ordre religieux, social, sexuel ou politique et ce afin de mettre en lumière la poétique qui en découle. Ceci en nous limitant à ses romans de langue française, à ce jour au nombre de dix, regroupés en deux ensembles distincts : les cinq premiers romans publiés en France et qui ne sont pas jusqu'à ce jour mis en vente en Algérie ; puis les cinq derniers romans publiés en coédition et largement diffusés en

¹⁰⁰ - BORDAS Eric et al., *L'analyse littéraire - notions et repères pour une approche plurielle de la lecture-*, Paris, Nathan, 2002, p.1. Souligné par nous.

Algérie. Ceci dit, nous n'allons nullement nous interdire des incursions dans ses romans de langue arabe et ce pour les besoins de la démonstration. Et pour cela, nous ferons recours aux outils qu'offrent les méthodes d'analyse littéraire comme la stylistique, la sémiotique, l'analyse du discours, etc., afin d'arriver à conclure par la pragmatique du discours littéraire profanateur de Zaoui. Une démarche qui, en d'autres termes, ira du comment vers le pourquoi, ou en reprenant Charles Mauron, qui va « des métaphores obsédantes au mythe personnel ».

Une démarche enfin qui se présentera au lecteur sous la forme d'une partie analytique divisée en trois chapitres : un premier synthétisant la vie et l'œuvre de Zaoui ; un deuxième synthétisant l'analyse de la poétique de la profanation du sacré dans le premier sous-ensemble des romans de langue française de Zaoui ; puis enfin un dernier chapitre consacré au deuxième sous-ensemble romanesque.

Chapitre I

AMIN ZAOUÏ : VIE ET OEUVRE

Avant tout :

Dans une révolution, il n'y a ni sacré ni sacre !

Dans une révolution, on a besoin que d'une femme

Amin Zaoui, un pied sur l'autre, p.7.

Nous avons choisi de débiter cette partie analytique par un chapitre consacré à la présentation d'Amin Zaoui, l'homme et l'œuvre. Il nous semble nécessaire de donner tout d'abord un aperçu bio-bibliographique et ceci pour deux principales raisons : la première est de le présenter à notre lecteur, ceci de manière assez sommaire certes, mais de façon à lui en donner quand même une idée assez générale. Ce qui pourrait au final ouvrir des perspectives de recherche autour du sacré, surtout dans une démarche comparatiste, vu qu'on intègre dans cet aperçu les romans de langue arabe. La seconde raison est le lien étroit que noue toute création littéraire avec la vie de son auteur, sa bio avec sa graphie, ou pour reprendre la célèbre formule de Sainte-Beuve, « à tel arbre, tel fruit ». L'analyste du discours, Dominique Maingueneau, préconise d'ailleurs la prise en compte de cela en ces termes :

Ce qu'il faut prendre en compte, ce n'est ni l'œuvre hors de la vie, ni la vie hors de l'œuvre mais leur subtile étreinte. [...] nous parlerons de bio/graphie, avec une barre qui unit et sépare deux termes en relation instable. "Bio/graphie" qui se parcourt dans les deux sens : de la vie vers la graphie ou de la graphie vers la vie. L'existence du créateur se développe en fonction de cette part d'elle-même qu'est l'œuvre déjà accomplie, en cours d'accomplissement, ou à venir. Mais en retour l'œuvre se nourrit de cette existence qu'elle habite déjà.¹⁰¹

Certes une tradition héritée de l'explication scolaire de textes oppose l'écrivain, l'être en chair et en os, à l'énonciateur, l'instance discursive textuelle. Cette opposition qui s'est accentuée et a pris de l'ampleur jusqu'à donner deux courants antagonistes de la critique littéraire : les approches contextualistes pour lesquelles l'écrivain est l'objet d'étude privilégiée ; et les approches textualistes pour lesquelles l'écrivain est évacué et remplacé par l'énonciateur. L'analyse du discours littéraire, qui implique l'intrication du contexte et du texte, propose de distinguer non pas deux mais trois instances discursives : la personne, l'écrivain et l'inscripteur. Ces instances forment, non pas des entités sans communication, mais plutôt, une sorte de « nœud borroméen dont les trois anneaux s'entrelacent de telle façon que, si l'on rompt l'un des trois, les deux autres se séparent »¹⁰².

¹⁰¹ - MAINGUENEAU Dominique, *Le contexte de l'œuvre littéraire*, Paris, Dunod, 1993, p. 47.

¹⁰² - MAINGUENEAU Dominique, *Le discours littéraire*, op.cit., p.108.

La personne désigne, selon Maingueneau, l'individu doté d'un état civil, d'une vie privée, d'une biographie. L'écrivain renvoie à l'acteur qui définit une trajectoire dans l'institution littéraire. Quant à l'inscripteur, il réfère au sujet de l'énonciation. Chacune de ces instances est liée aux deux autres car « Comment vivre si l'on ne vit pas de la manière qui convient pour être cet écrivain qui sera l'inscripteur de cette œuvre ? Comment développer des stratégies dans l'espace littéraire si l'on ne vit pas de façon à être l'inscripteur d'une œuvre ? Comment être l'inscripteur d'une œuvre si l'on n'énonce pas à travers un certain positionnement dans le champ littéraire et un certain mode de présence/absence dans la société »¹⁰³.

Ce qui fait écho aux propos de Philippe Lejeune qui affirme qu'«un auteur, ce n'est pas une personne. C'est une personne qui écrit et publie »¹⁰⁴. Ces distinctions permettent en fait de démontrer l'irréductible dispersion de la subjectivité, de l'identité créatrice chez tout locuteur du discours littéraire. Une dispersion vécue et transposée dans les œuvres littéraires au point d'être le fondement des deux régimes littéraires auxquels ont recours les auteurs eux-mêmes : le régime autobiographique et le régime fictionnel. Ce qui explique en partie la raison qui fait que dans l'œuvre d'un même écrivain, l'on retrouve des textes autographiques où c'est la personne même de l'auteur qui est mise en scène. Ce qui n'est pas encore le cas d'Amin Zaoui, dans l'attente peut être, de la publication un jour, d'un texte autobiographique qui pourrait apporter un éclairage sur le sens de son travail littéraire.

¹⁰³ - Ibid.

¹⁰⁴ - LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975 (édition revue et augmentée, 1996), p.23.

Les débuts littéraires

Amin Zaoui est né le 25 novembre 1956, à Bab El Assa, une commune à l'extrême nord-ouest de Tlemcen relevant de la région de Msirda, à quelques encablures de la frontière algéro-marocaine. Ce village est bordé des monts de Bouzaki et de Bessam qui en ont fait un haut lieu de résistance et le théâtre d'affrontements pendant la guerre de libération nationale. Il fera même l'objet d'un roman de Philippe Viardot, un appelé de l'armée française, intitulé Bab el Assa, la porte de l'enfer (Editions Bénévent, 2006). Ce village surplomb aussi la mer méditerranée au nord. Son emplacement expliquerait son appellation qui signifie littéralement « porte de garde » à l'affût des éventuels envahisseurs venant de l'ouest ou du nord.

Zaoui a passé son enfance dans son village natal, en pleine guerre. Il évoque cette période à l'occasion d'entretiens en évacuant le sujet de la guerre et en mettant l'accent sur ses parents, son père notaire et surtout sa mère, cette conteuse en langue berbère de la région dont les histoires ont façonné le romancier qu'il est devenu. Il évoque aussi la grande maison familiale avec ses sept sœurs et ses deux tantes, Fatina et Maymouna. Ses premières lectures littéraires datent aussi de cette période avec la lecture dès l'âge de cinq ans de *La chèvre de monsieur Seguin* d'Alphonse Daudet.

Après ses études primaires, il rejoint le lycée Benzedjreb, en internat, dans la ville de Tlemcen. Et Zaoui lycéen s'adonnait déjà à l'écriture avec la rédaction de quelques textes en français. Il raconte lors d'un entretien que Malek Haddad, alors directeur de la revue *Promesses*, l'avait encouragé à écrire dans cette langue. Après avoir décroché son baccalauréat, il poursuit un cursus universitaire à Oran qui se soldera par l'obtention d'une licence de Lettres Arabes. Il rejoindra par la suite l'université de Damas jusqu'à y obtenir un doctorat en Littératures Maghrébines Comparées en 1988. Et c'est de cette période, entre l'Algérie et la Syrie, que datent ses premiers essais littéraires avec la publication, à partir de 1981, de nouvelles en langue arabe : « Wa yadji-ou El-mawdjou imtidadan » (Les vagues comme prolongement...), « Kayfa ta-ir El-Fenix kataâ el-bahr el-Moutawassat » (Comment le Phénix a traversé la Méditerranée), « At-Tarras » (l'Homme).

Mais le véritable début de la carrière littéraire de Zaoui s'inaugure avec la publication de son premier roman de langue arabe intitulé *Le hennissement du corps*¹⁰⁵ en 1985. Un roman interdit dès sa parution à Damas, retiré de la vente par la censure syrienne qui fermera même la maison d'édition l'ayant publié, Al Wathba, et ira jusqu'à emprisonner son directeur. Réaction qui renseigne sur la veine littéraire subversive qui caractérise l'écriture de Zaoui depuis ses débuts. Dans ce roman, Zaoui aborde l'éveil d'un adolescent à l'appel du désir libidinal de son corps en pleine mutation. Un désir que Zaoui représente par le hennissement du jeune étalon. Représentation et thématique qui voueront son texte à la censure qui perdure jusqu'à aujourd'hui vu l'indisponibilité de ce roman.

Entre temps, Zaoui débute aussi une carrière d'enseignant universitaire au département des langues étrangères de l'université d'Oran à partir de 1984 jusqu'à 1995. Il animera aussi une émission littéraire à la télévision algérienne de 1987 jusqu'à 1995 intitulé *Aqwas* (Parenthèses). Il prendra aussi la direction du Palais des Arts et de la Culture d'Oran à partir de 1991 jusqu'à 1994.

Et c'est pendant cette période que Zaoui renoue avec l'écriture en publiant en 1993, aux éditions du Palais de la Culture d'Oran, son second roman de langue arabe intitulé *Le huitième ciel*¹⁰⁶. Sa sortie avait, comme pour son premier roman, fait scandale. Il avait même été brûlé dans les villes de Béchar et Sidi Bel-Abbes. Et c'est le choix du titre hautement profanateur qui avait prétexté de tels autodafés. Zaoui touche en effet par ce titre à une des structures de la cosmogonie sacrée en Islam. Les cieux sont au nombre de sept comme le stipule le Coran et c'est au septième ciel que se trouve le trône divin porté par les anges. Zaoui imagine par contre un huitième ciel qui sera réservé aux poètes, aux créateurs de fictions, aux adeptes du mentir-vrai. Il met d'ailleurs en exergue de ce roman ces propos, portés par une scénographie de la rédemption, ce qui ne manque pas d'ajouter de l'huile au feu :

Pardon à Allah le tout haut et le tout puissant que cette langue vile ait ajouté au nombre de vos cieux un ciel pour le diable du mensonge, avec toute la puissance qu'il exerce sur les gens, et ce en transformant les plumes des poètes et le livre en bois de la géhenne. Pardon mon

¹⁰⁵ - Titre original : .

¹⁰⁶ - Titre original : .

Dieu si j'ai ajouté un ciel à vos sept cieux et je ne suis par cela guère un mécréant car vous êtes au-dessus de ces cieux quel que soit leur nombre. Pardon de vous avouer en ce mois de Ramadan que ce ciel est celui des poètes comme une sorte de refuge pour y mentir et s'entre-mentir car la plus savoureuse des poésies est la plus mensongère mon Dieu.

Dans ce roman en fait, au contraire de ce que suggère le titre, Zaoui raconte le parcours d'un jeune appelé du service militaire. Un jeune algérien typique des années 90 qui rêve de fuir le pays pour vivre en Europe. Ayant correspondu avec une espagnole qui se liera avec un ami qui a usurpé son identité, il part pour l'Espagne pour se venger. Dans son périple, il rencontre un professeur d'université spécialisé dans l'âge d'or musulman. Le dialogue entre les deux sera l'occasion pour Zaoui de mettre en exergue le degré de régression que connaît de nos jours le monde arabo-musulman ainsi que le degré de hardiesse des écrivains de la tradition littéraire arabe dans le traitement des sujets les plus tabous. Zaoui se place d'ailleurs comme le digne héritier de ces écrivains à ne citer que Cheikh Nefzaoui, Ibn Hazm, El-Sayouti, El-Maâri.

Ce jeune appelé, double délégué de l'auteur d'après Zaoui lui-même, dans cette caserne d'El-Ghomri à Mascara, dans l'ouest algérien, rencontre un conteur hors pair en la personne de Mustapha. Celui-ci anime les causeries entre copains par ses histoires rocambolesques où les frontières entre mensonge et vérité sont flouées. Mustapha raconte entre autres l'histoire d'une famille dont le père se remarie avec une jeune adolescente de quinze ans. Ceci pour le seul but de pouvoir légitimer ses rencontres avec sa belle-mère dont il est amoureux. Sa jeune épouse est au courant de ce subterfuge et laisse faire. Elle va jusqu'à permettre à son mari de passer une nuit par semaine avec sa propre mère. Toutes ses relations du père ne peuvent qu'attiser la jalousie de sa première épouse dont le fils, le narrateur de l'histoire, a quasiment le même âge que la coépouse. Une relation incestueuse va naître justement entre les deux et la mère fera recours à la magie afin de détruire le deuxième foyer de son époux. Elle ira jusqu'à passer une nuit, accompagnée de son fils et de sa propre vieille mère, dans le tombeau d'un saint de la région. Son fils, au beau milieu de la nuit, la trouvera dans les bras d'un homme inconnu. L'histoire qui reste en fait en suspens, avec tout cet enchevêtrement de relations incestueuses et immorales, se mue au fil des pages en un réquisitoire pour le retour des juifs autochtones et pour la liberté de croyance.

A la fin de ce roman à tiroirs, où plusieurs histoires sans fins s'emboîtent à l'infini, le narrateur revient au point de départ avec l'annonce de son voyage en Espagne pour se venger de son ami usurpateur. Et selon nous, ce roman a une forte relation intertextuelle avec *La Répudiation* de Rachid Boudjedra, que ce soit sur le plan des thématiques traitées ou sur le plan des techniques mises en œuvre. Reste que son titre qui a fait polémique n'est en fait qu'une annonce du pacte de lecture fictionnel que voudrait instaurer Zaoui avec son lecteur. Un pacte faisant du roman un enchevêtrement de mensonges créés par l'auteur qui évolue avec ses pairs, les écrivains, dans un huitième ciel. Une manière de se placer en demiurge, en créateur au pouvoir surhumain, en manieur de la plume qui peut tracer des destinées.

En 1994, en pleine période du terrorisme qui sévissait en Algérie, Amin Zaoui, alors directeur du Palais de la Culture d'Oran, avait organisé un colloque en hommage au philosophe né en Algérie, Jacques Derrida. Malgré des critiques et des résistances de part et d'autre, le colloque se déroula sans encombre. Zaoui relate que quelques mois plus tard, son collaborateur dans l'organisation de ce colloque, l'écrivain et universitaire Bekhti Benaouda, avait été assassiné. Lui par contre, il échappera miraculeusement à un attentat à la voiture piégée. Prélude à un long périple sur les chemins de l'exil.

Cycle de « l'exil et le royaume »

Sorti indemne donc de cet attentat à la voiture piégée mais continuant à recevoir des lettres de menace, Amin Zaoui décide en 1995 de se réfugier en France. Son épouse, la poétesse Rabia Djelti, alors présidente de la section d'Oran de l'Union des écrivains algériens et animatrice d'une émission radiophonique sur l'émancipation de la femme, l'accompagne sur ce chemin de l'exil. Chemin qui les mènera, avec leurs trois enfants, en Normandie, à Caen, accueillis par le Parlement international des écrivains dirigé à l'époque par l'auteur des Versets sataniques, Salman Rushdie. Zaoui occupera alors le poste de conférencier à l'université Paris-8 tout en poursuivant sa carrière littéraire. Un exil forcé qui n'aura pour remède que le refuge au sein du royaume de la littérature : « Me voici jeté comme offrande au cœur d'un nomadisme ou d'un exil sans fin et sans fond. »¹⁰⁷

Une carrière littéraire qui connaîtra son premier tournant significatif : le passage à l'écriture en langue française. Et c'est en abordant le sujet de la censure dans un ouvrage collectif que Zaoui inaugure sa carrière d'écrivain francophone, exilé et réfugié au départ, puis portant l'étendard du libre penseur de l'intérieur même du pays. Ce que nous développerons dans un point à part à la fin de ce chapitre. Une censure qu'il aborde en fin connaisseur si l'on peut dire, lui qui l'a vécu avec ses deux premiers romans de langue arabe, le premier interdit et le second brûlé sur les places publiques. L'ouvrage paru en 1997 porte le titre du court récit de Zaoui, Fatwa pour Schéhérazade, et comporte d'autres récits sur la censure d'auteurs comme Gilles Lacroix ou Geneviève Dalbin. Dans ce texte, Zaoui revient sur la mort de ses amis artistes algériens frappés par le terrorisme meurtrier à l'instar de Abdelkader Alloula, Tahar Djaout, Azzedine Medjoubi, etc. tout en revenant sur la censure et l'exil qui ont frappé d'autres auteurs arabes comme Adonis, Saadi Youcef, Gibran Khalil Gibran, etc. La sortie d'une fatwa frappant *Les mille et une nuits* donne à Zaoui le prétexte à attaquer la censure sous toutes ses formes au nom de la liberté d'expression.

En 1998, Amin Zaoui publie trois romans en langue française, chez un éditeur parisien, *Le serpent à plumes : Sommeil du mimosa*, *Sonate des loups* et *La soumission*.

¹⁰⁷ - ZAOUI Amin, *La Razzia*, Paris, *Le serpent à plumes*, 1999, p.30.

Des romans fidèles à la veine littéraire de Zaoui avec les thématiques de la religion, du corps, de la femme,... mais dans le contexte d'une Algérie meurtrie par le terrorisme. Ces textes datent en fait d'une période ultérieure à leurs publications car finalisés en 1996. Et c'est le cas d'autres romans en langue arabe qui ne seront publiés que longtemps après leur finalisation : *L'odeur de la femelle*¹⁰⁸, *Le frisson*¹⁰⁹, et *Se réveille la soie*¹¹⁰. Ceci pour nous recèle une importance car ces textes font partie d'un cycle, celui de l'exil de notre auteur fuyant la violence que subit l'Algérie. Ils sont de ce fait une sorte d'exutoire à cet état, un moyen de lutte contre le terrorisme, et au-delà les leviers d'une catharsis qui pourrait aboutir à une résilience. Ils sont aussi des textes révélateurs de l'état d'esprit d'un auteur libertin si l'on peut dire qui revendique son droit à la parole et qui déverse sa bile sur un état de fait. L'on pourra par la suite constater la violence verbale qui caractérise les romans de ce cycle et qui sont aussi les plus profanateurs du sacré.

Toujours en 1999, Zaoui renoue avec le champ littéraire arabe avec la publication, à Damas toujours, de son roman de langue arabe intitulé *Le frisson*. Dans ce roman d'initiation, Zaoui raconte l'histoire d'un nouveau bachelier qui a quitté son village natal pour rejoindre les bancs de l'université d'Oran. Dans celle-ci réside sa tante qui s'avèrera être une prostituée recevant ses clients dans sa propre maison. Le jeune homme ne pourra que taire un tel secret aux siens d'autant plus qu'il découvre en lui le vice du voyeur en quête de sensations érotiques. Zaoui représente ainsi l'éveil du jeune homme à l'âge adulte en découvrant le frisson, un savant mélange de peur et de plaisir qu'occasionnent l'interdit et surtout sa violation. La même année, paraît aussi un roman en langue française intitulé *La razzia*.

¹⁰⁸ - Titre original : .

¹⁰⁹ - Titre original : .

¹¹⁰ - Titre original : .

Cycle du « retour au pays natal »

La paix retrouvée, Amin Zaoui retourne en Algérie pour prendre à partir de 2002 la direction de la Bibliothèque nationale. A la tête de cette institution, Zaoui crée une véritable dynamique d'échange culturel en organisant une série de manifestations avec plusieurs colloques et conférences sur des thématiques diverses comme : les genres littéraires au Maghreb, la littérature et les institutions littéraires, Jacques Derrida entre philosophie et littérature ou le roman féminin dans le monde arabe. Il sera limogé de son poste en 2008 par la ministre de la culture de l'époque en raison, dit-on, d'une conférence animée par le poète syrien Adonis. L'on voit bien que Zaoui évolue avec pour seule devise : la liberté absolue.

Sa carrière littéraire en revenant en Algérie continuera avec la même ligne directrice. Il publie en 2000 son roman de langue arabe, *L'odeur de la femelle*. Un roman rédigé pendant ses années d'exil et dans lequel on retrouve la thématique du terrorisme qui sévit avec l'évocation des attentats et des décès des camarades écrivains et artistes. Evocation sous la forme de flashes d'information et de coupures de journaux à la Boudjedra. D'ailleurs ce texte réactualise le personnage de Tahar El-Ghomri du roman *Le démantèlement* de ce dernier. Une manière de jeter un pont intertextuel entre les deux romans.

Zaoui raconte en fait l'histoire d'une femme, Hamama, qui perd la vie laissant derrière elle son amoureux Zehar et son berger allemand Dutchi. Sa sœur Yamama veut à tout prix prendre sa place dans le cœur de Zehar. Pour cela, elle se travestit au fur et à mesure en s'habillant, en se parfumant, en parlant, enfin en copiant tous les faits et gestes de sa défunte sœur. Le jour où elle trompera l'odorat de son chien qui croira avoir affaire avec la défunte, elle saura qu'elle a réussi son entreprise. D'où le titre d'*Odeur de la femelle*. Mais Zehar trouvera aussi la mort et son enterrement sera des plus délicat vu sa vie d'athée et de libertin.

Zaoui évoque à l'occasion des personnages portant les noms de personnes qui ont marqué l'histoire du Maghreb par leur ouverture sur l'autre et leur tolérance envers toutes les différences qu'elles soient d'ordre religieux ou ethnique. Les personnages d'Ibn Batouta le voyageur ou de l'Emir Abdelkader dont Zehar était admiratif ainsi que

d'Ibn Hazm dont le livre *Le collier de la colombe* l'accompagnait partout. Livre qui explique les noms de Yamama et Hamama des deux sœurs. Tout cela dans le décor épuré d'une des terrasses de la vieille ville d'Oran dont la place centrale est ornée par une sculpture à quatre facettes de l'Emir Abdelkader avec en dessous des versets coraniques sur les martyrs. Une de ces facettes fait face aux sculptures du théâtre d'Oran représentant les muses de l'Opéra, de la Comédie et de la Tragédie. Sculptures que Zaoui évoque de la sorte dans son roman de langue française, *La Razzia* : « le théâtre dont la façade est décorée par des statuette de sirènes, d'anges et de houris »¹¹¹. Nous pensons que Zaoui, en déformant la réalité par la réunion improbable de ces éléments si épars, défend en fait sur un plan symbolique le vivre-ensemble qu'il considère si nécessaire dans le contexte des divisions de l'époque.

En 2001, Zaoui revient à l'écriture en français avec un roman intitulé *Haras de femmes*. Un roman qui selon l'auteur est le fruit d'une investigation sur le rapport entre le sacré et le profane dans la civilisation arabo-musulmane.

En 2002, Zaoui propose un texte en arabe qui a mis longtemps à murir intitulé *Se réveille la soie*. Si l'on se réfère à la note finale qui clôt le roman, sa rédaction a pris cinq années, de 1994 jusqu'à 1999. A cela s'ajoute les différents lieux de rédaction mentionnés dans la même note : Oran, Rabat et enfin la Normandie. Il faut dire que dans ce roman, Zaoui a réussi un exercice de style en se mettant dans la peau d'une femme, Hourouf-Ezzin, narratrice et personnage principal.

En effet, nous accompagnons au fil des pages Hourouf-Ezzine de son enfance à son âge adulte dans un récit à tiroirs assez déroutant. Si l'on replace les événements dans leur ordre chronologique, l'on remontera jusqu'à l'histoire du père de la narratrice, un passionné de voyages et surtout de femmes. Après la répudiation de sa première épouse, la mère de ses enfants, un garçon et deux sœurs jumelles : Fatima-Zohra et Charifa alias Hourouf-Ezzine, il se remariera à plusieurs reprises vouant ainsi sa famille au déchirement le plus total. Comble du sort, la mère de Charifa se remariera aussi laissant la garde de sa progéniture à la grand-mère paternelle. Après une enfance marquée par cette blessure de la perte des parents qui sont en fait vivants, les deux

¹¹¹ - ZAOUI Amin, *La Razzia*, op.cit., p. 74.

sœurs jumelles se battent jusqu'à l'obtention de leur baccalauréat. Elles rejoignent Oran pour des études universitaires : Fatima en Lettres arabes à l'Ecole Supérieure et Hourouf-Ezzine en beaux-arts. Zaoui racontera la vie libertine qu'entamera la narratrice et qui en fait était une forme de révolte contre l'injustice qu'elle estime avoir subi.

Hourouf-Ezzine, son diplôme en poche entame une carrière d'artiste-peintre dont l'obsession principale était la représentation des visages des prophètes. Elle rejoint par cela son idole Gibran Khalil Gibran qui dans son livre *Le prophète* avait proposé une représentation de la figure du prophète. Elle est passionnée aussi par le paradis et les êtres célestes qui le peuplent, en particulier ses oiseaux. Elle est dans ce mysticisme fortement influencée par Rabia El-Adaouia. Pour vivre sa passion sans entraves et sans limites, elle choisit de vivre seule dans un appartement transformé en atelier voué à l'exercice de son art.

De son quatrième étage, Hourouf Ezzine trompe sa solitude en espionnant ses voisins jusqu'au voyeurisme le plus malsain. Elle suit de son balcon les marches et les manifestations organisées par les islamistes. En double délégué de notre auteur, car né comme Zaoui à Msirda et marquée par le don de conteuse de sa mère, Hourouf Ezzine égrène avec regret les noms des amis artistes morts à l'instar de Abdelkader Alloula ou Bekhti Benaouda. Amin Zaoui fait de son personnage le symbole de la femme libre jusqu'à frôler le libertinage : elle fume, boit de l'alcool, reçoit chez elle un jeune appelé du service national nommé Moumou Elain, voyage seule, etc. Sa sœur jumelle par contre se mariera à un enseignant de langue arabe, Yacoub, un berbère engagé dans le Mouvement Culturel Berbère (M.C.B).

Ce dernier, face à la frigidité de son épouse, se tourne vers Hourouf Ezzine, en la convoitant, en fantasmant sur une possible relation incestueuse. Mais Charifa voue son amour et son corps à Moumou Elain établi à Oran dans le cadre de son service militaire. Après son transfert à Béchar, Zaoui relate son assassinat par les islamistes, avec six de ses camarades, dans un faux barrage sur la route reliant Béchar à Oran. Événement tragique qui clôt le récit principal par encore une blessure psychique affectant la narratrice. Celle-ci qui, à l'occasion de ses expositions de peintures, a accompli plusieurs voyages dans plusieurs régions du monde. Zaoui fait d'elle la clé qui ouvre sur d'autres récits comme celui de Samuel le damasquin, un jeune arabe juif

qui porte aussi le nom de Samy. Ce récit transportera le lecteur de Damas jusqu'à l'Algérie ottomane avec tout le brassage culturel, confessionnel et ethnique de l'époque. Zaoui défend en fait la thèse de l'ouverture d'esprit disparue, supplantée par le déni de la diversité de nos sociétés modernes, martyrisées par le terrorisme islamiste.

La même année, en 2002, Amin Zaoui traduit vers l'arabe le roman de langue française de Yasmina Khadra : *A quoi rêvent les loups* (1999). Roman qui avec *Les agneaux du Seigneur* (1998) forme un diptyque qui traite de ce que l'on nomme actuellement la tragédie algérienne, celle des années noires du terrorisme qui a sévi toute une décennie et dont a été victime Zaoui. Ces deux textes se télescopent, s'interpénètrent, se juxtaposent de part leurs thématiques résumées dans les titres choisis. D'un côté des agneaux que l'on sacrifie pour le Seigneur, et de l'autre des loups qui faute de rêves se cantonnent dans leur nature de prédateurs sanguinaires sans possible apprivoisement. D'un côté donc les victimes du terrorisme figurés par des agneaux que l'on égorge (mode d'assassinat le plus utilisé par les terroristes) à l'autel du Seigneur par obligation religieuse, et de l'autre les bourreaux figurés en loups féroces sans foi ni loi.

En effet, le personnage principal du récit, Nafa Walid, passe d'une position à une autre sans jamais se stabiliser. A la base, Nafa est un jeune algérois très beau dont le rêve le plus cher était d'embrasser une carrière d'acteur. Faute de perspectives, il se rabat sur de petits boulots jusqu'à accepter d'être le chauffeur d'une des familles du Grand-Alger, les Raja. Emploi qui le place paradoxalement dans une position intermédiaire : celle du pauvre vivant le train des riches. Mais il ne tarda pas à replonger dans sa Casbah natale après avoir été partie prenante de l'enterrement du corps d'une jeune prostituée, morte d'overdose dans les bras du fils des Raja. Trouvant le réconfort moral dans la mosquée, Nafa sera vite endoctriné et aspiré dans la spirale de la mouvance intégriste. Et c'est le gouffre qui s'ouvre en précipitant dans sa béance dévoratrice Nafa avec ses rêves, ses aspirations, son âme. Il deviendra un des loups féroces qui s'abreueront du sang de leurs propres frères de sang. Il sévira en sa qualité d'émir d'un groupe terroriste dans le maquis algérois jusqu'à trouver la mort au cours d'un affrontement avec l'armée.

En 2003, Zaoui propose un roman en français intitulé *Les gens du parfum* et qui à ce jour n'est pas diffusé localement au public francophone, ni dans une édition algérienne, ni dans son édition française d'origine. Ce qui le classe, avec les quatre précédents romans de langue française cités, dans la catégorie des livres « interdits » et qui bravent par leurs thématiques tous les interdits. Ce que nous développerons plus en détails dans la suite de ce travail.

La renommée après le reniement

A partir de 2007, Amin Zaoui s'affirme de plus en plus comme un auteur incontournable de la scène littéraire algérienne. Ses textes iconoclastes trouvent un lectorat de plus en plus large. Après une longue période de reniement si l'on peut dire, s'est ouvert pour Zaoui une ère de consécration avec une sorte de levé des œillères qui empêchaient tout regard critique, lucide et objectif, sur son œuvre. A l'occasion de plusieurs entretiens, Zaoui explique qu'il est porteur d'un projet littéraire qui par le biais du genre romanesque aspire à changer certaines mentalités ancrées dans la société algérienne contemporaine. Ses romans sont donc, si l'on reprend l'expression de Susan Suleiman, des romans à thèses, discutables certes mais qui poussent au questionnement et au débat.

Le limogeage de Zaoui de la direction de la Bibliothèque Nationale a fait qu'il se consacre de plus en plus à l'écriture, jusqu'à devenir un auteur prolifique avec un rythme de publication effréné : quasiment un roman de langue arabe à chaque rentrée littéraire et un roman en français tous les deux ans. L'édition algérienne s'ouvre aussi sur ses textes avec des coéditions : Barzakh avec Fayard pour les textes de langue française et El-Ikhtilaf avec Dhifaf pour les textes de langue arabe. L'interdit éditorial qui a longtemps pesé sur Zaoui s'est estompé pour laisser libre cours au lectorat d'être le seul à juger l'œuvre. L'on verra même plusieurs rééditions du Huitième ciel, roman qui a été brûlé à l'occasion de sa première publication en 1993.

En parallèle de cette carrière de romancier qui se confirme de plus en plus, Zaoui se consacre à l'enseignement de la littérature à l'université d'Alger tout en animant la scène culturelle algérienne par entre autres : une émission littéraire intitulée El-Fahras sur la chaîne privée El-Djazairia diffusée de 2012 jusqu'à 2014 ; ainsi que la rédaction hebdomadaire de deux chroniques, l'une en arabe pour le quotidien El-Chourouk et l'autre en français pour le quotidien Liberté. Ces dernières seront réunies dans deux ouvrages intitulés Un incendie au paradis (2016) et La boîte noire de l'Islam (2018). Il dirige en 2017 un ouvrage collectif qui revient sur le parcours de Mouloud Mammeri intitulé l'Eternel Mammeri.

Amin Zaoui renoue aussi avec l'expérience de la traduction littéraire avec la publication en langue arabe de Habel de Mohammed Dib en 2007, soit quarante ans après sa parution en 1977. Dans ce roman, Dib avait mis en scène le personnage de Habel, un émigré algérien à Paris fuyant son pays en quête de réponses à ses questionnements existentiels. Dib exploite aussi l'histoire sacrée de Caïn et son frère Abel, tout en la liant à l'épopée du poète iranien du XII^{ème} siècle, Nizami, intitulé Medjnoun Leila. En effet, Habel est chassé par son frère aîné qui se considère comme détenteur des vérités définitives. Dib nous fait accompagner son personnage dans son périple migratoire sur fond d'un soupçon d'inceste, de quête d'une vérité intérieure et du possible amour d'une femme. Mais cette quête ne fera que précipiter l'internement de Habel dans une maison de santé, sa destination finale. Dib fait de son personnage un soufi adepte de certains rituels comme le dhikr ou la transe. Il va jusqu'à interpréter selon Nadjat Khadda¹¹², le sens mystique, en apparence orgiaque, de la fusion des sexes. Une fusion qui ouvre sur un brassage culturel avec cet amour partagé entre Habel et Lily dans cet hôpital psychiatrique, seul refuge dans un monde hypocrite.

La même année, 2007, Zaoui propose un roman de langue française intitulé Festin de mensonges. Avec ce roman, Zaoui franchit le cap d'une nouvelle étape de son périple littéraire car il publie pour la première fois un texte en français qui paraît à la fois en France et en Algérie grâce à une coédition. Et même au-delà car ce roman est en fait le premier texte d'expression française disponible en vente libre pour le lectorat algérien francophone. Lectorat qui va donc par ce roman découvrir Amin Zaoui en tant qu'auteur de graphie française tandis qu'il compte déjà cinq romans publiés dans l'hexagone et totalement bannis des étals des libraires et autres salons du livre.

En 2009, un an après son départ de la direction de la Bibliothèque Nationale, Amin Zaoui propose un roman de langue arabe intitulé La rue d'Iblis¹¹³. Le titre crée d'emblée une relation intertextuelle avec un livre d'un des monuments de la littérature arabe, à savoir Abbas Mahmoud El-Akkad et son Iblis paru en 1955. Un livre qui traite de la lutte entre le Bien et le Mal comme constante anthropologique qui trouve sa source dans le refus de Satan de se soumettre à l'ordre divin de se prosterner à Adam. Satan en

¹¹² - Cf. KHADDA Nadjat, Mohammed Dib : cette intempestive voix recluse, Aix-en-Provence, Edisud, 2003.

¹¹³ - Titre original : .

défiant Dieu de mener l'humanité à la dérive a ouvert l'ère du Mal qui contraste avec le Bien. Zaoui met d'ailleurs en exergue de son roman un verset coranique qui évoque cet épisode.

En fait, Zaoui met en scène le personnage d'Isaac, alias le chiot de la montagne (Djeroua Djebel), dont le sobriquet a pour origine l'enfance qu'il a passé dans le maquis tout au long de la révolution algérienne. Ses parents ont rejoint les rangs de l'Armée de Libération Nationale, le père comme journaliste et la mère comme infirmière. Le petit Isaac avait juste trois ans. Le chef militaire du camp était subjugué par la beauté de la mère d'Isaac et élabore un plan satanique pour se débarrasser de son mari et la prendre pour épouse. Il charge donc le père d'Isaac de couvrir une opération militaire que le bataillon va engager pour liquider un colon particulièrement hostile et dangereux pour la révolution. Au cours de l'opération, le chef tuera son rival et laissera son corps bruler avec la maison du colon tué. Le défunt père sera célébré comme martyr du devoir national et son nom baptisera une des rues d'Oran. Après une petite période de veuvage, la mère d'Isaac tombera, comme planifié, dans les filets du chef militaire.

A l'indépendance, le nouveau couple et Isaac s'embourgeoisent après avoir emménagé dans une ancienne villa coloniale. Le Caïd ne réussissant pas à avoir des enfants se remarie une première, puis une deuxième fois, mais sans succès. Le jeune adolescent Isaac, encouragé par sa propre mère, entame une relation avec sa belle-mère qui a presque son âge. Comble du sacrilège, cette relation incestueuse débutera un mois de ramadan, en l'absence du Caïd parti accomplir la prière, dans la cave à vin de la villa. Isaac ira jusqu'à agrémenter la chose en ouvrant une des bouteilles de vin et en partageant des cigarettes avec sa belle-mère.

Après avoir décroché son baccalauréat, son beau-père lui décroche une bourse d'études supérieures à l'étranger. Comme pour notre auteur, Isaac se retrouvera à Damas. Ça sera le début d'un long périple qui le fera acheminer vers une vie dépravée, très loin du parcours initialement tracé. Dès son arrivée à l'hôtel des maghrébins, il se lie d'amitié avec les prostituées d'origine algérienne et vit une relation d'amour avec l'une d'elles, Fatima la bônoise. Après le décès de celle-ci, ainsi que de son mentor Abou-Bessam dans le commerce informel des devises, Isaac rejoint Beyrouth et son ami oranais El-Manou. Un ami rencontré dans un bar damasquin à la clientèle élitiste de la

gauche révolutionnaire. La veille de son départ, il a une relation avec une pèlerine chiite iranienne, venue avec son père et d'autres membres de sa famille visiter le tombeau de Saida Zeyneb, la fille du calife Ali et de la fille du prophète Fatima.

Découvrant que son ami s'adonnait au commerce des organes humains retirés des corps des SDF, des fous et surtout des martyrs de la cause palestinienne ; Isaac quitte Beyrouth. Amin Zaoui propose trois fins possibles en laissant le lecteur indécis sur le sort d'Isaac. Quoique celui-ci ne manquera pas d'avoir une relation sexuelle avec la gérante de la société d'El-Manou dans la morgue, au milieu des cadavres des martyrs.

La même année, 2009, Zaoui propose un roman de langue française intitulé *La chambre de la vierge impure*. Son septième roman d'expression française mais pour le public algérien, il n'est que le deuxième auquel il a accès librement. Un roman qui connaîtra un franc succès d'ailleurs et ce jusqu'à valoir à son auteur l'honneur de recevoir le Prix des libraires algériens.

En 2011, Amin Zaoui publie un roman de langue arabe dédié à sa défunte mère et intitulé *Le bouc ou la séduction de l'âme pour les vierges chrétiennes et adoratrices du feu*¹¹⁴. Zaoui y met en scène trois sœurs françaises qui comptent se convertir à l'Islam et nous relate le cheminement vital qui a poussé chacune d'elles de choisir d'embrasser cette religion. La première, Martine, y vient pour fuir la frigidité sexuelle européenne et la convoitise de son beau-père, un jeune tunisien rencontré par sa mère pendant des vacances en Tunisie. La seconde, Catherine, y vient par amour pour son père passionné de musique orientale mais qui délaissera tout pour vivre avec une femme militante du Front National aux orientations racistes. La dernière, Gabrielle, y vient pour nourrir son fantasme de faire parti du harem d'un musulman, de partager son homme avec d'autres femmes et de faire en sorte de le posséder plus que les autres par son jeu de séduction.

La nouvelle diffusée par un quotidien arabophone à grand tirage de la cérémonie de conversion des trois françaises dans une mosquée de la ville de Ghazaouet, la mosquée aux deux noms : Moussa Ibn Noussair le jour, Tarik Ibn Ziad la nuit, a mis en

¹¹⁴ - Titre original :

branle une meute de curieux et de convoitants. Zaoui nous représente des prototypes de ces hommes voulant prendre pour épouse ces nouvelles converties, à commencer par l'Imam maître de la cérémonie, puis le journaliste en charge de couvrir l'évènement, le poète, le dealer de hachich,... Loin de toute motivation religieuse, chacun de ces hommes ne cherche que le moyen de fuir le pays pour une vie meilleure dans le pays des impies, des anciens colonisateurs, la France. Le texte se tue sur l'issue finale de tous ces prétendants au mariage axant son propos sur le processus de conversion en soi.

Zaoui prend le malin plaisir de profaner la personne du prophète de l'Islam par l'entremise de certaines des femmes qui l'ont entouré en les personnes de Fatima, de Zeyneb et de Aïcha. Chacune des françaises doivent en prononçant la formule de conversion se choisir un prénom musulman. La première se portera sur le nom de la fille du prophète et la femme d'Ali, Fatima. Ceci parce que Fatima est née d'un sperme engendré lors de la visite du prophète au paradis après y avoir mangé une pomme. D'essence sacrée, Fatima incarnera une des femmes élue par Allah au même titre qu'Eve ou Marie. La légende veut, selon Zaoui, qu'elle engendre ses enfants, à la différence de toutes les femmes, d'une ouverture sur le côté droit de son ventre.

La seconde sœur choisira le nom de Zeyneb, une des épouses du prophète. Zaoui revient sur le fait qu'avant qu'elle ne soit l'épouse de Mohammed (QSSSL), elle était la femme de son fils adoptif Zaïd. Un jour, venant lui rendre visite, le prophète ne l'a pas trouvé chez lui et a aperçu Zeyneb. Zaoui raconte que le prophète fut attiré par sa beauté et que Zaïd l'avait répudié juste pour permettre à son père adoptif de la prendre pour épouse légitime.

La dernière sœur prendra le nom de Aïcha, la plus jeune épouse du prophète et la fille du premier calife, Abou Bakr. Zaoui revient sur le fait que Mohammed (QSSSL) fut séduit par Aïcha encore enfant et qu'il l'a prise pour épouse dès l'âge de sept ans. Il n'a consommé le mariage qu'à sa puberté à l'âge de neuf ans. Zaoui revient aussi sur la jalousie de Aïcha et sa volonté de posséder le prophète le plus de nuits possibles. Il relate enfin le soupçon d'infidélité qui avait plané autour de celle-ci le jour où elle s'était égarée en s'éloignant de la caravane qui la transportait. Retrouvée par hasard par un cavalier solitaire, Yazid Ibn Thabit, elle dut se résigner à rentrer avec lui.

En 2012, Zaoui publie conjointement un roman de langue française intitulé *Le dernier juif de Tamentit* et un roman de langue arabe portant le titre enchanteur *d'Elle a le charme de l'abeille*¹¹⁵. Dans ce dernier et comme à son habitude, Zaoui nous propose une histoire loin du romantisme que supposerait un tel titre. Le personnage principal du roman, Fati, est en fait une étudiante contrainte de travailler comme serveuse, danseuse et chanteuse parfois dans un bar-restaurant du quartier du Lac-dock d'Oran. Un bar-restaurant surplombant la mer et portant le nom d'Arthur Rimbaud, auteur du fameux *bateau ivre*. Tout un symbole car Zaoui campe dans ce bar le décor d'un salon intellectuel et littéraire réunissant l'élite contestataire de l'ordre établi et fait échanger entre plusieurs personnages les bribes d'un débat de société. Fatima y rencontre un autre étudiant, Mohand alias Moumou, qui travaille aussi comme garçon de service et qui joue parfois au luth pour le grand plaisir de la clientèle. Ces deux personnages s'opposent dans la mesure où Fati qui n'a pas goûté à la tendresse du père qui voulait avoir un garçon, fait tout pour tuer sa féminité ; tandis que Moumou assume pleinement son homosexualité au même titre que le gérant du bar, un algérien aux origines juives.

Moumou, étudiant d'histoire, découvre qu'il a pour ancêtre un grand mystique soufi, le mauresque Abou Djemâa El-Maghraoui El-Ouahrani. Se plongeant dans les écrits de celui-ci, il va délaïsser son travail au bar et se repentir de sa vie dépravée jusqu'à devenir le muezzin de la mosquée du quartier du Lac-Dock. Fatima par contre, plongera dans une relation amoureuse avec un des clients du bar et entamera avec lui une vie commune. Elle sera subjuguée par la voix qu'elle trouve sensuelle jusqu'à frôler l'érotisme du muezzin qui appelle, chaque matin, à la prière de l'aube, ne sachant pas que c'était la voix de son ex-collègue de travail, Moumou. Avec cette voix, Fati se découvre femme et assumera enfin pleinement sa féminité. Elle dépassera de cette manière la blessure narcissique occasionnée par son père.

En 2013, Zaoui propose un roman de langue arabe avec un titre qui reprend celui du cheikh Nefzaoui, *Nouzhat el-khater*. Loin de l'essai d'érotologie éponyme, Zaoui nous plonge dans l'histoire d'Anzar (nom du Dieu berbère de la pluie), de son enfance dans un village de l'ouest algérien, Bab El-kamar, jusqu'à sa folie et son internement

¹¹⁵ - Titre original :

dans un hôpital psychiatrique en France. En effet, ce jeune Anzar, narrateur du récit, raconte son histoire familiale avec le mariage de ses trois sœurs ; la relation incestueuse de sa grande sœur qui, souffrant d'une infirmité au pied n'a trouvé de mari, et s'est liée avec son oncle Slimane... Pendant ses années de lycée en internat à Tlemcen (point de ressemblance avec la vie de Zaoui lui-même), il se lie avec la concierge du dortoir qui l'initie au sexe et qui fera de lui un amoureux des femmes plus âgée que lui.

Après l'obtention de son Baccalauréat, sa mère lui demande de rejoindre son frère établi en France pour y poursuivre ses études. Il se retrouve à Paris, loin du lieu de résidence de son frère, à suivre des études de sociologie de la mort à la Sorbonne. Il résidera dans une chambre de bonnes sur le toit de l'immeuble qui abrite la société qui l'emploie comme laveur des morts musulmans de sexe masculin. Il habite cette chambre avec pour voisine une druze ismaélite d'origine syrienne, homosexuelle de surcroît, qui se nomme Chaïnez. Zaoui explique par l'entremise de ce personnage la religion des druzes en énumérant les commandements qui la sous-tendent. Le ballet des morts et la vie dépravée qu'il mène avec son lot d'alcool et de drogue, ont précipité la descente aux enfers d'Anzar qui, comble du sort, abandonne sa thèse sur la sociologie de la mort en Islam avec un professeur spécialiste de la Sorbonne. Zaoui clôt son roman par l'internement d'Anzar dans une maison de santé parisienne qui porte le nom du psychiatre Franz Fanon. Un internement qui crée un lien intertextuel avec le roman de Dib que Zaoui avait traduit, Habel.

En 2014, Zaoui reprend le thème du chinois mort en Algérie et que l'on devait enterrer vu l'impossibilité de rapatrier sa dépouille. Thème développé comme on le verra par la suite dans *Les gens du parfum*. Zaoui va plus loin en nous proposant dans un roman de langue arabe intitulé *La reine*¹¹⁶, une histoire d'amour entre une algérienne et un travailleur chinois résidant en Algérie. Tout commence à Alger quand un des travailleurs meurt et qu'aucun des termes du contrat d'assurance ne prévoit le rapatriement de sa dépouille en Chine. Son compagnon de chambrée dans la base de vie chinoise du chantier entame une procédure administrative afin d'enterrer son camarade en Algérie. Chose impossible vu que ce chinois n'appartient à aucune communauté religieuse et qu'aucun cimetière n'est conçu pour le recevoir.

¹¹⁶ - Titre original : .

En parallèle, Zaoui imagine la rencontre de ce chinois, You Tzou Sen alias Younes, aux gestes raffinés, à la vaste culture, au don musical, avec Skora, une femme algérienne qui vient de solder sa relation amoureuse avec son mari algérien par un divorce. Avec ce chinois, elle renouera avec le romantisme et l'amour tout en découvrant une civilisation millénaire représentée par Younes. Ce dernier qui souffre des sarcasmes des algériens dans la rue qui ont tendance à considérer les chinois entre autres comme des fourmis travailleuses, qui se ressemblent tous entre eux et qui portent des noms impossibles à prononcer. Zaoui casse tous ces clichés et heurte la sensibilité des algériens enclin encore à un certain machisme par cette algérienne qui s'affiche avec cet Autre, ce chinois dans une relation amoureuse. Zaoui va jusqu'à décrire les ébats amoureux, chose impensable pour tout musulman, entre ces deux personnages. D'ailleurs Zaoui sous-titre son roman par *La belle qui embrasse le dragon par la bouche*.

Le roman se termine par l'enterrement quasi-carnavalesque du chinois sans identité et que l'on transformera en saint venu en Algérie guidé par une vision prémonitoire. Une coupole sera érigée en son honneur. Zaoui se tait par contre sur l'issue finale de la relation amoureuse entre Skora et Younes le chinois. Par cela il rejoint la sentence de son héroïne qui considère que le mariage n'est pas l'issue de l'amour et que celui-ci s'auto-suffit. Quoique Skora se déclare enceinte au septième mois et qu'elle va engendrer probablement le premier d'une future longue lignée d'algériens de sang chinois et qui gouverneront le pays à la fin du siècle !

La même année, 2014, Zaoui propose un roman de langue française intitulé *Le miel de la sieste*. Et l'année d'après, paraît un roman de langue arabe intitulé *Juste Avant l'amour*¹¹⁷, et qui constitue le premier volet d'un diptyque romanesque que l'on pourrait qualifier d'historico-politique. En effet, le titre ne décrit que la scène d'énonciation des récits qui s'emboîtent les uns dans les autres avec pour narrateurs qui se relaient, Habel ou Sara, sur le lit, juste à l'instant du passage à l'acte amoureux. Une scénographie qui rappelle celle des *Mille et une nuits*. Mais les histoires racontées sont loin du romantisme qu'un tel titre pourrait supposer et reviennent au contraire sur des pans entiers de l'histoire de l'Algérie indépendante.

¹¹⁷ - Titre original :

Le personnage-narrateur principal n'est autre que Habel dont le nom rappelle celui du personnage de Mohammed Dib. Habel qui après avoir raconté quelques bribes de son histoire familiale, relate son parcours qui l'a amené à devenir le bouquiniste le plus populaire de la ville d'Oran après ses études de droit. Habel en fait a eu l'intelligence de récupérer les livres des bibliothèques privées des ex-colons qu'ils ont dû abandonner à leur départ et que les nouveaux occupants algériens cèdent au moindre prix. Son stand de livres anciens, juste en face du Grand Garage du boulevard Mohammed Khemisti, devient peu à peu le rendez-vous des personnes appartenant à l'élite intellectuelle oranaise en quête des livres les plus rares. Et c'est l'occasion pour Zaoui de représenter moult débats et discussions entre toutes ces personnes sur divers sujets surtout en matière de politique.

Après le redressement révolutionnaire du 19 Juin 1965, que Zaoui qualifie ouvertement de coup d'état du ministre de la défense Houari Boumediene sur le premier président de l'Algérie indépendante Ahmed Ben Bella, Habel commence à subir les contrôles des agents de la censure en charge d'assainir le paysage culturel de tout ce qui toucherait à la politique de l'état. Commence alors une période de commerce clandestin, informel, des livres jugés subversifs.

Au décès de Boumediene, s'ouvre l'ère de Chadli Ben Djedid, certes moins verrouillée que la précédente mais qui voit la montée en puissance graduelle du courant islamiste radical. Habel subira les menaces de certains adeptes de ce courant qui lui interdiront de vendre certains livres jugés contraires aux préceptes de l'Islam. Ils iront jusqu'à lui proposer de les remplacer par des livres religieux que certaines associations lui cèderont gratuitement. Ce qu'il refusera de faire au nom de la liberté de pensée et d'expression. Combat cher à Zaoui lui-même qui a toujours milité pour la promotion de la lecture et du livre.

Entre temps, un général à la retraite, Si Sofiane, le choisit pour rédiger ses mémoires. Commence alors une série de rencontres avec ce dernier, dans sa villa qui n'est autre que la résidence de l'ex-gouverneur de la ville d'Oran de l'époque coloniale. C'est l'occasion pour Zaoui de revenir sur des évènements tabous tels les assassinats politiques de certaines grandes figures de la révolution algérienne. Zaoui fera de Si Sofiane, ex-officier supérieur de l'Armée de Libération Nationale, un des acteurs de ces

événements afin de faire plonger le lecteur en plein cœur de ces instants dans un savant mélange entre historique et romanesque. Si Sofiane racontera donc l'assassinat de Krim Belkacem et de Abane Ramdane sans pour autant incriminer quelqu'un en citant des noms. Zaoui d'ailleurs à l'occasion de plusieurs interviews avait expliqué que son objectif était de mettre en exergue la lutte intestine et fratricide que peut engendrer la quête du pouvoir et les conflits d'intérêts. Ce qui au final entache une si grande révolution qu'a été celle du peuple algérien pour son indépendance mais qui l'humanise aussi dans la mesure où ses acteurs ne sont que des êtres humains capables des actes les plus valeureux comme les plus mesquins. Et c'est toute la symbolique du nom du personnage principal Habel qu'exploite Zaoui. Habel se déclare d'ailleurs dans le roman être l'incarnation du diable et la source de tous les crimes fratricides.

Quant à la deuxième narratrice du texte, Sara, qui n'est autre que la seconde épouse du général Si Sofiane, revient sur ces visites périodiques de Habel pour les besoins des mémoires de son époux et qui ont créé un lien entre les deux jusqu'à la naissance d'un amour fantasmagorique et illusoire. Sara relate ainsi à Habel l'histoire de sa rencontre avec le général au cours d'un vol pour Paris, lui passager et elle hôtesse de l'air. Zaoui profite de ce filon afin de dénoncer la polygamie comme une sorte d'infidélité envers la première épouse. Si Sofiane prend une deuxième femme plus jeune, qui correspond mieux à son nouveau statut de grand officier de l'Algérie indépendante que sa première femme d'origine paysanne. A la suite du coup d'état de Boumediene, Zaoui développe la thèse que les officiers supérieurs de l'époque se sont embourgeoisés grâce à l'achat de leur silence et de leur pleine dévotion au pouvoir en place.

L'issue finale de cette relation restera en suspend jusqu'à la fin du roman. Zaoui imagine son personnage Habel comme fantasmant constamment sur Sara tout en ayant la peur d'être à tout moment surpris par le général et d'être exécuté froidement par un coup de feu. Ce qui ajoute à cette relation encore plus d'interdits et de plaisir de violation de ces interdits.

En 2016, Zaoui continue dans cette veine politique, et ce en interrogeant l'histoire contemporaine de l'Algérie, avec la publication d'un roman en langue arabe

intitulé *Un jambe sur l'autre*¹¹⁸. Ce roman plonge le lecteur dans l'intimité d'une tante nommée Maymouna, celle du personnage principal surnommé tout au long du texte de « limace ». Maymouna qui aime s'asseoir une jambe sur l'autre en regardant la vie défiler. Maymouna qui aime orner un de ses pieds d'un khalkhal symbole de sa beauté et de sa soif de vie. D'où le titre que donne Zaoui à ce roman.

En fait, Zaoui nous raconte au-delà de l'histoire personnelle de Maymouna, l'histoire d'une famille dont les origines remontent aux mauresques d'Andalousie. L'ancêtre de cette famille a dû fuir l'inquisition et s'établir avec son épouse, une juive du nom de Maymouna, à Tlemcen et fonder un village que l'on nommera Le château d'El-Mauro en référence à la première maison mauresque construite. Un culte du clan au sang pur a été érigé afin de préserver cette famille dont les membres au fil des années se sont multipliés tout en contractant des alliances avec d'autres familles d'origine andalouse.

Au déclenchement de la révolution algérienne contre l'occupant français, tout le village a dû s'établir dans un camp de réfugiés sur la frontière marocaine. Zaoui souligne cette spirale historique de l'éternel retour qu'impose la destinée à cette famille vouée à l'exode. Une famille jusque là unie et préservée. Ce qui ne durera pas car Zaoui raconte son éclatement en trois fractions : l'oncle Idris établi en France et qui sera un fervent Messaliste du MNA ; son frère combattant dans les rangs du FLN et qui sera même chargé de liquider son propre frère jugé traître à la cause nationale ; Maymouna qui sera marié à un Cheikh de l'Association des Oulémas mais qui sera assassiné par le FLN pour trahison.

Zaoui met en scène dans ce roman l'enterrement du leader du mouvement nationaliste, Messali El-Hadj, le 06 juin 1974, en plongeant son personnage principal, lycéen en internat à Tlemcen, au milieu du convoi funéraire. Zaoui rappelle que cet événement a été encadré par la Police qui n'a pas hésité à utiliser la force pour disperser la foule jugeant Messali comme indigne des honneurs vu sa position au moment du déclenchement de la révolution.

¹¹⁸ - Titre original :

Le clan d'El-Mauro souffrira longtemps des retombés de cette lutte fratricide entre MNA et FLN. L'oncle Idris par exemple n'a pu revenir s'établir au pays, après l'indépendance, qu'à la mort de Boumediene car c'est à ce moment qu'il a pu obtenir un passeport algérien. Mais dès son retour, suite à un accident de voiture impliquant un camion militaire, il se retrouvera sur une chaise roulante à vie. Il devra se mettre à côté de sa sœur, lui les pieds sans vie, elle une jambe sur l'autre, à voir la vie défiler.

En 2017, Amin Zaoui publie conjointement un roman de langue française intitulé *L'enfant de l'œuf* et un roman de langue arabe portant le titre de *Horr Ibn Yakdhan*¹¹⁹. Un titre qui résumerait à notre avis toute la philosophie existentielle qui sous-tend, et la vie intellectuelle, et le projet littéraire d'Amin Zaoui. Une philosophie avec pour mot d'ordre la liberté. Zaoui dans ce roman imagine un personnage dont le nom n'est autre que celui d'un personnage mythique du panthéon littéraire arabe : Hayy Ibn Yaqdhan du roman éponyme de l'andalou mutazilite soufi Ibn Tofayl. Roman qui date du XII^{ème} siècle et qui en fait est plutôt un traité philosophique et mystique qui a eu une grande influence sur la pensée philosophique occidentale avec l'introduction des concepts d'autoformation et *tabula rasa*. D'ailleurs la traduction française du titre de ce roman n'est autre que *La vivant fils de l'éveillé* ou *Le philosophe autodidacte*.

Zaoui dans son roman remplace le qualificatif de vivant par celui de libre pour ainsi dire que la vie n'aurait aucune valeur sans jouir de la liberté. Sauf que par cette simple pensée, Zaoui profane une donnée essentielle de la religion musulmane, à savoir que les humains sont des créatures vouées à la vénération d'Allah et dépendantes d'un certain conditionnement existentiel. En d'autres termes, nul être humain ne peut prétendre à la liberté absolue.

Ce roman raconte en fait l'histoire de Horr, un enfant issu de l'union illégitime de son richissime père avec une belle femme originaire du Sahara, une bédouine d'une tribu qui pratique la transhumance, Selouana Ennailia. Le père adopte le petit garçon dès sa naissance et l'incorpore à ses autres enfants issues de son premier et principal mariage avec une noble sédentaire, amatrice d'équitation, férue de Rimbaud, Assafou. Zaoui nous fait accompagner l'évolution de cet enfant à qui l'on cachera ses origines et

¹¹⁹ - Titre original en arabe :

l'identité de sa véritable mère qui n'était autre qu'une des servantes de la maison. Celle-ci fuira d'ailleurs cette situation car elle n'a pu vivre l'enfer de voir une autre femme élever son propre enfant. Nul ne saura ce qu'elle est devenue. Horr de son côté, arrivé au lycée, sera placé par son père dans une richissime famille à Alger. Sidi Moulay et Lala Batoul l'élèveront comme leur propre enfant, au même titre que leur fils Houari et leur deux filles jumelles Jnina et Jmila, et ce jusqu'à l'obtention de son baccalauréat.

Passionné de littérature, Horr découvre l'histoire de Hayy Ibn Yaqdhan qui faute de parents sera élevé par une gazelle dans une île déserte. Horr fera de Lala Batoul sa gazelle adoptive et trouvera un malin plaisir de jouir d'un amour « incestueux » avec ses deux filles jumelles. Ayant réussi à décrocher son baccalauréat, Horr rejoint les bancs de l'université et s'installe dans une chambre de la cité universitaire avec un étudiant palestinien. Il entame des études de sociologie et s'engage pleinement dans les rangs des étudiants avant-gardistes d'obédience communiste.

Amin Zaoui fait de la rencontre de ces deux personnages, le palestinien et l'algérien, le moyen de casser le mythe selon lui du révolutionnaire arabe vouant sa vie à la libération de Jérusalem. Zaoui peint le jeune étudiant palestinien comme un profiteur des deniers des états arabes qui financent les études de la future élite de la nation palestinienne libre et souveraine. Le jeune Yasser El-Berghouthi délaissera ses études et le combat des siens pour une vie dépravée faite d'alcool, de femmes et de virées nocturnes dans les discothèques et les bars d'Alger. Il finira par abandonner ses études et rejoindre son frère installé dans les Etats Unis, toujours aux frais des contributions financières arabes.

Horr nouera pendant ses années d'études une relation d'amour avec une jeune étudiante issue d'un village perché sur les hauteurs des montagnes frontalières avec le Maroc. Celle-ci lui fera découvrir les joies de la vie libertine faite de sorties, de consommation de tabac, de drogues et d'alcool. Cette fille surnommée par tous la Merrakchia sera happée par une maladie qui l'emportera très vite. Horr sera traumatisé au plus haut point par cette perte et finira ses études universitaires en enterrant toutes les illusions qui ont bercé son adolescence.

Après l'obtention de son diplôme, Horr finira par être placé par son père dans l'hôpital psychiatrique Franz Fanon de Blida, afin d'y suivre un traitement d'une semaine, et ceci afin de fuir l'obligation du service militaire. Zaoui fait de ce séjour l'allégorie d'un pays qui voue sa jeunesse à une vie de fuyards, de harragas, d'internés dans un grand hôpital psychiatrique. Un hôpital qui n'est autre, selon Zaoui, qu'une reproduction à petite échelle de l'Algérie.

Amin Zaoui, avec ce roman, propose une fable philosophique en opposition à celle d'Ibn Tofayl dans la mesure où c'est un roman de formation d'un jeune algérien sans repères familiaux stables, et qui est jeté dans la jungle de la vie citadine algéroise avec ce qu'elle peut receler de plus destructeurs des valeurs éducatives communes. Et au lieu de découvrir comme Hayy Ibn Yaqdhan la magnificence de la création divine, et par cela accéder à l'amour mystique du créateur quitte à consentir de vivre loin de toute civilisation humaine, Horr choisira la liberté et le libertinage jusqu'à aboutir à la libération des obligations du service national, tout un symbole, en trafiquant un certificat d'atteinte d'une maladie mentale.

Zaoui, écrivain d'expression française

Nous avons choisi, comme susmentionné, de consacrer un point à part de ce chapitre à l'œuvre romanesque de langue française d'Amin Zaoui qui constitue notre corpus d'étude. Ceci pour plus de clarté pour notre lecteur et afin de créer une possible vision comparative entre la part arabophone de l'œuvre de Zaoui avec sa part francophone. Et au sein de cette dernière, comme susmentionné aussi, une ligne de démarcation sépare les cinq premiers romans publiés uniquement en France, donc destiné jusqu'à ce jour à un lectorat extra-muros, des cinq derniers romans proposés en coéditions, donc accessible au lectorat algérien. Séparation qui va structurer notre analyse de la poétique de la profanation du sacré chez Zaoui avec deux chapitres distincts.

Le sommeil du mimosa, paru en 1998 et qui fera par la suite l'objet d'une adaptation cinématographique, raconte le quotidien étouffant de Mehdi, directeur du service communal des funérailles, double romanesque de l'auteur, né aussi à Msirda et qui reçoit des menaces de mort. Ses fonctions lui font côtoyer la mort dans le ballet incessant des victimes du terrorisme. Zaoui fait de son personnage le digne héritier de son défunt père mort à Alep, un jouisseur féru de voyages, amoureux des femmes, de musique et de chevaux. Mehdi malgré les menaces se lie à sa voisine, une veuve mère de deux filles, Soha âgée de 12 ans et Salwa âgée de 14 ans. La mort emplit le texte de part en part et Mehdi participe même à un colloque sur l'aménagement des cimetières et l'architecture moderne des tombeaux. Ce qui fait écho au contexte que vit Zaoui lui-même et qui fait passer son roman à la catégorie de l'autofiction au sein du sous-ensemble littéraire algérien nommé par les critiques, dont Charles Bonn, de « littérature d'urgence ».

Mais à la différence de Zaoui, son personnage ne pourra échapper à la mort car il tombera sous les balles des terroristes. Et ce le lendemain d'un dîner chez lui que sa secrétaire Zahra avait organisé à l'occasion de sa prise de fonction datant déjà de quelques mois et qui vu le contexte, le hissait au rang de personnalité importante en charge de la mission délicate d'assurer la mise sous terre, au sens propre et figuré, des morts de la commune souvent victimes des accidents de la route ou du terrorisme : des corps mutilés, sans tête, non-identifiés, etc. qu'il faut vite cacher des regards afin de

limiter l'effet de terreur escompté par les groupes terroristes. Un dîner ayant réuni des collègues et des amis dont un écrivain et qui dans une ambiance orgiaque ont débattu de la situation que le pays était en train d'endurer. Ce même écrivain devra donc, le lendemain, rédiger un mot d'adieu qui sera diffusé dans la presse, suite au décès de Mehdi. Ce dernier qui pour Zaoui s'ajoute au nombre des morts que déplore le peuple algérien privé par cela d'une élite intellectuelle qui aurait pu mener le pays à un destin plus florissant.

Réunis dans un même volume, annoncé par l'éditeur comme un diptyque, *Sonate des loups* fait suite à *Sommeil du mimosa* tout en gardant la même ambiance de terreur et de claustrophobie. En effet, dans ce court roman, le personnage principal, Bakh, relate des souvenirs d'enfance et de jeunesse du haut de ses quarante ans, cloîtré comme Mehdi dans une garçonnière. Le seul lien avec l'extérieur n'est que les bribes d'informations et les annonces des amis assassinés par les groupes terroristes. Ces derniers que Bakh qualifie de loups féroces qui apeurent le commun des mortels en usant entre autres des hauts parleurs des mosquées. Bakh évoque entre autres souvenirs ses années passées sous les drapeaux pendant le service national et ses échanges épistolaires avec Nacira, sa bien aimée de l'époque. Il évoque aussi sa fille Ismahane Tin-Hinane et son épouse assassinée par ce qu'il qualifie de horde des loups. Une horde qui use des appels à la prière comme d'une sonate au pouvoir ensorceleur sur les esprits.

Zaoui ouvre et clôt son roman par des fragments autobiographiques en relatant un dialogue qu'on devine entre lui et son épouse projetant de fuir ce pays afin de sauver leurs vies et celle de leur fille d'à peine huit ans, Lina. Un choix qui s'avère difficile mais que le couple ne peut que s'en accommoder. Un devenir d'exilés qui pointe à l'horizon et que nul ne peut prévoir le bout du tunnel. Zaoui déverse à l'occasion sa bile avec des blasphèmes à l'encontre de la personne divine qu'il considère absent du ciel et sans prise sur le devenir de sa création.

Toujours en 1998, paraît le second roman de langue française de Zaoui intitulé *La soumission*. Zaoui y revient à sa veine littéraire de ses premiers textes en langue arabe en proposant une histoire sans ancrage spatio-temporel clairement énoncé sur la soumission des femmes à leurs maris, des enfants à leurs parents, et au-delà de l'homme à Dieu. Par ce roman, Zaoui s'éloigne de la littérature d'urgence de ces deux premiers

textes de langue française et ouvre sur une expression en français de ses sujets et thématiques de prédilection avec en arrière plan tout le fond littéraire de la tradition arabe que l'on doit à sa formation universitaire.

Ce roman s'ouvre par un « Kane yamakane », littéralement « Il était une fois », instaurant une scénographie de conte arabe à l'instar des Mille et une nuits. Mais le lecteur ne tarde pas à se retrouver plongé dans un roman familial au sein d'une Algérie à l'ancrage spatio-temporel indéfini que l'on pourrait situer sur la base de quelques indices à l'ouest en pleine période coloniale. Une famille de chorfas, de descendants du prophète avec le père, Haj Rahim, un commerçant qui parcourt les pays arabes et accomplit le pèlerinage tous les deux ans qui soumet sous sa botte son épouse. Il est allé jusqu'à effacer la dette d'un commerçant arabe de confession juive en échange de sa fille de six ans qu'il prendra pour épouse. Un mariage qu'il ne consommera qu'à la puberté de cette fille, Maria ou Maya, et que l'on baptisera du surnom de Khokha. D'ici là, elle sera élevée comme une de ses cinq filles et son épouse se pliera à cette exigence sans rechigner. Le mari la convaincra d'ailleurs du bien fondé de son acte en lui lisant quasiment chaque soir des passages de la biographie du prophète qui relatent ses multiples mariages, en particulier celui avec Aicha.

Ce père, qui n'a qu'un seul fils, Younes, soumis totalement à sa mère qui voue un culte à son sexe qu'elle cache des regards et le préserve comme un bien précieux en le gardant constamment entouré d'un foulard en soie. Mère qui va jusqu'à l'habiller en robe comme ses sœurs et ce jusqu'à l'âge de neuf ans, en somme jusqu'à sa circoncision par le tailleur du village, le juif Haroun Saddek. Devenu adulte, cet enfant qui remarque la relation incestueuse entre son père et sa sœur cadette, se révolte contre son père. La soumission de sa mère à son mari est telle qu'elle lui avouera que son vrai père n'est autre que le tailleur juif décédé depuis. Zaoui relate plusieurs scènes de recueillement de la mère sur la tombe de celui-ci et qui finissent par la masturbation de celle-ci enfourchant sa pierre tombale. Acte sexuel nécrophile de la mère sous les regards de son propre fils qui, une fois, avait suivi ses escapades nocturnes laissant son lit à son mari et la jeune Khokha. Et c'est par cet huis clos familial aux rapports hors normes que se clôt ce roman laissant au lecteur le soin d'en imaginer les possibles fins.

En 1999, parait un essai dans lequel Amin Zaoui développe ses prises de position en rapport avec la violence que subit son pays et qu'il a intitulé *L'empire de la peur*. Un essai qui fait remonter la violence à des temps quasi- immémoriaux car pour Zaoui la société arabo-musulmane est porteuse d'une culture du sang. D'ailleurs Amin Zaoui présente cet essai comme « une introduction à la culture du sang en Algérie et dans le monde arabe ». Une Algérie et un monde arabe pris en étau par des éléments symboliques, anthropologiques et identitaires. Ce que Zaoui va développer en évoquant ce qu'il nomme « l'empire de la peur entre Dieu, calife et poète ». Empire qui est donc un « empire du symbolique » et qui a engendré pour le cas de l'islam algérien un « délire dans l'anthropologie du quotidien ». Un délire qui prendra les intellectuels algériens en tenaille « entre le kaki et le kamis », entre donc une autorité militaire et une autorité religieuse.

Et toujours en 1999, Zaoui revient sur la scène littéraire française –il ne faut pas perdre de vue que les romans que nous abordons ne sont pas, à ce jour, proposés au public francophone algérien- avec un roman intitulé *La Razzia*. Roman qui s'inscrit dans le sillage de l'essai publié la même année et qui constitue le dernier texte de Zaoui appartenant à la « littérature d'urgence ». L'on retrouve donc le même personnage de l'exilé fuyant les menaces de mort des terroristes islamistes, ce qui rejoint dans une veine autofictionnelle *Le sommeil du mimosa* et *Sonate des loups*.

Massaoud ben Massaoud et ben Massaouada, narrateur et personnage principal, tient un journal intime et vit à Oran avec son épouse, Nouba, médecin urgentiste dans le CHU de la ville, et ses deux petites filles. Il trouvera au seuil de sa porte, et à plusieurs reprises, un paquet contenant un linceul, un savon, un parfum et un bout de papier sur lequel est griffonné ce message : « c'est ta fin athée ». Sa sœur sera enlevée par les terroristes et nul ne sait le sort qui lui a été réservée. Il fuira donc le pays pour s'installer seul dans un studio aménagé dans le bâtiment d'une ancienne abbaye qui sera réaménagé en centre culturel. Au cours des travaux, des vestiges archéologiques ont fait surface dont plusieurs ossements d'êtres humains. Massaoud se retrouve de ce fait partie prenante de ces fouilles et découvrira même les restes d'un chevalier musulman qui avait participé à la razzia de cette ville française.

Zaoui plonge son personnage dans les manuscrits des religieux qui avaient séjourné dans cette abbaye. Des manuscrits qui renseignent sur leurs vies à la fois mystiques mais aussi pleines de mystères, surtout en matière de vie intime et de rapports sexuels. Massaouad sera passionné par ces récits des temps anciens et sera tenaillé au présent par les nouvelles de son pays et la solitude qui le ronge. Une solitude qu'il atténuera en entamant une relation avec l'archéologue française en charge des fouilles, trahissant par là son épouse laissée au pays. Zaoui fait de celle-ci le prototype de l'épouse frigide de par son métier de gynécologue et le traumatisme quotidien qu'elle subit en côtoyant les atrocités des terroristes. Massaoud profanera par cette relation non seulement le lien sacré qui le lie à son épouse mais aussi le lieu de l'abbaye qui l'accueille car une des scènes d'amour se déroule à l'intérieur même du tombeau, en plein milieu des ossements des religieux et du conquérant arabe enterré avec son cheval.

Massaoud, double de notre auteur, cultive un intérêt à la sociologie de la mort et à l'aménagement des cimetières. Un nécrophile qui travaille à confectionner des fiches pour un futur dictionnaire des enquêteurs au Maghreb et dans le monde arabe. Il rêve d'écrire la biographie d'Allah qui décrira sa souffrance lors de la création du monde. Et il admire le portrait du prophète dessiné par Gibran Khalil Gibran. Nous reviendrons à cela avec plus de détails au cours de l'analyse.

Massaoud sera aussi porté tout au long du roman, par nostalgie à son pays, à ressasser ses souvenirs immédiats avec sa femme mais aussi et surtout ses souvenirs plus lointains d'enfance et d'adolescence à Oran. Il évoque en particulier le bordel de la ville et la première femme qu'il avait fréquenté, une prostituée au corps tatoué entre autres des 99 noms d'Allah et nommé à juste titre Wachma. Cette prostituée l'initiera de manière quasi maternelle, selon Zaoui, aux plaisirs du corps et du vin. On suivra l'histoire de ce bordel du Lac-Duc qui, sur un plan symbolique, est plutôt l'histoire de l'Algérie indépendante. En effet, ce bordel avec ses prostituées sera tour à tour le lieu de résistance à la colonisation ; puis nationalisé par l'état socialiste pour contribuer à l'effort de l'édification nationale ; pour enfin être islamisé par le « parti d'Allah » afin de prémunir ses disciples des plaisirs illicites de la chair et de leur garantir un cadre légal d'assouvissement de leurs désirs.

Et ce roman se termine justement par la transformation de ce lieu de débauche en lieu de propagande de la mouvance islamiste. Washma voudra alors se repentir en accomplissant le pèlerinage et en visitant la tombe du prophète. Une ancienne pensionnaire, Sangria, se convertira en une dirigeante du parti islamiste et sera l'initiatrice de la création d'une salle de prière attenante aux chambres de passes. Elle dirigera même la prière dans une attitude profanatrice de ce pilier de l'Islam.

Amin Zaoui va jusqu'à représenter un efféminé du nom de Kamar-lac, un des pensionnaires les plus prisés du bordel qui se transforme en un prédicateur appelant à l'instauration d'un état islamiste qui fera des prostituées des moujahidates participant à l'effort de guerre par l'abandon de leurs corps. Kamar-lac qui devient Hadj Kamar réussira même à être élu comme président de l'assemblée communale d'Oran et conduira la ville vers la guerre civile. Une vocation qu'il doit à un rêve prophétique qui le guidera vers la voie du repentir et de la conversion du bordel en un haut lieu de résistance à l'état socialiste impie qui l'avait nationalisé.

A la fin, de son exil forcé, Massaoud recevra les nouvelles de la mort de Washma retrouvée calcinée, de certains amis artistes... et de la part de son épouse Nouba la nouvelle du décès de leur fils Malik assassiné : « Et moi, Massaoud ben Massaouda, entre la vie et la blancheur de la feuille, je coince la plaie parlante »¹²⁰.

En 2001, Zaoui propose un roman intitulé Haras de femmes. Un roman dont la trame romanesque est entièrement basée sur le rapport entre le sacré et le profane dans la civilisation arabo-musulmane. En effet, Zaoui délègue la narration au protagoniste, une femme nommée Hadjer qui racontera son histoire et celle de sa famille Targuie établie en plein désert. Il faut dire que le cadre spatio-temporel est circonscrit d'une manière assez floue, qui brouille les pistes, quoique certains indices parsemés à certains endroits du texte amènent à supposer que l'histoire se déroule au Sahara, dans l'Algérie indépendante avec un va et vient constant entre le passé et le présent. Un retour à un passé qui va jusqu'à l'époque de la révolution de Karmates au X^{ème} siècle au Bahreïn, en passant par l'époque ottomane en Algérie ou la période coloniale française avec les voyages d'Isabelle Eberhardt.

¹²⁰ - ZAOUI Amin, *La Razzia*, op.cit., p. 188.

Tout commence par la naissance de Hadjer qui a déçu au plus haut point son père Caïn qui espérait avoir un garçon et dont l'arbre généalogique remonte jusqu'au prophète Mohammed. Sa mère Balkis la prendra alors et rejoindra sa tribu courroucée. Le père de Caïn, Imrane Ben Ayoub, après l'écoulement des quarante jours de rigueur, va ramener lui-même sa belle-fille après avoir déshérité son fils suite à son refus de récupérer son épouse. Quoique Zaoui incombe une telle réaction à l'amour secret que porte le père Imrane à sa belle-fille Balkis. Imrane que l'on surnomme le pèlerin à pied car il avait rejoint les lieux saints de l'Islam sans aucun moyen de locomotion et ce afin d'expier le péché d'avoir consommé du vin avec le pacha ottoman Hikmet Khodja. Ce dernier qui avait voulu le récompenser de ses services rendus à l'état en tant que notaire de leur ville saharienne après ses études à Tamentit auprès des juifs arabes de la région.

Le père Imrane lors de son pèlerinage expiatoire s'est marié avec sept femmes originaires des différentes étapes de son voyage à pied jusqu'à la terre sainte. Zaoui souligne le fait que par ces unions, Imrane a semé la graine bénite des Chorfas, des descendants du prophète Mohammed sur son passage. Et de retour à sa demeure, Imrane retrouve son épouse Rkia ayant donné naissance à un enfant portant le nom de Mohammed mais que l'on surnommera Abel. Ce dernier, devenu adulte, sera guide touristique et accompagnera les projectionnistes étrangers d'un cinéma ambulant faisant la tournée du Sahara. Projectionnistes qualifiés par Zaoui de messagers du désert, et qui étaient dirigés par une femme quinquagénaire. Cette dernière, tout au long de la tournée de son cinéma ambulant, entretiendra une relation fougueuse avec Abel agrémentée de vin et de hachich.

Caïn au cours de son errance donc en plein désert va retrouver, en creusant au pied d'un dattier, la vraie pierre noire qui a été volé par les Karmates entre 930 et 950. Zaoui nous fait remonter jusqu'à cette période, historiquement attestée, de la révolte des Karmates au X^{ème} siècle. Ces derniers qui fondèrent un état dans le territoire du Bahreïn actuel qui a perduré près d'un siècle et qui s'emparèrent de la Mecque en 930 en perpétuant les pires massacres. Zaoui imagine la naissance d'une nouvelle religion autour de cette pierre sacrée qui se muera en une femme du nom de Balkis et qui fera de celui qui l'a retrouvé, en l'occurrence Caïn, un nouveau prophète : celui du désir et du désert.

Cette nouvelle religion se fonde sur la vénération du vagin dont la sacralité est connue en Islam et que Zaoui porte au rang de centre de la vie car garant de la perpétuation de l'existence et essence du plaisir des plaisirs. Caïn fondera autour de cette pierre noire la Mecque des Touaregs et réunira autour de celle-ci les tribus lui ayant porté allégeance. Pour ce faire, il bâtira une nouvelle Kaaba avec la pierre de la ville française de Caen. Kaaba en pierre profane pour abriter la pierre sacrée et qui deviendra un lieu de pèlerinage et le point de passage de toutes les routes commerciales. Au fil des années, une cité voit le jour en plein désert que Zaoui nommera la cité d'Allah le beau. Et le désormais prophète Caïn partagera son temps entre la lecture des manuscrits et Balkis avec qui il goûtera à tous les plaisirs, en particulier celui de la chair. Ceci tout en faisant propager sa doctrine auprès des tribus Touaregs environnantes.

Sa femme Balkis, la mère de Hadjer, montera une armée exclusivement féminine afin de mettre un terme à cette relation entre son mari et cette deuxième Balkis, et du coup mettre fin à la propagation de cette nouvelle religion. A la tête donc de cette armée de douze cents femmes cavalières et quelques eunuques, Balkis entreprend une longue marche vers la Cité d'Allah le Beau. En cours de route, elle rencontrera des soucis liés à la constitution féminine de son armée. Zaoui exploite en fait cette situation inédite et fruit de son imaginaire afin d'accentuer les clichés qui entourent le statut de la femme dans le monde arabo-musulman.

Arrivée donc aux portes de la cité d'Allah le Beau, Balkis y laissera son armée stationnée et rejoindra Caïn dans sa tente afin de statuer sur la suite des événements. L'amour que chacun vaut à l'autre prendra le dessus au point que Caïn finira par sacrifier sa relation avec la chef de la tribu targuie ; et que Balkis finira par abandonner son armée féminine au triste sort d'être parquée dans une étable. Sort qui expliquerait d'ailleurs le titre du roman, Haras de femmes :

Afin de ne pas semer la pollution charnelle et spirituelle, de ne pas allumer le feu de la sédition et de la diablerie dans la cité d'Allah le Beau, les femmes, celles de l'armée féminine, furent condamnées à une peine recommandée et écrite dans le livre de la nouvelle religion « Religion du Vagin » : tous les vagins furent cousus par un fil d'or. Et selon la même loi en vigueur, ces femmes n'avaient pas le droit de vivre dans la cité sacrée jusqu'à l'âge de la ménopause. Elles étaient

placées sous haute surveillance, dans une étable réservée à l'élevage d'une race de chevaux en voie d'extinction, postée en dehors de la cité d'Allah le Beau.¹²¹

Le roman se solde par la narration du tournage, dans ce village du Sahara, avec ses habitants targuis comme figurants, d'un film sur l'aventurière Isabelle Eberhardt. Zaoui raconte dans le menu détail une scène du tournage dans laquelle les villageois accomplissent la prière de l'irrigation. Scène qui fait écho à celle imaginée par Rachid Boudjedra dans le scénario du film *Chroniques des années de braises* de Lakhder Hamina.

En 2003, Zaoui publie un roman qui traite des religions en partage dans la terre d'Algérie. Roman intitulé *Les gens du parfum* et qui débute par l'annonce de la mort du père du protagoniste, Hazar - un ingénieur spécialisé dans le traitement des dattiers du sud- qui reçoit cette nouvelle à la manière du Meursault de Camus. N'ayant pu rejoindre son village natal à temps pour assister aux obsèques, il ira dès son arrivée visiter la tombe de son père qui se trouve dans le cimetière musulman à côté de celle de sa mère. Hazar vaincu par la faim mangera au milieu des deux tombes un sandwich agrémenté d'une bière tout en récitant des versets coraniques et des vers de poésie arabe encensant l'amour, le corps féminin et le vin.

Comble du sacrilège des tombes des parents, Hazar fera l'amour à la femme du gardien des trois cimetières correspondants aux trois confessions monothéistes, juif, musulman et chrétien. Ce dernier qui porte tout le long du roman le sobriquet de *Ministère-de-la-défense* et qui possède une résidence dans chacun de ces cimetières et vit avec une femme de chacune de ces confessions. Amin Zaoui délègue justement à ce personnage haut en couleur, symbole de tolérance et de dialogue entre les religions, la narration de l'histoire de ce travailleur chinois du bâtiment qui décède suite à un accident. La société en charge du chantier décide de l'enterrer en Algérie car le transfert de la dépouille vers la Chine coûterait trop cher et qu'aucune assurance n'a été contractée pour palier à ce genre de cas de figure. Tout le problème réside dans le fait que le chinois n'est pas d'une des confessions « des gens du livre », donc ni le cimetière musulman, ni le cimetière juif et ni même le cimetière chrétien peut accueillir sa

¹²¹ - ZAOUI Amin, *Haras de femmes*, Paris, Le serpent à plumes, 2001, p. 181.

dépouille. Aucune commune des 1500 communes du pays n'avait donné son autorisation d'inhumer ce chinois en terre sainte d'Islam. Ce qui rappelle quelque peu la problématique de l'enterrement d'Henriette la juive dans le cimetière musulman que soulève Rachid Boudjedra dans son roman *La Macération*.

L'intérêt pour nous est la démonstration du travail de construction d'une nouvelle identité narrative qu'opère Amin Zaoui en tissant subtilement les fils d'une légende au pouvoir intégrateur et qui au final, transformera une altérité aussi extrême représentée par ce défunt chinois en un même identitaire jusqu'à avoir le droit de bénéficier d'une sépulture au sein du cimetière musulman. Chinois donc qui ne sera plus un athée mais « un marabout, un bon croyant, un messager d'Allah venu à pieds, depuis son pays, la Chine, Assine, se trouvant en Orient d'orient, là où se lève quotidiennement le soleil d'Allah, pour mourir en terre sainte d'Islam »¹²². Guidé par une vision, un rêve dans lequel il s'est vu chargé de rejoindre le pays de Abdelkrim El Maghili, gendre du saint patron d'Alger, Abderrahmane El Thaâlibi, afin d'en être le défenseur du côté ouest. Une voix dans le rêve désignera même ce village, Rayhana ou Nedroma, comme l'étape finale de son périple de Chine jusqu'en Algérie. Le gardien des trois cimetières ne manquera pas d'évoquer l'un des dits du prophète qui incite les musulmans à quérir la science même si elle se trouvait en Chine. Ce qui souligne en fait la place privilégiée que tient une telle région du monde dans notre religion.

Cette légende va donc effacer tous les marqueurs de l'Altérité et tous les stéréotypes négatifs que les villageois emmagasinaient dans leur imaginaire et résumant les chinois en des êtres sans religion, cynophages, avec des noms aux sonorités impossibles à retenir, avec des physionomies d'une similitude déconcertante, avec une démographie très forte, et que l'on pourrait presque assimiler à une communauté de fourmis travailleuses... Ce chinois devenu depuis El-Hadj Echinoui, sera donc inhumé dans ce cimetière où l'on construira même un mausolée afin d'accueillir les visiteurs en quête de la baraka de ce saint homme.

Zaoui s'arrête à ce stade dans ce roman, qui va devenir en fait un avant texte, génétiquement parlant, d'un autre roman, en langue arabe, intitulé *La Reine*, paru en

¹²² - ZAOUI Amin, *Les gens du parfum*, Paris, Le serpent à plumes, 2003, p.20.

2015 et que nous avons évoqué plus haut. Un roman entièrement axé sur l'histoire de ce chinois et de la nécessité de l'enterrer en Algérie. Mais Zaoui va plus loin en amplifiant cette problématique par une histoire d'amour éventuelle entre une algérienne et un travailleur chinois.

Hazar de retour donc dans la maison paternelle, se remémore son enfance avec surtout les conflits entre sa mère Zara et sa belle-mère juive Sara. Il retrouve sa belle-sœur Aya cloîtrée dans sa chambre depuis la perte de sa virginité par le fkih de l'école coranique. Hazar sait bien que le fkih, un vieil homme aveugle de surcroît, a été accusé à tort car c'est lui qui a copulé, à maintes reprises même, avec sa belle-sœur jusqu'à l'engrosser. Sara a tout fait pour étouffer la vérité et éviter le scandale, quitte à sacrifier la vie de sa propre fille.

En plein deuil, Sara raconte à son beau-fils Hazar comment son défunt mari la prenait avec sa bru dans le même lit et qu'il assurait une répartition juste du temps du plaisir grâce aux bâtonnets d'encens qu'il allumait au début de chaque rapport. Une tradition que tous les gens du village pratiquaient afin d'augmenter l'intensité du plaisir et d'en mesurer le temps qui en fait ne dure que la durée nécessaire à l'encens pour se consumer, d'où le titre du roman.

Après une assez longue absence de la scène littéraire francophone, sûrement submergé par ses tâches en tant que directeur de la Bibliothèque Nationale, Amin Zaoui revient en 2007 avec un roman dont le titre résume toute une vision de la littérature qui n'est peut-être qu'un Festin de mensonges. Et comme un leitmotiv, Zaoui martèle tout le long de son texte en reprenant un proverbe arabe que « la parole la plus exquise est la plus mensongère ».

Tout le roman tourne autour de la vie d'un adolescent, Koussaila alias Nems, que nous accompagnons de son village natal à la ville de Tlemcen où il poursuit ses études dans un collège en internat. Cet adolescent est issu d'une famille de Chorfas, et de ce fait, il ne peut donner libre court comme ses camarades à ses envies et ses manies. Et Kossaila est d'emblée présenté par Zaoui comme gaucher, qui a du mal à manger avec la main droite comme le stipule la religion musulmane. Mais il arrive à se masturber avec cette même main droite, ce qui la souille tandis qu'elle doit rester pure.

Koussaila souffre aussi d'un penchant sexuel pour les femmes mures. Il contracte des relations tour à tour avec la femme de son maître français, avec sa tante Loualoua sœur jumelle de sa mère, sa cousine Jade, la femme d'entretien du dortoir de son collègue, une religieuse française responsable d'une bibliothèque, etc.

Zaoui trouve un malin plaisir à décrire ces relations qui au-delà du rapport malsain et souvent incestueux, fait basculer ce jeune adolescent dans la catégorie des jouisseurs sans limites jusqu'à goûter à l'alcool. Lui qui a appris le Coran à un âge précoce et qui est un des descendants du prophète, s'adonne à toute sorte de vices dont celui de la lecture des livres les plus subversifs comme Plexus d'Henry Miller, Miramar de Nadjib Mahfoud, ou encore La personnalité Mohammedienne de Maârouf El-Roussafy. Et pendant ses vacances au village, il dissimule sous la couverture d'un exemplaire du saint Coran, le roman Madame Bovary de Flaubert qu'il lit donc en cachette à l'intérieur même de la mosquée.

Zaoui raconte aussi la déception amoureuse du père du protagoniste qui le jour de son mariage avec Loualoua, se retrouve avec Hadil sa sœur jumelle. Une maladresse de la grand-mère qui avait confondue entre les deux filles. Hadil qui deviendra donc malicieusement l'épouse légitime du père de Koussaila fera tout pour gagner son cœur et pour racheter son erreur. Mais son mari avec qui elle aura sept enfants dont six filles passera son temps à voyager d'un pays à un autre. Et Loualoua pour se venger aura une relation avec Koussaila, le fruit qu'elle aurait dû avoir de ses entrailles avec son mari usurpé par sa sœur jumelle.

Zaoui campe cette histoire dans l'Algérie indépendante, au lendemain du coup d'état ayant destitué Ahmed Ben Bella, le 19 juin 1965. Et elle se prolonge jusqu'à la Nakba arabe face à l'armée israélienne en 1967. Zaoui fait quelques incursions dans l'histoire de la révolution algérienne en évoquant la guerre fratricide que se sont adonnés les Messalistes du MNA et les maquisards du FLN. Et cette histoire, Zaoui la termine en semant le doute sur la véracité de ses péripéties qui ne peuvent qu'être que des mensonges narrés de la bouche d'un jeune garçon. Quoique l'adage dit que la vérité sort de la bouche des enfants et la littérature au bout du compte n'est-elle pas ce « mentir-vrai ».

En 2009, Amin Zaoui revient avec un roman qui remportera le Prix des Libraires Algériens intitulé *La chambre de la vierge impure*. Mais le protagoniste de ce roman ne sera pas du tout, comme le suppose le titre, une vierge frappée d'impureté mais un jeune garçon d'une quinzaine d'années qui se prénomme Ailane et qui, parti acheter un pain de sucre chez l'épicier du village, sera enlevé par des terroristes. Ailane vivra dans le maquis tout le long de sa captivité entre les deux dates symboliques du 05 octobre 1988 et le 11 septembre 2001.

Amin Zaoui fait endosser à Ailane le rôle de narrateur de sa propre histoire ainsi que celles de certains membres de sa famille, en particulier celles de son père disparu, de sa tante Rokia et de sa cousine Sultana, la vierge impure. Ailane raconte par exemple ses journées au maquis avec menus détails sur le quotidien des terroristes fait de planification d'attentats, de rapt de jeunes lycéennes, de culture de cannabis, etc. Une terroriste du nom de Laya accompagne les journées d'Ailane qui sera enrôlé de force et apprendra le maniement des armes. Cette Laya lui fait apprendre aussi les plaisirs de la drogue et de la chair mais vite, il se rendra compte que sa frigidité n'est dû qu'à son homosexualité. Dès la venue de Sabine dans le camp, Laya entamera avec elle une relation ponctuée par les cinq prières quotidiennes.

Ailane raconte à Laya l'histoire de sa tante Rokia qui avait fugué du village pour rejoindre Istanbul, ville où elle bâtit un véritable empire : elle sera la gérante d'une des maisons closes les plus prisées de Turquie. Sa fille restée au village, fruit de son deuxième mariage raté, sera élevé par la mère d'Ailane, Lalla Nouara. Il faudra attendre la fin du roman pour que Zaoui déroule son histoire. Sultana en fait était amoureuse de son cousin Ailane et aura une relation torride avec lui. Avec sa disparition subite, elle se renfermera sur soi et ne quittera sa chambre que pour faire du porte-à-porte en proposant des produits divers en vente. Certains clients profiteront de cela pour l'introduire chez eux et la violer sans toucher à sa virginité. Et Sultana en contre partie de son silence acceptera même de l'argent. Elle entame donc une forme de prostitution sous couvert de vente à domicile. Même l'imam du village lui fera subir les pires sévices sexuels au beau milieu de la mosquée où elle était venue proposer des chapelets aux prieurs. Cet Imam lui remettra pour la rétribuer un exemplaire du Coran.

Mais Sultana, en écoutant chaque nuit une chaîne radiophonique chrétienne se convertira à cette religion et commandera un exemplaire de la bible qui arrivera par colli chez l'épicier du village. Ce dernier la dénoncera à l'Imam et aux autorités qui perquisitionneront sa chambre et la découvriront en train de lire la bible dissimulée dans la couverture du Coran que l'imam violeur lui avait offert. Elle sera reniée par les siens et ne trouvera que le chemin de l'exil pour échapper à la justice.

Zaoui raconte aussi l'histoire du père d'Ailane qui avait pris une deuxième épouse, une kabyle du nom de Chehla, lors d'un voyage à Bejaia. Sa découverte de la langue berbère grâce à ce mariage et son ambition d'égaliser la renommée d'Ibn-Khaldoun, le père d'Ailane décide de se lancer dans la traduction du Coran vers le berbère. Une entreprise que nulle personne n'avait accomplie avant lui excepté l'essai d'Ibn Toumert. Un travail titanesque et de longue haleine accaparera le père qui se vouera corps et âme à cette mission. Et au bout de plusieurs années, il réussira à traduire le quatrième exemplaire d'Othmane Ibn-Affane. Ailane naîtra le jour de l'achèvement de la traduction par son père. Ce dernier sera accusé d'hérésie et subira les pires sévices jusqu'à être mutilé.

Le roman se clôt par le retour d'Ailane au village après treize longues années, juste au moment des attentats du 11 septembre 2001, ayant réussi à fuir le camp terroriste suite à un ratissage de l'armée. Il retrouvera donc ce qui resta de sa famille et se rendra vite compte que quasiment rien n'avait changé dans le village malgré une si longue absence.

En 2012, Zaoui propose un roman dans lequel il tente un dialogue des cultures en rappelant la composante multiconfessionnelle de la société ancestrale algérienne, en particulier sa branche judéo-berbère. Et pour cela, il structure son roman comme un échange d'histoires entre les deux protagonistes du roman et qui forment en fait un couple mixte : Ibrahim et Barkahoum. Le premier est présenté, au fil des histoires familiales qu'il déroule à sa compagne, comme l'héritier de la lignée du rabbin Ephraïm El-N'kaoua dont le tombeau à Tlemcen est un lieu de pèlerinage pour les juifs. Ibrahim raconte d'ailleurs comment ses ancêtres ont fui l'Andalousie pendant la reconquête et ont trouvé en Tlemcen une terre d'accueil au même titre que d'autres régions algériennes comme Ghardaïa et Tamentit. Barkahoum sera en contrepartie la

descendante d'un sage et mystique musulman mais ennemi des juifs autochtones de Tamentit, Abdelkrim El-Maghili. Zaoui revient sur le parcours initiatique de ce dernier qui le mena de sa ville natale Tlemcen, qu'il quitta pour fuir l'amour qu'il ressentait envers Léa la juive, à Bejaïa puis Alger. Et c'est dans cette dernière qu'il sera formé par Abderrahmane El-Thaâlibi, son futur gendre. Et c'est à Alger qu'El-Maghili aura une vision qui lui dictera sa mission prophétique dans le Sahara. Tamentit sera sa terre élue et il en deviendra l'Imam.

Au fur et à mesure des histoires qu'échangent Ibrahim et Barkahoum, le lecteur échafaude l'histoire familiale de chacun avec en particulier l'histoire de Hadj Mimoun, le grand père d'Ibrahim et qui n'est autre que le dernier juif de Tamentit. Zaoui nous déroule sa vie qui s'est soldé par le pèlerinage à la Mecque tandis qu'il est un juif pratiquant qui cache sa véritable confession par peur des persécutions qu'il pourrait subir, lui et ses semblables, par les musulmans intolérants. Et tout le roman sera en fait un long réquisitoire en faveur d'un dialogue entre les cultures et d'une tolérance entre les monothéismes.

Le roman se termine d'ailleurs par l'enterrement symbolique de Hadj Mimoun à côté du tombeau d'El-Maghili, l'ennemi des juifs. Ceci afin de récompenser Hadj Mimoun qui a voué sa vie à l'entretien du tombeau du sage mystique malgré tout ce que ses ancêtres ont subi à cause de lui et tout ce que ses condisciples subissent encore vivant leur confession en cachette.

En 2014, Amin Zaoui propose un roman au titre enchanteur, *Le miel de la sieste*. Mais loin de nous faire goûter ce miel, notre auteur raconte en fait la destinée désastreuse d'Anzar Afaya qui souffre d'une malformation : ses testicules sont asymétriques l'une plus volumineuse que l'autre. Anzar fera une véritable fixation sur cette anomalie et que nourrira encore plus sa mère qui vivra avec la peur de le savoir stérile à son âge adulte. Une stérilité qui aura des conséquences sur la perpétuité du clan des Afaya, une famille de chorfa, d'autant plus qu'Anzar n'a qu'un seul frère, Toufik l'efféminé.

Zaoui nous raconte, de la bouche d'Anzar qui porte le nom du dieu berbère de la pluie et de l'eau, l'enfance de celui-ci passée dans ce village nommé Bab El-Kamar

pendant les années 70. Un village réputé pour avoir été cité par Ibn Khaldoun dans son Livre des exemples et qui a la particularité d'abriter une mosquée à deux noms. Zaoui raconte comment les habitants du village ont fermé leur mosquée suite à un conflit sur son appellation. Les uns, descendants des tribus berbères, voulaient la nommer Tarik Ibn Ziyad afin d'honorer ce berbère originaire du Souf, conquérant de l'Andalousie, que Zaoui raconte la vie et sa fin malheureuse en mendiant sa subsistance en Syrie à cause de la jalousie de ses chefs. Les autres, descendants des tribus hilaliennes, voulaient la nommer Okba Ibn Nafi afin d'honorer celui qui a propagé l'Islam dans cette contrée au prix de sa vie. Après sept longues années sans lieu de prière, les habitants ont décidé d'opter pour les deux appellations mais en alternance. Il sera le Jamaâ Bouismine, la mosquée aux deux noms, Okba Ibn Nafi pour les prières d'adh-dhouhr, d'el-Asr ; Tarik Ibn Ziyad pour les prières d'El-Maghrib et d'El-Icha. Il sera recommandé dans les accords entre les deux communautés musulmanes du village d'accomplir chez soi la cinquième prière canonique d'El-Sobh afin d'éviter toute discorde.

Devenu pubère, Anzar sera placé en internat par ses parents dans une école militaire. Celui-ci racontera son adolescence axée sur l'assouvissement de ses penchants sexuels pour les femmes âgées. Il racontera dans le menu détails sa relation avec l'ambassadrice de la RDA à la soixantaine révolue. Quoique pour Anzar, rien ne vaut sa première relation zoophile avec une des ânesses chypriotes du village et qui selon lui ne sera jamais égalée. Le libertinage d'Anzar trouvera libre cours dans cette ville qui abrite l'école militaire et il nourrira ses fantasmes en regardant des films projetés dans le cinéma nommé Le Balzac.

Ses années d'universités seront aussi consacrées à l'expérimentation des plaisirs que procurent selon l'auteur, ou disons le personnage-narrateur, l'alcool, la drogue ou le tabac. Quoique ces mêmes années se solderont par l'obtention d'un diplôme d'architecture qui mènera Anzar vers l'entame d'une carrière au sein d'un grand Centre d'urbanisme du nom d'Ibn El-Haytham. Anzar décidera après quelque temps de poursuivre ses études en Belgique de laquelle il reviendra avec un doctorat en Architecture des cimetières.

De retour au pays il devra enterrer son père dans le cimetière du village qu'il a toujours affectionné pour la quiétude qui y règne. Déjà enfant, Anzar aimait y déclamer des poèmes arabes faisant l'éloge d'Allah, des femmes, des chevaux et du vin.

Zaoui raconte aussi dans ce roman le malheureux destin de Malika, cousine d'Anzar, qui a fini par être internée dans un hôpital psychiatrique d'Oran, ayant perdu la raison à cause du désenchantement que lui procurait l'existence. Malika trouvera en Socrate, un chien errant venu d'Alger suite à l'assassinat de son maître qui n'est autre que Jean Sénac, le compagnon avec qui elle échangera sa vision du monde et qu'elle transcrira dans des cahiers d'écolier.

Zaoui nous raconte aussi dans ce roman d'autres destinées au fil des réminiscences d'Anzar Afaya comme celle de son oncle Wardane, l'épicier du village estropié des deux jambes suite à un accident ; ou celle d'At-Taureau, le proxénète du jardin public faisant face à sa garçonnière et qui finira moudjahid en Afganistan, etc.

Le roman se termine par un dialogue loufoque frôlant l'absurde, philosophiquement parlant, d'Anzar avec le portrait de son père accroché au mur de son salon dans un cadre. Un dialogue reliant le monde des vivants à celui des morts qu'affectionne depuis toujours Anzar passionné des cimetières jusqu'à en avoir fait l'objet de ses recherches. Un dialogue qui souligne symboliquement la faille qui sépare les parents de leurs enfants faute de communication.

En 2017, Zaoui revient sur la scène littéraire francophone avec un roman qui porte un titre qui d'emblée le place dans une démarche profanatrice, *L'enfant de l'œuf Profanatrice* dans le sens que Zaoui déroge à la règle généalogique de rattacher un enfant à son père. Ce que nous avons vu précédemment en abordant l'imaginaire arabo-musulman. Zaoui en fait rappelle par ce titre que l'être humain a pour matrice un œuf fécondé qui par la suite se développera dans l'utérus pour devenir un fœtus puis un être humain.

Dans ce roman Zaoui délègue la narration à deux personnages. Le premier est Mouloud, alias Moul, un anticonformiste qui passe son temps à lire des livres qui s'entassent dans son appartement faisant face à la baie d'Alger pour nourrir sa pensée

philosophique. D'ailleurs le roman adopte la structure fragmentaire de pensées, de réflexions, de commentaires, qui se succèdent. Moul partage sa vie avec son chien, Harys, qui est le deuxième narrateur du roman. Un chien qui a atteint l'âge de la sagesse et qui se considère comme le digne héritier du chien des sept dormants Qitmir.

Harys développe dans le roman une succession de réflexions existentielles qui l'amène à poser des questions sur son avenir dans l'au-delà : s'il se comporte en bon chien, fidèle compagnon et protecteur de son maître, à l'instar du chien Qitmir des livres sacrés, ira-t-il au paradis ? Et dans celui-ci, aura-t-il comme les humains la possibilité de posséder des chiennes houris ? ... Et Moul, son maître, prend très au sérieux ces questions et entame une recherche approfondie en consultant les livres religieux, en particulier le recueil d'El-Boukhari des dires du prophète Mohammed afin d'y trouver une réponse. Et Zaoui en profite pour poser une problématique au pouvoir déstructurant du caractère véridique du recueil d'El-Boukhari auquel est accolée traditionnellement l'épithète vrai (Sahih). Un questionnement à visée argumentative faisant appel à l'arithmétique et qui en résumé stipule que ce recueil qui recèle 60000 dires du prophète sur 16 ans, soit 104 par jour et 4 par heures. Ce qui pour Zaoui est humainement irréalisable.

Les deux narrateurs qui se relaient au fil des pages ressassent des souvenirs d'enfance et racontent les histoires de leurs proches. Mouloud revient par exemple sur son mariage raté avec Farida qui a duré 23 ans mais qui s'est soldé par une séparation. Un divorce dû à la mauvaise haleine de Moul et à sa barbe constamment mal rasée. Ce qui a instauré une frigidité au sein du couple. Farida l'a quitté donc pour s'installer au Canada laissant son unique fille, Tanila, vivre sa passion pour la peinture. Tanila sillonnera le monde pour exposer ses œuvres et s'installera même au Japon.

Séparé donc de sa femme et de sa fille, chacune à une extrémité du globe, Moul se rabat sur sa voisine Lara, une syrienne chrétienne ayant fui la guerre intestine qui ravage son pays. Il entame une relation avec elle et pour mieux la connaître plonge dans la lecture de livres parlant de la Syrie. Ce qui nous ramène à la vie de Zaoui en soi qui a passé plusieurs années dans ce pays et y a publié son premier roman. Dans ses recherches, Moul découvre que Lara pourrait être l'arrière-arrière petite fille de Tarek

Ibn Ziyed car celui-ci avait fini ses jours mendiant sa subsistance à la porte de la mosquée des Omeyyades.

Moul revient aussi sur son amour raté. Un amour qui s'est porté sur Sultana, sa belle-mère. En fait, Moul venant demander la main de Farida qui était sa camarade sur les bancs de l'université avait eu un véritable coup de foudre pour sa mère Sultana. Et depuis le jour de la naissance de sa fille Tanila, il aura une relation continue avec celle-ci. Ce qui au fil du temps ne fera que détruire son couple. Il trouvera dans Harys le chien le compagnon fidèle qui égayera sa solitude affective.

Harys le chien qui tout au long du texte raconte sa naissance à la compagne, son adoption par Moul et sa vie en ville. Personnage à part entière, Harys doté de la parole, dialogue avec son maître et aborde des sujets liés au sacré comme pour la langue française avec laquelle il communique tandis qu'il voudrait apprendre la langue arabe sacralisée par l'Islam. Harys se voit même comme le futur maître du paradis des chiens et aspire à détrôner le chien le plus connu, car cité dans les textes sacrés, Qitmir. Les affaires de ce bas monde ne l'intéressent nullement même si son maître voudrait qu'il prenne pour exemple Laika, la chienne russe qui a été introduite comme membre du parti communiste pour avoir réussi l'exploit d'être le premier être-vivant à aller dans l'espace.

La relation entre les deux compères ira jusqu'à avoir une relation sexuelle l'un à côté de l'autre : Moul avec la vétérinaire d'Harys dans son cabinet, et celui-ci avec une des chiennes de cette même vétérinaire. Zaoui va jusqu'à faire d'Harys le chien un révolté contre l'ordre du monde et qui manifeste cette révolte en pissant chaque matin sur les coupures des journaux que Moul étale sur le balcon de son appartement. Même les journaux arabophones et leurs rubriques religieuses n'échapperont pas à la profanation par ce liquide impure de cet animal quelque part prohibé par l'Islam.

Le roman se termine par la mort d'Harys le chien et l'internement de son maître dans l'hôpital psychiatrique Frantz Fanon de Blida. Et le lecteur se rend compte au final que l'enfant de l'œuf n'est autre que Moul qui a toujours souffert de ne connaître son père comme s'il était né d'un œuf couvé par sa mère Sakura.

Chapitre II

PROFANATION EXTRA-MUROS

Bien qu'elles soient fréquemment reléguées au rang de choses frivoles – la formule « tout le reste n'est que littérature » fige ce lieu commun – les fictions ne sont jamais gratuites. Elles exhibent le besoin de fiction et la nécessité d'inventer des formes et des discours pour penser notre condition. Le créateur et le récepteur sont donc des producteurs. Quant au critique, il retourne sur les lieux du crime et s'introduit dans un processus qui le fascine.

Franck Salaün, *Besoin de fiction*, p. 47.

Après avoir donné un aperçu sur la vie et l'œuvre d'Amin Zaoui, nous allons nous atteler à l'analyse de la poétique de la profanation du sacré dans ce premier sous-ensemble que forment ses cinq premiers romans de langue française. Ce que l'on pourrait dégager de la biobibliographie de Zaoui est sa pratique quasi-exclusive, à part quelques nouvelles et essais, du genre romanesque. Et ce qui ne peut ne pas attirer l'attention de tout spécialiste de littérature est l'absence totale dans l'œuvre de Zaoui du genre littéraire le plus noble, le plus artistique, le plus autotélique : la poésie.

Pour nous, ceci renseigne sur l'orientation plus idéologique qu'esthétique qui caractérise la pratique littéraire de notre auteur. L'on pourrait même s'aventurer en disant que l'académicien prend le pas sur l'homme de lettres avec une œuvre formée d'une série de « romans à thèses » en reprenant Susan Suleimen.

Et pour nous, les romans de Zaoui sont autant de textes littéraires soutenus par une poétique, dans le sens d'usage spécifique du discours littéraire, qui est orientée vers la « défense et l'illustration » de thèses profanatrices du sacré. Et justement le roman en tant que genre littéraire se prête par sa nature même à ce genre de manipulations comme le montrent ces propos :

Le lecteur semble attendre avant tout du roman, c'est que celui-ci lui propose une représentation homogène de la réalité à partir d'un ensemble de descriptions, de dialogues, de monologues réunis autour d'un ou plusieurs personnages qui vivent des « aventures » [...] en un temps donné. [...] Celui-ci raconte, décrit, discourt et fait parler des personnages. [...] Les tentatives de définition –et leur relatif échec– l'ont fait apparaître : le roman est un genre hors la loi. [...] Le romancier jouit donc d'une très grande liberté et on l'imagine mal se justifiant dans une préface d'avoir modernisé ses modèles antiques, déformé l'Histoire ou tourné en dérision mythes et croyances.¹²³

Amin Zaoui, selon nous, et quelque part il le déclame ouvertement en déclarant, au cours de certaines interviews, qu'il use du roman en manipulant le potentiel qu'offrent ses traits spécifiques afin de servir un projet. Ce que nous aurons l'occasion de développer dans la conclusion de cette thèse. Et le roman, au contraire de l'essai,

¹²³ - VALETTE Bernard, *Esthétique du roman moderne*, Paris, Nathan, 1997, pp. 9-11-147. Souligné par nous.

désengage l'auteur de toute responsabilité quant aux idées présentes dans son texte qui, au final, n'est qu'une fiction représentant des personnages dont le caractère dicte à l'auteur leurs idées. Ce que montrent encore une fois ces propos de Bernard Valette :

Il semble qu'un des soucis majeurs du romancier soit de se faire oublier. S'il veut faire passer ses idées (on ne peut ignorer l'existence des romans péjorativement appelés « à thèses »), il laisse s'exprimer ses personnages pour donner l'illusion de l'impartialité et l'objectivité de l'auteur : celui-ci s'efface et c'est au lecteur d'interpréter le « message » de la fiction. Par une espèce de coquetterie littéraire qui ne fait qu'accentuer l'ambiguïté de l'illusion réaliste, l'artiste prétend refuser toute part de responsabilité dans l'élaboration de son œuvre.¹²⁴

Le sacré traverse de part en part l'œuvre romanesque de Zaoui. Ce qui transparaît clairement dans les résumés de ses romans que nous avons exposé dans le précédent chapitre. Reste à opérer une analyse qui mette en lumière le mécanisme subtil qui assure le fonctionnement de ce processus de profanation de ce sacré.

Et afin de systématiser cette analyse, nous comptons procéder à une approche graduelle des textes romanesques de Zaoui en nous tournant d'abord vers les éléments péri-textuels que constituent les titres, les quatrièmes pages de couverture, les exergues, les avertissements, etc. Puis de procéder à l'analyse de la structure des romans divisés en chapitres souvent avec des titres ou des citations en exergues qui sont pour nous autant de clés qui ouvrent sur une multitude d'interprétations. Nous essayerons de prêter attention entre autres à la scénographie qui soutient chaque roman avec en particulier l'ancrage générique effectif qu'elle instaure et le cadre spatio-temporel qu'elle dessine.

Nous procéderons au fur et à mesure à l'analyse des personnages avec leurs caractères et leurs actes tout en passant par une étude onomastique ; à l'analyse des thèmes et des termes qui, nous le verrons, servent quasi-systématiquement à profaner le sacré. L'« archive littéraire », ou disons le fond transtextuel sur lequel s'appuie Zaoui afin de justifier sa pratique littéraire, sera aussi mis en évidence.

¹²⁴ - Ibid. pp. 161-162.

Une démarche donc qui consistera à user des outils d'analyse littéraire afin d'éplucher si l'on peut dire les textes de Zaoui tels des artichauts et ce en quête de leurs cœurs ; de les prospector par couches successives jusqu'à arriver au centre, au siège du noyau nodal, ou en d'autres termes : « Il s'agit de faire dire au texte son secret, de révéler à l'aide de diverses manipulations plus au moins scientifiques, son noyau sémantique (caché) »¹²⁵.

¹²⁵ - Ibid. p. 214.

Péri-textes : clés d'un questionnement du sacré

Le titre d'un roman est porteur d'une grande charge sémantique. Amin Zaoui y attache une grande importance et ce d'après ses propres déclarations à l'occasion d'interviews ou d'entretiens. Le titre en fait est à la fois un condensé de toutes les idées développées dans le texte et un élément qui ouvre sur un horizon d'attente. Le lecteur a justement affaire en premier lieu au titre avec ses fonctions apéritive, de résumé et distinctive des autres textes du thésaurus littéraire ; et en renfermant le roman, le lecteur a souvent tendance à revenir sur le titre afin de le lier au texte qu'il vient de terminer.

Au-delà du titre, les autres éléments que Gérard Genette catégorise sous l'appellation paratexte, c'est-à-dire l'ensemble des messages liés directement ou indirectement à un texte publié, émanant de l'auteur ou de l'éditeur, conditionnent aussi la lecture d'un texte. Philippe Lejeune explique que Genette « distingue les messages physiquement liés au texte lui-même, disposés à sa périphérie (titre, sous-titre, collection, graphisme de la couverture, dédicace, citations en exergue, préface, postface, page 4 de couverture, etc.), qu'il appelle péricaractère, et les messages extérieurs au livre, soit publics (interviews), soit privés (métadiscours sur l'œuvre dans des textes intimes ou des lettres), qu'il appelle épitexte. »¹²⁶

Nous pensons que les péri-textes des romans d'Amin Zaoui sont autant de clés qui ouvrent sur une problématisation, sur un questionnement du sacré. Et une petite analyse de ceux-ci nous permettra de valider la pertinence d'une telle assertion. Le premier sous-ensemble romanesque, corpus de ce chapitre analytique, est constitué en fait de six romans. Tous sont publiés chez une maison d'édition parisienne nommée Le serpent à plumes. Il s'avère que cette appellation en soi a trait au sacré dans la mesure où elle fait référence à une divinité aztèque vénérée depuis plus d'un siècle avant notre ère. Cette divinité, sur le plan symbolique, permettait d'assurer l'union entre ciel et terre. Elle rattachait donc par le serpent l'être à la terre, et rattachait par les plumes l'être au ciel. Ce qui diffère de la séparation de l'esprit et du corps dans l'acception des religions monothéistes.

¹²⁶ - LEJEUNE Philippe, Sartre et quelques autres sur son autobiographie -paratexte, documents et témoignages-, In « Pourquoi et comment Sartre a écrit Les mots », ouvrage collectif sous la direction de Michel Contat, Paris, PUF, 1996, p.145.

Amin Zaoui réactive à sa manière, et au sein même de trois de ses textes, un fond mythologique lié au serpent. En effet, Zaoui fait que son personnage principal et narrateur de surcroît du *Sommeil du mimosa* décrive des tableaux accrochés au mur de son appartement représentant des villes, des plages, des rivières, des forêts et des animaux :

Un soir, allongé sur le sofa, j'étais en train de contempler l'image du serpent. Soudain, elle s'est transformée en l'image d'une femme et, au beau matin, j'ai arraché la photo du serpent. Le premier Fékih qui m'a appris quelques sourates du livre de Dieu dans l'école coranique du hameau nous a dit que Dieu avait créé le serpent de la jambe gauche de la femme. Et ma mère...est-elle un serpent ?¹²⁷

L'on voit bien comment Zaoui à partir d'une simple figure arrive à problématiser le rapport de l'Islam avec la femme. De cette simple évocation du lien entre le serpent et la femme, c'est tout le fond mythologique lié à la genèse du monde et de la création de l'homme puis de la femme par Dieu qui est réactivé chez le lecteur. Une réactivation suscitant en fait chez lui un questionnement sur la logique de l'existence avec une touche de sentimentalisme, relevant du pathos rhétorique, avec l'évocation de la mère.

Et de même Zaoui fait que son personnage-narrateur du roman *La razzia* évoque le serpent, dans sa variante mythologique, avec des plumes, et ce en énumérant les détails non pas d'un tableau mais d'une mosaïque ornant un des murs du bordel du Lac-Duc d'Oran :

Un serpent à plumes en train d'avaler un oiseau vivant, un biset terrorisé, une perdrix cacabe, des oliviers sauvages, jasmin, chèvrefeuille, églantines, œillets, primevères, une jambe féminine nue, bien moulée, des bijoux berbères d'argent et de pierreries, un ciel bleu, un verset ou un hadith : « Dieu est beau et aime la beauté » (Allah jambiloun wa youhibou al-jamal), écrit dans une calligraphie andalouse ou baghdadi, une jarre de vin de couleur marron encadré par un quatrain du grand poète perse Omar Khayyâm.¹²⁸

De cet extrait, nous voyons bien que les détails qu'énumèrent Zaoui lient pêle-mêle le sacré au profane, le pur à l'impur, le licite à l'illicite, et dans un savant mélange

¹²⁷ - ZAOUI Amin, *Le sommeil du mimosa*, op.cit., p.11.

¹²⁸ - ZAOUI Amin, *La razzia*, op.cit., p.165.

créent chez le lecteur une désorientation quant à l'habitude de hiérarchiser verticalement les êtres et les choses en fonction de leur degré de sacralité.

Et dans son *Haras de femmes*, roman qui, rappelons-le, est dédié à la narration de la mise en place d'une nouvelle religion autour de la vraie pierre noire, Zaoui imagine un marché aux oiseaux dans la Cité d'Allah le Beau où l'on vend des serpents. Le vendeur essayait d'expliquer aux personnes attroupées autour de lui « qu'à l'origine le serpent n'était qu'un oiseau. "Aux premiers temps, dans la nuit des temps... le serpent possédait, comme l'oiseau, des plumes et des ailes" dit le vendeur »¹²⁹. Propos qui font donc penser que Zaoui adhère à la théorie darwinienne de l'évolution des espèces et que le serpent à plumes n'est en fait que la résultante d'un état intermédiaire qui va de l'oiseau vers le serpent. Ce qui en soi est profanateur de l'entreprise divine de création du monde et des êtres vivants.

Les deux premiers romans de ce sous-ensemble sont réunis dans un même livre, constituant ainsi un diptyque, et portent les titres de : *Sommeil du mimosa* et *Sonate des loups*. Si l'on s'attarde sur le premier titre, *Sommeil du mimosa*, nous nous rendons compte que Zaoui lie une qualité propre aux êtres vivants dotés d'une conscience à une plante, le mimosa, car le sommeil par définition est une suspension périodique de la vie consciente. Ce procédé relèverait donc d'un emploi figuratif dans le sens d'«état de ce qui est provisoirement inactif»¹³⁰. Or le mimosa est une plante aux fleurs jaunes que l'on retrouve sur les côtes méditerranéennes, et nommée ainsi du fait qu'elle soit sensitive, se rétractant au frôlement, de façon à presque mimer des mouvements. Nous pensons que Zaoui a formé son titre en partant de cette caractéristique afin de pouvoir figurer cette plante en une femme endormie qui réagit au touché. Quoiqu'il faudrait ne pas perdre de vue que cette plante est hermaphrodite, autogame. Même sur le plan linguistique, le mot mimosa était féminin jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle en raison de sa terminaison en -a. Ce caractère ambivalent en matière de genre, de sexualité, ne pourrait échapper à Zaoui qui comme on le verra consacre des pans entiers de certains textes à l'évocation de l'hermaphrodisme. Ce qui lie cela à la sacralité des rapports sexuels assurant la fécondation et par là, la reproduction de l'espèce par la reproduction, comme on l'a vu en évoquant la sexualité en Islam, de l'acte créateur divin.

¹²⁹ - ZAOUI Amin, *Haras de femmes*, op.cit., p. 110.

¹³⁰ - Dictionnaire de langue française Le Petit Robert, entrée [Sommeil], 2009.

Et Zaoui évoque à maintes reprises le mimosa dans ses textes, comme dans *La Razzia* où un des personnages est en quête d'une terre « où l'on puisse sentir le parfum du mimosa bônois »¹³¹ et qui sur un ton testamentaire enjoint ses interlocuteurs que « si vous ne trouvez pas le lieu convenable pour m'enterrer, un pays de mimosa, de mélodies de luth andalou et de chants berbères, enterrez-moi sur le dos de ce cheval. Faites sur moi la prière des morts et libérez mon cheval. Ma montée emmènera ma dépouille vers la source du soleil, là où il fallait l'enterrer »¹³². Ou encore dans *Sonate des loups* où il évoque son exil forcé qui fait perdre le sommeil au mimosa¹³³. Zaoui raconte d'ailleurs dans ce roman l'histoire du sommeil d'une princesse chinoise métamorphosée en mimosa après avoir découvert la soie :

Il était une fois, au premier temps du monde, une princesse chinoise assise au pied d'un mûrier, un cocon tomba dans sa tasse de thé Manhattan qu'elle était en train de boire. Prenant entre ses doigts la petite boule, la princesse en tira un fil d'une extraordinaire douceur... la soie est née... et la princesse fut métamorphosée en mimosa...¹³⁴

De cette histoire, le titre liant le sommeil au mimosa s'explique du fait que cette plante n'est en fait, selon la légende, qu'une femme métamorphosée. Cette princesse chinoise endormie expliquerait le caractère sensitif du mimosa. Cette princesse pourrait donc se réveiller, elle qui a subi cette métamorphose après sa découverte de la soie. Ce qui nous renvoie à un autre titre de Zaoui datant de la même période mais de langue arabe : *Se réveille la soie*. Et symboliquement, le mimosa désigne la force féminine en latence cachée sous des apparences extérieures de faiblesse et de soumission.

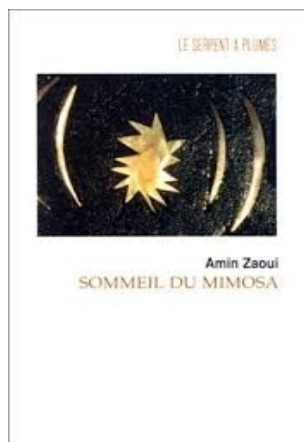
Toujours dans ce roman, *Sommeil du mimosa*, l'image qui orne la couverture représente une fleur de mimosa entrouverte sur un fond noir. Ceci rapproche cette image de la représentation d'un tourbillon d'étoiles célestes convergeant sur un point nodal, le centre de l'univers. Et nous avons vu que les tours du derviche dans la mystique soufie ou les tours autour de la Kaaba des hadjis est une manière de reproduire ce mouvement de l'univers autour d'un centre :

¹³¹ - ZAOUÏ Amin, *La Razzia*, Paris, Le serpent à plumes, 1999, p. 52.

¹³² - Ibid., p. 65.

¹³³ - Cf. ZAOUÏ Amin, *Sonate des loups*, Paris, Le serpent à plumes, 1998, p. 144.

¹³⁴ - Ibid., p. 105.



Le deuxième roman qui forme avec le premier un diptyque s'intitule Sonate des loups. Cette évocation d'une forme musicale classique et occidentale qu'est la sonate soutenue par un personnage portant le nom de Bakh, en référence à Jean-Sébastien Bach, est une manière d'accentuer sur le caractère enchanteur, envouteur des prêches des imams intégristes qui nourrissent le terreau de la violence terroriste. Prêches diffusés par des hauts parleurs, du haut des minarets des mosquées des villes et des villages :

Les minarets bavards ! [...]
Les minarets d'Allah parlent trop ces jours-ci.
Les minarets hurlent comme des loups !
Un hurlement de rage.¹³⁵

Et Amin Zaoui n'est pas le seul écrivain algérien à avoir exploité la charge symbolique que véhicule le loup, à ne citer que Yasmina Khadra. Cet animal sauvage, indomptable, féroce, sanguinaire, vivant au sein d'une meute et agissant par attaque surprise, souvent la nuit, et connu pour ses hurlements, représenterait le mieux le terroriste algérien de ces années noires. Et cet animal est cité dans le Coran comme celui qui a dévoré le prophète Joseph tandis qu'en réalité, c'était ses frères de sang qui avaient maculé sa chemise de sang afin de faire croire à sa mort.

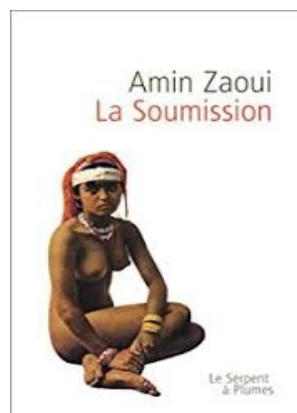
Zaoui donc, avec le choix de ce titre, souligne le double effet du discours religieux de l'époque, inscrit dans une ambivalence entre un mouvement d'attraction des uns et de répulsions des autres. Et c'est la parole divine et les dires du prophète qui sont

¹³⁵ - ZAOUI Amin, Sonate des loups, op.cit., pp. 81-83.

exploités afin d'atteindre ces effets avec un échafaudage argumentaire que dénonce en fait notre auteur.

Et toujours dans ce même esprit, Amin Zaoui intitule son troisième roman de langue française *La soumission*. Comme nous l'avons vu dans le chapitre consacré à la synthèse de l'œuvre de notre auteur, ce roman porte sur le thème de la soumission des enfants à leurs parents, des femmes à leurs maris... et au-delà, des êtres humains à Dieu. Et c'est ce même échafaudage argumentaire basé sur le Coran et les hadiths que dénonce Zaoui par ce texte. On y reviendra plus loin.

La couverture de la première édition originale de ce roman met en avant la photo d'une jeune femme nue, à la tête voilée, au cou orné d'un collier, recroquevillée sur elle-même, ses mains attrapant ses pieds. Pour nous cette image figure la soumission de la femme depuis sa naissance avec cette position presque fœtale, cette nudité et cet âge précoce. Une soumission qui transparait par les seuls éléments d'ordre culturel qui se surajoutent au corps nu : le collier qui entoure le cou de la jeune femme comme le ferait toute corde pour attacher quelqu'un et le priver de la liberté de mouvement ; les bracelets autour des poignets qui figurent presque des attaches liant les mains aux pieds ; le foulard qui couvre la tête avec une pièce rouge voilant les cheveux et un bandeau blanc entourant le front. Le choix de cette image, accolée au nom de notre auteur et du titre du roman, instaure un horizon d'attente chez le lecteur occidental en attisant sa curiosité par la réactivation de certains clichés. Pour nous, la sacralité de la femme musulmane est ici profanée par la mise en avant de sa nudité, par la représentation de sa soumission à la nécessité de porter le voile, et par la suggestion d'un état d'emprisonnement :



Le titre choisi aussi par Zaoui synthétiserait en soi ce questionnement sur la nécessité de se soumettre à une puissance sacrée d'autant plus que si l'on revient à l'étymologie du mot « islam », de la racine « slm » qui veut dire paix, et que l'on retrouve dans le mot hébreu « shalom » et son équivalent arabe « salam », l'usage fait que le mot est plutôt interprété dans le sens de soumission à Dieu. Et la soumission n'est autre que l'« état d'une personne qui se soumet à une puissance autoritaire »¹³⁶. Et c'est justement cet autoritarisme que met en évidence Zaoui par ce roman et qui de ce fait profane la personne divine qui a instauré les lois qui régissent et conditionnent la vie des humains.

Le quatrième roman de langue française de Zaoui porte le titre de Razzia. Si l'on revient à l'étymologie du mot, la razzia vient du mot arabe algérien rhâzya, qui lui vient du mot arabe classique rhazâwa. Dans cette dernière, le mot réfère à une bataille, à un combat livré. Il désigne d'ailleurs les différentes batailles menées par le prophète lui-même comme celle Badr ou Ohod. Le français en récupérant ce mot lui a inculqué une charge sémantique négative dans le sens qu'il désigne l'« attaque qu'une troupe de pillard lance contre une tribu, une oasis, une bourgade, afin d'enlever les troupeaux, les récoltes, etc. »¹³⁷.

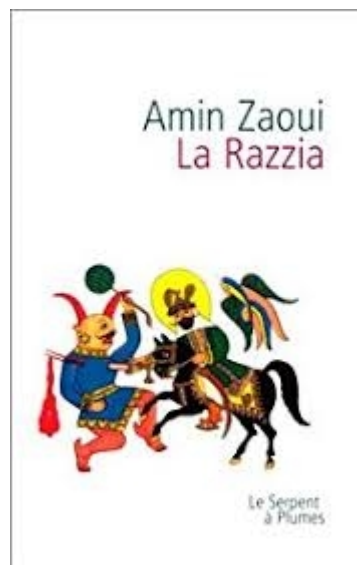
Et ce transfert de sens d'une position positive, celle d'une bataille qui s'inscrit dans l'art de la guerre, au service d'une noble cause, dans le cadre de la guerre sainte, vers une position négative de rafle mesquine d'une bande de pillard sur une population démunie, est désacralisant en soi. Le prophète de l'Islam n'a pas seulement été un homme prêchant la parole divine mais il a aussi été un guerrier, un fin stratège et un général meneur d'hommes et ce jusqu'à la reconquête de la Mecque. Toutes les batailles menées sont désignées en arabe par le mot razzia. Et l'usage de ce terme par Amin Zaoui, pour titrer un roman en français, pour un lecteur français, réactive tous les clichés négatifs emmagasinés chez ce dernier et que le contexte de la publication accentue.

Clichés que suggère d'ailleurs la photo de la couverture de l'édition originale du roman et qui représente un cavalier musulman qui du haut de sa belle monture

¹³⁶ - Dictionnaire de langue française Le Petit Robert, entrée [Soumission], 2009. Souligné par nous.

¹³⁷ - Ibid., entrée [Razzia].

transperce de son glaive un soldat. Le sacré est ici suggéré dans une représentation binaire avec à droite, un combattant de Dieu dont le blanc du voile qui couvre son cou contraste avec le noir de sa barbe, avec un halo de lumière qui entoure sa tête et un oiseau édénique qui vole juste au-dessus de lui dans une posture qui suggère la montée vers le ciel, siège du paradis. Le glaive de ce cavalier est à double pointe comme celui d'Ali, gendre et cousin du prophète. Et à gauche, un soldat chauve, un moustachu sans barbe, à mi-chemin entre homme et animal du fait qu'il a deux cornes au-dessus du crâne et des pieds de chèvres avec deux petites excroissances à l'arrière du pied. Ces cornes et ces pieds sont peints en rouges en référence au diable. Un rouge rappelé par le sang qui se déverse de l'épée qui a transpercé le corps de ce mécréant comme le suggère sa représentation :

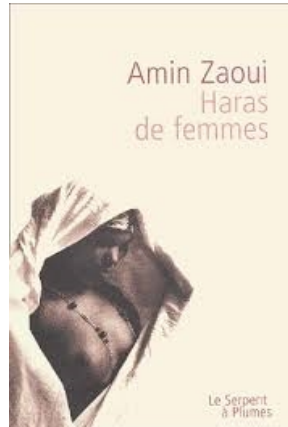


Il faut dire que Zaoui n'est pas le seul à faire d'une certaine manière le procès du Djihad en Islam. Maârrouf Elroussafi dans son ouvrage La personnalité Mahométane développe la même thèse qui stipulerait que les batailles menées par le prophète étaient offensives plus que défensives, et le butin était pour beaucoup le moteur motivant les troupes. Une logique qui en soi fait passer ces batailles en razzias quoique pour nous tout est à nuancer en fonction de la véracité des sources et des normes tacites qui régissaient les conflits armés qui ne peuvent correspondre à ceux de nos jours.

L'avant dernier roman de cet ensemble romanesque publié et diffusé hors des frontières algériennes porte le titre qui déstabiliserait plus d'un : Haras de femmes. Le roman en soi est déstabilisant avec sa trame narrative mettant en scène la naissance d'une nouvelle religion autour de la vraie pierre noire : la religion du vagin. Ce que nous avons développé dans le précédent chapitre. Quant au titre, réunir des femmes dans ce lieu qui par définition est « destiné à la reproduction de l'espèce chevaline, à l'amélioration des races de chevaux par la sélection des étalons »¹³⁸ est profanateur de la sacralité de ce deuxième sexe. Nous pensons que Zaoui choque pour que son propos soit plus percutant. Par ce titre, il questionne la sacralité de la femme qui selon lui n'est considérée que comme une matrice reproductrice de l'espèce. Quoique comme nous l'avons vu, l'haras de femmes qu'il imagine est destiné au contraire à l'extermination de ces rebelles par leur extinction car elles ont les sexes cousus afin d'annuler tout rapport géniteur. Ces douze cents femmes qui formaient l'armée féminine menée par Balkis étaient donc condamnées à rester emprisonnées dans cet anti-haras en fait car elles ne devaient avoir de progénitures. Celles par contre qui auront atteint la ménopause seront libérées sans encombre car nul besoin de les priver de leur liberté.

Amin Zaoui par cette trame romanesque et par ce titre profane la sacralité de la femme dans la culture arabo-musulmane et ceci en pointant du doigt sa soumission à la noble mission de donner la vie. Zaoui fait de son haras de femmes selon nous un anti-harem d'autant plus que nul homme n'en fait partie. Et cette soumission de la femme à la nécessité de faire don de son corps à l'homme transparait aussi dans la couverture de la première édition de ce roman où une femme à moitié nue se détache du blanc immaculé du voile qui la couvre, l'on suppose, de la tête au pied. Une femme réduite donc à n'être qu'un corps qui doit être caché au risque de semer le trouble autour d'elle. Accolée au titre qui connote aussi une destitution du statut humain de la femme en la réduisant en une bête manipulée afin d'obtenir une race pure, cette image résume toute la problématisation du statut de la femme en Islam que Zaoui veut questionner :

¹³⁸ - Ibid., entrée [Haras].



Le dernier roman de cette série romanesque s'intitule Les gens du parfum. Une manière pour Zaoui de questionner ce que le prophète de l'Islam affectionnait le plus après les femmes et les chevaux : les parfums. Et ces habitants du village de Rayhana ou Nedroma embaumaient leurs intérieurs de l'odeur des bâtonnets d'encens qu'ils allumaient afin de mesurer la durée du plaisir charnel. Et c'est encore une fois la femme qui est pointée du doigt car c'est elle qui assure la perpétuation de cette habitude d'allumer de l'encens au début de chaque rapport sexuel. La femme que l'on retrouve dans tous les interstices textuels d'Amin Zaoui. Ce qui transparait dans la couverture de l'édition originale de ce roman où une femme, la tête couverte mais avec l'apparat de la quotidienneté des femmes musulmanes de l'époque, joue nonchalamment avec une gazelle, la reine du désert. Tout un symbole car cet animal tenait chez les arabes une place particulière de par sa noblesse et sa beauté, son agilité et sa fragilité... :



Avec le choix de ce titre, Amin Zaoui met avant l'idée de communauté annihilant les individualités qui caractérisait la société arabo-musulmane de l'époque. En usant du terme Gens, une certaine indétermination s'instaure créant un effet de généralisation sur l'ensemble de la communauté de ce raffinement et de cette quête d'esthétique dans la vie la plus intime. Nous avons d'ailleurs vu ce que l'imaginaire arabo-musulman recèle en son sein en rapport avec la beauté dans toutes ses formes.

Structures des romans et sacré

Après les péri-textes, nous allons nous tourner vers la structuration des romans de Zaoui avec une division en chapitres, portant souvent des titres qui prolongent le questionnement du sacré qu'assurent les titres des romans en soi, avec des citations mises en exergues ou des dédicaces qui peuvent éclairer certains pans de la poétique de la profanation du sacré chez Amin Zaoui.

En exergue du premier chapitre du roman *Sommeil du mimosa*, Amin Zaoui met une citation attribuée à une personne répondant aux initiales M. B. : « Avec l'enfer nous devons fabriquer le paradis ». L'on voit bien l'usage de termes appartenant au champ lexical du sacré, avec une volonté de défendre l'idée de la liberté suprême de l'homme, qui pourrait donc dépasser sa condition existentielle, en surpassant les affres de la vie et en confectionnant son propre paradis, un « paradis artificiel » à la Baudelaire.

Zaoui titre le quatrième chapitre de ce roman *Prière du voyageur*. Mais en lisant le chapitre, le lecteur se heurte à une déliaison totale entre le titre et son contenu. La liaison serait à notre avis à chercher dans la vie même de Zaoui qui est en exil, en voyage forcé loin de sa terre natale. Et la prière du voyageur est une prière allégée, si l'on peut dire, adaptée aux affres et aléas de la route. Quoique Zaoui représente au sein du chapitre portant ce titre désignant la prière sacrée qui ponctue la vie du musulman même en plein voyage, Mehdi s'abreuvant de vin et convoitant Racha sa voisine et sa fille ainée. Et Zaoui trouve dans ce chapitre un malin plaisir à créer une confusion entre lui-même et son personnage en représentant ce dernier né à Msirda où Ibn Khaldoun rédigea une partie de ses prolégomènes.

Le cinquième chapitre, Zaoui l'intitule en reprenant Louis Aragon, *Mentir vrai*. La réunion de ces deux termes contradictoires relevant aussi du champ lexical du sacré, renseigne sur la volonté de notre auteur à défendre la liberté de l'écrivain à produire de la fiction, une sorte de mensonge, mais qui a un ancrage dans la réalité et une visée de dire la vérité de la vie. Ce qui en fait nous renvoie au titre de son premier roman de langue française publié en Algérie : *Festin de mensonges*. En d'autres termes, la littérature ne serait qu'un amas de mensonges que l'on déguste malgré le caractère illicite du mensonge pour tout musulman. Ce que dénote clairement ces versets

coraniques : « (224) Et quant aux poètes, ce sont les égarés qui les suivent (225) Ne vois-tu pas qu'ils divagent dans chaque vallée (226) et qu'ils disent ce qu'ils ne font pas ? »¹³⁹

En exergue du septième chapitre de *Sommeil du mimosa*, Zaoui met en avant la question suivante : « Et jusqu'à quand vivra ce mort mal enterré ? »¹⁴⁰. Il joue, comme c'est souvent le cas, de l'effet que produit chez le lecteur la réunion de termes contraires, ce qui souligne en fait plus les nuances de sens. A la lecture d'une telle interrogation mise en exergue d'un chapitre, l'on ne peut que se questionner sur la pertinence de la logique qui fait que l'on voudrait savoir la durée de la vie d'un mort et ce même si celui-ci est mal-enterré. Et c'est seulement en liant cette interrogation au sacré et à ses structures en Islam que le brouillard se dissipe laissant place à la croyance en une vie intermédiaire, dans la tombe, en l'attente du jugement dernier. Zaoui profane cette croyance en semant le doute et ce en problématisant le cas d'un mal enterré. Et Zaoui évoque souvent cette vie dans cet entre-deux que l'islam qualifie de *Barzakh* (le nom de la maison d'édition algérienne qui publie ses romans) comme dans cet extrait : « Le cordonnier juif disait qu'il y a de très beaux cimetières qui donnent l'envie et le plaisir de mourir »¹⁴¹.

Le huitième et dernier chapitre de ce premier roman de graphie française de Zaoui s'intitule : « Cheval...Totem ! ». Et d'ailleurs le roman en soi se termine par le fait que Mehdi afin de fuir la mort, qui en fait l'a déjà happé, enfourche son cheval dont il a fait son totem. Zaoui ici nous renvoie à la fois à ce que Durkheim considère comme la forme la plus élémentaire de la religion, à savoir le totémisme ; et nous renvoie au prophète Mohammed qui affectionnait au plus haut point le cheval. Et cette phrase qui signe la tombée de rideau des péripéties du *Sommeil du mimosa* jette en fait un pont transtextuel avec ses romans *La Razzia* et *Haras de femmes*. Ceci du fait que dans ces deux romans, Zaoui disserte en quelque sorte sur la sacralité du cheval dans l'imaginaire arabo-musulman d'autant plus que dans *La Razzia*, il représente un chantier de fouilles archéologiques où l'on découvre les ossements d'un musulman

¹³⁹ - Sourate "Les poètes", Essai de traduction du Coran, Beyrouth, Dar El-Fikr, 2006, p.517.

¹⁴⁰ - ZAOUI Amin, *Sommeil du mimosa*, Paris, Le serpent à plumes, 1998, p. 55.

¹⁴¹ - Ibid., p. 67.

enterré avec sa monture. Malek Chebel¹⁴² atteste aussi le fait que les arabo-musulmans accordent un respect sans mesure à cet animal encensé dans le Coran et par le prophète. Al-Tabari cite d'ailleurs les noms des sept chevaux que possédait l'apôtre de Dieu : Sakb, Mortadjiz, Lizâz, La'hif, Zharib, Ward, Ya'soub. Ceci va sans compter le cheval fabuleux nommé Al-Bouraq qui a transporté notre prophète au ciel.

La Soumission, paru la même année que *Sommeil du mimosa* et *Sonate des loups*, s'ouvre par une dédicace adressée à Rabia, épouse de notre auteur, et à ses enfants Lina, Iliès et Hazar. Zaoui leur déclare que cet exil qu'ils sont en train de subir est une longue insomnie, contrastant par ces propos avec le sommeil du mimosa qui symboliquement représente la force qui se cache derrière une fragilité apparente.

Ce roman est divisé en vingt-deux chapitres portant chacun un titre distinct. Nous nous contenterons d'analyser les titres porteurs d'une profanation du sacré tel celui du dixième chapitre : *Huitième ciel*. Ce titre est en fait, comme mentionné dans le précédent chapitre, une reprise du titre du roman de notre auteur en langue arabe brûlé sur les places publiques de Béchar et de Sidi Bel Abbès. Il est profanateur par sa simple suggestion d'un ciel qui se surajoute aux sept ciels énumérés dans les textes sacrés de toutes les religions monothéistes. Métaphoriquement, il représenterait le point culminant, le sommet de toute chose.

Et les titres des chapitres de *La soumission*, réunis dans une table des matières en fin de volume, représentent en quelque sorte le parcours rédempteur, le chemin de la félicité. Le roman s'ouvre par un « kane ya ma kane », littéralement « il était une fois », instaurant une scénographie que nous aborderons plus loin. Suit un deuxième chapitre qui porte un titre aux allures d'une sentence proverbiale : « On ne peut grimper que si on a gringolé jusqu'au fond ». Et ce fond est représenté dans les titres des chapitres qui suivent comme si nous suivions une personne qui déchiffre les « signes de sable » qui le mènent aux « failles » qui ouvrent sur l'« abîme ». Après le « frisson » qui donne la « canicule glaciale », cette personne atteint enfin ce « huitième ciel », avec « liesse », car « la tombe finit toujours par avoir raison », et le « sucre d'agonie » l'aidera à colmater sa « plaie vivante ». En suivant le prophète qui « prenait le lit d'Aïcha pour

¹⁴² - Cf. CHEBEL Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans*, Paris, Albin Michel, 1995.

qibla de sa prière », il pourra aussi accomplir « la prière du désir », lui amoureux des « yeux de Tin-Hinane, princesse targuie ». Tout est alors possible, même un « œuf du coq », une « lune carrée » du haut de ce « huitième ciel », celui pour Zaoui des poètes et celui du plus haut degré de plaisir.

Ce qui pourrait nous reconforter dans cette manière de traiter ces titres c'est leurs déliaisons avec les contenus narratifs des chapitres qui leurs sont dévolus. D'autant plus qu'à mi-chemin, au onzième chapitre sur les vingt-deux que compte ce roman, portant le titre de « Liesse », Zaoui met en exergue le dire du prophète Mohammed, en français puis en arabe, que voici : « On m'a fait aimer en ce bas-monde les parfums et les femmes »¹⁴³. Amin Zaoui pointe du doigt par ce dire le fait que le prophète ne s'attachait nullement qu'au culte afin de mériter dans l'au-delà le paradis. Il avait aussi des penchants pour les plaisirs du bas-monde, en particulier les parfums et les femmes. Zaoui développe dans ce roman, comme nous l'avons évoqué dans le précédent chapitre, toute une batterie de récits qui traitent des femmes du prophète, en particuliers Aïcha et Zayneb. Et Zaoui le fait avec une tendance à la profanation de la sacralité de la personne du prophète. Ce qui sera analysé par la suite.

La razzia s'ouvre aussi par une dédicace signée Amin et qui fait en quelque sorte écho au dire du prophète que nous venons d'aborder : « Ouvrez mon cœur, vous trouverez Rabia et Oran, une femme et une ville ». Ce roman est structuré avec une division en chapitres au nombre de vingt-cinq. Chaque chapitre porte un titre sauf le cinquième qui s'ouvre par une citation d'Anna Gréki, présentée par une note en bas de page de Zaoui comme la poétesse de la résistance algérienne contre la colonisation française : « La faiblesse de beaucoup d'hommes est qu'ils ne savent devenir ni une pierre ni un arbre ». Une citation qui selon nous porte sur la croyance en une possible réincarnation de l'être et que pour Gréki, le meilleur serait de devenir une pierre ou un arbre. D'ailleurs Gilbert Durand, Mircea Eliade ou même Durkheim évoquent dans leurs travaux la sacralité dans les sociétés humaines de certaines pierres ou de certains arbres. Il nous suffira de citer la Pierre Noire pour les musulmans.

¹⁴³ - ZAOUÏ Amin, *La soumission*, op.cit., p. 93.

Les titres des chapitres qui forment *La razzia* sont dans l'orbite du sacré de par l'usage d'une série de mots appartenant à son champ lexical comme : « Seuls les morts sont capable de garder leur cimetièrre », « la pomme céleste », « le mort heureux », « Gog et Magog », « Dans la salle de prière du bordel », « islamisation du bordel », « la lapidation » ... Et comme pour les précédents romans, nous remarquons une déliaison entre les titres des chapitres et leurs contenus. Des titres qui sont réunis dans une table des matières à la fin du roman créant un effet annonciateur d'un parcours de sens, d'une logique du propos, d'un horizon d'attente.

Nous pensons d'ailleurs que ce procédé fait partie de sa poétique de profanation du sacré. Zaoui réactive en fait tout un fond lié à l'imaginaire arabo-musulman par petites touches, en distillant au lecteur une série de termes et de thèmes en rapport au sacré. Mais le lecteur se retrouve vite désespéré par un contenu romanesque loin de l'horizon d'attente que lui dicte le titre. Celui-ci devient selon nous un des repères d'une lecture au second degré, au niveau figuratif, d'un texte si l'on peut dire parallèle. Zaoui sous forme de titres évoque dans *La razzia* une supposée « langue des oiseux » qui contraste avec le « silence d'une joie ensevelie » au bord du « précipice d'une femme solaire ». Il faudrait alors savoir « écouter le vin » et le temps d'une « sieste », « quand les mots s'endorment (enregistrer) leurs rêves » ...

Il est de même dans le prochain roman, *Haras de femmes*, où Zaoui opte pour une structuration en chapitres, nommés sonates et numérotés en chiffres romains, au nombre de dix-huit. Il échafaude ainsi un pont trans-artistique reliant une expression littéraire et une expression musicale. Et chaque sonate porte un titre suggérant un traitement esthétique du sacré comme : « Eunuque », « Prophète du désert », « Prière du voyageur seul », « La Cité d'Allah le Beau », « Le marché des abeilles », « La guerre des femmes », « La prière de l'irrigation » Celui qui consulte la table des matières ne peut que se construire une idée sur le roman qu'il tient en main. Une idée qui différerait d'un lecteur à un autre mais qui ne sortirait pas du cercle sémantique du sacré car tous les titres sont autant de points dont la réunion forme ce cercle. Des titres évoquant donc un prophète, dans le désert, dans une cité, celle d'Allah le Beau, avec un marché des abeilles et une supposée guerre des femmes. Tout suggère que le roman traite de l'Islam, religion d'Allah qui se qualifie de Beau et dont le Coran contient une sourate des abeilles et une autre des femmes. Un culte dont le pilier est la prière comme

celle du voyageur et celle de l'irrigation, prières évoquées sous forme de titre de chapitres par notre auteur.

Le roman s'ouvre aussi par une dédicace de l'auteur à sa mère, Hajja Rabha, qu'il qualifie de premier maître. Et l'on a évoqué plus haut le rôle joué par la mère de Zaoui dans la formation de l'écrivain qu'il est devenu. Elle qui lui racontait dans sa langue berbère des histoires qui dans leurs formes et leurs contenus s'apparenteraient aux contes populaires oraux mais qui selon nous ont forgé Zaoui le romancier. D'ailleurs, nous pensons de plus en plus que Zaoui pratique non pas un nouveau roman à la Robbe-Grillet mais un roman-contes structuré en tiroirs qui ouvrent sur une série de récits secondaires dont le lien est assuré par les personnages qui se meuvent dans un espace-temps.

Et Zaoui entame son texte intitulé Haras de femmes, un titre assez provoquant et qui porte atteinte à la femme en quelque sorte de par le monde animalier qu'il suggère, par une citation mise en exergue mais sans référence : « La femme n'est qu'une démangeaison désopilante et délassante. Plus tu la grattes, plus elle t'irrite. Et plus elle t'irrite et plus tu la grattes... Et c'est justement dans cette irritation que sommeillent sa fascination, son attrait et son ensorcellement ». Et en ouverture du premier chapitre, la femme est encore évoquée avec la mise en exergue en arabe et en français d'un dire du prophète dont la véracité n'est nullement attestée et l'interprétation nullement fixée : « Trois choses infectent la prière dès qu'elles séparent le prieur de la Kaaba : un chien, un âne ou une femme ». Un autre dire du prophète est mis en exergue de la neuvième sonate : « Les femmes sont des êtres à qui la raison et la piété font défaut ». Ce qui dénote une volonté de notre auteur à mettre en avant le statut de la femme dans la religion musulmane, lui qui propose dans ce roman une nouvelle religion où c'est la femme qui est vénérée. Quoique cette nouvelle religion est celle du plaisir et du désir autour du vagin. Assez réducteur à notre sens !

Zaoui continue à évoquer une certaine vision de la femme qu'il attribue, à notre avis, à la culture et l'imaginaire arabo-musulmans avec une citation de l'écrivain somalien Nuruddin Farah : « Un homme a besoin d'une femme qu'il puisse gruger, à qui il puisse mentir, avec qui il puisse coucher ». En fait, tout le roman est dédié à la femme qui assume sa nature existentielle et qui n'a pas honte de son corps ni de sa

nature psychologique profonde. La jalousie la meuve jusqu'à faire la guerre. Elle est même « dévoreuse du foie humain cru » comme Hind qui dévora le foie cru de l'oncle du prophète, Hamza. Dans ce roman, certains titres suggèrent une quête du plaisir assumée, en pistant le « parfum du mâle » et en usant d'un « appât » pour le chasser afin d'atteindre, tel un « papillon » qui vole, l'« extase ».

Le cinquième et dernier roman de cet ensemble constitué des publications de Zaoui extra-muros, *Les gens du parfum*, s'ouvre par une dédicace à son épouse Rabia. Et comme les précédents romans, une division en chapitres, au nombre de onze, avec des titres évocateurs d'un traitement profanateur de la sexualité. Celle-ci que nous avons abordée plus haut et qui constitue une des composantes de l'imaginaire arabo-musulman. Zaoui trace avec les titres, réunis aussi dans une table des matières, un parcours de lecture en chantant les « délices d'une chaire tiède », en encensant l'« éloquence du coït », en exaltant le « parfum du péché », avec « la favorite » ou avec les « femmes de la sieste ». Un roman qui représente les « songes d'un papillon », « le corbeau blanc », le « vendeur d'ombres », « le premier sel », un monde fantastique où l'amour se mesure par des bâtonnets d'encens qui se consomment par le feu exaltant un parfum qui attisent le feu du désir.

Et Zaoui met justement en exergue de son premier chapitre intitulé « le parfum du péché » une citation d'un religieux chrétien, qui a marqué à jamais de son empreinte le catholicisme, Saint-Augustin : « La seule mesure de l'amour et d'aimer sans mesure ».

Zaoui continue à explorer les facettes les plus tabous, les plus déviationnistes en matière de sexualité en consacrant tout un chapitre à l'hermaphrodite, cet entre-deux générique. Et dans ce roman, la question juive est aussi abordée avec un chapitre intitulé « la calotte », un des signes distinctifs de cette communauté religieuse.

Scènes d'une énonciation profanatrice

Chaque acte d'énonciation implique, selon les tenants de l'Analyse du Discours, la réflexivité de certaines coordonnées de l'activité discursive : les coordonnées personnelles, temporelles et spatiales. La littérature, selon Dominique Maingueneau, n'échappe pas à cela et implique ainsi une scène d'énonciation dont les coordonnées permettent de répondre aux questions : qui parle, à qui, où et quand ? Une scène d'énonciation qui peut être analysée en trois scènes distinctes :

- La scène englobante qui correspond au type de discours pratiqué. Par exemple, Maingueneau explique que pour pouvoir interpréter un tract dans la rue, le destinataire doit d'abord identifier s'il relève du discours politique, religieux, publicitaire...
- La scène générique qui désigne le genre spécifique auquel correspond l'énoncé. Le discours littéraire par exemple est la scène englobante d'un énoncé, d'où l'on peut soustraire une scène générique en fonction du genre littéraire auquel correspond cet énoncé : roman, drame, sonnet, tragédie, épopée... La scène générique fixe de ce fait, pour l'énoncé littéraire, un système prévisionnel chez le lecteur. Système qui depuis les travaux de H.R. Jauss se nomme « horizon d'attente ».
- La scénographie n'est pas prescrite par le type ou le genre de discours mais construite par le discours même. Maingueneau donne pour exemple les dix premières Provinciales (1656) de Blaise Pascal qui se présentent comme une série de lettres adressées à un ami ; mais sont en fait des libelles (scène générique) religieux (scène englobante) : « cette scène épistolaire est la scénographie construite par le texte »¹⁴⁴. De même Maingueneau explicite qu'un texte romanesque peut s'énoncer dans certains cas à travers la scénographie du journal intime, du récit de voyage ou, comme dans le cas des Provinciales, de l'échange épistolaire.

¹⁴⁴ - MAINGUENEAU Dominique, [article] « Scène d'énonciation », dans Charaudeau (Patrick) & Maingueneau (Dominique) (dir.), Dictionnaire d'analyse du discours, op.cit., p. 515.

Les scènes englobante et générique qui constituent le cadre de l'énonciation sont en fait, toujours selon Maingueneau, reléguées au second plan puisque le lecteur a affaire directement à la scénographie du texte. C'est alors « dans la scénographie, à la fois condition et produit de l'œuvre, à la fois "dans" l'œuvre et ce qui la porte, que se valident les statuts d'énonciateur et de co-énonciateur, mais aussi l'espace (topographie) et le temps (chronographie) à partir desquels se développe l'énonciation »¹⁴⁵.

Amin Zaoui, comme déjà mentionné, est essentiellement un romancier. Ses textes s'inscrivent forcément au sein du discours littéraire dans la catégorie du roman. Mais leurs scénographies sont tout autres. Il faut d'abord souligner l'usage d'une narration à la première personne dans tous les romans de ce premier sous-ensemble. Usage qui se superpose à une narration déléguée au personnage principal, masculin dans tous les romans, sauf pour Haras de femmes. Pratique qui crée en fait une distanciation entre l'auteur et son discours. Une distanciation qui implique une non-responsabilité quant aux propos proférés car assumés par un personnage de fiction. Le lecteur tend par cela à mettre au second plan Zaoui dont le nom est en fait relégué au hors texte au niveau de la couverture du livre :

Je me suis rendu compte que je parlais du pèlerin et son ânesse comme si c'était moi, comme si c'était ma vie ou mon expérience. J'ai appris cette manière nostalgique de narration de ma mère qui ne parlait que le berbère.¹⁴⁶

Ceci d'un côté, et de l'autre nous avons l'impression en lisant Zaoui qu'il nous propose un texte apparenté génériquement plus à un texte de la tradition littéraire arabe qu'au roman moderne. En fait nous sentons que Zaoui nous propose un texte à thèse soutenue par une fiction dont le mode narratif est très proche des Mille et une nuits avec des récits à tiroirs. Ce qui transparait dans le passage ci-dessous et qui nous reconforte quelque peu dans nos interprétations : « Ce soir, je vais raconter l'histoire de l'ânesse pèlerine et de son maître "El-Hadj" à Soha : elle adore les contes orientaux. Pour fasciner Soha, j'y mettrai mes capacités de rêveries et mon génie du mensonge »¹⁴⁷.

¹⁴⁵ - MAINGUENEAU Dominique, Le discours littéraire, op.cit., p.192.

¹⁴⁶ - ZAOUÏ Amin, Sommeil du mimosa, op.cit., p.32.

¹⁴⁷ - Ibid., p. 31.

Dès l'incipit du *Sommeil du mimosa*, Zaoui instaure un pacte de lecture autofictionnel en ces termes : « Et enfin, je me libère de mon complexe. Je me raconte. Comme le griot sur la place publique, j'ouvre les sept portes de mon cœur aux quatre vents. Mentir vrai »¹⁴⁸. Et le sacré n'est jamais très loin car Zaoui emprunte à la tradition des orateurs arabo-musulmans d'entamer leurs propos en invoquant le créateur. Donc Zaoui pour entamer son récit fictionnel qui s'apparente plus au mensonge qu'à la vérité use de cette formule : « Enfin ! Avec l'aide de Dieu le tout puissant, je me jette dans le feu ! Le feu de la narration ! »¹⁴⁹. Mais par cette simple invocation, Zaoui profane la sacralité divine qui ne peut aider ni à mentir-vrai ni à se jeter même métaphoriquement dans le feu. En fait Zaoui cumule avec cette simple formule une série d'actes implicites prohibés par l'Islam : préférer des mensonges, se suicider en se jetant dans le feu, feu qui représente un instrument de châtement divin, et implorer l'aide de Dieu pour arriver à ces fins. Une aide que Zaoui par l'intermédiaire de son personnage-narrateur implore à nouveau comme suit : « Dieu, qui a créé l'homme à son image, m'aidera sans peine à faire sortir tout ce que j'ai entassé sur le cœur. Je donne ma langue à Dieu »¹⁵⁰. Cette de manière de faire en soi profanatrice l'est encore plus avec le parallèle que fait Zaoui entre le créateur et l'homme créé à son image. Une assertion transmise en fait par la tradition judéo-chrétienne et que l'Islam désapprouve. Et Zaoui use, en la déformant, une formule proverbiale, celle de « donner sa langue au chat » quand on n'a pas une réponse à un questionnement quelconque. Zaoui en remplaçant le mot « chat » par « Dieu » instaure une ambiguïté d'autant plus que le lecteur ne peut s'empêcher par habitude de faire le parallèle avec la formule populaire.

Zaoui continue à demander l'aide de Dieu dans son rôle de conteur en s'adressant au lecteur avec ces termes : « Avec l'aide de Dieu le plus fort, et avant même de finir l'histoire de ma voisine et la mort ambiguë de M. Driky son mari, je vais vous lire une histoire de ce fameux livre [...] " Comment le vieillard retrouvera sa jeunesse", écrit par Al Mawla Ahmed Ibn Souleymane, connu sous le nom de Kamel Pacha (ayant vécu au XV^e siècle) »¹⁵¹. Il s'avère que ce livre est considéré comme un traité de sexologie et que l'histoire rapportée est celle d'une femme zoophile pratiquant le sexe avec un âne. Le lecteur ne peut qu'être désarçonné par cette manière d'implorer

¹⁴⁸ - Ibid., p. 9.

¹⁴⁹ - Ibid.

¹⁵⁰ - Ibid., p.12.

¹⁵¹ - Ibid., p.18.

l'aide divine afin de raconter une telle histoire profanatrice de la sexualité sensée reproduire l'acte créateur divin.

Amin Zaoui adopte une même scénographie autofictionnelle dans son second roman *Sonate des loups* avec des bribes de dialogues que l'on devine entre lui et son épouse. D'ailleurs il évoque le nom de leur fille, Lina. L'usage de la première personne du singulier déstabilise chez le lecteur la frontière séparant l'auteur du narrateur et du personnage principal. Et le narrateur de *Sonate des loups* s'adonne à une série de blasphèmes à l'encontre de la personne divine qui contraste avec l'attitude du narrateur du précédent roman. Ceci en déclarant par exemple qu'« au dessus de nos têtes, le ciel n'est qu'un vaste vide sans clémence »¹⁵². Ou aussi en faisant un parallèle entre Dieu et Bakh, le personnage principal : « Epaules bien droites, donnant l'impression que c'est à elles que revient la responsabilité divine de soulever le grand ciel. Bakh, lui, seul capable de porter sur les bouts des doigts ce ciel bleu, lumineux et poussiéreux d'Oran »¹⁵³. Ou encore en s'dressant à Allah directement et que le lecteur par le simple acte de lire profère sous le même ton ce même questionnement existentiel : « Ö Allah... vous êtes absent ou quelqu'un vous a assassiné ? »¹⁵⁴.

La Soumission se présente avec une même narration à la première personne avec une ouverture qui reconforte nos propos concernant l'écriture romanesque chez Zaoui qui s'apparenterait génériquement plus aux contes et traités arabo-musulmans qu'au roman. Ouverture donc avec un « kane ya ma kane » traduit en note de bas de page en « il était une fois » qui instaure une scénographie hors du temps avec l'horizon d'attente du conte fantastique. Zaoui trouve un malin plaisir à emprunter aux textes arabo-musulmans l'évocation d'Allah avant l'entame de ceux-ci. Il va même plus loin en empruntant tout en la déformant la formule d'ouverture des sourates du Coran et ce en ces termes : « AU NOM D'ALLAH, plus puissant, plus juste, plus atroce et le plus clément, je commence mon histoire qui serpente au fond de cette forêt de mon cœur »¹⁵⁵. Nous voyons bien que Zaoui joue de la frontière entre sacré et profane en usant du nom d'Allah pour ouvrir son texte profane et surtout profanateur, d'autant plus qu'il use de prime abord d'un adjectif négatif sémantiquement désignant la cruauté la plus absolue.

¹⁵² - ZAOUI Amin, *Sonate des loups*, op.cit., p.77.

¹⁵³ - Ibid., p.79. Souligné par nous.

¹⁵⁴ - Ibid., p.126.

¹⁵⁵ - ZAOUI Amin, *La soumission*, op.cit., p.10. Souligné par nous.

Adjectif accolé au nom d'Allah lui attribuant de ce fait un caractère abominable, affreux, effroyable, épouvantable, monstrueux, etc., c'est dire le nombre de synonymes à consonance négative que l'on retrouve du mot atroce¹⁵⁶.

Et dans le paragraphe qui suit, toujours dans l'incipit, Zaoui se tourne vers ce même Dieu en lui adressant une prière en lien direct avec la scénographie et ce en ces termes :

Je demande à Dieu, lui le plus beau et celui qui aime la beauté, de me procurer une nuit longue à la longueur des Mille et une nuits, pour pouvoir ouvrir ma plaie et vous raconter mon histoire jusqu'à sa fin avant que le jour ne pointe [...] Souhaitons qu'Allah le miséricordieux nous garde, ainsi que notre descendance croyante, pour l'éternité dans sa bienveillance. Nous sommes la pure semence prophétique.¹⁵⁷

L'on voit bien le caractère autofictionnel de l'écriture d'Amin Zaoui souligné encore une fois avec aussi une insistance sur le conte et son modèle le plus emblématique de la littérature arabo-musulmane, Les mille et une nuits. Et Zaoui continue à flouer les frontières entre attitude profanatrice avec le passage précédent. Ce dernier dans lequel l'on retrouve l'éloge de Dieu, le plus beau qui aime la beauté. Et Zaoui en hommes de lettres, en producteur de textes à dimension esthétique, implore Dieu de lui accorder le temps nécessaire à la maturation de son projet. Et évoquant la descendance prophétique, il place son personnage-narrateur dans la catégorie des Chorfas réactivant par là tout l'imaginaire social que nous avons abordé dans la précédente partie.

Toujours en matière de scène d'énonciation à la fois structurante de l'œuvre et structurée par elle selon Dominique Maingueneau, le narrateur-personnage principal de La soumission, s'exprime en ces termes : « JE ME RACONTE. Je raconte ce que nul œil n'a vu, nulle oreille entendu. Que je puisse raconter, cela veut dire : c'est encore la nuit. [...] Rien n'existe sans histoire [...] Rien qu'un désert de temps »¹⁵⁸. Zaoui traduit

¹⁵⁶ - Cf. Dictionnaire de langue française Le Petit Robert, entrée [Atroce], 2009.

¹⁵⁷ - ZAOUÏ Amin, La soumission, op.cit., pp.10-11.

¹⁵⁸ - Ibid., p.60.

prise en charge par un narrateur à la première personne. Narrateur qui n'est autre que le personnage principal, Massaoud ben Massaoud ben Massaouda, et qui tient un journal intime :

Ce soir, comme à son habitude, quand il n'y a pas de femme dans son lit, quand son lit ressemble à un tombeau, Massaoud fils de Massaouda s'enterre dans son gros registre relié en maroquin noir. Cela dure depuis treize ans, il continue à écrire son journal. Dans le désert de la feuille blanche, il se déshabille, se laissant au vent des lettres sauvages.¹⁶²

Donc la scénographie qui s'instaure dans ce roman est celle de l'écriture diariste, intime, autographique, sensée représenter la vie au jour le jour dans l'immédiateté de son écoulement temporelle, loin de toute structuration narrative rétrospective. Quoique Zaoui n'exploite de ce genre littéraire que l'intime raconté au lecteur ; tandis que le journal en soi, dans son aspect formel, supposant une écriture fragmentaire avec un découpage des événements en dates, n'est nullement présent. Et le brouillage des instances narratives qui déroge quelque peu à la règle d'usage de la première personne du singulier, donne l'impression que Zaoui pratique dans ce texte les habitus littéraires liés au roman moderne.

Et le personnage principal, suite à une menace de mort, quitte son pays l'Algérie, pour la France, et se retrouve à vivre seul dans une chambre, celle d'une abbaye où des fouilles archéologiques sont en cours. La solitude le pousse à reprendre le fil de l'écriture de son journal intime comme le montre cet extrait :

Ce soir Massaoud ben Massaouda rompt avec le silence. C'est la première fois depuis son arrivée dans ce pays de froid, de vaches et de fromage, qu'il commence à écrire son journal. C'est la lettre de Marie-Thérèse et le regard de cette femme dont le pantalon en jeans est rapiécé sur les fesses qui l'ont poussé dans la géhenne de l'écriture, la trace. Massaoud Ben Massaouda, que je suis, écrit : Moi aussi je vais laisser mon manuscrit dans cette abbaye, à côté de ceux des moines, des sœurs et des frères. Je salis le lieu saint, le lieu de Dieu.¹⁶³

¹⁶² - ZAOUI Amin, *La Razzia*, op.cit., pp.09-10.

¹⁶³ - Ibid., p. 24. Souligné par nous.

La scénographie mise en place annonce au lecteur un contenu profanateur, une trace écrite ayant pour source le feu, symbole satanique. Une écriture au sein d'un lieu saint, sacré, abritant des manuscrits tracés des mains de religieux et religieuses, et que Massaoud compte salir par son écriture impure. Zaoui par la scénographie de ce texte range son écriture implicitement dans la catégorie des écritures contestataires du sacré, profanatrices de celui-ci.

Dans *Haras de femmes*, Amin Zaoui délègue la narration à une femme, à Hager, qui scande sa relation des faits du roman d'un refrain qui revient à plusieurs endroits du texte : « Ainsi donc, c'était cela, et ce qui devait arriver arriva ! ». Un refrain qui lie le texte au texte sacré contenant la destinée de l'humanité transcrite. Ce que l'on nomme plus communément le destin et que Zaoui, par ce refrain martelé au lecteur, met en avant pour signifier que tout ce qui se passe dans le monde, dans ses détails les plus infimes, devait arriver forcément, inévitablement. Une manière de dire que par la force du destin, ce qui devait arriver arriva et que l'auteur ne fait que le rapporter. Et l'écrivain n'accomplit en fait que son destin puisque tout a été prédéfini, écrit. Zaoui donc par ce simple refrain problématise le rapport de tout être avec ses actes qu'ils soient bons ou mauvais.

Et Hager, la narratrice, dès la première phrase de l'incipit, instaure une scénographie de l'aveu, de la confession des péchés en quête d'une possible rédemption : « J'AVOUE ! Je sors ma langue de sa boîte et je relate. Je pleus ! »¹⁶⁴. Ce que l'on remarque est la mise en majuscule du verbe avouer, additionné à l'évocation de l'oralité constitutive de la littérature arabo-musulmane par l'attribution à la langue la mission de relater les faits. Chose étonnante est l'usage du verbe pleuvoir conjugué à la première personne du singulier. Ce qui en soi est une erreur grammaticale et une faute de logique. Nous pensons que Zaoui vise par cela à profaner la sacralité de la pluie en sa qualité de don du ciel. Le Coran souligne d'ailleurs que nulle vie n'est possible sans cette eau qui provient du ciel par la seule volonté divine. Et nous avons d'ailleurs vu qu'un des chapitres de ce roman est intitulé « La prière de l'irrigation » qui rappelle une des scènes phare des *Chroniques des années de braise*¹⁶⁵.

¹⁶⁴ - ZAOUI Amin, *Haras de femmes*, op.cit., p. 15.

¹⁶⁵ - Seul film algérien ayant obtenu une palme d'or au Festival de Cannes et dont le scénario est de l'écrivain Rachid Boudjedra.

Par ce « Je pleus ! », Amin Zaoui crée un parallèle avec l'acte de narrer, de relater, en soulignant que le contenu de la narration, de l'énonciation tombe du ciel, résidence du livre-matrice¹⁶⁶. Quoiqu'il ne faut perdre de vue que ce roman de Zaoui est en fait la narration de la naissance d'une nouvelle religion, postérieur au prophète Mohammed, le dernier des prophètes. Ce qui nous permet de dire que la scène d'énonciation de ce roman est en soi une profanation du sacré. Ce que confirme l'excipit du roman dans lequel la narratrice Hager clôt sa narration en ces termes, avec la même logique que pour son ouverture et sa cadence assurée par le refrain :

Moi je m'appelle Hager [...] Et...j'ai témoigné. J'ai conté le pays dont la géographie ne se trouve que sur les nuages [...] Alors, je range ma langue dans ma bouche, je la plie dans sa boîte. [...] Ainsi donc, c'était cela, et ce qui devrait arriver est déjà arrivé !¹⁶⁷

Avec *Les gens du parfum*, Amin Zaoui renoue avec la narration déléguée à un narrateur masculin, personnage principal du récit, et qui dès l'incipit trace un horizon d'attente chez le lecteur : un roman de l'absurde. En effet, dès les premières lignes l'on remarque une parenté avec *L'étranger* d'Albert Camus avec ce personnage qui reçoit un appel le réveillant de sa sieste et lui annonçant la mort de son père. Ce personnage réagit étrangement en ne témoignant aucune peine : il a juste une envie de boire une grande quantité de vin et se pose la question de savoir si on lui avait annoncé la mort de son père ou de sa femme.

Amin Zaoui opte dans ce roman pour une scène d'énonciation qui s'apparente au roman certes mais qui intègre les modes narratifs des contes arabes, des traités théologiques et philosophiques de la tradition littéraire arabo-musulmane. L'usage de la première personne tout au long du texte assure une distanciation entre l'auteur effectif et son personnage de papier. Celui-ci qui investit la trame narrative en dialoguant directement avec le lecteur, créant un sentiment d'être face à un conteur d'antan, comme dans ces deux passages :

Dans le dos, je ressens une douce fraîcheur pareille à celle dégagée par cette colonne de marbre de la mosquée, maison d'Allah le plus

¹⁶⁶ - Traduction de l'arabe :

¹⁶⁷ - ZAOUI Amin, *Haras de femmes*, op.cit., pp. 225-226.

grand et le plus miséricordieux (si je n'oublie pas, je vous raconterai l'histoire de cette colonne un peu plus loin).¹⁶⁸

Dieu seul détient la vérité des cœurs et des langues. Parce que je suis jaloux, je raconterai un peu plus loin l'histoire de ma jalousie, comment j'ai été soulagé le jour de la mort de mon rival Isaac.¹⁶⁹

L'on remarque aussi que la profanation du sacré est toujours présente avec l'évocation d'Allah qui détient la vérité tandis que les hommes ne font que se plier à la dicté de leurs cœurs, aux sentiments exprimés par l'usage de leurs langues. Cette scène d'énonciation, cette manière de faire, ces procédés narratifs qui se répètent d'un roman à l'autre participent donc d'une poétique que l'on remarque à chaque fois profanatrice du sacré.

¹⁶⁸ - ZAOUI Amin, Les gens du parfum, op.cit., p. 85. Souligné par nous.

¹⁶⁹ - Ibid., p. 133. Souligné par nous.

Discours romanesque profanateur

Dominique Maingueneau, comme nous l'avons vu plus haut, lie la scène d'énonciation à l'espace et au temps. De ce fait, produire un discours littéraire, ou dans notre cas écrire un roman, c'est l'inscrire dans une architextualité certes, mais c'est aussi camper une scène spatio-temporelle. Comme pour le théâtre, le romancier joue le rôle de metteur en scène, en faisant mouvoir des personnages au sein d'un décor spatial au fil d'une chronologie. En rapport donc avec la scénographie que l'on vient d'aborder, nous allons nous intéresser à ce que Maingueneau nomme topographie et chronographie des romans de ce premier ensemble textuel. Nous nous intéresserons de ce fait aux personnages qui peuplent ce monde romanesque et qui, par le travail de l'auteur, se mue en contexte dictant ses lois sur ces êtres textuels. Un intérêt qui s'inscrit pleinement dans notre quête pour définir la poétique qui sous-tend l'écriture romanesque d'Amin Zaoui en liaison avec le sacré. Car qu'est-ce qu'un roman si ce n'est un texte représentant des personnages vivant une histoire sous la forme d'une narration avec des descriptions et des dialogues.

Et à la différence des écrivains réalistes, Amin Zaoui ne donne pas de précisions spatio-temporelles clairement énoncées. C'est en fait souvent au lecteur de situer le lieu et le temps de l'histoire. Dans *Sommeil du mimosa*, il faudra attendre quasiment la fin du roman pour savoir que l'action se déroule dans la ville d'Oran à la période de l'assassinat du dramaturge Abdelkader Alloula. Et pour signifier au lecteur le figement du temps ressenti pendant ces années quatre-vingt-dix, Zaoui métaphoriquement déclare que l'horloge est décédée, « sans tic-tac, ses aiguilles sans mouvement. La mort d'une horloge ! [...] L'horloge est morte crucifiée sur le mur »¹⁷⁰. De cette manière, l'espace de l'appartement, perché entre ciel et terre « au bord d'un abîme de l'enfer »¹⁷¹ et que l'on n'atteint qu'en empruntant des escaliers, faute d'ascenseur tombé en panne et squatté par une famille, avec au-dessous l'appartement de la voisine Racha, deviennent les décors du roman avec une grande symbolique de l'oppression et de l'isolement. D'ailleurs, Zaoui use du mot tombe pour qualifier l'appartement de celle-ci : « Elle descend dans sa tombe »¹⁷² ; ainsi que l'appartement de Mehdi : « Les murs de ma

¹⁷⁰ - ZAOUI Amin, *Sommeil du mimosa*, op.cit., pp. 10-14.

¹⁷¹ - Ibid., p.25.

¹⁷² - Ibid., p. 11.

solitude sont cassés ! Je sens mon appartement étouffant et étroit à l'image d'une tombe »¹⁷³. Une symbolique qui se prolonge dans l'espace du bureau de Mehdi, le personnage principal qui incarne un directeur du service communal des funérailles. Ce bureau à la Kafka est qualifié aussi de tombe dans le texte. Ses murs ne sont ornés que d'un tableau portant l'inscription d'« un verset coranique dans une calligraphie koufi faite avec un roseau de Perse "À Dieu nous appartenons, à lui nous retournons "

»¹⁷⁴.

On a l'impression que dans ce roman la mort et son corollaire l'espace abritant la dépouille du défunt, à savoir la tombe, obsèdent l'auteur. Lieu sacré par excellence, Zaoui fera de Mehdi un bureaucrate dont le travail consiste à assurer une tombe aux morts de la ville : « Dieu donne la vie et moi je donne les tombes »¹⁷⁵. Il participera même à un colloque en Turquie sur l'aménagement des cimetières et l'architecture moderne des tombeaux. Et en parlant de tombeau, Zaoui dans ce roman évoque le personnage de l'oncle Houcine, un personnage récurrent que l'on retrouvera dans plusieurs autres romans, qui est mort tombé dans un puits. Ne pouvant ressortir de ce puits l'intégralité du corps de cet oncle paternel, il a été décidé de le combler de terre et de sable pour en faire une tombe : « Ainsi mon oncle fut enterré dans ce puits. Une tombe de soûlard en plein cœur du village ! Avec le temps son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage ! »¹⁷⁶. Malek Chebel dans son dictionnaire des symboles arabomusulmans évoque le puits d'où on « puise l'eau salvatrice, on y jette par-dessus la margelle le mal que la terre produit. On y jette le Mal et on y puise le Bien. Ailleurs le puits symbolise la vérité cachée, latente, invisible »¹⁷⁷. Ce qui expliquerait le fait que Zaoui imagine la transformation de la tombe de l'oncle de Mehdi, un buveur de vin invétéré, en lieu de pèlerinage comme pour les tombeaux des saints.

Et en parlant de vin, cette boisson qui récompensera le croyant au paradis, mais illicite en ce bas monde, Zaoui l'évoque en transgressant tous les tabous. Il fait de ses deux personnages ayant « l'âge de la prophétie »¹⁷⁸, c'est-à-dire quarante ans, Mehdi et Racha, des buveurs de vin. Les deux consomment donc cette boisson mais en cachette,

¹⁷³ - Ibid., p. 50.

¹⁷⁴ - Ibid., p. 29.

¹⁷⁵ - Ibid., p.39.

¹⁷⁶ - Ibid., p.15. Souligné par nous.

¹⁷⁷ - CHEBEL Malek, Dictionnaire des symboles musulmans, op.cit., p. 354.

¹⁷⁸ - ZAOUI Amin, Sommeil du mimosa, op.cit., p.13.

chacun seul dans son appartement. Racha est même représentée comme une mère qui noie son chagrin dans l'alcool qu'elle dissimule dans des jerricans qu'elle range avec les produits de nettoyage. Elle, la veuve mère de deux filles préadolescentes, ex-épouse d'un militant de gauche, et qui, pour gagner sa subsistance, travaille comme vendeuse dans une pharmacie. Zaoui brise un autre tabou social en représentant cette même Racha frapper à la porte de son voisin Mehdi, un solitaire et célibataire endurci, chaque matin à 7h30 les jours ouvrables et à 11h30 les jours fériés, afin de lui servir une galette et un berrad de thé. Sur les verres qu'elle met sur le plateau, au nombre de deux quoique Mehdi ne l'a jamais invité à entrer chez lui pour qu'ils se partagent ce petit déjeuner, étaient représentées les mosquées de Tlemcen, de Katchaoua et d'Al-Aqsa. Des mosquées sacrées, dont la première qibla des musulmans, qu'unit ou sépare une étoile, musulmane ou juive, nulle mention ne le précise.

Amin Zaoui, en sa qualité de maître du temps, de chronographe de son monde romanesque, profane le jour sacré musulman, le vendredi. Son personnage Mehdi exècre ce jour au point de rester au lit jusqu'à midi, heure de la prière du vendredi. Ce qui rappelle le personnage de l'arabe dans le roman de Kamel Daoud abordé plus haut :

J'avais toujours un sentiment de peur obscure envers les jours religieux. Le vendredi est un jour très triste, aigre et gris, où je consomme du vin en grande quantité en écoutant la belle voix de Cheikh Abdelbaçat Abdessamad, le célèbre chanteur-lecteur du Coran. [...] Dans un bon vin on se multiplie, ainsi la grisaille du vendredi deviendra bleue ou rose.¹⁷⁹

Et ce même Mehdi, dont le nom signifie le grand guide sur le chemin sinueux du salut, rêvait de devenir prophète. Sa mère Fatna l'encourageait à réaliser ce rêve en estimant que « prophète est mieux qu'un poète, et un poète est mieux qu'un musicien »¹⁸⁰. Abordé de la sorte, la prophétie, don du ciel, devient un simple métier auquel tout le monde peut aspirer. Zaoui va plus loin dans sa profanation du statut de prophète en le représentant comme une simple vocation d'une personne qui, à force de travail et d'abnégation, pourrait aboutir à ses fins. Et pour devenir prophète, Mehdi s'isolait du monde en passant des nuits dans une mosquée aux abords du village. Une

¹⁷⁹ - Ibid., pp.13-14.

¹⁸⁰ - Ibid., p. 51.

mosquée qualifiée par Zaoui de déserte, chose impensable car peut-on imaginer une des demeures de Dieu laissée à l'abandon ! Et en plus, dans cette mosquée, il n'y avait qu'un seul exemplaire du Coran avec plusieurs pages détachées !

Zaoui représente son personnage non pas seulement nourri d'une vocation, mais vraiment hanté par le rêve de devenir prophète. Ceci au point de passer des journées entières à méditer dans cette mosquée abritant le tombeau d'un saint et à lire, non pas le Coran, mais Le prophète de Gibran Khalil Gibran. Et s'il lui prenait l'envie de lire le Coran, il choisit la sourate de Joseph qui stimule ses fantasmes et l'amène jusqu'à la jouissance, comble de la profanation, en se masturbant :

En attendant l'apparition et la descente des cieux de Gabriel, je lisais "Le prophète", un livre d'un écrivain libanais athée appelé Jobran Khalil Jobran... Avant l'heure de la sieste estivale, je lisais, dans le Coran, l'histoire érotique de Joseph et Zouleikha, la femme de Pupitar : affolé par la passion amoureuse, Zouleikha a agressé le beau Joseph, et lui a déchiré sa tunique... Une très belle histoire qui représente le courage, la chaleur et la séduction de la femme, qui ne tarde pas à se jeter sans réserve sur Joseph... Un bel homme : glacé, malade, peureux, lâche et frigide. Je déteste ce Joseph ! ¹⁸¹

L'on voit bien dans ce passage la manière avec laquelle Zaoui traite un des prophètes et les qualificatifs qu'il lui accole par l'intermédiaire de son personnage. Et au final, c'est un aveu de désamour envers Joseph qui clôt l'extrait tandis que c'est absolument interdit à tout croyant de se montrer irrespectueux envers un des élus par Dieu pour porter son message.

La secrétaire de Mehdi, Zahra, sert aussi à profaner le sacré dans son versant religieux par l'instauration de rites affectant ceux de l'Islam. En effet, cette secrétaire s'entoure dans son bureau par une panoplie d'objets hétéroclites créant une « atmosphère oppressante et Kafkaïenne »¹⁸² : le roman L'Incendie de Dib et des discours de Boumediene côtoient un exemplaire du Coran traduit en français par Jacques Berque ; une carte postale représentant la synagogue d'Oran côtoie le verset coranique d'El-Kourci calligraphié en naskh ; un drap blanc sale et mal plié pouvant

¹⁸¹ - Ibid.

¹⁸² - Ibid., p.34.

faire office de linceul ; un serpent macérant dans un bocal ; une mâchoire de loup ou de renard ; une gravure d'un chevalier du désert sur son pur-sang arabe...

Mehdi en observant sa secrétaire, qui va jusqu'à ne pas accepter d'introduire l'outil informatique dans son travail car elle estime illicite la gestion des affaires des morts avec une machine sans âme ni foi, rapporte dans son journal intime un secret et ce en ces termes :

Pris par l'embarras et la faiblesse, je suis arrivé à confesser Zahra :
- Pour réussir dans mon travail, et depuis dix-sept ans, je ne suis jamais rentrée dans nos bureaux sans faire mes ablutions religieuses. Chaque jour, après avoir fini la mise au propre des listes finales quotidiennes des morts, Zahra fait la prière des morts sur ses listes. Depuis dix-sept ans, elle ne fait que la prière des morts, elle n'a pas le temps ni la foi d'accomplir les cinq prières journalières musulmanes.
- Seuls les morts méritent une prière.
Moi aussi je suis curieux de tenter cette expérience existentialiste : prière sur les morts, demander à Dieu de pardonner leurs péchés. D'ailleurs c'est grâce à eux, à leur existence dans la mort, que je gagne un salaire mensuel.¹⁸³

Nous voyons bien le brouillage des frontières entre sacré et profane, entre attitude respectueuse et comportement profanateur que Zaoui adopte et que son personnage-narrateur porte au lecteur. Zaoui instaure en effet dans cet extrait une scénographie de la confession, de l'aveu des péchés, en vue d'une rédemption. Et quels péchés : Zahra n'accomplit pas les cinq prières canoniques, fondement même de l'Islam, par manque de temps et de foi, ce qui l'exclut de la communauté des croyants. Et elle adopte ce même rite juste pour les morts afin de demander à Dieu de leur pardonner tandis qu'elle n'accomplit pas les devoirs d'une croyante en ce même Dieu.

Toujours en rapport avec les morts, Zaoui rapporte une histoire en ouvrant un tiroir narratif si l'on peut dire, ou en termes techniques en enchâssant un récit secondaire au sein du récit principal, qui profane le cimetière dont on connaît la sacralité en tant que lieu de résidence des âmes en attente de la résurrection. Une histoire prise en charge par le gardien du cimetière musulman qu'il rapporte d'un livre de la tradition littéraire arabo-musulmane. Histoire qui se rapporte au conte débutant par

¹⁸³ - Ibid., pp. 47-48. Souligné par nous.

la formule devenue canonique : « il était une fois... ». Ce qui d'emblée place cette histoire dans une chronographie ouverte à tous les possibles, de même pour sa topographie. Et l'histoire raconte comment une veuve, narratrice d'ailleurs en usant de la première personne, pour faire le deuil de son mari qu'elle affectionnait au plus haut point, avait engagé cinq lecteurs du Coran aveugles qui se relayaient sur sa tombe. Cette veuve passait beaucoup de temps sur la tombe de son mari à le pleurer tout en écoutant les versets coraniques. Et un jour, à l'aube, arrivant au cimetière, elle trouva le lecteur aveugle endormi avec son sexe en érection :

Mais le diable, disait la belle femme, me tenta alors. L'endroit était désert. Le sexe de l'aveugle, avait des dimensions agréables qui mettaient la joie au cœur. Alors sans hésiter [...] je l'ai introduit tout entier dans mon ventre et j'en ai éprouvé un plaisir énorme...¹⁸⁴

Cet extrait montre bien le nombre de tabous qu'une telle situation romanesque brise. Une femme qui copule avec un liseur de la parole divine, au sein d'un cimetière, sur la tombe de son défunt mari, tout en savourant cet acte sous la bénédiction du diable tentateur. Et tout cela rapporté de la tradition arabo-musulmane qui crée une sorte de lien culturel entre les anciens et les modernes.

Ce même procédé d'enchâssement d'un récit tiré d'un livre ancien que Zaoui qualifie même de « livre de théologie islamique »¹⁸⁵ revient à deux autres reprises dans ce roman. La première en rapportant l'histoire d'une femme qui louait chaque jour un âne à un portefaix. Cette femme célibataire, orpheline élevée par une vieille femme avec l'héritage laissé par ses défunts parents, avait dressé cet âne à la monter jusqu'au jour où son ventre sera déchiré par le sexe de l'animal. Une relation zoophile que l'on retrouve dans l'autre histoire rapportée, celle du Hadj Bouhmara, nommé ainsi car il avait accompli le pèlerinage avec une ânesse blanche qui ne le quittait jamais, de jour comme de nuit. Cette légende veut que les deux soient morts le même jour et qu'ils soient enterrés ensemble dans la même tombe, celle du pèlerin et de la pèlerine :

Après leur mort mystique, ils furent enterrés dans le même tombeau, au carré des saints, dans un cimetière musulman [...] ils sont morts le

¹⁸⁴ - Ibid., p. 62.

¹⁸⁵ - Ibid., p. 18.

même jour : c'était un jour de fête musulmane sacrée, ils ont rendu l'âme à la même heure... [...] et avec le temps, ce tombeau est devenu, par la clémence de Dieu, un lieu de pèlerinage annuel. Ensuite, les habitants autochtones, avec l'aide des colons croyants, ont construit sur le tombeau une grande mosquée à sept minarets.¹⁸⁶

L'on voit bien dans cet extrait cette même tendance à profaner le sacré par une histoire à caractère fictif, légendaire et fantastique même. Car comment peut-on imaginer la sanctification d'une ânesse, qualifiée de pèlerine tandis qu'elle n'est qu'une monture et mentionnée comme telle dans le Coran lui-même. Comment peut-on croire à l'édification d'une mosquée autour d'une tombe unissant un homme et un animal. Tombe qui deviendra à son tour un lieu de pèlerinage avec la clémence divine que les sept minarets permettent de repérer. Et la seule mosquée au monde disposant de sept minarets n'est en fait autre que la mosquée sacrée de la Mecque abritant la Kaaba.

Et la zoophilie constitue un des thèmes récurrents dans l'œuvre romanesque de Zaoui que l'on mettra en évidence au fil de l'analyse. C'est le cas dans ce roman, *Sommeil du mimosa*, où Zaoui représente cette fois, sans le recours à la transmission d'un texte de l'« archive littéraire » des arabes, Racha la voisine ayant une relation érotique avec sa tortue. Elle va jusqu'à la couvrir avec ses sous-vêtements et partager avec elle son lit, celui où l'on retrouva son mari mort :

Après avoir bu quelques verres, la "louve" quitte les toilettes, prenant en douceur, contre sa poitrine bien faite, la tortue qui, vite, sort sa tête et commence à lécher les seins et le cou ! Intelligente tortue ! [...] Excitée, Racha entre dans un état de transe, murmurant des prières incompréhensibles ! [...] J'entends la voix de la "louve" murmurant ses prières ; ce n'est pas une voix, mais une icône en verre, un joyau brisé. [...] La "louve", dans sa belle tristesse, continue sa prière [...] En moi, un animal affamé se réveille !¹⁸⁷

L'on voit bien dans cet extrait le traitement profanateur du sacré d'ordre sexuel que Zaoui rattache à la prière à maintes reprises. Une prière qui se surajoute à un état de transe, de possession quasi-mystique, et qui a le pouvoir de transmettre l'érotisme de Racha à Mehdi de bas en haut, dans une relation verticale, car elle est sa voisine du dessous. Il faut dire que la tortue dans certaines cultures, chinoise en particulier, est un

¹⁸⁶ - Ibid., pp. 30-31.

¹⁸⁷ - Ibid., pp. 23-24. Souligné par nous.

symbole érotique. Et d'ailleurs parmi les noms chinois du phallus, l'on retrouve « tête de tortue » ou encore « bâton d'encens » qui rappelle l'autre roman de Zaoui, *Les gens du parfum*. Fait linguistique qui expliquerait peut-être l'interdiction d'élever des tortues, dans *Haras de femmes*, qui frappa les guerrières capturées et parquées dans une grande étable jusqu'à l'âge de la ménopause¹⁸⁸.

Les animaux peuplent l'univers romanesque d'Amin Zaoui de part en part, en particulier ceux de la zoologie sacrée et du bestiaire mythologique ancien¹⁸⁹. Et c'est la charge symbolique de chaque animal qui est exploité en fait et ceci toujours dans une démarche profanatrice. C'est le cas dans le second roman, *Sonate des loups*, où l'on retrouve une sorte de zoomorphisme dans le sens où Zaoui représente les acteurs de la mouvance islamiste en loups. Ces derniers sont d'emblée connus pour leurs hurlements destinés à assembler la meute. Ce que ce titre suppose et que le texte confirme avec l'évocation des prêches à vocation politique des imams des débuts des années 90 et que Zaoui, par métonymie, condense par l'image du minaret, autre symbole musulman :

Les minarets bavards ! [...] Les minarets d'Allah parlent trop ces jours-ci. Les minarets hurlent comme des loups ! Un hurlement de rage !¹⁹⁰

Et Amin Zaoui enchaîne avec son narrateur-protagoniste, Bakh, et l'évocation de ses années de service militaire dans le Sahara algérien, à Bordj Badji Mokhtar. Bakh, dont le nom est en soi tout un symbole référant à la virtuosité musicale dans sa variante la plus noble, fait écouter à ses camarades, en utilisant les hauts parleurs de la mosquée de la caserne, des chansons de Cheikha Remiti ou de Reinette l'Oranaise :

J'ai pensé évoquer ce paradoxe dans une lettre à Derrida, mais j'ai eu peur des "arrêts" : un haut-parleur de la mosquée Ibn-Rawaha diffuse du raï et le "tajouid", psalmodies des textes coraniques par la voix du Cheikh Abdelbasset Abdessamed[...] Dès que le muezzin finissait l'appel à la prière, je me précipitais pour remettre la cassette de Cheikha Remiti... Un jour j'ai osé mettre la cassette de Reinette l'Oranaise. Une juive élève sa très belle voix depuis le toit de la mosquée ! Une voix d'une juive dans un haut-parleur islamique ?!¹⁹¹

¹⁸⁸ - Cf. ZAOUI Amin, *Haras de femmes*, op.cit., p. 181.

¹⁸⁹ - Cf. CHEBEL Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans*, op.cit., p. 453.

¹⁹⁰ - ZAOUI Amin, *Sonate des loups*, op.cit., pp. 81-83.

¹⁹¹ - *Ibid.*, pp. 87-88.

Zaoui ici souligne un paradoxe qui selon nous ne serait qualifié de tel si ce n'était en référence à la dualité entre sacré et profane. D'un côté nous avons la mosquée, le Coran psalmodié par un Cheikh, l'appel à la prière ; et de l'autre le rai chanté par une Cheikha, les chansons d'une juive. Et Bakh, dans la suite du récit, de peur des représailles pour son acte qu'il qualifie d'ailleurs d'« insolence illicite : une juive chante dans le haut-parleur d'une mosquée ! »¹⁹², décide de dissimuler la cassette de Reinette l'Oranaise en l'enterrant sous le sable dans le cimetière qui accueillent les cent vingt-cinq militaires morts au combat pendant le conflit avec le Maroc. Une profanation qui se surajoutent aux précédentes et qui se solde par la mise en arrêt non pas de Bakh, mais de l'imam de la mosquée accusé par le capitaine de la caserne, fasciné par la voix de Reinette l'oranaise, d'avoir volé la cassette.

Par ce récit rétrospectif attribué à Bakh, Zaoui met en lumière des personnalités de renoms mais qui sont en fait des marginaux en comparaison avec la majorité écrasante de la société. C'est le cas de Jacques Derrida, grand philosophe juif algérien, de même pour Reinette l'Oranaise. C'est le cas aussi d'Ismahane la Druze qui le passionne au point de nommer sa fille Ismahane Tin-Hinane. Et c'est une manière aussi de souligner les différences d'ordre religieux qui constituent pour Zaoui une source d'intolérance et de marginalisation : « Si Dieu n'avait créé le vendredi d'Oran, le samedi de Tel Aviv, et le dimanche de Paris, le monde ne manquerait pas de joie »¹⁹³.

L'extrait que nous venons de citer constitue, de par son contenu blasphématoire, un premier exemple de profanation de la personne divine que l'on retrouve chez Zaoui de manière répétitive dans ce premier ensemble romanesque. Ultime degré de profanation, que même l'échelle d'Assaref met évidence, est en soi une déclaration d'athéisme indirecte. Quoique le pacte romanesque implique que le contenu d'un roman n'est que fictif et que c'est le personnage qui endosse la responsabilité de ce genre de propos. Ces derniers qui sont récurrents dans *Sonate des loups* avec par exemple, Bakh qui pendant son service national au Sahara, aperçoit un oiseau et estime que « Dieu, sans doute, l'a oublié dans ce désert infernal »¹⁹⁴. Ou le jour de l'enterrement de son amie Jamila, Bakh qui réagit aux slogans proférés dans une grande manifestation des

¹⁹² - Ibid., p. 88.

¹⁹³ - Ibid., p. 113.

¹⁹⁴ - Ibid., p. 85. Souligné par nous.

islamistes qui avait entravé le cortège funèbre par ces termes : « Si j'étais Dieu, leur prière, je la cracherais par terre, ou sur leur visage »¹⁹⁵. Ou encore Bakh qui apostrophe le lecteur par une question qui en filigrane est plutôt une remise en cause de la foi : « Sécheresse en Algérie, le ministère de la religion et de la prière appelle les croyants à une prière de "l'istisquaâ" (l'irrigation). Dieu est absent ou mort ? Il n'y a pas d'eau, il n'y a pas d'amour »¹⁹⁶. Ce même Bakh va jusqu'à apostropher Dieu lui-même en s'adressant à lui par ces termes : « Ô Allah... vous êtes absent ou quelqu'un vous a assassiné. [...] Une voix blessée, d'une femme au cœur pincé, atteint le plafond du huitième ciel. Allah, dans sa transe, est toujours séduit par la victoire des talibans à Kaboul ! »¹⁹⁷.

Bakh qui veut donc fuir le terrorisme qui sévit dans son pays compare la situation de l'Algérie au déluge qui emportait tout sur son passage. Seul salut possible est d'emprunter l'arche salvatrice qui pourrait le mener en terre d'exil, en France. Et nous connaissons l'histoire rapportée dans le Coran du fils de Noé qui crut qu'il pouvait s'abriter sur les flancs d'une montagne afin d'éviter d'être englouti par les flots. Amin Zaoui lie son texte avec le fond intertextuel qu'assure le Coran afin de toucher encore une fois à la figure divine :

Cette nuit, aussi longue et labyrinthe, j'ai rêvé du "bateau" !? [...] Comme dans la folie, j'ai pris place, et l'arche de Noé mettant à la voile. Déluge sur les sommets des "montagnes des lions" qui gardent la ville depuis l'enfance des temps. Je tends mes yeux vers le ciel, méditant les montagnes dans leur présence divine ; je me dis : Si Allah, le plus grand, sait tout ce qu'il y a dans cette ville, "les montagnes des lions" sauront plus.¹⁹⁸

Nous voyons bien comment Zaoui amoindrit, par cette manière de faire, la sacralité divine. En fait, il tente de déloger de son piédestal la personne divine, le créateur incréé, en créant un rapport horizontal d'égal à égal en lieu et place du rapport vertical structuré par les textes sacrés et structurant de tout un imaginaire universel.

¹⁹⁵ - Ibid., p. 98. Souligné par nous.

¹⁹⁶ - Ibid., p. 102. Souligné par nous.

¹⁹⁷ - Ibid., pp. 126-127.

¹⁹⁸ - Ibid., pp. 143-144.

Dans *La soumission*, Zaoui représente un microcosme familial que l'on suppose établi à l'ouest algérien, à l'époque coloniale, sans nulle autre précision que la mention du nom de la tribu, les Ouled Boutaleb, des Chorfas « descendants de la semence du prophète »¹⁹⁹. Younes, le protagoniste qui porte d'ailleurs le nom d'un prophète, aura le sexe caché jusqu'à sa circoncision, à l'âge de 9 ans, 6 mois et 23 jours, par le tailleur juif du village, Haroun Sadek. Sa mère voulait cacher son véritable sexe en lui faisant même mettre les robes de ses cinq sœurs afin d'éviter qu'il ne soit enrôlé de force dans une quelconque guerre. Zaoui la représente vouant un véritable culte à son fils unique avec des rites précis. L'un de ces rituels est celui de la douche de son enfant qu'elle n'accomplissait qu'une fois par mois lunaire, chaque premier lundi :

Dès le petit matin, je me trouvais emprisonné dans la chambre parentale bien cadenassé. En direction de la Kaaba, au coin droit de cette pièce sans fenêtres obscure et humide, ma mère [...] me déshabillait en regardant attentivement mon petit sexe, [...] marmonnait quelques versets coraniques ou une psalmodie en passant sa main droite propre, lavée sept fois, sur mon sexe et mes testicules, elle se disait à haute voix : « Ici repose la semence de notre descendance ». [...] A la fin de la douche, ma mère, avec attention et précision, remettait mon petit sexe dans son coton rose et son foulard de soie persane. En cachette, loin des yeux des cinq démons, mes sœurs, elle me préparait un repas spécial.²⁰⁰

Zaoui par ce rituel met en avant plusieurs éléments sacrés qu'il combine en fait jusqu'à l'établissement d'un rite profane et profanateur : le lundi des mois lunaires que le prophète Mohammed jeunait avec les jeudi ; la douche accomplie en direction de la Kaaba à l'instar des prières musulmanes ; le choix du coin droit qui abrite dans les lieux saints la pierre noire sacrée ; les versets coraniques proférés par la mère face au sexe de son enfant ; la main droite de celle-ci lavée sept fois ; les sœurs au nombre de cinq et qualifiées de démons.

Et cette idée de rituel, par la répétition qu'elle suppose, va être une nouvelle fois exploitée par Zaoui en évoquant la tante Fatna qui racontait aux cinq sœurs de Younes sa vie intime avec son mari. Celui-ci qui vouait un véritable culte à sa femme en ritualisant sa vie conjugale intime avec trois rapports par jour, sauf les jours de carême

¹⁹⁹ - ZAOUI Amin, *La soumission*, op.cit., p.42.

²⁰⁰ - Ibid., pp. 23-24.

et les vendredis. D'ailleurs la simple narration de la vie intime est en soi une profanation des liens sacrés du mariage, quoi dire du fait que celle-ci est portée par une tante, à cinq nièces réunies ensemble, créant une situation de confessions intimes hors normes, une sorte d'éducation sexuelle déviationniste de par les pratiques décrites comme le montre cet extrait :

Devant mes cinq sœurs, les cinq démons, ma tante racontait des fragments saignants de sa vie privée et conjugale : « Je confesse, j'avoue, plutôt je vomis tout ce que j'ai entassé dans le cœur. Entre les mains de mon mari, dans ses bras, je ne faisais strictement rien, c'est à lui que revenait tout le "travail", préparation de la table, de la boisson, caresses. Il me roulait des cigarettes de haschich, me caressait [...] ... Les cinq sœurs, comblées d'envie, se regardaient du coin de l'œil, tout en écoutant attentivement ma tante qui leur expliquait l'appétit sexuel de son mari. Nouara, la démonsse ainée, murmurait : « Que tes péchés soient effacés [...] » Les quatre autres serpents marmottaient, toutes ensemble : « Inchallah...Inchallah... »²⁰¹

Et dans ce microcosme familial, censé donner une représentation de la famille algérienne traditionnelle, cellule de base dans la formation de toute la société, les liens sont totalement brouillés par des pratiques déviationnistes. Si l'on veut d'ailleurs résumer ce roman, on le désignerait comme celui de l'inceste et des écarts de conduite en matière de sexualité. Cette dernière que l'on qualifierait dans ce roman de tout sauf d'orthodoxe et que l'on interpréterait comme le signe d'une libération totale et sans limites de toutes les soumissions. Pour preuve, l'on retrouve le protagoniste Younes, à peine pubère, jetant son dévolu sur des animaux afin d'assouvir son appétence d'ordre sexuel. Comportement hors normes qui viole la sacralité et de l'enfance, et du règne animal, et de la nature, avec en arrière-plan une violence inouïe :

Une femme "virile" me surprit en plein acte sexuel avec sa poule. D'une main elle libéra la poule et de l'autre me tira violemment le sexe érigé, dont les veines bleues étaient gonflées et bien tendue. Je criai. Elle me pinça les fesses en explosant de rires forts, me disant : « Espèces de poussin vêtu de duvet, je te taillerai le sexe en morceaux si je te trouve collé à mes poules. » [...] L'ânesse du Fékih, attachée au tronc du figuier, me fascinait, provoquant en moi un grand désir. Ma petite taille ne me permettait pas d'atteindre la « chose » chaude

²⁰¹ - Ibid., pp. 33-34.

qui me séduisait en elle. A l'ombre d'un figuier je la guettaï en attendant qu'elle se couche par terre, « maudite cette bête, elle ne veut pas s'allonger ».²⁰²

En fait, les personnages de ce roman formant les membres d'une même famille, entretiennent les uns avec les autres des relations en marge de l'ordre naturel des choses. Younes en constitue le noyau central avec sa convoitise du vivant, et même après la mort de son propre père, de sa jeune belle-mère à la religion indéfinie symbolisée par l'indétermination de son prénom, Houria, Maya ou Maria. Et afin de gagner ses faveurs, le père de Younes faisait des lectures à haute voix, surtout à l'heure de la sieste, de versets coraniques choisis selon Zaoui pour leur érotisme, ou des vers de la poésie du maître soufi Ibn Arabi. Ce qui en soi est profanateur de la sacralité de la parole divine qui ne peut être ni qualifié d'érotique, ni utilisée comme moyen de séduction pour l'entame, comble du sacrilège, d'une relation incestueuse de ce genre. La lecture des vers tirés du recueil *Tourjouman al achwak*²⁰³ d'Ibn Arabi est de même une désacralisation de la pensée soufie avec cette mise en avant du désir que le maître a eu envers une pèlerine perse, et ceci face à la Kaaba :

Par sa belle voix, chantant les versets érotiques du Coran, la sourate de « Josèphe » et les poèmes d'amour du plus grand soufi oriental, Ibn Arabi (1165-1241), mon père comblait le vide sauvage qui rongait le square pendant les longues siestes d'été [...] Houria ou Maya écoutait la belle voix. Et au bout de quarante-cinq jours, elle n'eut pas la force de faire face à ses envies et ses désirs [...] Entre deux mains tremblantes, il tenait son livre préféré, des pages de joie, de désir et de séduction, dissimulé dans une autre reliure en maroquin, décollée du livre saint, le Coran.²⁰⁴

Le père de Younes donc, Hadj-Rahim, dont le cœur était emplî de la parole divine et qui accomplissait un pèlerinage tous les deux ans afin de méditer pendant quatre mois sur la tombe du prophète, un chérif de la branche de Fatima²⁰⁵ la fille de

²⁰² - Ibid., pp. 30-31.

²⁰³ - L'Interprète des ardents désirs.

²⁰⁴ - ZAOUÏ Amin, *La soumission*, op.cit., pp. 44-45.

²⁰⁵ - Amin Zaoui rapporte une légende, que nous pensons fruit de son imagination propre, sur la conception et la naissance de la fille du prophète, où il adopte la posture d'un aède racontant un mythe grec (d'ailleurs l'on remarque des similitudes avec le mythe de la naissance de Dionysos sorti des cuisses de son père Zeus), et que voici : « Lalla Fatima est issue de la pomme céleste transformée dans les lombes de Mohammed et déposée par lui dans les reins de Khadija, sa première femme. Ainsi est née la

Mohammed (QSSSL), est représenté par Zaoui comme un homme aux aventures féminines dépassant les frontières du pays. Hadj-Rahim, au cours de ses fréquents et longs pèlerinages, ou de ses voyages d'affaires dans le cadre de son commerce florissant, se mariait à chaque fois avec une femme différente, « un mariage de al-moutaâ, un mariage de plaisir, permis et licite par Allah et par son prophète »²⁰⁶. Un jour, un des collaborateurs avec qui il commerçait lui offrit une fille de six ans en cadeau suite à un contrat juteux. Cette petite fille sera donc ramené par Hadj-Rahim et sera élevée comme une de ses filles jusqu'à sa puberté survenue à l'âge de neuf ans et huit mois.

Zaoui représente ce personnage comme emboitant le pas de son ancêtre au sens propre, le prophète Mohammed (QSSSL) qui prit Aïcha pour épouse bien avant sa puberté et qui ne consuma leur union que suite à sa nubilité. Et pour convaincre son épouse légitime, la mère de Younes et ses quatre vraies sœurs, du bien fondé de ses actes, il leur conta la biographie du prophète :

« Abou Bakr, successeur du prophète, aurait envoyé sa fille Aïcha porter au prophète une coupe de dattes et lui dire : " Mon père te demande si elles sont assez mûres pour toi !" La réponse du prophète fut brève et insistante : " Nous acceptons, nous acceptons, nous acceptons !" et, joignant le geste à la parole, il attire vers lui la gamine en la saisissant par le bout du vêtement. Choquée, l'enfant cria au traître lubrique [...] Enfant précoce, elle avait encore six ans lorsqu'on l'a mariée au prophète, il ne devient réellement son époux que trois ans plus tard. Aïcha avait alors neuf ans. Elle a tenu une grande place dans le harem du prophète [...] Aïcha disait "Lorsque c'était mon jour, Dieu fixait (le prophète) entre mes seins et mon cou". »²⁰⁷

Il est à signaler la profanation de la sacralité de la personne du prophète de l'Islam qui se tapit, en filigrane, et qui en fait se développe en une véritable entreprise de démystification de celui-ci, dans le sens d'opération consistant à « priver de son mystère, de son attrait en montrant sous son vrai jour »²⁰⁸. En effet, Zaoui suscite chez

Vénus, Azzahra. D'essence purifiée. Lalla Fatima, fille du prophète, ne connaît ni menstrues ni lochies. Ses grossesses ne durent que neuf heures et elle enfante de sa cuisse gauche ».

²⁰⁶ - Ibid., p. 134.

²⁰⁷ - Ibid., pp. 82-83-84.

²⁰⁸ - Dictionnaire Le Petit Robert, entrée [Démystifier], 2014.

le lecteur, sous le couvert du romanesque, un questionnement sur la conduite du prophète envers la femme²⁰⁹. Et ce roman devient un vrai réquisitoire, une construction argumentative qui condamne le prophète Mohammed, en revenant sur plusieurs épisodes de sa vie. Nous venons de voir son mariage avec Aïcha. Il sera de même avec l'évocation de son mariage avec Zaynab Bent Jahch, ex-épouse de Zaïd Ben Thabit. Ce dernier qui n'est autre que le fils adoptif du prophète Mohammed et Zaynab sa belle-fille. Zaoui rapporte donc un long extrait, mis entre guillemet, de la biographie du prophète, ce qui crée chez le lecteur une confiance en l'objectivité et l'honnêteté scientifique du rapporteur. Quoique, il ne faut pas oublier que le propos est rapporté avec une traduction que l'on suppose de Zaoui, et qui ne peut être par définition qu'une trahison, et nulle mention nulle part de la source ni de l'auteur d'origine de la biographie.

L'extrait donc, qui d'ailleurs débute par la formule « il était une fois » créant génériquement une interférence avec le conte, rapporte comment le prophète rendant visite à son fils et le trouvant absent, discutait avec Zaynab qu'une tenture séparait de lui. Soulevée par un souffle de vent, il aperçut celle-ci « dans un déshabillé affriolant et froufroulant, blancheur du corps et formes envoûtantes »²¹⁰. Zaïd répudia sa femme, ayant soupçonné l'incident selon le même extrait, et contredisant par cela les recommandations de son père adoptif. Celui-ci qui en fait ne pouvait prendre Zaynab pour épouse car il est illicite d'épouser la femme de son fils ; « mais que la révélation intervienne, qu'elle abolisse l'adoption, qu'elle approuve la répudiation de Zaynab et qu'elle la jette dans les bras du prophète »²¹¹. En effet, Zaoui rapporte le trente septième verset coranique de la sourate d'Al-Ahzab rendant licite le mariage du prophète avec Zaynab.

Et Zaoui ne manquera pas de souligner la jalousie de Aïcha qui ira jusqu'à remettre en cause, avec un ton ironique, un tel verset coranique et ce en ces termes : « Je

²⁰⁹ - Ce qui transparait, par exemple, dans cet extrait de la page 137 : « Ah, les femmes, elles sont les sœurs de Satan ! Le prophète avait dit : "La femme vient sous forme d'un chitan (Satan), elle repart sous la forme d'un chitan. Quand l'un d'entre vous voit une femme, et qu'elle lui plait, il faut qu'il accoure faire l'amour avec sa femme, avec elle ce serait comme avec l'autre" (rapporté dans Sahih de Moslem). Ce que l'on pourrait aussi illustrer par cet extrait de la page 115 : « Mon père lisait dans un arabe musical [...] Puis il commenta en refermant son livre " La prophète, que la paix soit sur lui, avait dit : Je ne laisserai après moi aucune cause de trouble plus funeste à l'homme que les femmes". ».

²¹⁰ - ZAOUÏ Amin, La soumission, op.cit., p. 90.

²¹¹ - Ibid.

vois que ton Dieu (adressant la parole à Mohammed) est bien pressé d'accéder à ton désir »²¹². Zaoui ne manquera pas aussi de mettre en avant les querelles fréquentes entre les deux coépouses du prophète car chacune vantait ses mérites et voulait prouver qu'elle était la préférée de celui-ci. Zaynab soulignera le mérite suprême d'avoir été mariée au prophète par Allah lui-même du haut des sept cieux et qu'un verset de sa parole divine transmis par la médiation de l'ange Gabriel avait scellé leur union.

Amin Zaoui dans ce roman continue à profaner la personne du prophète de l'Islam en rapportant des histoires certes véridiques, vécues par Mohammed (QSSSL), mais avec un dessein démystifiant, d'autant plus qu'elles sont incorporées à la lettre d'un texte qu'il ne faut pas oublier romanesque, sensé transporter le lecteur dans un univers fictionnel. On sent que Zaoui propose plus une thèse qu'un roman dans le sens qu'une logique déconstructiviste de la sacralité du prophète envahit le texte de base et le submerge de toute part. Comme c'est le cas avec la narration de l'affaire du collier de Aïcha. Celle-ci qui était la préférée du prophète pour sa beauté et sa jeunesse²¹³. Ce que rapporte Zaoui d'un extrait de la biographie du prophète qu'il incorpore à son texte comme un propos lu par Hadj Rahim à sa famille réunie : sa femme, ses filles dont Khokha, sa future épouse, et Younes. Une lecture agrémentée de tabac, de legmi et d'attouchements divers.

Aïcha donc qui fut tiré au sort pour accompagner le prophète dans une expédition militaire en 627 voyageait dans un palanquin fermé. Sur le chemin du retour, elle s'attardera pour un besoin naturel et en cherchant son collier de coquillage égaré. De retour à la caravane, elle ne trouva personne car on leva le palanquin croyant qu'elle y était. Perdue donc dans le désert, elle sera retrouvée et raccompagnée à Médine par un chevalier solitaire du nom de Safwane. Elle sera par la suite accusée d'adultère et Ali, gendre et cousin du prophète, ira jusqu'à recommander sa répudiation. Ce sera un verset révélé qui la disculpera. Aïcha gardera dans son cœur une haine viscérale à l'encontre d'Ali. Elle lui fera même la guerre après la mort du prophète.

²¹² - Ibid., p. 91.

²¹³ - Zaoui va jusqu'à considérer que son lit fut pour le prophète un repère pour ses prières car dirigé vers la qibla (p. 117). Idée que l'on retrouve aussi dans *Sonate des loups* (p. 131). Zaoui avec cette assertion voudrait démontrer aux croyants qui évitent d'avoir des rapports sexuels, sources d'impureté, en direction de la Kaaba, par respect à la personne divine à qui l'on fait symboliquement face en accomplissant la prière, qu'ils sont dans l'erreur. Pour preuve, ce que rapportent les biographes du prophète, le guide de tous les croyants.

Zaoui ne manquera pas de mener ses personnages à commettre des sacrilèges ou à proférer des propos profanateurs. C'est le cas de Younes qui à la fin de l'histoire de Aicha rapporte en sa qualité de narrateur ce qui suit :

Je me demandais si mon père était amoureux du prophète trompé ou de sa femme, Aicha, devenue veuve à l'âge de dix-huit ans ? Ma mère s'intéressait énormément aux séances de lecture, cette fois-ci, elle avait réagi en murmurant : « Lorsque le pénis d'un homme, même si c'est le prophète, que la paix soit sur son âme, est en érection, celui-ci perd le tiers de sa raison et le tiers de sa religion... » Je fus choqué par ce propos insolent de la part de ma mère, qui suivait attentivement la main de son mari, caressant les fesses, le dos et les petits seins de Khokha. [...] la main diabolique osait aller plus loin, plus profond [...] les attouchements [...] métamorphosait la voix de mon père : elle était devenue plus sucrée et mielleuse. Et les versets chantés : des papillons aux ailes multicolores.²¹⁴

Comme on le voit, les déviations sexuelles de tous genres sont représentées dans ce roman, avec de surcroît un contexte familial qui les transforment en rapports incestueux. Zaoui développe même un argumentaire autorisant l'inceste en se référant aux Kharijites qui admettaient « le mariage entre grands-parents et petits enfants ou entre oncles et nièces »²¹⁵. Il cite le cas du roi berbère Zaoui Ben Ziri, évoqué par Ibn Hazm, et qui avait plus de mille femmes toutes descendantes de ses frères.

Amin Zaoui représente donc Younes lisant en cachette un livre aux feuilles jaunies appartenant à son père, lui qui n'a « jamais imaginé qu'un livre pareil, écrit en arabe, langue d'Allah, du Coran, du Prophète et du paradis, puisse évoquer quelque chose d'illicite et de scandaleux »²¹⁶. Et ni le père, ni la mère de Younes, ne remettent en cause leurs penchants sexuels ou ceux de leur enfant. Celui-ci qui convoitait sa sœur Khokha sous le regard complice de sa mère : « J'avais toujours admiré ce que disait ma mère : - Si le mariage avec les sœurs était permis par Dieu, nous ne nous marierions qu'avec elles. Sage mère ! »²¹⁷. Cette même mère sera celle qui entretiendra une relation nécrophile avec le supposé père de Younes, se masturbant sur sa pierre tombale toute nue au milieu du cimetière, et sous le regard de son fils, transformé en voyeur :

²¹⁴ - ZAOUI Amin, *La soumission*, op.cit., pp. 115-116.

²¹⁵ - Ibid., pp. 62-63.

²¹⁶ - Ibid., p. 62.

²¹⁷ - Ibid.

« Elles sont belles les mères qui fautent, les mères nocturnes. [...] Je la trouvais jeune dans un corps plein de vie, de chaleur et de secret. Elle était dans ses délices de l'Eden »²¹⁸. Cette même mère sera vu par son fils Younes se masturber dans les draps de ce dernier emplis de taches de son propre sperme. Même son père nourrissait une attirance envers sa présumée fille, Khokha, la pêche qui incite au péché, ce que le lecteur ne découvrira qu'en fin du roman : « Mon père, comme moi, adorait ma sœur, sa fille. Il la regardait d'un œil de loup. Il se disait en rongant son amertume : - Nous faisons grandir nos PETITES LAPINES pour finir dans les lits des autres, des étrangers. »²¹⁹.

Le roman se clôt par les révélations de la matriarche du village, El-Hadja Hachacha, sur la vraie nature du rapport entre Hadj Rahim et Khokha. Révélations faites à Younes du haut de ses cent ans tout en caressant son sexe, tout en fumant du hachich avec un sebcî, tout en ponctuant sa narration de louanges au prophète. Une manière pour Zaoui de réunir le pur et l'impur, le sacré et le profane, dans une atmosphère de paradis artificiel. Khokha qui s'avérera donc non pas la sœur de Younes mais sa future belle-mère. Le jour de ses premières menstrues, Hadj-Rahim lavera Khokha lui-même pour la préparer à la défloration. Il la lavera de l'eau bénite, l'eau sainte de Zemzam, « sortant d'une source découverte par Agar, mère d'Ismail et épouse d'Abraham, rapportée de La Mecque à chaque pèlerinage »²²⁰. Il consommera son mariage contracté depuis tant d'année, cueillant le fruit après avoir attendu patiemment qu'il soit mûr. Un fruit symbolisé par le nom de cette fille, Khokha, une pêche.

Ce qui nous permet d'enchaîner avec cet autre roman de Zaoui, *La Razzia*, dans lequel il évoque Omar El-Khayyâm demandant dans un quatrain-testament de le laver pour ses ablutions du mort avec du vin :

Faites-moi dans le vin l'ablution dernière ;
Sur mon corps, en buvant, récitez la prière ;
Venez donc, chers amis, au jour du jugement ;
Au seuil de la taverne, y chercher ma poussière.²²¹

²¹⁸ - Ibid., pp. 103-104.

²¹⁹ - Ibid. Souligné par l'auteur.

²²⁰ - Ibid., p. 144.

²²¹ - ZAOUÏ Amin, *La Razzia*, op.cit., p. 13.

Amin Zaoui incorpore un autre quatrain d'El-Khayyâm où l'on retrouve ce même penchant pour le vin quitte à profaner tout ce qui est sacré, comme ici les Houris promises aux croyants au paradis :

On me dit : « Qu'elle est belle, une houri des cieux ! »
Je dis, que le jus de treille vaut mieux.
Préfère le présent à ces bonnes promesses :
C'est de loin qu'un tambour parait mélodieux ! ²²²

Dans ce même ordre d'idées, Zaoui représente une vieille prostituée se prénommant Washma, littéralement tatouage en arabe, qui en fin de carrière, après quarante-deux ans de service, souhaitait accomplir le pèlerinage à la Mecque. Washma porte bien son nom : elle a le corps couvert de tatouages de tous genres allant de plusieurs signes berbères, à de courts versets coraniques, jusqu'aux quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah. Son corps devient en soi une profanation de par sa vocation aux plaisirs de la chair, avec une valeur marchande, l'enduisant d'impuretés. Ce qui contraste avec la pureté des versets coraniques et des noms d'Allah tatoués sur ce même corps. Zaoui joue de ce contraste comme le montre justement cet extrait :

Depuis deux ans, Washma souhaite avoir le passeport spécial pour aller à la Mecque. Elle désire accomplir son pèlerinage, visiter le tombeau du prophète, l'homme qui a aimé tant de femmes, se mariant avec une douzaine d'entre elles, peut-être un peu plus. Washma rêve de boire une gorgée de Zemzem, ce sera sa dernière bière divine. ²²³

Ce roman en fait est le lieu textuel d'un va-et-vient entre la ville d'Oran avec son bordel du Lac-Duc et une ancienne abbaye en France où l'on effectuait des fouilles archéologiques ; entre les années des conquêtes musulmanes et les années de terreur terroriste en Algérie. Le personnage-narrateur, Massaoud Ben Massaouda, est d'ailleurs représenté comme un être fluctuant, oscillant par exemple entre l'amour de sa femme Nouba laissé au pays et ses conquêtes amoureuses en France. Cette dernière élue en terre d'exil car il a quitté l'Algérie après avoir découvert à la porte de sa demeure un paquet avec un linceul et un message de menace de mort le désignant d'athée. Massaoud raconte le combat de sa femme médecin qui affronte avec bravoure, dans

²²² - Ibid., p. 16.

²²³ - Ibid., p. 96. Souligné par nous.

l'exercice de son métier, les atrocités des terroristes. De son côté, il ne fera que déplorer la frigidité de cette dernière qui en fait a inhibé chez elle tout désir sexuel en réaction à tout ce qu'elle endure comme médecin. Ce qui ne l'empêche pas d'aimer sa femme au point de déclarer : « quand je regarde Nouba, je dis "Dieu est une femme" »²²⁴. Lui qui se déclare croyant mais amoureux du vin, du cinéma, des romans, avoue que son épouse est non-croyante et rapporte dans son journal le fait qu'il « apprécie ses délires, ses commentaires profonds, insolents et philosophiques sur la religion. Elle considère le phénomène des houris comme une sorte de prostitution divine [...] qu'il est dur et insupportable de vivre l'enfance en permanence, oubliant en nous la grande part lumineuse, casseuse et profonde, de Satan»²²⁵. Quoique les deux préféreraient déjeuner à l'heure de la prière du vendredi, dans leur balcon, en dégustant un plat de couscous « servi avec des légumes, de la viande et arrosé d'une sauce de vin rouge [...] acheté dans une cave près d'Ain-Temouchent, ancienne région coloniale réputée pour ses [...] caves à l'architecture inspirée des cathédrales gothiques et des mosquées andalouses »²²⁶. Et ce qui pourrait paraître paradoxal, ce couple aux habitudes si profanateurs, choisissent pour nommer leur unique fille le prénom de Laya que Zaoui présente comme « le nom d'une des quatorze femmes du prophète Mohammed - que le salut soit sur lui »²²⁷.

Zaoui justement joue encore des paradoxes en faisant de Massaoud l'exilé, un rapporteur de l'histoire d'un autre Massaoud, celui dont les ossements ont été découverts en creusant dans la cour de l'abbaye d'Adam, dans le cadre de travaux de rénovations, en vue de sa transformation en centre culturel. Accueilli dans cette abbaye qui deviendra le lieu de fouilles archéologiques « suite à cette découverte satanique –un Arabe enterré dans une église avec son cheval et son cahier journal »²²⁸, Massaoud qui maîtrise le français, l'arabe, le berbère et l'hébreu, lira à l'archéologue Carine le journal de cet autre Massaoud dans sa langue d'origine, un mélange de toutes ces langues que l'on vient de citer. Un journal déterré donc de la cour de l'Abbaye d'Adam et qui mentionne le fait que la généalogie de ce Massaoud remonte jusqu' à Ali Ibn Abi Taleb, cousin et gendre du prophète Mohammed, avec des ramifications juives.

²²⁴ - Ibid., p. 58.

²²⁵ - Ibid., pp. 17-21. Souligné par nous.

²²⁶ - Ibid., pp. 34-35. Souligné par l'auteur.

²²⁷ - Ibid., p. 61.

²²⁸ - Ibid., p. 38.

Nous voyons bien l'usage du même procédé narratif que dans les précédents romans avec ces récits à tiroirs qui s'emboîtent les uns dans les autres. Zaoui s'efface donc derrière un narrateur-diariste dont le manuscrit est lu par un autre narrateur-diariste du même nom avec pour seuls interlocuteurs, une archéologue fictive et un lecteur effectif.

Ce Massaoud des temps anciens, ce « ben Ali ben Massaoud al-Akbar (le Grand) ben Tarek ben Iliès ben Yahoud ben Hazar ben Grine ben Fatima ben Yacoub ben Maria ben Abdallah »²²⁹ raconte sa quête d'une dernière demeure, d'un tombeau qui accueillera sa dépouille, victime d'une maladie qui le consumait à petit feu depuis déjà trois ans. Son cartographe Ibn Hawkal, un juif de Tlemcen, l'accompagne dans ce périple qui les mena de Bejaïa, à cet Abbaye d'Adam, en passant par Bab-el-Assa (village natal de Zaoui). Un itinéraire mûrement sélectionné par Ibn Hawkal suite à une longue recherche dans des manuscrits et des livres :

C'est ainsi que depuis trente-six mois, la razzia guidée par ce célèbre cartographe, boussole à la main, avance tantôt vers l'ouest, tantôt vers le nord de la mer des sauterelles [...] Massaoud al-Akbar lève sa tête [...] son lit impérial emporté sur le dos d'un cheval alezan pour dire à ses fidèles : « Je ne veux pas la guerre. Je cherche un tombeau. Je cherche une femme et une postérité noble, chérifienne et prophétique. Si mon heure arrive avant d'atteindre le lieu, enterrez-moi sur le dos de mon cheval, sur mon corps, lavé sept fois, faites la prière des morts... » [...] Son tombeau-rêve : une chambre pharaonique en forme pyramidale, creusée à une profondeur de cent cinquante-deux mètres, dont les murs en zelliges avec des motifs de décoration mauresque sur lesquels sont calligraphiés sept extraits de versets coraniques [...] sur l'amour, sur les belles houris et sur les rivières paradisiaque de vin et de miel, ainsi que quelques vers [...] du poète homosexuel Abou Nouas [...] et du poète soufi Ibn Arabi.²³⁰

L'Abbaye d'Adam sera donc ce tombeau tant rêvé par ce saint homme venu de si loin et guidé par son cartographe. Et l'on tient à signaler le fait que Zaoui fait incarner à son personnage de papier le rôle d'un des plus célèbres géographes de l'histoire : Ibn Hawqal. Celui-ci qui sillonna le monde au X^{ème} siècle, en particulier l'Algérie, et établit une configuration de la terre. Cette Abbaye, lieu de culte, « ce lieu de Dieu où

²²⁹ - Ibid., p. 39.

²³⁰ - Ibid., pp. 52-53.

sous le même toit se pratiquent trois religions : musulmanes, juive et chrétienne, la quatrième s’accomplissant clandestinement »²³¹ cache en fait plein de mystères. Les fouilles ont permis en fait de dépoussiérer par la même occasion des manuscrits nichés dans les étagères de la bibliothèque de l’Abbaye, avec en particulier des journaux intimes des religieux et religieuses qui avaient habités ces lieux, et qui rapportent paradoxalement leurs vies « pleines de péchés, de noms de membres intimes et d’histoires [...] sous l’œil de Dieu, celui qui ne dort jamais »²³².

Zaoui ne manquera pas de profaner ce lieu de culte sacré pour les chrétiens en représentant Massaoud faisant l’amour à Dorothee, une archéologue du chantier, et ce au beau milieu d’un des tombeaux abritant les ossements des morts enterrés depuis des siècles. Ce même Massaoud, qui réside dans cette abbaye, dans une chambre qui surplombe la cour, s’exclame d’ailleurs en déclarant qu’« entre les fiches des morts, les photos des ossements [...] ce lieu jadis réservé à Dieu, à ses serviteurs et aux prières, (lui) paraît ésotérique et diabolique »²³³. Et ce même couple profanera au fil des pages, non pas un lieu sacré mais une fête chrétienne, celle qui célèbre la naissance du Christ, Noël. En effet, Zaoui représente Massaoud souffrant de sa solitude, dans cette terre d’exil, loin des siens. Une solitude qui s’accroît encore plus au moment de cette fête qui rassemble les familles autour du sapin de Noël. Et afin de briser cette sensation de loup solitaire, Massaoud organise une rencontre éclair avec Dorothee, dans une cabine téléphonique publique, où il lui fait l’amour.

Et parmi les tiroirs à histoires qu’ouvre Zaoui par l’entremise de son narrateur, Massaoud l’exilé, l’on retrouve l’histoire de l’inhumation du prophète Mohammed rapportée par l’historien Ibn Habib Al-Baghdadi dans son livre encre (Kitab al Mohabar). Transcrit en italique dans le roman, supposant une citation fidèle des propos de l’historien arabe, le passage met en avant les tractations politiques sur la succession du prophète suite à sa mort survenue un lundi de l’an 632 dans la chambre de sa femme Aicha :

L’agitation fut si vive que les compagnons oublièrent le cadavre du Prophète dans la chambre de sa femme jusqu’au mardi soir. Pour

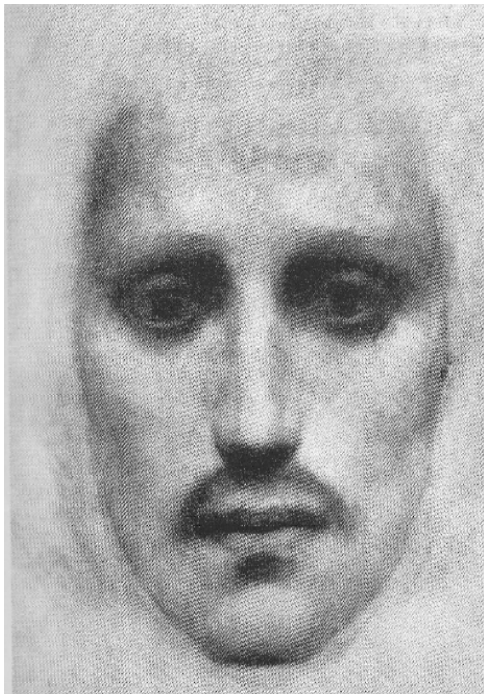
²³¹ - Ibid., p. 39.

²³² - Ibid., p. 37.

²³³ - Ibid., p. 80.

éviter toute cérémonie funéraire où le dirigeant de la prière des morts serait apparu comme le successeur, les compagnons décidèrent de l'enterrer cette nuit-là même, dans la cabane où il était mort. [...] On lava sommairement le cadavre, on l'entoura de trois manteaux, on le plaça au fond du trou et on lui jeta de la terre sur la tête.²³⁴

Massaoud à la lecture de ce passage, tout en buvant du vin espagnol bon marché à même une bouteille en plastique, ressent une amertume qui aigrit son humeur. Il est sensible quant à la fin du messenger d'Allah jugeant qu'il n'a pas eu les funérailles dignes de sa stature. Et il pense au portrait du prophète imaginé par l'écrivain et peintre libanais Khalil Gibran et que Zaoui reproduit dans son propre texte²³⁵, quoiqu'assez floutée par rapport à l'original, et que nous mettons côte à côte :




Amin Zaoui, en emboitant le pas à Khalil Gibran, profane la sacralité de la personne du prophète en le représentant au lecteur. Quoique Gibran n'a nullement précisé que le portrait qu'il avait imaginé était celui de Mohammed (QSSSL). Dans son

²³⁴ - Ibid., p. 90.

²³⁵ - Ibid., p. 67.

livre *Le prophète*, Gibran représente un prophète universel qui porte certes le nom de Mustapha qui s'avère un des surnoms de Mohammed (QSSSL) mais qui est loin d'être le messager d'Allah, sceau des prophètes. D'ailleurs l'Islam prohibe toute représentation et celle de Gibran est loin de correspondre à celle que pourrait imaginer un musulman en l'absence de la barbe qui ornait le visage de Mohammed (QSSSL). Et Zaoui représente son protagoniste comme un admirateur du portrait de Gibran au point de passer des heures à le contempler en méditant sur le sort final qui lui a été réservé par ses compagnons. Massaoud va jusqu'à trouver des traits de ressemblance entre le prophète et le pape ou entre le prophète et son propre père. Mais le portrait que Zaoui reproduit et que nous pensons être une version retouchée est loin d'avoir le même effet sur le lecteur. En effet, le floutage opéré atténue les traits du visage, estompe ses contours, et crée une sensation de fondu, de vaporeux, au point que le visage paraît surgir de la feuille, survenir symboliquement du royaume des morts.

Et cette quête de ce que l'on pourrait appeler une réincarnation symbolique de la personne du prophète se prolonge chez Massaoud à la personne divine. Il voudrait en effet écrire une biographie d'Allah qui par définition sera un récit rétrospectif des événements de sa vie. Quoique Allah est l'éternel, l'omniscient, le présent-absent, un être dont l'existence ne peut être saisissable, perceptible, par une de ses créatures. Comment peut-on alors imaginer un être humain pouvant réunir par écrit la somme des événements d'une existence qu'on ne peut pas délimiter, ni saisir d'ailleurs dans un espace-temps. Ce que Zaoui présente au lecteur en ces termes par l'intermédiaire de son narrateur en y joignant une représentation de ce qu'il considère le sexe d'Allah en insistant sur son caractère indéfini dans une légende qui l'accompagne :

Je rêve d'être biographe d'Allah. Cette idée diabolique m'est venue un jour, alors que je lisais une revue arabe interdite. Je suis tombé sur une photo de Dieu. En bas de la photo était écrit : « Allah dans sa jeunesse ». Le sexe d'Allah était dessiné en forme de lettre arabe [...] La radio nationale annonce la mort du moustachu. Depuis le matin elle ne diffuse que la lecture du Coran, livre de Dieu, dont le sexe, dans cette photo-là, ressemble à la lettre , ni vagin ni pénis ! J'ai envie d'écrire une biographie de Dieu. Je relis sa souffrance décrite dans les Saintes Ecritures, surtout dans La Genèse.²³⁶

²³⁶ - Ibid., pp. 117-119.



Nul besoin de souligner le caractère profanateur d'une telle représentation incorporée d'ailleurs subtilement à lettre du texte romanesque. Ce qui illustre parfaitement cette poésie propre à Zaoui et que nous qualifions de poésie profanatrice. Un mot s'impose quant au choix de lettre arabe pour représenter le sexe d'Allah et que l'on retrouve évoqué aussi par Ibn Arabi dans ses Conquêtes Mecquoises. Cette lettre est en fait la dernière dans la transcription du nom de Dieu avec comme équivalent en français un H aspiré. Cette lettre calligraphiée en arabe reproduit la circularité de l'univers autour d'un centre et si l'on lui enlève l'article défini () désigne, comme déjà mentionné dans la première partie, Dieu () :

Dans la terminologie soufie, le vocable « Hou » signifie Allah, son Unicité. Dérivé de Houwâ (Lui, L'Unique). C'est un abrégé phonétique que les cercles des derviches dans le monde islamique psalmodient à l'excès. [...] Ce « Hou », vocable de liaison et de répétition renvoie à l'entité spirituelle, abstraite et incorporelle, de la divinité d'Allah et à son ipséité. Elle symbolise également un degré avancé du transport extatique.²³⁷

²³⁷ - CHEBEL Malek, Dictionnaire des symboles musulmans, op.cit., p. 204.

La profanation de la personne divine, ultime degré dans l'échelle d'Assaref, se mue en une profanation d'un sacré politique avec l'évocation de la mort d'un moustachu, que l'on devine être le président algérien Houari Boumediene. Et Zaoui dans ce roman va plus loin en comparant symboliquement la gestion du pays à la gestion d'un bordel, celui du Lac-Duc d'Oran : « la Mecque des plaisirs le plus connu de toute l'Afrique du Nord, là où vivaient et séjournaient les putains renommées, les grands poètes d'amour et de méditation mystique soufie »²³⁸. En effet, pour Zaoui le bordel revête un statut particulier à tel point qu'il est aussi inoubliable qu'une mère ou un lieu de prière. Il rapporte qu'un bordel de Hadramaout au Yémen a été même le centre du « premier mouvement féminin contre l'hégémonie musulmane »²³⁹ suite à la mort du prophète Mohammed (QSSSL). Et ce bordel oranais accompagnera de même les soubresauts politiques du pays en le symbolisant, en usant du procédé rhétorique de la métonymie : « Je dis à Carine : " Je n'ai jamais connu mon pays. Toute ma vie je l'ai passé comme tous mes concitoyens[...] dans un grand bordel appelé Patrie " »²⁴⁰.

L'expression populaire comparant donc l'Algérie à un grand bordel trouve ici toute sa justification. Bien sûr, Amin Zaoui recherche un effet amplificateur afin de dénoncer les politiques qui ont mené le pays au chaos des années 90. Ceci n'empêche qu'il profane la sacralité de l'Etat et de quelques-unes de ses figures historiques. Par exemple, pour dénoncer le coup d'état de 1965 du ministre de la défense de l'époque, Houari Boumediene, contre le président Ahmed Ben-Bella, Zaoui imagine une réplique de la plus ancienne prostituée du bordel, Washma, et ce en ces termes : « Baddal alhmar balghoul (changer l'âne par un autre) »²⁴¹.

Le lecteur de ce roman se retrouve finalement plongé dans un univers gargantuesque avec un bordel qui sera nationalisé par le régime socialiste des années 70 puis « islamisé » par le « parti de Dieu ». Et les prostituées seront tour à tour considérées comme faisant partie intégrante des masses ouvrières au service du développement de la nation. Elles seront alors mobilisées par un appel inspiré d'un célèbre slogan communiste : « Putains de tous les pays, unissez-vous ! »²⁴². Puis

²³⁸ - Ibid., p. 75.

²³⁹ - Ibid., p. 91.

²⁴⁰ - Ibid., p. 100.

²⁴¹ - Ibid., p. 96.

²⁴² - Ibid., p. 105.

comme des filles de joie afin d'assouvir l'appétit sexuel des combattants pour l'édification d'un état islamique. Et parmi les pensionnaires les plus emblématiques de ce Bordel-Nation figure le personnage d'un homosexuel nommé Kamar-Lac (la lune du bordel). Ce dernier passera du pédé offrant ses services à une clientèle particulière qui fréquente les lieux surtout le vendredi, jour sacré musulman, à l'un des grands dignitaires du parti en passe de prendre le pouvoir. Zaoui le représente, malgré son métier et ses penchants pour la consommation de la drogue et de l'alcool, en bon croyant pratiquant sa religion musulmane :

Il accomplit régulièrement ses cinq prières quotidiennes. Entre deux prières, il n'hésite pas à fumer son sebsi de haschich qui ne quittait sa bouche que pour laisser la place aux quelques versets coraniques de prière, et boire quelques verres de sa carafe, en permanence rempli de vin rouge.²⁴³

Zaoui en fait peuple ce lieu de personnages excentriques, en marge d'une société en pleine ébullition jusqu'à l'éclatement d'une guerre civile, comme Sangria. Celle-ci qui à l'instar de Kamar-Lac fera de la politique suite à une carrière de prostituée de plusieurs années. Sangria qui par contre n'intégrera pas les rangs du parti islamiste mais celui du parti au pouvoir. Elle sera une des leaders de la défense des droits des femmes et fera partie de la délégation venant d'Alger pour nationaliser le Bordel du Lac-Duc :

Elle s'appelle Lalla Yamina, mais ce sobriquet, Sangria, lui a été collé par un juif espagnol, admirateur de Garcia Lorca et de Picasso, un communiste rescapé de la sale guerre civile. Celui qui aimait boire que la boisson espagnole, la sangria, qu'il préférait préparer tout seul. C'est grâce à lui que Sangria commença à manifester de l'intérêt pour la politique. [...] Elle a eu la chance et le courage d'enregistrer un quarante-cinq tours [...] un disque blessant, des chansons sur l'amour des hommes, sur l'amour du Dieu et de son prophète, sur le vin, la solitude et les fugues des filles belles et pucelles. Que Dieu la garde, pour l'éternité de l'éternité, dans sa large pitié et dans sa grande ombre de clémence.²⁴⁴

L'on voit le brouillage des frontières qu'opère quasi-systématiquement Amin Zaoui entre sacré et profane. Le Bordel lui offre d'ailleurs une large palette pour représenter des personnages excentriques, hauts en couleur, tout en jouant des

²⁴³ - Ibid., p. 123.

²⁴⁴ - Ibid., pp. 102-105.

contrastes. C'est le cas avec Washma, Sangria, Kamar-Lac mais aussi avec Halima la bônoise, une des pensionnaires du bordel qui s'adonne à une danse en écoutant la récitation du Coran :

La belle sourate de Joseph chantée par le célèbre lecteur du Coran, cheikh Abdel Bassat Abdel-Samad, mort dans un accident de voiture au Maroc, royaume de son ami le roi Hassan II. [...] Halima al-Annabia, [...] seule face au miroir de son placard, dans un état de transe, se donnant à la salsa. Elle danse sur l'air de l'enregistrement de la lecture coranique érotique. La cassette où la voix des auditeurs, un public de croyants excité par les détails descriptifs charnels d'une belle et étrange histoire d'amour vécue par Joseph et Zouleikha [...] monte en criant, comme dans une soirée de gala d'Oum Kalsoum ou de Mohammed Abdelwahab : « Allah...Allah...Ahhhhh. ».²⁴⁵

Le lecteur d'un tel passage ne peut qu'être interpellé par une écriture qui entremêle, dans ses filets textuels, à la fois la sacralité de la parole divine et sa réception dans un lieu aussi profane qu'un bordel, par une prostituée qui plus est, danse sous l'air de sa récitation par un de ses plus célèbres lecteurs. Et la sourate de Joseph devient non pas symbole de la résistance à la tentation de la chair mais plutôt l'histoire d'un amour à l'érotisme manifeste, qui fait pousser à son récepteur des cris d'excitation extrême, des appels à Dieu en soi, son auteur effectif. Zaoui tisse en fait une trame romanesque dont la texture mène le lecteur au fil des pages dans le chemin de la perdition, du blasphème, de la profanation la plus extrême. Quoique le lecteur ne peut être un agent passif, bien au contraire, car il développera des schémas interprétatifs selon le degré de son savoir encyclopédique et selon aussi ses convictions religieuses. Ceci dit, Il ne faut pas oublier que nous abordons ici des textes destinés jusqu'à ce jour à un public hors des murs de la cité, de la patrie.

Zaoui continue à exploiter ce que lui offre la position paratopique, marginale, à l'effet amplificateur du contraste social, du bordel. Un lieu qu'avait exploité une grande panoplie d'auteurs arabes ou algériens à l'instar de Tahar Ouettar. Ce Bordel va subir comme moult secteurs économiques de l'Algérie socialiste la nationalisation. Et des hauts dignitaires politiques et militaires procéderont à cette nationalisation dans une scène romanesque, frôlant le carnavalesque, avec l'annonce en fanfare des retombés

²⁴⁵ - Ibid., pp. 153.154.

d'une telle démarche sur les clients avec des formules de réductions, d'abonnement, de gratuité, etc. Et c'est un général qui annoncera officiellement, suite à un long discours, cette nationalisation, profanant par-là la sacralité d'un tel corps constitué et plus largement toute la politique de l'état algérien de ces années soixante-dix :

Ce jour historique de la nationalisation de ce bordel est le premier pas géant de notre révolution dans sa longue lutte contre l'esclavage, l'humiliation, l'asservissement et la domination du corps féminin, dit le général. [...] Les présentes ainsi que les présents, militaires et civils, murmurent la « Fatiha ». Soudain une forte musique patriotique s'élève [...] et le général déclare [...] au nom de l'Etat national révolutionnaire, indépendant et socialiste [...] la nationalisation du bordel Lac-Duc.²⁴⁶

Zaoui représente dans ce roman à des fins critiques ce même bordel, vingt ans après, islamisé par Kamar-Lac. Ce dernier qui, de retour d'un pèlerinage à la Mecque, se présente candidats aux élections de l'époque remportées par un parti islamiste. Kamar-Lac reviendra alors à son ancien lieu de travail afin d'accomplir une vision prophétique, celle de transformer « le lieu du vice en une maison de Dieu et de son prophète »²⁴⁷. Et c'est avec une autre scène, aussi carnavalesque que celle que nous venons d'exposer, que Zaoui représente l'islamisation de ce Bordel annoncée en grande pompe par les hauts dignitaires du nouveau parti au pouvoir. Une nouvelle série de mesures sont annoncées instaurant par exemple le respect des horaires de prière aux pensionnaires, l'imamat d'une d'elles de la prière collective, l'exigence des ablutions islamiques avant chaque acte sexuel, l'obligation du Tahlil et Takbir avant chaque pénétration, etc.

Ce roman est assez représentatif de cette poétique de profanation du sacré, à la fois religieux, politique, sexuel et social qui caractérise selon nous l'écriture Zaouienne. Ce roman qui jette la lumière sur cette frange sociale, marginale certes, mais que nul ne peut nier l'existence. Zaoui pousse les choses à l'extrême en représentant à l'Autre, lecteur mais aussi personnage en la personne de Carine l'archéologue, ce que notre société cache. Il révèle en fait, dans la tradition des farces italiennes, un secret de polichinelle. A l'instar de ce Messaoud qui montre à Carine son sexe circoncis. Cette

²⁴⁶ - Ibid., pp. 106-107.

²⁴⁷ - Ibid., p. 174.

dernière le considère comme mutilé et demande à Messaoud de créer une association pour la défense des sexes musulmans. Association qui pourra par la suite intégrer les juifs subissant la même tradition religieuse.

Et Zaoui continue dans ce roman à explorer ces êtres marginaux en évoquant cette fois les chanteurs des cabarets et des boîtes de nuit d'Alep, « cette ville rare, mystique et mythique »²⁴⁸, qui à la fin de chaque soirée, remplacent les muezzins en appelant à la prière de l'aube. Pratique que Zaoui explique par la fainéantise des muezzins qui en profitent pour ne pas perturber leurs sommeils. Ce qui en soi est profanateur d'un acte aussi important que l'appel à la prière, d'un être aussi respecté que le muezzin, et d'un élément architectural aussi symbolique que le minaret.

Dans *Haras de femmes*, Amin Zaoui reprend la représentation du musulman objet de curiosité de par son sexe circoncis que les minarets matérialisent spatialement. Il montre l'oncle de la narratrice adulée par la gent féminine, des touristes étrangères venues admirer les paysages sahariens, et qui se retrouvent à prendre en photo celui-ci posant nu comme un clown de foire. Une représentation donc avec un effet de grossissement de certains traits chez les personnages qui contribue à l'instauration d'un ton que nous qualifierons de carnavalesque :

Les femmes, elles aussi, étaient ravies de voir sa grosse verge brune et circoncise. Elles passaient des heures et des heures à méditer sur cette chose bizarre, pyramidale, plantée entre ses jambes. Elles le prenaient en photo nu, ou plutôt elles étaient hantées par son sexe qui, par sa crête bien taillée, ressemblait à un minaret.²⁴⁹

Et Amin Zaoui joue amplement de ce procédé dans ce roman qui, rappelons-le, traite de l'instauration d'une nouvelle religion autour de la vraie Pierre Noire. Ce qui le place d'emblée comme texte profanateur de la sacralité de l'Islam, ultime religion révélée à l'humanité. En effet, ce roman pullule de personnages hors-normes, excentriques et, si l'on use d'un adjectif du champ de l'art, baroques. Des personnages qui évoluent dans un espace-temps que l'on pourrait qualifier de mirage tant le

²⁴⁸ - Ibid., p. 124.

²⁴⁹ - ZAOUÏ Amin, *Haras de femmes*, op.cit., p. 67.

brouillage de tous les repères spatio-temporels est le maître mot qui caractérise l'écriture Zaouienne dans ce roman.

Le lecteur se retrouve donc à dérouler la vie de personnages liés par des rapports d'ordre familial impliquant la sacralité du sang partagé. Ces personnages se regroupent d'ailleurs par couples avec les grands-parents de la narratrice Hager, à savoir Imrane Ben Ayoub et Rkia ; puis ses parents Caïn et Balkis. Nous retrouvons aussi l'oncle évoqué plus haut, nommé Mohammed mais que l'on surnomme Abel, et l'autre Balkis, l'amante du père proclamé prophète des déserts et des désirs. Tous sont d'une descendance noble et appartiennent au cercle fermé des chorfas qui élève le degré de sacralité du sang en liant celui-ci à la personne sacrée du prophète Mohammed :

Cela est écrit noir sur blanc sur notre arbre généalogique, qui n'a jamais quitté son cadre doré accroché au mur de la seule mosquée du ksar construite par mon arrière-grand-père et à son compte –mon père était le descendant d'une tribu de Chorfa, les arrières-arrières-petits-fils du prophète- il lui était interdit de dire une telle poésie, une telle hérésie.²⁵⁰

L'on remarque aussi le procédé de nomination des personnages que Zaoui pratique avec cette tendance à user de noms à connotation sacrée. C'est le cas aussi et surtout dans ce roman où la majorité des noms propres des protagonistes appartiennent au champ de la sacralité et réactivent des mythes et des histoires sacrées. Ce qui d'emblée crée un effet de référenciation qui guide le lecteur dans l'interprétation des actions des personnages et du sens général du récit qu'il déroule. Zaoui en nommant sa narratrice Hager réactive l'histoire du prophète Ibrahim et de son épouse stérile Sarah qui lui a offert en mariage sa servante égyptienne Agar. Cette dernière qui donnera naissance au prophète Ismail, père de la descendance arabe, et dont l'errance dans le désert avec son bébé fixera les rites du pèlerinage de l'Islam. Mais Zaoui vise plutôt l'exploitation du sentiment de jalousie entre les deux femmes d'Ibrahim et qui fut la cause de la séparation des juifs de leurs cousins arabes. Jalousie que l'on retrouve dans ce roman chez Balkis, mère de la narratrice, envers le premier amour de son mari,

²⁵⁰ - Ibid., p. 17.

Hager. Celui-ci qui consacra un long poème à cet amour perdu et qui nomma sa fille du nom de l'élue de son cœur.

Zaoui nomme la mère de la narratrice, Balkis, en référence à la reine de Saba dont l'histoire avec le prophète Salomon est rapportée par le Coran et par la Bible : « Ce beau nom, la grande reine de Saba, amante de Salomon, l'avait déjà porté »²⁵¹. Le père en question se nomme Caïn, qui a un frère nommé Mohammed mais que tout le monde surnomme Abel. Ce qui en fait est une manière de référer à l'histoire de Caïn et Abel rapporté par toutes les écritures saintes et qui en fait est l'histoire du premier homicide. Et le nom Abel a été utilisé à maintes reprises et dans plusieurs romans par Zaoui pour nommer ses personnages. Et ce même Abel sera celui qui déroge à la règle en accomplissant ses prières en tamazight en faisant fi des remontrances de son père, Imrane Ben Ayoub, qui le maudissait pour un tel acte.

Les grands parents de la narratrice se nomment Imrane et Rkia. Le premier réfère à la lignée de Meryem, mère de Jésus, et du prophète Moïse. La troisième sourate du Coran porte d'ailleurs le titre Al-Imran. Rkia est le nom d'une des filles du prophète Mohammed (QSSSL) et qui fut l'épouse du troisième Calife Uthman Ibn Affen qui a eu le mérite de la diffusion d'une version unifiée du Coran dans tous les recoins de la terre d'Islam de l'époque.

L'excentricité des personnages constitue un contraste avec leurs prénoms de part leurs charges symboliques et leurs ancrages historiques que l'on pourrait qualifier de sacrés. C'est le cas avec Imrane que Zaoui représente en homme qui défie sa femme qui a chassé sa bru ayant enfanté une fille, la narratrice en l'occurrence, en allant la ramener de sa tribu. Et Zaoui va plus loin en justifiant cet acte comme signe d'un amour qui lie Imrane et sa belle-fille. Cet Imrane que Zaoui représente en personne respecté des membres de sa communauté du fait qu'il avait accompli le pèlerinage à pied. Quoique Zaoui nuance ce fait, à certains endroits du récit, en représentant le grand-père accomplissant son pèlerinage sur le dos d'une ânesse :

Il est honteux, déshonorant, grossier et abject de dire qu'une telle personnalité des lettres et de la théologie, respectée, estimée et

²⁵¹ - Ibid.

savante accomplit son devoir religieux sur le dos d'une bête sale, une ânesse ! dont le braiment est qualifié par Dieu dans un verset coranique, dans le livre ultime, le livre des livres, comme la plus mauvaise de toutes les voix de toutes les créatures !
Dieu a dit : «
»²⁵²

Imrane a en fait accompli ce pèlerinage afin de laver le péché capital d'avoir obéi à l'injonction du Caïd turc de la région, Hikmet Khodja, de boire sept verres de vin et sept verres d'Arack au cours d'une soirée qui s'est étalée jusqu'à l'appel à la prière de l'aube. Imrane décida donc d'accomplir son pèlerinage à pied quoique ce ne fût en fait que l'accomplissement de sa destinée :

« L'imam nous a dit que le prophète –que le salut soit sur lui et ses compagnons- a légué à sa femme, la plus jeune de ses quatorze ou neuf femmes, après sa mort, la liste complète comprenant le nom de tous les pèlerins-à-pieds, les pèlerins de tous les temps et de toutes les races. » Mon grand-père, entre veille et sommeil, avait été content d'entendre son nom prononcé par l'imam.²⁵³

Zaoui exploite le filon de ce pèlerinage sacré du grand-père de la narratrice afin de mettre en avant, souvent en les grossissant, des éléments de l'ordre du sacré. C'est le cas avec la narration des préparatifs du futur pèlerin consistant à faire l'amour à sa femme sept fois afin d'être sûr de la féconder et de retrouver un enfant à son retour. Après les ablutions, il accomplira la prière du voyageur puis celle de la peur. Et avec les hommes de la tribu, il accomplira un rituel étrange à l'Islam comme celui d'ailleurs de cette prière que Zaoui qualifie comme étant celle de la peur. Rituel consistant à creuser une tombe et d'y enterrer le voyageur drapé d'un linceul blanc tout en jetant sept poignées de terre sur lui par sept hommes. Cette tombe restera ouverte sept années et dans le cas du non-retour du pèlerin, elle sera comblée et on y placera une pierre tombale avec la mention : « Ici repose le pèlerin-à-pied, le croyant à deux tombes »²⁵⁴.

Et c'est le cas aussi avec la narration des différents mariages que contractera Imrane au cours de son pèlerinage qui dura plus de huit mois lunaires. Des mariages non pas permanents comme celui qu'il a avec son épouse Rkia laissée au pays mais que

²⁵² - Ibid., p. 35.

²⁵³ - Ibid., p. 55.

²⁵⁴ - Ibid., p. 51.

l'on nomme du voyageur : « ...Je me suis marié à sept jeunes filles nubiles et qui toutes venaient de vivre la douleur de leur première expérience de menstruation. Elles étaient de sept pays différents et de sept langues différentes... »²⁵⁵. L'on voit bien l'effet de grossissement que recherche à mettre en œuvre Zaoui en évoquant la nubilité de filles offertes à un vieil étranger juste de passage. En plus, hormis les variétés de l'arabe et du tamazight, nulles autres langues ne sont en pratique dans les pays qui séparent l'Algérie de l'Arabie et qui ne sont nullement au nombre de sept. Ce chiffre est employé par Zaoui et à plusieurs endroits du texte plutôt pour son caractère sacré.

Et en évoquant les filles nubiles offertes en pâture à un homme si l'on peut dire, ce qui est de loin la réalité sociale de la personnalité maghrébine, Zaoui relate l'histoire de la tribu des 17 chiras. Cette tribu qui n'ayant pas de terre à exploiter comme cimetièrre, a accepté d'offrir au Caïd turc, le même Hikmet Khodja, dix-sept filles en contrepartie d'un lopin de terre pour enterrer ses morts dont les dépouilles s'entassaient, « stockées sous une tente entre les liasses de foin et les énormes sacs bourrés de sauterelles séchées »²⁵⁶. Amin Zaoui trouve un malin plaisir à grossir les traits et les actes de ce dignitaire turc, l'émir des croyants. Ce qui participe selon nous de la poésie de la profanation du sacré que ces termes mettent en évidence :

Et pendant que les hommes de la tribu enterraient leurs morts en lisant et relisant sur eux de longues sourates [...] lui, avec appétit, se livrait à ses plaisirs sexuels avec les dix-sept filles nubiles, les dépucelant l'une après l'autre. Il avait demandé au taleb aveugle [...] de lui prodiguer de belles lectures coraniques et des psalmodies à haute voix, une lecture sensuelle qui aide et provoque l'érection et facilite la pénétration.²⁵⁷

Et Imrane de retour de son pèlerinage sera accueilli par les siens en saint homme. Il retrouvera sa femme Rkia avec dans ses bras un fils nommé Mohammed mais qu'il surnommera Abel. Rkia qui des années plus tard chassera sa belle-fille Balkis parce qu'elle a mis au monde une fille, la narratrice Hajer, considérant la femme comme « l'image humaine de Satan [...] éternellement sale. La nudité et la fornication ! La

²⁵⁵ - Ibid., p. 54.

²⁵⁶ - Ibid., p. 47.

²⁵⁷ - Ibid., p. 48.

malédiction de Dieu et de son prophète »²⁵⁸. Cette même Rkia qui rompra son jeûne permanent le jour du départ de son mari Imrane pour ramener à nouveau sa belle-fille auprès de son mari. Jeûne par lequel elle espérait accéder au paradis par la porte des jeuneurs appelée Rayyane. Zaoui ouvre une parenthèse pour souligner le fait qu'« on ne parle pas des jeuneuses »²⁵⁹. Il emboîte le pas à ceux qui attestent que le Coran ne s'adresse qu'aux hommes comme uniques interlocuteurs en délaissant les femmes. Une manière de profaner la personne divine et la sacralité de sa parole connue pour être valable en tout temps et en tout lieu pour l'ensemble des humains et des Jinns. Un argumentaire servant à mettre en avant le supposé sexisme de l'Islam comme c'est le cas dans ce commentaire d'une femme adepte de la nouvelle religion du vagin : « même le plus débile de sexe mâle coûte deux fois plus cher que deux femmes, même si ces dernières sont les plus belles et les plus sages, quand il s'agit de payer le prix du sang »²⁶⁰. Ou encore en évoquant l'histoire d'une actrice américaine venue incarner le rôle d'Isabelle Eberhardt et qui tombera amoureuse du ministre des affaires religieuses algérien. Celui-ci qui la prendra pour cinquième épouse après sa conversion à l'Islam. Elle achètera un vieux ksar abandonné par un ancien dignitaire targui et y bâtira « une grande mosquée où elle avait décidé d'être elle-même l'imam de sa nouvelle mosquée. Elle fut la première imam femme dans l'islam qui dirigeait les cinq prières quotidiennes où les hommes venaient de plus en plus nombreux »²⁶¹.

L'autre personnage excentrique que Zaoui anime par son pouvoir créateur est celui du nouveau prophète Caïn, père de la narratrice. Caïn, « l'enfant né de l'œuf »²⁶², part dans le désert fuyant son père qui convoite l'amour de sa propre femme Balkis. Et dans ce désert, il choisit de se reposer en dessous d'un dattier. Après une longue sieste, il lit tour à tour le recueil de poésie d'El-Moutanabi, le poète arabe qui s'était autoproclamé prophète, les soixante hizb du Coran puis le livre des Pas et Trace dans lequel il retrouve l'histoire de la révolte des Karmates et du vol de la Pierre Noire. En dessous de ce dattier, Caïn creuse un trou et déterre la vraie Pierre Noire et décide de bâtir un sanctuaire, une nouvelle Kaaba, avec la pierre de Caen, une pierre profane qui

²⁵⁸ - Ibid., p. 221.

²⁵⁹ - Ibid., p. 19.

²⁶⁰ - Ibid., p. 59.

²⁶¹ - Ibid., p. 190.

²⁶² - Ibid., p. 83.

servira à garder la pierre noire sacrée. Cette dernière qui prend la forme d'une femme qui le proclame prophète de cette nouvelle religion, celle du vagin :

La vie est l'élément essentiel sur la terre. Le Vagin est le centre de la vie. Le Vagin est le producteur de la vie. Le Vagin est le producteur de la sédition. Le Vagin est le producteur et l'essence du plaisir. Le Vagin est le moteur de toute musique. Le Vagin est la source du Sang et du Son et du Saint. Que la Pierre noire sainte bénisse le Vagin de toute femme : mère, fille, épouse, sœur, cousine. Ainsi et comme à l'accoutumée, toutes les femmes [...] avancèrent au milieu des croyants [...] leurs sexes découverts dépubescents, bien épilés, hautement tondu, bien parfumés, coloré de henné ou de safran... Et les croyants vaginaux, [...] se prosternèrent [...] devant les Vagins, Dieu de tous les croyants.²⁶³

L'on voit bien la profanation de ce qu'il y a de plus sacré, la personne divine, objet de vénération de tout musulman. Personne qui sera remplacée par un nouvel objet de culte, le vagin. Une nouvelle religion, avec ses rites et ses principes sera mise en place par ce nouveau prophète, qui succède au sceau des prophètes Mohammed. Et pour preuve, Zaoui fait dire à son personnage ce qui suit : « Comme Mohammed, prophète de la première Kaaba, je suis marié à cette grande commerçante : c'est ma Khadidja ! »²⁶⁴. Et Zaoui continue dans tout le reste du roman à faire implicitement des parallèles entre la nouvelle religion fictionnelle et la religion musulmane factuelle. Et ceci selon nous dans le seul objectif de montrer au lecteur sa structure profonde basée sur la foi quitte à défier toute logique. Ce roman opère alors une mue générique en prenant la forme, ou en d'autres termes en adoptant la scénographie d'une satire philosophique à peine voilée.

Au-delà de la religion proprement dit, Zaoui s'attaque à la parole divine en déformant certaines histoires relatées dans le Coran comme celle de Salomon et de la reine de Saba. Zaoui montre du doigt dans le récit qu'il déroule, en reprenant des pans entiers du Coran, et en opérant des ajouts fictifs, le supposé amour qui motiva Salomon à convertir la reine et son peuple à la vraie religion. Chez Zaoui, les prophètes deviennent quasiment des manipulateurs à l'ingéniosité inégalée que seul un regard

²⁶³ - Ibid., pp 102-103.

²⁶⁴ - Ibid., p. 101.

critique et objectif peut en démêler le stratagème. Ce que Zaoui fait en usant du roman avec une poétique profanatrice des structures du sacré en Islam.

Nous clôturons ce point et du coup ce chapitre par le dernier roman de cet ensemble réuni comme discours romanesque profanateur à l'adresse d'un public étranger dans une situation de communication littéraire que nous avons qualifié d'extramuros. En effet, Amin Zaoui continue dans la même veine littéraire à distiller, si l'on peut dire, son venin profanateur du sacré dans ses structures les plus profondes. Il viole tous les interdits et s'attaque dans *Les gens du parfum* particulièrement aux morts. Le narrateur-protagoniste, Hazar, visite la tombe toute fraîche de son père enterré à côté de la tombe de sa première épouse, mère de celui-ci. Cette visite se transforme en profanation des défunts parents dans leurs dernières demeures par leur propre enfant qui mange un sandwich enveloppé dans un journal arabophone tout en buvant une bière après avoir « murmuré, en priant, quelque chose de rimé comme des versets du Coran ou de la poésie. Des paroles poétisées »²⁶⁵. Hazar rejoint par là une pratique ancestrale qui remonte à la période antéislamique quand les arabes déclamaient de la poésie sur les tombes de leurs morts. Hazar ira jusqu'à faire l'amour à une inconnue surgissant d'une cabane de fortune construite à l'intérieur du cimetière. Cette inconnue s'avèrera être l'épouse musulmane du gardien du cimetière qui en compte deux autres, une juive et une chrétienne, chacune résidant dans le cimetière correspondant à sa confession :

Entre les deux tombes, celles de mes parents, nous faisons l'amour. Au bout de mon orgasme, je tire fort sur la pierre tombale de ma mère. [...] Au bout de son désir, dans son huitième ciel, et sous les coups lents et répétés de mon gros pénis, la femme hurle, ne cessant d'invoquer Allah [...] Après l'amour, j'ai eu un sentiment de honte [...] Les versets coraniques me reviennent en tête. [...] J'en lis quelques-uns, la tête baissée [...] Le parfum de la femme réveille en moi, une fois encore l'appétit du sexe. Je la regarde. Elle est une boule de sagesse ou de dévotion, les mains jointes entre ses genoux, elle est en train de dire quelques prières sur la tombe de ma mère et sur celle de mon père.²⁶⁶

En fait, tout le roman est construit avec une topographie allant du cimetière musulman à la maison familiale où l'on pleure le défunt. La chronographie s'étale de l'enterrement à la fin des quarante jours de deuil, avec des réminiscences, des souvenirs

²⁶⁵ - ZAOUI Amin, *Les gens du parfum*, op.cit., p. 12.

²⁶⁶ - Ibid., pp. 28-29-30-31.

qu'égrène Hazar avec sa belle-mère juive Sara. Cette dernière jalouse de sa rivale Zara, la première épouse, et qui du fait qu'elle soit musulmane a eu le privilège d'être enterrée à côté de son mari. Privilège qu'elle ne pourra jamais avoir du fait qu'elle soit de confession juive et qu'elle sera enterrée à sa mort dans un autre cimetière réservé aux juifs. Sa jalousie la mènera à rejoindre son défunt mari la nuit, à enfourcher sa tombe en tenant des mains sa pierre tombale, et à se masturber jusqu'à l'orgasme :

Depuis le jour de l'enterrement, elle passe ses nuits allongées sur la tombe de mon père. Elle prie et dit des psalmodies juives, et à l'aube, quand la voix plaintive du muezzin berce l'obscurité, elle se masturbe sur la terre de sa tombe et rejoint sa chambre dans cette grande maison sur cette ruelle étouffante.²⁶⁷

Et Sara par ce rite nécrophile ne fait que perdurer ce qu'elle pratiquait rituellement du vivant même de son mari et de sa première épouse Zara. En fait, le père de Hazar partageait sa couche avec les deux femmes et consacrait un temps précis à faire l'amour à chacune d'elles côte à côte. Et par impartialité, le temps imparti se mesurait par un bâton d'encens qui se consumait jusqu'à sa fin. Pratique qui explique le titre du roman en soi comme nous l'avons déjà mentionné plus haut. Zaoui ici profane la sacralité des liens du mariage, l'intimité des rapports et le secret qui les entoure :

Mon père, parce qu'il était juste et homme de bonne foi, un bon croyant, mesurait son temps de plaisir et d'amour avec ma belle-mère et ma mère, ses deux femmes, en utilisant des bâtonnets d'encens d'égale longueur. Mon père disait à ses deux femmes : le temps de l'amour, ça se sent. Il faut « sentir ce temps », c'est un temps béni, le temps du paradis d'Allah !²⁶⁸

Nous voyons bien ici le parallèle implicite qu'opère Zaoui avec l'injonction divine au musulman prenant plusieurs épouses d'être juste et égal envers elles. Zaoui par le biais d'une situation romanesque assez inimaginable met en avant l'attitude égalitaire qu'impose l'Islam à l'homme envers ses épouses jusqu'au plaisir charnel qu'il leur offre. Et de même que dans le précédent roman, Zaoui adopte une posture satirique et pamphlétaire sur l'Islam. Et dans ce roman en particulier, le personnage du fékih lui permet d'aborder des sujets tabous comme celui de l'excision ou de l'hermaphrodisme.

²⁶⁷ - Ibid., p. 46.

²⁶⁸ - Ibid., p. 114.

Des sujets qui suscitent en fait des questionnements quant au rapport de l’Islam avec les droits de l’homme et que Zaoui met en avant à l’adresse d’un public étranger :

Ma belle-mère flairait l’odeur de cet amour entre ma mère Zara et ce fékih aveugle [...] En l’écouter avec attention, ma mère, entre ses mains ressemblait à une petite élève : « Le prophète [...] aurait ordonné l’excision s’adressant à une khafidha (exciseuse) [...] la circoncision est une sunna pour les hommes, et seulement une makruma pour les filles. Effleurez et n’épuisez point (ashmi wa la tanhiki), le visage embellira et le mari sera ravi.²⁶⁹

Zaoui dans ce roman introduit le personnage d’Isaac, le fils de Sara la juive et du père du narrateur qui, rappelons-le, est de confession musulmane. Cette Isaac est né avec une malformation génitale rare rendant sa caractérisation sexuelle indéfinie : est-il un homme et doit-il accomplir ses devoirs religieux dans ce sens ou est-il une femme ? Question que le Fékih, dans un long discours, développe en égrenant les positions de plusieurs savants religieux. Zaoui suspend ici la narration romanesque et la remplace sur plusieurs pages par ce qui s’apparenterait à un traité religieux. L’objectif de notre auteur est de susciter chez le lecteur une réaction de rejet de l’Islam quant au traitement qu’il prévoit à une situation existentielle aussi rare que saugrenue. D’ailleurs, Zaoui par l’intermédiaire de son personnage de fékih, explique que l’hermaphrodisme d’Isaac, demi-frère de Hazar, n’est que la personnification de « la malédiction juive, le cri du sang juif dans la descendance musulmane ! »²⁷⁰. Et le Fékih déroulera une série de recommandations religieuses quant à la manière de déterminer le sexe de l’hermaphrodite, quant à sa manière d’accomplir ses prières canoniques, son pèlerinage. Il évoquera sa part dans l’héritage, sa manière de s’habiller en voyageant, sa circoncision qui doit se faire par une esclave, la manière de laver son corps en cas de décès...

Zaoui, ne dérogeant pas à ce que l’on pourrait appeler une coutume poétique, un rituel littéraire profanateur, représente le désir sexuel stimulé par l’ouïe, par l’écoute de versets coraniques, d’histoires érogènes, etc. Le Fékih qui explique au père l’hermaphrodisme de son fils sera un stimulant à son autre fils, le narrateur Hazar. Ce dernier qui tout en écoutant donc le discours du Fékih copulera avec sa demi-sœur Aya.

²⁶⁹ - Ibid., pp. 77-78.

²⁷⁰ - Ibid., p. 154.

Cette dernière qui, comme susmentionné, a été défloré par Hazar dans une école coranique pendant la sieste de ce même fékih aveugle. Et Zaoui n'omettra pas de représenter la réaction de dégoût de Hazar quant au discours du Fékih, ce qui renseigne en fait sur l'effet qu'il cherche à atteindre chez le lecteur :

La voix du fékih expliquant à mon père le cas de mon frère Issac m'aidait à réveiller mon sexe. Je cherchais le petit sexe d'Aya [...] « si jamais il fait la prière dans les rangs réservés aux hommes, ceux qui étaient ses voisins immédiats [...] doivent refaire la prière. S'il a fait sa prière dans les rangs des femmes, c'est lui qui doit refaire sa prière. » Je me taisais. Autour de nous deux [...] il n'y avait que le noir, le silence, et la voix du fékih [...] je la pénétraï. Elle éleva un soupir dans le ciel. Royaume du désir. L'ange. « ...Il ne doit porter ni vêtement de soie, ni bijou [...] Il ne sera circoncis ni par un homme ni par une femme... » J'avais envie de vomir [...] J'avais la tête qui tournait. Le fékih posa sa main droite sur le Coran [...] Et moi j'avais la main posée sur le petit sexe d'Aya. [...] Le fékih récita quelques versets coraniques. J'ai toujours eu peur du livre d'Allah. Je tirai ma main de l'entrejambe d'Aya [...] et commençai à murmurer, en silence, répétant ce que disait le fékih. Aya, elle aussi, faisait la même chose.²⁷¹

L'on voit bien la réunion du sacré et du profane, du pur et de l'impur qu'opère Zaoui, créant un effet de brouillage des frontières, et suscitant chez le lecteur des sensations diverses, une réception émotive mitigée si l'on peut dire. Ce qui constitue en fait un procédé récurrent chez Zaoui et qui par-là participe dans sa poétique profanatrice du sacré. Et Zaoui ne manquera pas ici à intervenir en académicien qui fait porter son discours romanesque par des références théologiques. Il rapporte l'histoire du prophète Mohammed qui reçut un hermaphrodite de Médine dans la loge de sa femme Um Salama. Ce dernier décrit au prophète les traits physiques d'une femme qui, vu son statut, il a pu entrevoir. Le prophète décida alors de l'exiler. Et cet événement est rapporté selon Zaoui par Muslim. Une manière donc pour notre auteur d'appuyer le fictif qu'il instaure par le factuel. N'accrole-t-on pas justement les dires rapportés par Muslim du qualificatif vrais (Sahih).

²⁷¹ - Ibid., pp. 154-155-156.

Ce roman se termine par le narrateur Hazar qui se remémore son enfance bercée par les attouchements de ses six sœurs, son « royaume de nubiles »²⁷². Attouchements qui finiront par être découvert par sa mère Zara qui étranglera l'ainée de ses filles sous le regard ahuri de sa progéniture. La défunte sera enterrée dans le même cimetière musulman où dix-sept ans plus tard son père sera enterré. Cimetière gardé par celui qu'on surnomme Le-Ministère-de-la-défense et qui venait de célébrer ses noces avec une fille de douze ans. Celle qui dix-sept ans plus tard fera l'amour avec Hazar entre les deux tombes de ses parents. Hazar finit par revenir à sa vie qu'il s'est construit loin de sa famille, avec sa femme, délaissant derrière lui ce qui reste dans son village natal de Rayhana ou Nedroma, le village des « gens du parfum ».

Zaoui au final nous propose dans ce roman une série de récits emboîtés dans un va-et-vient entre réminiscence du passé et vie présente. Tout cela dans un indéfini spatio-temporel. Une constante d'un roman à un autre avec cette même attitude profanatrice du sacré dans toutes ses facettes que l'on retrouve développée à chaque fois.

²⁷² - Ibid., p. 165.

Chapitre III

PROFANATION D'ICI ET D'AILLEURS

La fiction place le lecteur devant des situations qui sont autant d'énigmes. Elle le prépare à attendre un dénouement, voire une leçon, mais l'abandonne au moment de conclure, en refusant de formuler explicitement une doctrine. En cela le texte fait penser, donner à penser, dans une certaine mesure il pense quand on l'active. Cela explique au passage la facilité avec laquelle la littérature peut être instrumentalisée. Face au déferlement des certitudes, certaines questions servent de talisman.

Franck Salaün, *Besoin de fiction*, p. 61.

Après avoir analysé en termes de procédures de construction d'un univers romanesque profanateur du sacré par Amin Zaoui, et ce dans ce premier sous-ensemble constitué de ses romans de langues française édités uniquement à l'étranger, nous allons nous tourner vers ses romans publiés en coédition, à la fois en Algérie et en France. Ce qui pour nous relèverait d'une toute autre situation de communication supposant une certaine retenue de la part de notre auteur quant à la profanation de certaines structures élémentaires du sacré, à l'instar de la personne divine ou du prophète, hauts placés dans la hiérarchisation pyramidale de ceux-ci comme mentionné dans la première partie.

Une retenue qui transparaîtrait à notre sens au cours de l'analyse grâce à ce face-à-face comparatif que nous mettons en avant en abordant dans deux chapitres distincts les premiers romans puis les seconds. Une retenue enfin que nous supposons du fait qu'Amin Zaoui est un personnage public en Algérie à la notoriété telle qu'il ne peut s'attaquer aussi ouvertement au sacré sans entacher sa carrière. Et nous avons déjà vu, en abordant ses romans de langue arabe, une manifestation de cette retenue qui s'est exprimée par un traitement des tabous sociaux ou politiques mais sans aller au-delà. Nulle commune mesure entre ces romans et ceux de langue française du premier sous-ensemble que nous venons d'aborder où rien n'a échappé à son attitude profanatrice.

Notre analyse suivra de ce fait la même procédure analytique en abordant les cinq romans de ce second sous-ensemble en dépliant au fur et à mesure leurs constituants discursifs. Ce qui va aller donc des éléments péri-textuels qui fixent un horizon d'attente chez le lecteur. Horizon souvent faussé à la lecture du corps des textes comme nous l'avons déjà vu. Quoique notre approche consistera à aborder ces éléments qui entourent les textes en essayant de mettre en avant la manière avec laquelle ils ouvrent en fait sur des questionnements du sacré. Ce que nous opérons afin d'appuyer notre supposition d'une poétique de la profanation du sacré qui se manifeste dès le titre du roman, dès sa couverture, dès ses exergues...

De même pour la structuration de ces romans qui comme pour le premier sous-ensemble trace une ligne de conduite si l'on peut dire, une sorte de fil d'Ariane guidant le lecteur dans les dédales d'un discours romanesque tendant à une profanation constante et quasi-systématique de tout ce qui est sacré. Suivra alors l'analyse des scénographies propres à chaque roman et qui renseignent aussi sur l'usage spécifique de

notre auteur du genre romanesque. Un usage qui comme on l'a vu est plus tendu vers la tradition orale et les contes que sur le roman proprement dit.

Nous analyserons enfin le discours romanesque d'Amin Zaoui que nous qualifions de profanateur de par les situations romanesques mises en scènes où baignent des personnages aux actes et dialogues profanateurs, de par les références sacrés mises à mal, de par l'argumentaire développé en filigrane au service d'une désacralisation.

Eléments Péri-textuels et profanation

Les cinq romans de ce sous-ensemble sont conjointement publiés chez Fayard et Le serpent à plumes en France, et chez Barzakh en Algérie. L'éditeur algérien Sofiane Hadjaj, associé à son épouse Selma Hellal, ont choisi pour leur maison d'édition créée en 2000 le nom de Barzakh. Un nom qui recèle une connotation religieuse désignant cet entre-deux séparant le monde terrestre et l'au-delà. Ils expliquent qu'ils s'étaient inspirés d'une citation de Mohammed Dib qu'ils mettent d'ailleurs en exergue de la page d'accueil de leur site sur la toile : « Qu'est-il arrivé à cette part du monde, à ses jours, à ses nuits ? Serait-elle tombée dans un entre-deux où chaque composante du temps ne sait dire que son contraire ? N'est-ce pas le barzakh, s'il pouvait exister et s'il faut y vivre ? »²⁷³. Zaoui en publiant chez cet éditeur ses textes de langue française de 2007 jusqu'à nos jours les place implicitement dans cet entre-deux spatio-temporel. Un entre-deux que nous jugeons plutôt comme un subtil jeu littéraire entre sacré et profane, entre pur et impur, entre roman et thèse, etc.

Le premier de ces romans s'intitule *Festin de mensonges*. D'emblée, Zaoui invite son lecteur à « un repas de fête, au menu copieux et soigné »²⁷⁴. Et le menu annoncé n'est autre qu'une série de mensonges. Ce qu'il affirme avec l'exergue qu'il choisit pour ce roman sous la forme d'une reprise d'un dicton arabe proposé au lecteur dans les deux langues d'écriture de notre auteur : « » « Les poèmes les plus exquis sont ceux du mensonge ». Or nous savons la sacralité de la vérité en Islam et l'interdiction formelle pour tout musulman de mentir. Le lecteur en abordant ce texte se retrouve d'emblée profanateur du sacré dans la mesure où il donne vit par son acte de lecture à une parole mensongère. Il viole donc un interdit qui paradoxalement lui procure un plaisir, ce fameux « plaisir du texte » dont parle Roland Barthes. Et Zaoui trouve un malin plaisir à marteler, tout au long du texte, ce dicton dans sa langue d'origine le transformant ainsi en refrain. Et l'usage de l'arabe ajoute plus de poids à la force significative de ce dire que Zaoui modifie en remplaçant le mot poésie par le mot parole (). Ce que nous interprétons par l'orientation prosaïque proche de l'oralité littéraire de l'œuvre de Zaoui.

²⁷³ - Cf. www.editions-barzakh.com.

²⁷⁴ - Dictionnaire de langue française Le Petit Robert, entrée [Festin], 2009.

La couverture de ce roman dans son édition algérienne, à la différence de celle de son édition française qui se présente sans aucune illustration imagée, représente un escalier de style art nouveau. Escalier qui par sa structuration sinueuse, suggère selon nous, l'espace nuit, lieu et temps de tous les plaisirs. Cette image pourrait suggérer aussi l'action de monter les marches menant symboliquement vers les cimes, vers ce huitième ciel, titre d'un de ses romans de langue arabe, lieu de résidence selon Zaoui des poètes menteurs :



L'on retrouve la même suggestion d'un espace de nuit, celui de la chambre où l'on couche, dans le titre du deuxième roman de ce sous-ensemble : La chambre de la vierge impure. Zaoui avec ce titre suggère au lecteur une intrusion dans cette espace intime, à l'abri des regards indiscrets, interdit à toute personne étrangère, d'autant plus qu'il est celui d'une vierge. Et nous avons déjà abordé dans la première partie de notre travail le degré de sacralité de la virginité dans les sociétés arabo-musulmanes. Un état que la fille doit préserver, gage de sa pureté, jusqu'au jour de son mariage. Zaoui paradoxalement qualifie cette vierge d'impure. Ce qui ne manque pas de susciter la curiosité des futurs lecteurs. Ce qui d'ailleurs expliquerait que ce roman ait reçu le Prix des libraires algériens à sa sortie en 2009. N'oublions pas aussi que Meryem, mère du prophète Aïssa, le Christ, est nommée la Vierge Marie. Ce qui appuie la sacralité qui

entoure ce terme et sa profanation d'emblée par notre auteur en lui ajoutant le qualificatif d'impure contrecarrant son sens.

La couverture de ce roman dans son édition algérienne suggère justement la nuit de noces en représentant le pied d'une future mariée que l'on devine assise à côté de son mari. L'éditeur français propose de son côté une image qui porte plus sur l'impureté que l'on doit laver en mettant en avant une femme que l'on devine nue, qui prend une douche, à peine voilée par des arabesques rappelant celles des moucharabiehs. Et les deux nous réconfortent dans notre interprétation des titres et du traitement du sacré dans une attitude profanatrice que Zaoui opère. :



Le troisième roman de ce sous-ensemble porte le titre : Le dernier juif de Tamentit. Ceci fixe chez le lecteur un horizon d'attente, celui de connaître l'histoire du dernier des juifs qui ont peuplé jadis la région du Touat algérien, à Tamentit. Un titre qui rappelle celui d'un film américain qui a marqué l'imaginaire des algériens, Le dernier des Mohicans. L'idée justement d'une extermination n'est pas loin et nous pensons que Zaoui la suggère quelque part. D'autant plus qu'il emboîte le pas de l'auteur américain Noah Gordon qui publia un roman historique sur l'Inquisition en

1999 intitulé *Le dernier juif* Ou encore d'une photo prise pendant la seconde guerre mondiale retrouvée avec à son verso la mention manuscrite : *Le dernier juif de Vinnytsia* et qui représente un soldat allemand tenant en joue un juif au bord d'une fosse commune et s'apprêtant à l'exécuter.

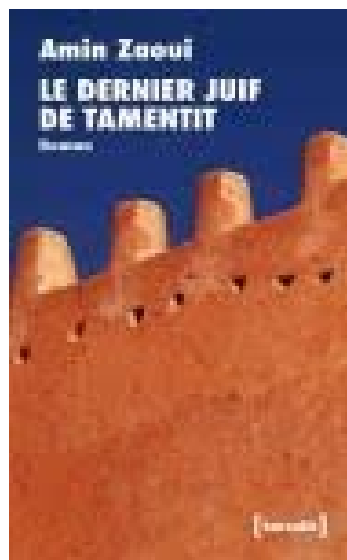
Or la question des juifs d'Algérie reste un sujet tabou que l'on aborde avec des gants. D'autant plus que le statut conféré par le décret Crémieux pendant la colonisation française aux juifs autochtones et la prise de position de ceux-ci lors de la Guerre de libération Nationale a ajouté de l'huile au feu. Un feu ranimé par la question palestinienne. Zaoui quant à lui prône un retour aux sources, à cette cohabitation pacifique, en proposant avec une note de nostalgie ce titre. Le sacré n'est jamais loin car dans l'imaginaire musulman, le peuple juif est le peuple maudit, condamné à une perpétuelle errance, et que le seul salut possible est une reconversion à la dernière religion révélée, l'islam. Ce qui n'empêche que même du temps du prophète, les musulmans ont cohabité avec les gens du livre dans la tolérance la plus absolue.

Zaoui met justement en exergue à ce roman un long poème du soufi Ibn Arabi (1165-1240) dans lequel il bannit les religions du fait qu'elles engendrent le rejet des uns par les autres. Ibn Arabi se dit à la fin adepte de la religion de l'amour, seule capable de réunir en son sein l'humanité. Un poème transcrit en français puis en arabe que nous transcrivons intégralement vu son importance dans l'intelligence de nos propos :

Encore hier je reniais mon ami
Si ma religion n'était proche de la sienne
Mais aujourd'hui, mon cœur devient capable de toute image :
Il est prairie pour les gazelles, couvent pour les moines,
Temple pour les idoles, une Kaaba pour le pèlerin,
Tablettes de Torah et livre du Coran.
Je suis la religion de l'amour, partout où se dirigent ses montures,
L'amour est ma religion et ma foi.²⁷⁵

Avec un tel exergue, Zaoui se positionne et place son texte en digne héritiers de la philosophie soufie prônée par le grand maître () Ibn Arabi. Le lecteur d'emblée se retrouve face à des questionnements de l'ordre du sacré. Implicitement, il est incombé à Dieu, source des religions révélées, la division que connaît l'humanité. Ce qui rappelle les propos de Mehdi, protagoniste du premier roman en langue française de Zaoui, *Le sommeil du mimosa* : « Si Dieu n'avait pas créé le vendredi d'Oran, le samedi de Tel-Aviv et le dimanche de Paris, le monde ne manquerait pas de joie »²⁷⁶. Quoique par cet exergue, nous voyons bien la retenue dont nous parlons dans ce sous-ensemble romanesque car Zaoui ne dit pas sa pensée explicitement mais la suggère en s'appuyant sur ceux d'Ibn-Arabi.

La couverture de ce roman est une représentation imagée des guerres de religions dans la mesure où elle présente une citadelle, un ksar saharien fortifié. Le lecteur ne peut que se représenter à l'esprit l'idée de remparts nécessaires à défendre sa religion et celle des siens, même au fin fond du désert :



Zaoui rappelle selon nous que le Sud a été une zone peuplée par les juifs depuis au moins le 5^{ème} siècle après Jésus-Christ et aussi de repli pour ceux fuyant l'intolérance des gens du nord, les chrétiens espagnols et les musulmans maghrébins. Et la suite du roman est un retour sur les pas d'Ephraïm Al n'Kaoua fuyant Séville, s'établissant à Tlemcen et dont la descendance peupla entre autres Tamentit et Ghardaïa :

²⁷⁶ - ZAOUI Amin, *Le sommeil du mimosa*, op.cit., p. 113.

Abdel Karim Al Maghili, celui-là même qui a jeté une partie de notre famille sur un nouveau chemin de l'exil, vers Ghardaïa, capitale des Mozabites, ou vers des villes d'Afrique subsaharienne. Après Séville, Marrakech, Tlemcen, Tamentit, une grande partie de notre famille s'est installée à Ghardaïa. Je suis le dernier de la grande famille qui, malgré la peur, n'a pas voulu quitter Tamentit, le Tombouctou du Touat.²⁷⁷

L'avant dernier roman de ce deuxième sous-ensemble s'intitule *Le miel de la sieste*. Et le miel est une boisson noble pour les musulmans, sacralisée par le Coran. Zaoui use selon nous du terme miel dans son acception maghrébine : « Dans la poésie berbère et maghrébine, le miel est indissolublement lié à la douceur. Il représente alors les paroles savoureuses de l'amant, le parfum du corps de l'amante »²⁷⁸. Le miel devient une caractérisation de douceur à l'encontre de la sieste. Cette dernière recommandée par le prophète et qui instaure en fait une division particulière des jours d'été scandés par deux moments de sommeil. Zaoui considère donc que la sieste sera le doux moment de partager un moment de plaisir stimulé par la chaleur ambiante, la lumière du jour et ce qu'il nomme les « démons de midi » :

Nous avons hérité cette culture phantasmatique de la sieste de nos ancêtres andalous. Afin de bien accueillir Chitan el gueila, les arabes et les berbères, Musulmans et juifs de l'Andalousie antique, à Tolède comme à Grenade, ont construit des bains maures et des hôtels dotés de vastes chambres équipées de rangées de lits et destinées exclusivement aux heures sacrées de la sieste. [...] Ce sont les poètes musulmans et juifs qui ont créé cette tradition du « démon de midi ». Les Andalous, nos aïeux, considéraient l'accomplissement de la sieste dans les bras d'un beau démon ou d'une belle démonsse comme le sixième pilier de la religion musulmane ou le onzième commandement de Moïse. Elle fut une prière commune recommandée dans les deux religions abrahamiques [...] La prière de la sieste est créée pour prier le démon et celle de l'aube pour prier le jour de Yahvé ou d'Allah.²⁷⁹

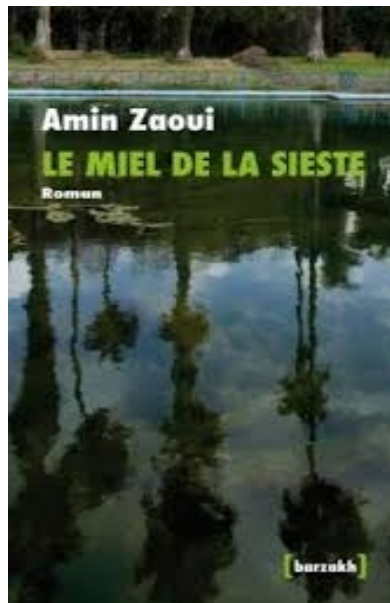
Justement la couverture de ce roman représente le reflet de palmiers dans une étendue d'eau. Ce qui symboliquement renvoie nez-à-nez la fraîcheur et douceur de l'eau, de la nuit donc, à la chaleur et langueur de la sieste. D'ailleurs Zaoui met en

²⁷⁷ - ZAOUI Amin, *Le dernier juif de Tamentit*, op.cit., pp. 54-55.

²⁷⁸ - CHEBEL Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans*, entrée [Miel], op.cit., p. 269.

²⁷⁹ - ZAOUI Amin, *Le dernier juif de Tamentit*, op.cit., pp. 28-29.

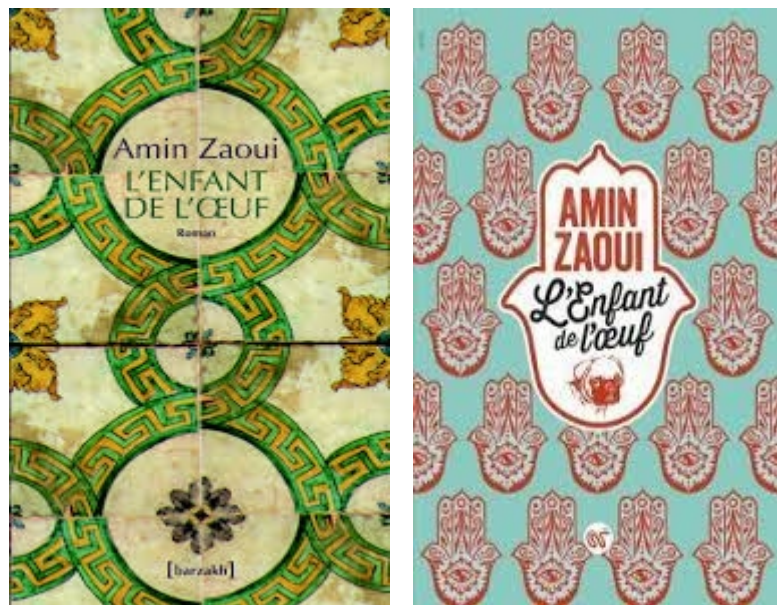
exergue de ce roman une phrase qui résumerait en quelque sorte sa vision du monde et de la littérature : « La vie ressemble à un conte ; ce qui importe, ce n'est pas sa longueur, mais son désir ». Zaoui selon nous nous fait l'apologie de la sieste propre à la culture arabo-musulmane en comparant ses bénéfices à ceux du miel, une liqueur remède, paradoxalement « un élément chaud et sec »²⁸⁰ :



Le dernier roman de ce sous-ensemble, le dernier en date du romancier, s'intitule L'enfant de l'œuf. Un titre qui déjà désignait le chapitre du roman Haras de femmes où Zaoui développait les étapes de la naissance de la nouvelle religion du vagin. Titre quelque peu transformé de celui qui désignait un des chapitres du roman La soumission. Le quinzième chapitre plus précisément intitulé L'œuf du coq. Le choix d'un tel titre ne peut que susciter des questionnements forcément liés à la sacralité de l'acte d'enfantement chez l'espèce humaine. Zaoui pour une fois nous semble profanateur dans le sens où il désigne l'impensable naissance d'un enfant d'un œuf ; mais si l'on réfléchit bien l'on se rend compte que les spermatozoïdes humains fécondent en fait un œuf niché dans le vagin féminin.

²⁸⁰ - CHEBEL Malek, Dictionnaire des symboles musulmans, entrée [Miel], op.cit., p. 269.

La couverture de ce roman dans son édition algérienne suggère des œufs par la forme quelque peu ovale de cercles formées par des arabesques avec au centre une fleur, symbole de fécondité. En fait, l'éditeur mentionne que l'image de la couverture est celle de carreaux italiens ornant le sol de certaines maisons algéroises. L'édition française de ce roman présente pour sa part une couverture avec plusieurs mains de Fatma dont une plus grande, au centre, contenant le nom de l'auteur, le titre et l'illustration d'un chien, véritable protagoniste du roman :



Il faut dire que le choix de la main de Fatma n'est pas anodin vu son caractère sacré. D'ailleurs cette main serait celle de Fatima, fille du prophète, voire selon Malek Chebel celle de Marie (Keff Mériem). Cette main, ce pentacle, condenserait tout le pouvoir de conjurer le mauvais-œil, celui des jaloux et des envieux. La main est associée donc à l'œil créant un couple de deux parties du corps humain qui, avec le cœur, « drain(ent) le symbolisme le plus dense »²⁸¹.

²⁸¹ - CHEBEL Malek, Dictionnaire des symboles musulmans, entrée [Main], op.cit., p. 255.

Structuration d'un romanesque profanateur

Des péri-textes, nous nous tournons vers la structuration des romans de Zaoui en termes de division en chapitres ou autres. Ceux-ci portent souvent des titres qui, selon nous, prolongent le questionnement du sacré qu'assurent les titres des romans en soi. Et Zaoui met la plupart du temps des citations en exergues qui peuvent éclairer, de par le travail de sélection et l'ouverture sur un fond intertextuel qu'elles impliquent, certains pans de la poétique de la profanation du sacré chez lui.

Festin de mensonges se présente avec une division en douze chapitres qui prolongent l'invitation suggéré par le titre du roman à un festin de savoureux mensonges. Une saveur rappelée par ce refrain en graphie arabe : et ce tout au long du texte, à divers endroits, souvent au début ou à la fin de chaque chapitre. Et Zaoui dès le premier chapitre invite justement le lecteur aux Délices d'une chaire dormante jouant sur l'ambivalence du mot chaire que l'on pourrait attribuer au corps d'une femme ou à la viande, ingrédient principal de tout repas festif chez les arabo-musulman, perpétuation de la tradition abrahamique sacrée d'immolation d'un mouton pour ses invités. Quoique Zaoui continue avec un chapitre qu'il intitule *L'arôme du câlin* ou encore un autre qu'il intitule *Le baiser fécondateur*.

Nous voyons comment Zaoui par ces deux derniers titres suggère un amour des plus platonique, loin du sadisme habituel, mais la profanation n'est jamais loin du fait que la simple évocation de la fécondation par un baiser tandis qu'elle constitue le premier pas, qu'assure le rapport sexuel, afin de perpétuer l'entreprise démiurgique. Et Zaoui continue avec des titres comme *Le jour du diable* proposant ainsi un équivalent au jour de Dieu, le vendredi en l'occurrence pour les musulmans. Nous avons aussi le titre *La prière de la sieste* qui en fait désigne une prière inexistante dans la panoplie des prières canoniques que pourrait accomplir tout musulman. Nous avons encore *Enfant du bordel* qui suggère au lecteur qu'un des protagonistes du roman serait le fruit d'une relation illicite, de surcroît marchande, et que la connaissance du géniteur est quasi impossible. Le dernier chapitre de ce roman porte le titre *Le raïs ou le cataclysme*. Zaoui récidive une nouvelle fois avec ce titre suggérant une orientation politique critique envers la personne sacrée du président de la république pendant les années 70,

en l'occurrence Houari Boumediene. D'autant plus que l'usage du « ou » suggère une équivalence qui fait du président un cataclysme, un bouleversement que n'occasionnerait qu'une catastrophe naturelle. Procédé qui en soi renseigne sur un positionnement politique de notre auteur qui sera confirmé dans la suite de l'analyse et qui en fait est profanateur de l'aura de sacralité qui entourait et entoure jusqu'à nos jours la personne du défunt président Hourri Boumediene.

La chambre de la vierge impure se présente structurée en une division en treize chapitres portant des titres suggérant dans une certaine mesure un traitement profanateur du sacré comme : Volcan de chair, L'honneur de la trahison, Racine d'un nuage, La dent de la souris, Les femmes-colombes, Mensonge d'un papillon. Ces titres réunis dans une table des matières, comme c'est d'ailleurs le cas du précédent roman, pourrait guider le lecteur à tracer un horizon d'attente supposant un contenu narratif sur La vierge impure, ce volcan de chair, celle qui suit son cœur, appartenant à la race des femmes-colombes et qui de sa chambre, racines d'un nuage arrive à atteindre le Nirvana. Celui-ci qui en fait ne peut être atteint qu'après l'amour-avant l'amour, ce mensonge d'un papillon, cet honneur de la trahison.

Et justement en exergue du chapitre Volcan de chair, Zaoui met en avant une sentence stipulant que « l'amour est l'unique religion qui fait naître ses prophètes ; les autres religions, nous en héritons avec leurs prophètes »²⁸². Ce qui en fait est profanateur dans la mesure où l'amour est érigé en religion, rejoignant par-là les propos poétiques d'Ibn Arabi sus-cités. Et Zaoui continue cette logique profanatrice en incorporant à son texte romanesque la sourate 109 d'El-Kafiroun mise en exergue de l'avant dernier chapitre consacré à la reconversion de Sultanat au christianisme et son ambition de devenir prophétesse.

Le dernier juif de Tamentit se présente avec une division en vingt-et-un chapitres portant des titres avec des termes appartenant au champ lexical du sacré à l'instar de : Démon de midi Chitan El-gueila, Fitna, La mangeuse d'hommes Wakkalat Ar'djal, Hadj Mimoun, Tadjmahal l'œil du loup, calligraphie charnelle. Titres annonciateurs selon nous de la poétique profanatrice qui sous-tend aussi ce roman et que confirment

²⁸² - ZAOUÏ Amin, La chambre de la vierge impure, op.cit., p. 39.

certaines exergues aux chapitres comme pour celui intitulé Hadj Mimoun, le dernier juif de Tamentit. En effet, pour ce chapitre, Zaoui fait appel à une citation de l'ethnologue et auteur malien de confession musulmane Amadou Hampaté Bâ : « Dieu a dit : " soixante-dix fois par jour, je regarde dans le cœur de l'homme pour y descendre... mais je le trouve presque toujours plein de lui-même, et ne puis y pénétrer »²⁸³. Le lecteur ne peut que rester pantois face à de tels propos attribué au créateur et qui suggère ouvertement une forme d'impuissance.

Et Zaoui continue avec un autre exergue du chapitre Fitna sous la forme d'une citation d'un verset coranique de la sourate Az-Zumar présentée comme suit : « Dieu accueille les âmes quand elles meurent, et quand elles sombrent seulement dans le sommeil. Il retient celles dont il a décrété la mort et renvoie les autres jusqu'au terme fixé... »²⁸⁴. Un exergue que l'on pourrait qualifier de sacré de par sa reprise de la parole divine contenue dans le Coran et qui est vite profané par le refrain qui scande le texte du roman à divers endroits dans un leitmotiv incessant : « Epoustouflant, ce pénis parfait, circoncis selon la tradition sacrée judéo-islamique ». Un refrain que le lecteur lit juste en dessous du verset lui faisant par-là entremêler le sacré au profane, la parole pure à celle impure. Un refrain qui de par son retour constant pourrait selon Denise Brahimi²⁸⁵ résumer le roman et en être même le titre.

Le miel de la sieste est structuré avec une architecture textuelle différente de la pratique habituelle d'Amin Zaoui. Une division en chapitres numérotés et sans titres, au nombre de trente. Ce qui invite le lecteur à une prise en main directe du texte avec une lecture linéaire et continue sans un arrêt réflexif sur un titre. Arrêt qui en fait servait selon nous à alimenter un horizon d'attente et des questionnements que la lecture pouvait conforter. Seuls deux citations d'Abu El Alaa El Mâari, l'auteur controversé de L'Épître au pardon, viennent se mettre en exergue de deux chapitres, le dixième et quinzième : « Je ne blâme pas l'athée, mais plutôt celui qui, craignant l'enfer, persiste dans sa furie »²⁸⁶ ; « Les lois divines ont semé parmi nous la rancune et nous ont

²⁸³ - ZAOUI Amin, *Le dernier juif de Tamentit*, op.cit., p. 53.

²⁸⁴ - Ibid., p. 113.

²⁸⁵ - Cf. BRAHIMI Denise, « Le dernier juif de Tamentit, un roman transgressif », *Revue L'ivrescq*, Alger, L. De Minuit, n°: 35, Aout 2014, pp. 32-33.

²⁸⁶ - ZAOUI Amin, *Le miel de la sieste*, op.cit., p. 80.

apporté toutes sortes de malheurs »²⁸⁷. Nous voyons bien le positionnement que prend Zaoui en emboitant le pas à El Mâari sur des sujets aussi tabous que l'athéisme ou la charia. Et Zaoui par ce procédé assure selon nous cette retenue dont nous avons parlé plus haut face à un lectorat qui pourrait être des plus intolérants face à de tels propos. Chose étonnante et que Zaoui n'a pas suscité de débats houleux comme ce fut le cas avec Rachid Boudjedra ou dernièrement Kamel Daoud. Preuve que celui-ci cache bien son jeu, si l'on peut dire, par des procédés littéraires subtilement maniés.

Et dans son dernier roman en date, *L'enfant de l'œuf*, Zaoui propose une division non pas en chapitres mais en fragments. Chacun de ces fragments textuels, de longueur différente allant d'une phrase à plusieurs pages, comporte un titre. Par ce procédé, Zaoui rapproche son écriture romanesque de celle des pensées. Et certains de ces titres ont une connotation sacrée comme : Quarantième jour, Une croix, Le paradis, Six cent mille hadiths ! Houris, Sourate, Paradis des chiens, Le pape François et les chiens, Pourquoi Dieu a-t-il créé les mouches ? Mektoub, L'imam, Hadith, J'irai au paradis, Sourate de la Caverne, Qitmir, Vendredi, Prêche du vendredi, Allah, Songe ou mensonge, Le chien dormant...

Ce roman fragmentaire, cassant la linéarité habituelle et les codes du récit traditionnel, se présente sans aucune citation mise en exergue. Ce qui déroge à la pratique de notre auteur. Et même les emboitements de différents récits n'y sont plus de mise quoique les fragments dans leurs successions assurent un écoulement narratif. Ce qui place ce roman dans une position à part dans l'œuvre romanesque de notre auteur. Reste que la même poétique de profanation du sacré le sous-tend, ce que nous développerons plus en avant.

²⁸⁷ - Ibid., p. 113.

Scénographies de la profanation

Comme pour le précédent sous-ensemble romanesque traité dans le précédent chapitre, nous nous tournons vers l'analyse des scénographies particulières mises en place par notre auteur dont l'œuvre, rappelons-le, s'incorpore dans la scène englobante du discours littéraire, et la scène générique du roman. Quoique, nous avons vu plus haut l'usage particulier de la littérature par Zaoui qui jouxte les frontières du discours idéologique. Ses romans comme susmentionné sont en fait des romans à thèses sous-jacentes portés par une poétique profanatrice du sacré. Et les scénographies de ces romans s'apparentent plus aux contes et aux anciens traités arabes qu'au roman moderne occidental.

Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue que le roman en tant que genre littéraire a été introduit assez tardivement comme genre pratiqué au sein de la littérature arabe de manière générale, et la littérature algérienne en particulier. L'on ne peut de ce fait occulter l'accumulation d'un archive littéraire propre à la civilisation arabo-musulmane et qui vient se greffer au genre romanesque occidental. Celui-ci qui a émergé depuis la renaissance pour devenir le genre dominant que l'on connaît actuellement. Et l'usage dans notre cas du français comme langue d'expression, se surajoute au genre romanesque importé, donnant au final un rendu textuel assez hybride génér(t)iquement

Dès l'incipit de *Festin de mensonges*, Zaoui instaure une scénographie autofictionnelle avec une narration à la première personne portée par un protagoniste masculin. Ce qui, comme pour les précédents romans, crée une distanciation entre l'auteur et les faits narrés, quoiqu'un flou s'installe chez le lecteur quant à l'identité des trois instances d'auteur, narrateur et personnage principal. En plus de cela, l'usage du Je implique le lecteur puisque il se désigne indirectement et il doit s'efforcer de se distancer par rapport au personnage-narrateur :

Ce soir ma langue refuse de dormir. Insomniaque, somnambule, diabolique, elle dérange les sept dormeurs et leur chien, dans la grotte. [...] Je me raconte, et seul Allah détient la vérité, Lui seul : ma vérité ! C'est ainsi. Je m'installe devant le miroir et je me raconte. Je déballe mes tréfonds. [...] Je me déverse dans l'encre et dans les plis du blanc linceul. Je raconte cette vie satanique, terrible et angélique tout à la fois, je l'ai vécue [...] Tout cela n'est que moi. Moi au fond

d'une glace fêlée. [...] Je crache sept fois sur ma poitrine et sur la terre rouge que foulent mes pieds nus et je dis : Louanges à Allah le Beau et Miséricordieux !²⁸⁸

Nous voyons comment Zaoui met en place une situation de communication en soi profanatrice du sacré. Il met en avant, par métonymie, la langue, organe corporelle de la parole, pour désigner l'oralité du propos. Ceci sachant que nous sommes dans une communication différée portée par l'écrit. Et la langue a été souvent citée par notre prophète comme l'organe qui mènera beaucoup de gens au bucher de l'enfer. Organe qui profère souvent une parole mensongère, de médisance, de colportage... Et ce festin de mensonges auquel nous convie l'auteur par le biais de son narrateur est confirmé car il atteste que seul Allah détient la vérité.

La scénographie autofictionnelle avec une logique de l'aveu, de la confession, est aussi confirmée par l'usage métaphorique du miroir fêlé réfractant une image de soi tributaire des méandres de la parole et de la mémoire. Le narrateur en débutant son récit pratique un rituel anciennement répandu de cracher sept fois afin de conjurer le diable et les esprits maléfiques. Une manière pour Zaoui d'installer son discours dans une zone de pureté discursive, quoique sa parole ne peut qu'être considérée comme profane et même profanatrice. Ce rituel est d'ailleurs suivi par la formule musulmane de remerciement à Allah d'avoir permis à cette langue de préférer paradoxalement ces mensonges :

Je vous raconte cette vérité crue, égrillarde, tantôt comme je l'ai vécue, tantôt comme je l'ai apprise de la bouche de celles et ceux qui m'ont élevé dans le respect et dans la foi. J'aime la vérité des mensonges. Et seul Allah détient la Vérité, la Vérité absolue. [...] Ecoutez-moi jusqu'à la fin, suivez ma langue et ma main jusqu'au fond de la jarre. [...] Louanges à Dieu le parfait des parfaits, mais les mensonges disent eux aussi la vérité, peut-être la vérité la plus véridique de toutes les vérités.²⁸⁹

Toujours en matière de mise en place de la situation de communication romanesque que Zaoui met en scène aussi, ce qui caractérise son écriture, l'on retrouve des formules qui s'adressent au lecteur transformant la communication littéraire, par

²⁸⁸ - ZAOUÏ Amin, *Festin de mensonges*, op.cit., pp. 11-12. Souligné par l'auteur.

²⁸⁹ - Ibid., pp. 41-116.

définition différée, en une communication directe. C'est le cas par exemple de : « Je vous raconte ce qui suit »²⁹⁰ ou « Avant de l'oublier, voici l'histoire de la femme de mon maître de français »²⁹¹. Et dans ce roman, Zaoui au début du chapitre intitulé Mémoire de marbre, réitère l'usage du verbe pleuvoir à la première personne du singulier. Chose que nous avons relevé précédemment dans Haras de femmes. Et Zaoui ici crée de même un parallèle avec l'acte de narrer, de relater. Nous avons interprété cela par le fait qu'il souligne que le contenu de la narration, de l'énonciation, tombe du ciel, résidence du livre-matrice²⁹². Quoique nous remarquons la substitution de la pluie suggérée dans Haras de femmes par le feu, un feu paradoxalement mouillé :

Je pleus du feu mouillé ! Je me déverse. Ceci est le sel de ma vie, goûtez-le. [...] Quand je tourne la tête et vois ma vie déroulée en silence, dans l'indifférence et l'aveuglement, comme on déroule un vieux tapis le lendemain d'une fête ratée, je ressens un profond chagrin et me tends compte que des pans entiers sont tombés dans l'oubli [...] Voici ma langue et ceci n'est que mon miroir.²⁹³

Avec ces évocations de l'eau, du feu, l'on ne peut ne pas avoir à l'esprit les analyses de l'imaginaire poétique de Gaston Bachelard. Un imaginaire que ce dernier lie intimement aux quatre éléments, à savoir le feu, l'eau, l'air et la terre²⁹⁴. Zaoui, par cette formule qui nous paraissait de prime abord défier la logique, prouve en fait l'inclinaison poétique de sa vision du monde, de son imaginaire, de sa pratique littéraire.

Et nous retrouvons justement cette même évocation de l'eau lié à l'acte narratif dès l'incipit de La chambre de la vierge impure. Zaoui met en scène dans ce roman une même scénographie de l'aveu confessé, de la vie racontée dans ses détails les plus secrets et intimes, avec la mise en place d'une narration à la première personne. Une narration portée par le personnage principal, Ailane, avec un seul chapitre au titre éponyme du roman où l'on retrouve Sultana dans le rôle de narratrice :

²⁹⁰ - Ibid., p. 56.

²⁹¹ - Ibid., p. 59.

²⁹² - Traduction de l'arabe :

²⁹³ - ZAOUÏ Amin, Festin de mensonges, op.cit., p. 67. Souligné par nous.

²⁹⁴ - Cf. La psychanalyse du feu (1938), L'eau et les rêves : essai sur l'imagination de la matière (1940), L'air et les songes : essai sur l'imagination du mouvement (1943) et La terre et les rêveries du repos (1946).

Et l'eau n'est pas dormante [...] Et moi je continuais à me conter [...] Je voulais me débarrasser de ce qui pesait sur le cœur. Et je m'épanchais [...] Je me raconte. Il pleut sur le bivouac.²⁹⁵

Pour *Le dernier juif de Tamentit*, Zaoui met en place la scénographie d'un dialogue échangé entre les deux personnages de Barkahoum et Ibrahim. Un dialogue faisant alterner les récits des deux, qui deviennent par-là, les deux narrateurs du roman. Et ce dialogue au présent, dans une pizzeria algéroise au nom évocateur de *Dolce vita*, fait remonter le lecteur à l'histoire des ancêtres des deux narrateurs : Abdelkrim Al Maghili pour Barkahoum et Ephraïm Al N'kaoua pour Ibrahim. Ce qui fait basculer ce roman à la catégorie des romans historiques. La narration est toujours à la première personne et la seule intervention attribuée structurellement à Zaoui serait le refrain que nous avons déjà évoqué plus haut et qui rythme la narration : « Epoustouflant, ce pénis bien taillé ! Circoncis selon la tradition judéo-chrétienne. ».

En fait, ce refrain est la reprise de l'étonnement de Barkahoum à la vue du sexe d'Ibrahim, cet « oiseau édénique, (ce) minaret de chair »²⁹⁶. Et Amin Zaoui place le dialogue des deux personnages dans la situation saugrenue de l'acte sexuel : ils s'échangent leurs histoires respectives tout en faisant à maintes reprises l'amour. Et l'acte sexuel, lui-même narré dans un emboîtement de récits allant des préliminaires à l'orgasme, devient le cadre contextuel des autres récits déroulés dans une même logique d'emboîtement. Le lecteur se retrouve, par ce procédé narratif, plongé malgré lui dans une ambiance érotique en tenant en main un roman historique défendant la thèse du dialogue des cultures et des religions. Et l'incorporation des histoires de personnages historiques de l'envergure du rabbin N'kaoua et de l'imam Al Maghili, disciple de Abderrahmane el Thaâlibi, au sein d'une telle situation de communication, profane l'aura de sacralité qui entoure ceux-ci.

En effet, à la scénographie que l'on pourrait qualifier d'érotique, incorporant une scénographie historique à visée argumentative, s'ajoute une scénographie autobiographique. Les deux narrateurs reprennent à plusieurs endroits du roman des extraits de manuscrits hérités de leurs ancêtres dans lesquels ils racontent les récits de leurs vies respectives. Récits à la première personne que nous lisons tels quels

²⁹⁵ - ZAOUI Amin, *La chambre de la vierge impure*, op.cit., pp. 11-85- 107.

²⁹⁶ - ZAOUI Amin, *Le dernier juif de Tamentit*, op.cit., p. 9.

sous terre : « L'idée de commencer l'écriture de mon journal intime me hante depuis le cimetière Zadiq de Ben Aknoun, quand je me suis recueilli sur la tombe de ma belle-mère Sultana, mon paradis perdu »³⁰².

Enfin, nous pouvons dire que par ce simple fait de donner la parole à un chien, un animal prohibé en Islam par le prophète, Zaoui profane ce don divin attribué aux seuls êtres humains. Quoique par ce procédé, Zaoui permet aussi de faire plonger le lecteur dans ce que serait la vision, par un chien, du monde et de l'existence avec, comme on le verra par la suite, plusieurs questionnements sur le sacré. Et ce n'est pas le seul procédé expérimenté par Zaoui dans ce roman. Il va jusqu'à se mettre en scène, se projeter dans l'univers romanesque qu'il construit par l'évocation de son nom accolé à son autre facette, celle de chroniqueur. Une mise en scène avec pour toile de fond, pour cadre, une énième fois, rappelant la scène d'énonciation du Dernier juif de Tamentit, un rapport sexuel :

Aujourd'hui, en accueillant Lara sans ses dessous, tenant à la main un journal, j'ai verrouillé la porte, je l'ai serrée contre le mur du couloir et je l'ai défoncée. Elle a miaulé tout en me lisant la chronique d'Amin Zaoui en éloge au courage de la femme kurde [...] « C'est poétique ? – Le sexe ou le texte ? – C'est fort ? – Le coup ou la chronique ? ».³⁰³

³⁰² - Ibid., p. 139.

³⁰³ - Ibid., pp. 208-210.

Romans profanateurs du sacré

Amin Zaoui convie le lecteur du *Festin de mensonges* à découvrir l'histoire de Kossaila, alias Nems. Une histoire aux ramifications diverses et qui, ayant le titre en tête, ramène le lecteur à atténuer son étonnement par le rappel que ce n'est finalement qu'une série de mensonges. En effet, les récits centrés sur ce personnage sont tout sauf crédibles, avec la panoplie d'incestes, de relations zoophiles, de scènes obscènes... qui les ponctuent.

Et à la différence des romans du premier sous-ensemble baignés dans un cadre spatio-temporel indéfini, ce roman se présente avec des repères : le village de Karmoussa, où tout débute un 19 juin 1965, « jour du "redressement révolutionnaires" !?, c'est-à-dire du putsch dirigé par le ministre de la défense, Houari Boumediene, contre le premier président algérien Ahmed Ben Bella [...] Abel tuait son frère Caïn [...] la jeune Algérie indépendante avait perdu sa virginité »³⁰⁴. D'emblée, le choix d'un tel repère temporel, permet à Zaoui de briser le silence qui entoure cette période de cataclysme politique et qui a été longtemps un sujet tabou. D'ailleurs le fait de remettre en cause le terme « redressement révolutionnaire », suggéré par la ponctuation, et de le remplacer par « putsch », est en soi une profanation de la sacralité de la personne du président Boumediene qui primait et subsiste encore. Et nous avons d'ailleurs vu, dans la partie théorique, l'imaginaire politique des sociétés arabomusulmanes bercé par l'allégeance à la personnalité providentielle du dirigeant, et que nul critique ne doit remettre en cause.

Zaoui met donc en scène ce Kossaila, un personnage excentrique, non-orthodoxe, pourtant issue de la descendance noble des chorfas³⁰⁵, de la famille des Ouled Boutaleb. Origine qui en fait devrait entourer sa personne d'une aura de sacralité en une sorte de garde-fou contre toute dérive de conduite :

Notre famille de chorfas, descendants directs du prophète Mohammed [...] appartenance à la postérité prophétique et élue était inscrite noir sur blanc, soigneusement sauvegardée sur l'unique copie du manuscrit de notre arbre généalogique [...] préservé dans la tombe

³⁰⁴ - ZAOUI Amin, *Festin de mensonges*, op.cit., pp. 27-79-89.

³⁰⁵ - Cf. CHEBEL Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans*, entrée [Chorfa], op.cit., p. 90.

du marabout [...] déterré qu'une fois par an lunaire, lors de la nuit sacrée, c'est-à-dire la vingt-septième nuit du ramadan [...] un calligraphe renommé et borgne [...] vêtu de blanc, arrivait de la Mecque sur un cheval blanc, blanc sur blanc, pour [...] ajouter à cet arbre généalogique prophétique les noms des nouveau-nés mâles des chorfas.³⁰⁶

Zaoui fait de ce personnage un profanateur de tout bord. Il est d'emblée qualifié d'« enfant maudit »³⁰⁷, de « créature satanique »³⁰⁸ de par le fait qu'il soit gaucher. Et cet état est amplifié par Zaoui en mettant en scène Kossaila qui lutte pour manger de sa main droite comme le stipule la religion. Sa mère ira jusqu'à trouver l'« idée diabolique »³⁰⁹ de lui attacher la main gauche dans le dos avec son foulard « orné de versets coraniques, d'oiseaux édéniques »³¹⁰ pour l'obliger à faire usage de sa main droite. Et un jour, elle l'attrapera en train de se masturber avec sa main droite, ultime sacrilège : « J'ai accouché d'un diable, d'une malédiction ! Un enfant musulman joue avec son sexe circoncis selon la charia d'Allah et de son prophète avec [...] la main propre, la main des ablutions islamiques ? »³¹¹. Kossaila se rendant compte de l'ampleur de ses actes blasphématoires voudra alors se purifier en tentant de se couper la main gauche avec le couteau qui servait à égorger le mouton du sacrifice de l'Aïd. Il sera rattrapé de justesse par sa mère qui s'écria : « Maintenant tu oses utiliser le couteau pour te libérer. Le couteau avec lequel on égorge [...] le mouton d'Allah, tu le pollues de cette main impure »³¹². Totalement désespéré, sentant qu'il était « condamné à vivre dans l'illicite »³¹³, il décida justement de se libérer totalement de toutes ces contraintes religieuses. Et pour marquer cette prise de décision, il pratique la masturbation, tour à tour, de la main gauche puis de la main droite, défiant Dieu, « une masturbation ambidextre [...] en regardant le ciel traversé par des bandes d'oiseaux (en s'écriant) : Liberté, liberté ! »³¹⁴.

Nous voyons bien ici l'effet d'amplification recherché par Zaoui et qui en fait sert à nourrir sa poétique profanatrice du sacré. Et Zaoui continue en faisant de son

³⁰⁶ - ZAOUÏ Amin, *Festin de mensonges*, op.cit., pp. 13-14.

³⁰⁷ - Ibid., p. 13.

³⁰⁸ - Ibid.

³⁰⁹ - Ibid., p. 15.

³¹⁰ - Ibid.

³¹¹ - Ibid., pp. 16-17.

³¹² - Ibid., p. 19.

³¹³ - Ibid., p. 20.

³¹⁴ - Ibid., p. 21.

personnage un passionné de littérature française. Il lit Georges Bataille et se passionne tout particulièrement pour Madame Bovary de Flaubert : « Je ne sais pourquoi, dès que j’ouvrais le livre d’Allah, je pensais aussitôt à Flaubert, cet écrivain maudit. J’étais fou de Madame Bovary »³¹⁵. Et justement pour cacher cette passion dévorante, il dissimulait ce roman dans la couverture du saint Coran lisant ainsi Madame Bovary tout en donnant l’impression qu’il lisait le livre sacré. Le comble c’est qu’il se masturbait, tout en récitant à voix haute certains passages du roman, devenu donc une source qui alimentait ses fantasmes. Ces derniers qui étaient déjà stimulés, depuis son jeune âge, quand il accompagnait sa mère au hammam : « Dès que je pense au hammam je sens le trouble dans ma tête »³¹⁶.

Et ses lectures en langue française, langue des roumis, « langue impure »³¹⁷, « impropre »³¹⁸, « langue de Satan »³¹⁹, « langue de l’enfer »³²⁰, étaient mal vus par sa mère, son oncle et même sa grand-mère. Tous l’ont averti des dangers qui le guettaient en délaissant la langue arabe, celle qui sera en usage dans l’au-delà, au paradis : « Dieu ne parlait que l’arabe, ma langue maternelle, et redoutant de ne pas être compris par Allah, j’appris très vite l’arabe ». Zaoui profane par ces propos la personne divine, omnisciente et initiatrice des différences linguistiques tel que stipulé dans le Coran même.

Et Kossaila, toujours dans cette logique profanatrice, aura un rapport avec sa tante maternelle Louloua, de plus est, sœur jumelle de sa mère. Ce sera d’ailleurs la première femme qui l’initiera aux jouissances charnelles. Et tout cela le 19 juin 1965, jour de tous les bouleversements. Et Zaoui par cette mise en scène profane la sacralité du sang, et pas n’importe lequel, celui du prophète. Le fait que sa tante soit la jumelle de sa propre mère ajoute plus d’effet à l’acte incestueux. Et Zaoui ajoute de l’huile au feu en rapprochant ce rapport incestueux à la prière, acte de dévotion suprême, pilier de la religion musulmane :

³¹⁵ - Ibid., p. 78.

³¹⁶ - Ibid., p. 28.

³¹⁷ - Ibid., p. 71.

³¹⁸ - Ibid., p. 76.

³¹⁹ - Ibid., p. 72.

³²⁰ - Ibid., p. 76.

Nous nous étions retrouvés, ma tante et moi, retranchés dans ce hangar servant d'écurie pour les deux ânes et le vieux mulet [...] Je savais, depuis l'âge où j'avais été autorisé à accompagner les femmes au hammam, que ma tante avait l'œil sur moi [...] Sous le regard ahuri et malicieux des autres femmes corpulentes et pleines de désirs, elle n'hésitait pas à jouer avec mon sexe en le savonnant [...] Je regardais ma tante. Elle se métamorphosait en un oiseau édénique [...] Je priais Allah. Je ne sais pourquoi, mais dans les moments les plus profonds de l'amour charnel et fiévreux, je pensais à la prière. À voix basse, je récitais quelques versets coraniques. J'adorais Allah, mais j'adorais aussi, un peu plus, un peu moins, que sais-je, Louloua. [...] J'encensais la chair de Louloua et glorifiais Allah dans une profonde et pieuse prière. Et je récitais la sourate de la Fatiha. [...] Faire l'amour à une femme, c'était accomplir une grande prière à deux.³²¹

Zaoui, dans cet épanchement encensant l'inceste, profane cette prohibition coranique, et disons même transculturelle. Durkheim a d'ailleurs consacré tout un ouvrage à l'analyse de cette prohibition. Et Zaoui, par l'intermédiaire de son personnage, ira jusqu'à poser la question :

Pourquoi Allah que je vénérais jusqu'au huitième ciel nous interdisait-Il de nous marier avec nos tantes ? Pourquoi cet Allah élevait-il des obstacles et des remparts entre nos amantes et nous, entre ma Louloua et moi ?... Je demande pardon...!
³²²

Par ce questionnement à l'adresse de la personne divine, sacrée et source du sacré, Zaoui illustre son positionnement profanateur. Quoique en finissant par le refrain en langue arabe qui rythme le flux narratif de son roman et qui sonne comme un rappel constant au lecteur du caractère mensonger, fictif, de celui-ci, il atténue en quelque sorte son propos. Signe de cette retenue que nous pensons être une des caractéristiques essentielles des romans de ce deuxième sous-ensemble.

Et cette relation incestueuse avec sa tante, qui lui faisait goûter à chaque fois la saveur de ce qu'il considérait comme un avant-goût du « miel paradisiaque »³²³, le

³²¹ - Ibid., pp. 29-30-31.

³²² - Ibid., p. 35.

³²³ - Ibid., p. 84.

transformera en amoureux invétéré des femmes d'âge mûr. Il vouera un véritable culte aux sexagénaires et septuagénaires en considérant que « faire l'amour à une femme au seuil de la mort, à quelques pas, à quelques jours du paradis d'Allah, n'est qu'un profond amour et une interminable prière pour le grand créateur : Allah »³²⁴. Manie qui développera chez lui des inclinaisons que l'on pourrait qualifier de sadomasochistes. Ce que nous pouvons illustrer par ces propos :

Dans les bras tremblants d'une femme sexagénaire ou septuagénaire, je me métamorphosais en cannibale. Tout cela à cause de Tante Louloua, que Dieu lui procure ses pardons, Allah est beau, clément et miséricordieux. Combien de fois l'idée de dévorer à petits morceaux, à petites bouchées, les corps fatigués par l'âge [...] me hanta. Sept fois je rêvai avoir mangé ma tante Louloua [...] me voyant grignoter ses tétons ou les lèvres de son conin.³²⁵

Amin Zaoui multiplie les partenaires de Kosseila, profanant ainsi, par le récit de ces aventures avec chacune d'elles, un élément sacré. L'on retrouve une religieuse chrétienne qui tient la bibliothèque de l'église des pères blancs du village. L'on retrouve aussi la femme de son maître de français, ou encore la femme de ménage du dortoir de l'internat de son lycée, ou encore une juive française. Toutes ces partenaires sont des femmes beaucoup plus âgées que Kosseila. Il avoue d'ailleurs son aversion pour les femmes de son âge à cause de leur crainte constante de tomber enceinte.

Avec l'évocation des ébats de Kosseila avec la femme de son maître de français, Zaoui trouve l'occasion de représenter ses déviances voyeuristes. Cette française en se dénudant lui a permis de voir pour la première fois un sous-vêtement féminin. Et voilà qu'il déclare que ses « sœurs ne portaient pas de culotte, ni (s)a mère Hadile, ni (s)a tante Louloua »³²⁶. Et Zaoui, plus loin, représentera encore une fois cette déviation en évoquant qu'un jour, Kosseila avait trouvé sa propre mère avec son deuxième mari, qui s'avère être son oncle paternel, en plein rapport dans l'église abandonnée du village. Une église qui servait de salle de prière collective aux habitants, trois fois par an, la vingt-septième nuit du ramadan et les deux aïds ; et qui servait d'écurie les autres jours pour son oncle :

³²⁴ - Ibid.

³²⁵ - Ibid., p. 85.

³²⁶ - Ibid., p. 63.

La première fois de ma vie où j'avais franchi le seuil de cette pièce étroite, sombre et humide, il y avait de cela six ans, j'avais été stupéfait de surprendre ma mère entraîné de chevaucher mon oncle. Elle était nue [...] et haletait comme une chienne en chaleur. Elle avait une paire de jambes très blanches et hautement moulées [...] Excitante [...] Je serrai le Coran dans mes bras et demandai à Dieu de pardonner à ma mère [...] Dieu aimait les mamans, même celles qui fautaient, les fornicatrices.³²⁷

Nous voyons bien ici la profanation de la sacralité du rapport mère-enfant et de la sacralité de ce lieu de prière servant, et d'écurie, et de lieu de fornication. Et bien avant, Zaoui avait déjà représenté ce même lieu, squatté par le père du protagoniste de retour de son long voyage et qui trouva sa femme mariée à son frère croyant qu'il était mort. Kosseila retrouvera son père faisant l'amour à sa tante Louloua, son amante, la sœur jumelle de sa mère, et joindra sa tendance au voyeurisme à son vice de la masturbation :

Du silence, du fond de l'obscurité montèrent des halètements et des gémissements. Au sommet de son orgasme, ma tante hurla comme une louve et mon père lança ses prières. Moi, dans ma cachette, je me masturbais en crachant dans ma paume droite [...] mon père s'était installé dans la mosquée des chrétiens. Il occupait cette maison de Dieu [...] Il passait ses journées à méditer sur les traits innocents du Christ et sur les secrets enterrés dans le corps voluptueux de Marie. Il lisait à haute voix les versets coraniques relatant l'histoire de Marie et de son fils, sidna Aïssa.³²⁸

La profanation de la sacralité du lien père-enfant et du lien père-belle-sœur est ici claire. Zaoui y ajoute la profanation de la vierge Marie et du saint Coran. Illustration une nouvelle fois de cette poétique du sacrilège qui caractérise l'écriture Zaouienne. Il ne s'arrête pas là car le père de Kosseila est représenté comme un sage à la longue barbe blanche qui lui conférait une aura de sainteté dans le village. Il passait d'ailleurs ses nuits à lire le Coran et par un jeûne permanent voulait « finir ce qui lui restait de jours et de nuits en prophète ou en poète »³²⁹. Et après sa mort, en plein deuil, Zaoui relate le recours du protagoniste au sexe, afin de noyer son chagrin, avec cette même tante

³²⁷ - Ibid., pp. 120-121-122.

³²⁸ - Ibid., pp. 50-51.

³²⁹ - Ibid., p. 48.

Louloua, dans ce même lieu sacré. Zaoui brave ainsi tous les interdits et décompose la famille, et pas n'importe laquelle, une famille de chorfas :

Quand Louloua arriva à ranimer mon intérieur, quand ma verge fut devenue ferme et bien tendue, elle la nicha entre ses gros seins gonflés [...] en prononçant à haute voix une prière sur l'âme de mon père [...] Je la sentis peu affectée, indifférente à la nouvelle de sa mort, peut-être rassurée à l'idée que personne ne viendrait nous déranger ce soir-là dans cette écurie servant occasionnellement de salle de prière. [...] La mort de mon père m'avait complètement perturbé. J'adorais être égaré. Ni terre, ni ciel.

330

Zaoui en relatant le récit de la relation éclairée, et non moins intense, entre Kousseila et la bibliothécaire du couvent chrétien, profane l'état sacré d'abstinence que les religieuses s'imposent, prenant par-là l'exemple de la vierge Marie. La sœur Rosa, la plus vieille des sept religieuses franciscaines établies dans l'enceinte du couvent du village, jettera donc son dévolu sur la personne de Kousseila, un habitué de la bibliothèque. Dans une salle obscure, au milieu de livres de catéchisme et d'histoire du christianisme, avec les murs ornés d'images du Christ, ils feront l'amour. Zaoui ajoute à toute cette mise en scène un autre élément profanateur : la sœur avant d'être prise par Kousseila prendra le soin de « prier son Dieu en faisant le signe de la croix entre son front, sa poitrine et ses épaules »³³¹, et au moment de la pénétration « hurla en invoquant le nom de Dieu et de son fils »³³².

Zaoui revient à la charge avec cette même image de l'évocation de la personne divine au moment de la jonction des sexes, cette fois avec cette autre partenaire de Kousseila, dans le dortoir de son lycée où il résidait en interne. Cette femme, une nouvelle fois bien plus âgée que lui, en faisant le ménage entre les « lits-tombes parallèles et superposés »³³³, retrouva Kousseila seul, enfiévré. Par la force de l'imaginaire de notre auteur, par un concours de circonstances des plus inattendues, les deux entameront une relation des plus torrides :

³³⁰ - Ibid., p. 124- 126.

³³¹ - Ibid., p. 76.

³³² - Ibid.

³³³ - Ibid., p. 136.

Comme une chatte en chaleur, elle glissa son corps dans mon lit, sous mes draps [...] Elle respirait fort. Elle me demanda mon nom. Je l'avais oublié. [...] Et quand je l'eus pénétrée, elle s'écria : « Allah ! Allah ! Que dieu te garde dans Son paradis ». Les yeux fermés, elle était [...] en extase dans les cieux. [...] Elle priait. Elle me priait.³³⁴

Cette femme de ménage, « la femme au tablier rose »³³⁵, sera celle qui initiera Kousseila à la consommation du vin et de la bière. Afin d'ajouter du piment à leurs ébats amoureux, elle ramenait avec elle des boissons alcoolisées. Et l'enfant issue de la lignée des chorfas bravera une nouvelle fois les interdits en s'adonnant avec délectation à la beuverie :

Le jour de ma première bière avait été, pour moi, un jour exceptionnel. Il ressemblait à celui où j'avais fait la première fois l'amour à ma tante Louloua. J'avais peur de perdre la raison, la tête. Je bus une gorgée et me regardai longuement dans la glace pour découvrir l'effet diabolique de cette boisson magique. Puis je pris une autre gorgée et demandai pardon à Allah. Puis une autre gorgée et je lus une sourate du Coran pour chasser les démons et les esprits incubes [...] Mensonges et mensonges ! Les menteurs sont des génies, entre les fous et les prophètes. [...]³³⁶

Kousseila continue à assouvir ses penchants malsains en entretenant une nouvelle relation avec une autre femme plus âgée que lui. Cette fois, il ajoute à la liste déjà longue de ses conquêtes féminines l'amie juive française de sa mère, Carina ou Kahina. Celle-ci est représentée par Zaoui comme une juive bien intégrée dans la communauté du village maîtrisant et l'arabe et le chleuh de M'sirda. Du même âge de sa mère, elle entretenait une amitié des plus intimes avec celle-ci. Un jour, envoyé par sa mère chez cette Carina qui vit seule après la perte de son époux, Kousseila l'a retrouvé nue prenant une douche. Encore une fois, et par un concours de circonstances hasardeux, Carina se donne à Kousseila. Et sur le chemin du retour, il est tenaillé par le remord, et l'exprime comme suit :

J'eus peur que cet acte adultère ne jette la malédiction sur moi et sur toute ma famille de chorfas, de descendants du prophète Mohammed – que le salut de Dieu soit sur Lui ! Un musulman, fils d'un imam qui

³³⁴ - Ibid., pp. 152-153-154.

³³⁵ - Ibid., p. 199.

³³⁶ - Ibid., pp. 199-200.

fait l'amour à une juive française qui ne fait pas la prière et ne sait pas dire la Chahada ! Allah allait m'envoyer dans les braises de l'enfer où étaient jetés les buveurs de vin et les mangeurs de porc !³³⁷

Nous voyons bien la prise de conscience que Zaoui attribue à son personnage du degré de sa profanation du sacré. Ce qui n'est en fait qu'une manière d'accentuer, de donner plus d'ampleur, à la propre profanation de notre auteur. Nous avons l'impression que Zaoui veut passer le message que son écriture émane d'une réflexion profonde sur le sacré avec une remise en cause du châtement divin qui peut se manifester sur terre par une malédiction qui s'abat sur tout profanateur. Ceci est d'autant plus palpable quand Zaoui fait dire à son personnage ce qui suit avec un ton défiant la logique même de la rédemption :

Après l'apprentissage de la langue française, langue athée, je venais de faire l'amour à une religieuse française, qui de plus priait en français [...] C'étaient là des fautes capitales [...] Après une période d'angoisse, je repris le cours de ma vie normale en imaginant que Dieu m'avait oublié ou m'avait pardonné. Et quand Allah eut oublié de dépêcher sa malédiction sur moi, peut-être me pardonna-t-il. Allah est pardon. Je repris le chemin de cette bibliothèque du couvent pour chercher d'autres livres à lire et pour retrouver [...] la chaleur extraordinaire du corps de Cécile ou Rosa, peu importe !³³⁸

Zaoui pousse l'excentricité de son personnage jusqu'à l'extrême en le représentant, pendant ses années d'internat au lycée de Tlemcen, un passionné des cimetières. Kosseila donc, chaque dimanche, passait la journée entière à lire « les livres provocateurs de Henry Miller, ceux pieux ou blasphématoires du grand Khalil Gibran »³³⁹ ; et à méditer au milieu des tombes du cimetière de la cité El-Haloui. Au fil du temps, il se passionnera pour l'histoire de ce cimetière et établira une liste des morts enterrés dans son enceinte. Un cimetière nommé du nom du propriétaire juif du domaine qui l'abrite. En fait, Zadec le juif avait fait don d'une parcelle de ses terres aux musulmans de la ville pour y aménager un cimetière. Zaoui raconte par l'intermédiaire de son narrateur que les habitants musulmans, juifs et chrétiens avaient été atteints d'une amnésie des religions qui a eu pour effet l'enterrement dans ce cimetière des

³³⁷ - Ibid., p. 169.

³³⁸ - Ibid., p. 77.

³³⁹ - Ibid., p. 163.

morts des trois communautés. Et ce Zadec sera affublé du qualificatif hadj suite à un voyage à la Mecque, non pas pour accomplir un pèlerinage, mais pour acheter un instrument de musique ayant appartenu au grand musicien Ziryab. Une école de musique andalouse sera par la suite créée en l'honneur de Zadec le juif.

Et Kosseila n'est nullement le seul personnage excentrique peuplant l'univers romanesque de Festin de mensonges. Le grand-père de celui-ci est aussi représenté comme un être aux attitudes profanatrices. Hadj Si Mimoun donc, l'homme aux sept pèlerinages aux lieux saints, la Mecque et Jérusalem, était du haut de ses cent vingt-deux ans, le grand mufti des douze tribus principales et de leurs cent quarante-trois fractions de la région. Il avait accompli ses pèlerinages deux fois à pied, trois fois à dos de mulet, et deux fois dans une voiture. Cette dernière appartenait à un ami de Si Mimoun, un peintre français qui s'était converti à l'Islam. Amin Zaoui s'inspire en fait de faits réels en reprenant l'histoire du peintre Etienne Dinet et de son ami Slimane Ben Ibrahim. Les deux avaient accompli le pèlerinage à la Mecque en 1929 à partir de Bou Saada. Mais Zaoui déforme ces faits avérés en représentant son personnage de Si Mimoun comme un homosexuel entretenant une relation avec ce peintre français. Et en homme marié, il honorait ses devoirs envers son épouse la nuit, et consacrait ses siestes à son amant. En mufti, il ira jusqu'à promulguer une sixième prière de cent vingt-sept prosternations qui s'ajoutera aux cinq canoniques, une prière de la sieste :

Cette prière, disait mon grand-père, avait été oublié par les théologiens musulmans, qui, dans toute l'histoire, ne s'étaient occupés que de guerres religieuses, de fièvre du pouvoir et d'expansion territoriale. Cette prière recommandée par Allah, devait être pratiquée obligatoirement par les bons croyants durant six mois de l'année lunaire, le dernier mois du printemps, les trois mois d'été et deux mois d'automne. [...] [...] Après l'assassinat atroce de mon grand-père et de son ami le peintre [...] les habitants des dix-sept bourgs continuèrent à faire discrètement la prière de la sieste en toute clandestinité.³⁴⁰

Ce qui est remarquable dans cet extrait est l'incorporation du refrain qui revient à chaque fois aux endroits les plus blasphématoires. Ceci nous reconforte dans notre pensée que Zaoui en use comme moyen d'atténuation du propos profanateur en

³⁴⁰ - Ibid., pp. 94-95.

l'inscrivant dans la sphère du mensonge, du fictif donc. Quoique nous remarquons aussi que ce mensonge est encensé, qualifié de doux, de mielleux même. Procédé qui ne peut en fait que placer le lecteur dans une posture de flottement dans sa réception de tels propos qui, en soi, lui sont portés par des instances énonciatrices fictives. Un procédé qui par sa récurrence dans ce roman participe selon nous pleinement dans la poétique de la profanation du sacré qu'adopte Zaoui dans l'ensemble de son œuvre romanesque.

Un autre personnage hors-norme peuple l'univers de ce roman, celui de la cousine Jade, fille de l'oncle Hossinine, alias Hô Chi Minh, deuxième mari de Hadile, mère du protagoniste. Cette cousine, que l'on suppose folle, de deux fois l'ainée de Kousseila, l'entraînera dans une relation sexuelle. Mais Zaoui ajoute à ce personnage un trait de caractère : « elle aimait écouter braire l'âne. C'était sa musique préférée »³⁴¹. Ce trait est en soi blasphématoire car il contredit la parole divine, contenue dans un verset coranique, jugeant la voix de l'âne comme la plus exécration des voix³⁴². Si Dieu lui-même a jugé la voix de l'âne de cette manière si négative, comment imaginer qu'elle pourrait être appréciée par une personne, de sensibilité féminine en plus, et qui la considère même comme une musique ? Reste que Zaoui en nommant ce personnage « Mahboula »³⁴³, Jade la folle, en précisant que les gens la surnommaient Jade pour ses yeux verts et en ne précisant pas du tout si le qualificatif folle décrit un état, ou il n'est juste que la traduction française de son prénom, laisse le lecteur dans l'indécision. Et ceci est en soi un jeu littéraire avec, selon nous, la finalité d'atténuer la profanation du texte coranique en supposant que ce n'est en fait que les paroles d'une folle. Preuve une nouvelle fois de cet aménagement du lecteur algérien qu'opère Zaoui dans ce deuxième sous-ensemble romanesque.

Zaoui termine ce roman en ouvrant un nouveau tiroir narratif qui relate les escapades nocturnes de Kousseila pendant le mois du Ramadan. Le premier qu'il passe loin des siens, à Tlemcen, interne au lycée. Ses virées nocturnes consistaient à aller dans les bordels de la ville pour profiter de la musique et des prostituées. Zaoui rapporte que ces dernières, musulmanes, chrétiennes et juives, accomplissaient ensemble le devoir religieux du jeûne. Et Kousseila regrette cela car « pendant les vingt-neuf ou trente jours

³⁴¹ - Ibid., p. 98.

³⁴² - « ».

³⁴³ - ZAOUÏ Amin, Festin de mensonges, op.cit., p. 94.

du mois sacré du ramadan, du matin au soir, ou plutôt du fadjr au coucher du soleil, le grand portail du bordel demeurait fermé [...] Une mélancolie ramadanesque régnait sur la ruelle, dans (s)on cœur »³⁴⁴. Une mélancolie vite rompu le soir, après que tout le monde ait rompu son jeûne. Les prostituées maquillées, parfumées et aux habits provocateurs attendaient alors l'arrivée des clients bien rassasiés et prêts à profiter des jouissances qui leurs seront offertes.

Le choix du mois de ramadan comme cadre temporel à la narration de l'initiation de Kosseila aux jouissances des femmes de joie, dans le cadre spatial du bordel qui fait contraste avec la mosquée qui accueille les fidèles pour la prière des taraouih, n'est pas anodin. Zaoui met en fait subtilement en scène la profanation de ce mois hautement sacré en Islam. Il représente aussi une diversité confessionnelle dans l'entente et le respect mutuels chez les locataires du bordel. Et ce qui ne peut que sembler paradoxal, est le respect du jeûne par ces dernières sans distinction aucune de religion. Une sorte d'élan de solidarité religieuse au sein d'un milieu aussi dépravé.

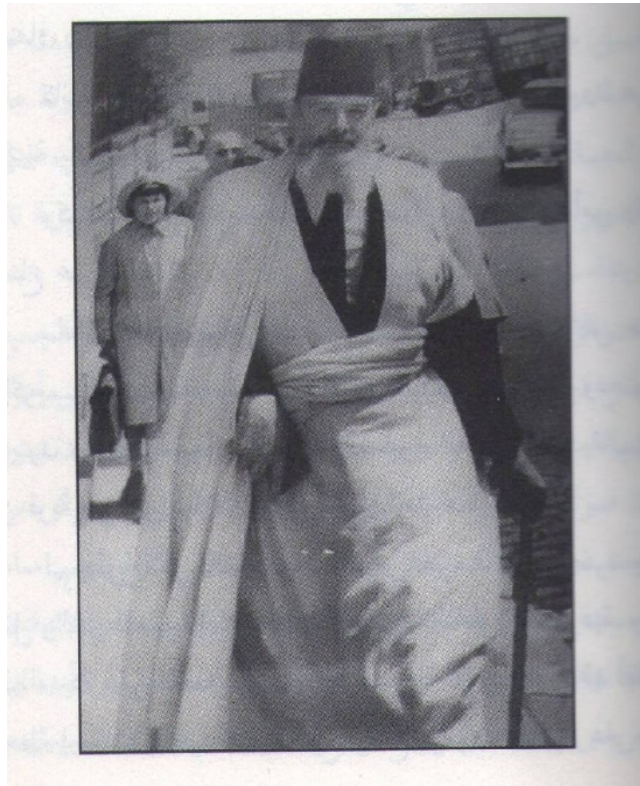
Ce respect d'un précepte religieux tout en délaissant bien d'autres, nous l'avons retrouvé aussi chez Kosseila adulte. Celui-ci invité à communiquer dans un colloque scientifique sur la spécificité du sable du grand erg algérien, fera la connaissance d'une chercheuse allemande. Ils passeront la soirée ensemble à converser des Mille et une nuits, d'Isabelle Eberhardt, du Sahara, du nouveau roman... A la troisième bouteille de vin, ils entameront une relation. Mais au moment de la pénétration, Kosseila constata que son organe baignait dans une mare de sang. Il répliqua alors de la sorte : « Le prophète nous a interdit de toucher une femme quand elle a ses règles »³⁴⁵. Une réplique à l'intention d'une étrangère qui ne peut que nous laisser pantois, face à ce paradoxe qui logiquement, peut amener à croire que fréquenter une femme est licite sauf quand elle a ses règles. Et le simple fait d'évoquer le prophète dans une situation romanesque pareille est profanateur de la sacralité de sa personne.

Nous terminerons par le fait que ce roman, ce Festin de mensonges, recèle une caractéristique de taille : il est truffé d'évocation de personnalités politiques sujet à controverse. Ce qui constitue pour nous une autre forme de profanation du sacré et ce

³⁴⁴ - Ibid., p. 183.

³⁴⁵ - Ibid., p. 110.

dans son versant politique. C'est le cas de Boumediene et Ben Bella que nous avons abordé plus haut. Mais c'est surtout le cas de Messali Hadj, le père du mouvement nationaliste algérien. Nous savons que longtemps en Algérie, la simple évocation du nom de cet enfant de Tlemcen, était tabou. Ce qui est dû aux divergences de vision entre celui-ci et les dirigeants du FLN de l'époque. Mais Zaoui brave l'interdit en l'encensant, en louant son militantisme. Et pour cela, il ne s'est pas contenté des mots, car dans son roman de langue arabe Rue d'Ibliss³⁴⁶, il incorpore au texte une photo de Messali avec ce que nous pourrions considérer comme une légende le qualifiant de prophète et ce en ces termes : « Mon père ressemblait toujours à Messali Hadj dans son allure étonnante avec son habit traditionnel, sa confiance en soi, sa foi en la justice et en le prophète. Il disait : Messali ne sera sans cette attirance presque magique s'il n'était à l'image du prophète (QSSSL) et voici sa photo :



»³⁴⁷

³⁴⁶ - Titre original :

³⁴⁷ - ZAOUÏ Amin, Rue d'Ibliss, op.cit., p. 15. Traduction de l'arabe par nous.

Amin Zaoui continue à profaner la sacralité de la personne du prophète Mohammed en le mettant sur un pied d'égalité avec des personnalités historiques. C'est le cas dans *La chambre de la vierge impure* où il l'évoque comme un révolutionnaire, nom comme le messager de Dieu, et ce de la sorte : « Je suis passionné par les révolutionnaires : le prophète Mohammed d'Arabie, que le salut soit sur lui, Che Guevara d'Amérique latine, Nelson Mandela d'Afrique et Ismail Abdelfattah d'Aden »³⁴⁸. On retrouvera le même procédé profanateur avec cette fois la personne du Christ, un autre prophète envoyé de Dieu, qui est mis sur le même piédestal que Che Guevara et ce de la sorte : « Je rêvai du Christ crucifié, il était beau et romantique. Le Christ ou Che Guevara. Qu'importe ! »³⁴⁹.

Ce roman comporte un message politique dans la mesure où son cadre temporel balise une période de bouleversements révolutionnaires. À la différence des romans du premier sous-ensemble, Zaoui permet au lecteur de situer les faits, spatialement au village de Karmoussa, et temporellement entre les événements du 05 octobre 1988 et les attaques du 11 septembre 2001. Et vu que le protagoniste Ailane se retrouve enlevé par les terroristes islamistes et relate tout au long du roman, avec des retours sur son passé, son séjour dans le maquis, le message pourrait être une critique des dérives de toute révolution.

Le roman est construit autour de l'histoire familiale d'Ailane qui pour atténuer ses années de détention, offre au lecteur une série de réminiscences que faisaient surgir des faits ou des objets tout à fait anodins. Procédé qui rappelle celui de Proust en quête, tout au long de son œuvre, du temps perdu et que même une madeleine pouvait aider à rattraper. Ailane relate donc en narrateur principal plusieurs récits sur les membres de sa famille : sa mère Nouara, ses tantes maternelles Zohra et sa sœur jumelle Rokia, sa cousine Sultana, son défunt père, sa belle-mère Chehla... Ceci tout en évoquant la vie dans le camp terroriste, représentant par-là, une vision de l'intérieur de la psychologie de ses ravisseurs. Ces derniers qui sont investis par la mission révolutionnaire d'instaurer un état islamique en lieu et place de l'état mis en place au lendemain de l'indépendance de l'Algérie.

³⁴⁸ - ZAOUI Amin, *La chambre de la vierge impure*, op.cit., p. 27.

³⁴⁹ - Ibid., p. 157.

Ailane évoque en premier lieu sa relation avec cette fameuse vierge impure que le titre du roman met en avant, sa cousine Sultana. Zaoui met en scène, dès les premières pages, leurs ébats amoureux qui se soldent par une question de Sultana qui peut paraître des plus stupides, surtout avec le registre enfantin employé : « Je veux savoir comment tu range ton zizi dans ton caleçon »³⁵⁰. Et c'est la réplique d'Ailane qui en fait va montrer que Zaoui vise plutôt à mettre en évidence le supposé complexe psychique que toute femme, musulmane en particulier, emmagasine profondément envers la supériorité masculine qui se matérialise culturellement par son sexe :

Mon oiseau édénique est là. On apprend, comme ça, à ranger son zizi sans la prescription d'un maître, sans leçon de quiconque, sans grande difficulté, sans gêne. C'est une autre pédagogie. Une pédagogie divine. C'est un geste intuitif et illuminé, un don d'Allah le miséricordieux, Lui qui octroie aux hommes le génie et l'intelligence de savoir ranger leurs fortunes dans leurs slips et apprend aux belles femmes comment cacher le sang de l'erreur dans des mouchoirs en coton. [...] Louange à Allah ! Allah est capable !³⁵¹

Nous voyons bien ici cette tendance profanatrice de notre auteur qui octroie à la personne divine le rôle de pédagogue du maniement d'éléments si impurs. Ceci d'autant plus qu'il évoque le sang féminin, celui de l'erreur et non pas des menstrues. Et ce n'est justement pas la seule fois que le sang féminin est mentionné dans ce roman car le second narrateur, Sultana, prend en charge la narration de ses premières règles. Zaoui adopte un même ton profanateur tout en réactivant certains clichés qui ne peuvent qu'accentuer le caractère impur de ce sang :

Aujourd'hui, j'ai eu mon premier sang. [...] J'ai été élevée depuis l'âge de sept ans dans les menaces et la peur de recevoir ce sang, signe de ma féminité et de ma fécondité. Signe de la pomme du péché. [...] Et malgré [...] ma préparation à cette nouvelle étape charnelle et psychologique, ce jour-là, ce premier jour de ma nouvelle naissance, je n'ai pas eu le courage de le dévoiler à ma mère. [...] Ton corps est un Satan [...] j'ai commencé à écouter mon corps [...] « Tu es séduisante, tu es la faute capitale ». Le soir, en cachette, les mains tremblantes, j'ai changé le morceau de tissu imbibé de liquide rouge placé entre mes cuisses. J'ai profité de cette solitude pour regarder de près le sang, mon sang. Le sang de Satan. Le sang du mouton de

³⁵⁰ - Ibid., p. 12.

³⁵¹ - Ibid., p. 13.

sacrifice. Et je me suis demandé : « Qu'est-ce que le péché féminin ? ». ³⁵²

Zaoui convie donc le lecteur à pénétrer dans l'intimité de Sultana, ce que suggère d'ailleurs le titre avec le terme chambre, celle de la vierge impure du sang de ses premières menstrues, mais aussi de ses fréquentations qui sont tout sauf orthodoxes. En effet, Zaoui fait endosser à ce personnage-narrateur second le rôle de rapporter au lecteur les récits de ses aventures sexuelles. Sultana raconte donc comment plusieurs hommes ont abusé d'elle quand elle faisait du porte-à-porte pour vendre des foulards, du savon artisanal d'Alep, des shampoings, des sous-vêtements féminins, et même des cigarettes de contrebande et du haschisch. C'est le cas d'un homme d'une cinquantaine d'année qui lui fit l'amour à plusieurs reprises contre une somme d'argent. Zaoui représente Sultana en une jeune adolescente docile, qui se laisse faire sans rechigner, et qui trouve même un certain plaisir qui lui rappelle celui de ses ébats amoureux avec son cousin Ailane. Il va jusqu'à mettre en scène sa mère adoptive, la mère d'Ailane, qui en soupçonnant ce qui se tramait derrière ces sommes d'argent récoltés par Sultana, vérifiera elle-même la virginité de celle-ci :

Dès qu'elle a découvert que j'étais encore vierge et que le poilu ne m'avait pas dépucelée, la peur a disparu [...] Rassurée, elle a levé les deux bras vers le ciel et commencé à prier Allah en le remerciant d'avoir sauvegardé ma virginité : « Dieu soit béni, [...] on t'a fait l'amour par derrière. Dans notre religion, cela n'est pas très grave, ce n'est pas interdit ! Notre honneur est sauf [...] Tant que ton futur mari n'est pas fâché, cela n'est pas considéré comme un viol ! ». ³⁵³

Zaoui par cette réplique de la mère accentue les clichés qui entourent la virginité. Nous avons d'ailleurs évoqué dans la partie théorique la place de la virginité dans l'imaginaire arabo-musulman et son degré de sacralité. L'on ne peut donc que considérer comme profanateur cette thèse de la nécessité de préserver le seul hymen comme gage de pureté qu'endossent en filigrane ces propos de la mère. Et Zaoui ne s'arrête pas là car il représente cette même Sultana, la vierge impure, fréquentant l'imam de la mosquée du village. Voulant donc vendre des chapelets aux prieurs, elle se retrouva après la prière de midi seule avec l'imam, un jeune licencié d'anglais. Celui-ci abusera d'elle derrière le minbar et ne manquera pas de lui offrir après son acte malsain,

³⁵² - Ibid., pp. 133-134.

³⁵³ - Ibid., p. 151.

quelques pièces d'argent et un exemplaire du Coran. Et comme à l'accoutumé, au moment de l'orgasme, Zaoui fait évoquer à son personnage le nom d'Allah. Et ce même imam, séduit par la voix de Sultana, lui proposera de faire l'appel à la prière de l'aube à sa place. Lui dont la voix fascinait déjà les gens du village, hommes et femmes, les premiers en éveillant chez eux une forte envie sexuelle et les secondes en attisant les flammes d'amour qu'elles lui vouaient. Sultana en appelant à la prière fera de même de sa voix au pouvoir enchanteur. Dissimulé sous des habits masculins, elle fera même la prière au milieu des rangés des prieurs qui se faisaient de plus en plus nombreux, drainés par sa voix : « le secret de Satan [...] Sultana entachait la mosquée et salissait le minaret »³⁵⁴.

Et Zaoui persiste et signe ses actes profanateurs voilés sous couvert de la fiction romanesque en faisant de son personnage Sultana une femme qui rêve de devenir prophétesse, forte du pouvoir enchanteur de sa voix : « Je regardai autour de moi en méditant sur l'univers vaste et sur les étoiles filantes d'août et je me dis : un jour, moi aussi je pourrai devenir prophétesse »³⁵⁵. Elle prend par-là l'exemple de la diva arabe Oum Kelsoum qui avait joué dans un film « en chantant majestueusement quelques versets coraniques »³⁵⁶. Puis Zaoui raconte, par le biais de sa narratrice, la conversion de Sultana au christianisme. En écoutant la radio, elle tombe un soir sur une chaîne qui diffuse des lectures de la Bible, elle qui aimait lire le Coran et Le Prophète de Gibran Khalil :

Cette lecture me fit monter les larmes aux yeux ; en même temps, elle éveilla en moi une énergie spirituelle et charnelle. Dans ma solitude [...] me donnant à cette voix miraculeuse, je me caressai les seins et le vagin. [...] Un jour, je décidai d'adresser une lettre à cette station catholique, lui demandant de m'envoyer un exemplaire de la Bible. [...] Je lisais dans la Bible puis je me lavais les mains avant de reprendre le Coran. [...] Ainsi j'ai découvert beaucoup d'histoires identiques, rapportées par les deux livres d'Allah.³⁵⁷

Sultana ne pourra cacher longtemps sa reconversion et elle trouvera un matin, sur les murs de sa maison, des graffitis en arabe et en français appelant à sa mise à mort.

³⁵⁴ - Ibid., p. 140.

³⁵⁵ - Ibid., p. 155.

³⁵⁶ - Ibid., p. 137.

³⁵⁷ - Ibid., pp. 156-157-158-159.

Prise de panique, elle demandera « au Coran, à Jésus et à Gibran Khalil de (la) protéger »³⁵⁸. Elle ne trouvera de salut, après un procès la condamnant et une couverture médiatique étrangère la soutenant, que dans la fugue. Et Zaoui ne manquera pas d'évoquer l'Emir Abdelkader, le père de la nation algérienne, qui a pris la défense des chrétiens de Damas pendant son exil. Sultana imitera par sa fugue sa mère Rokia qui quitta son mari impuissant, un jour de ramadan, pour « aller sur les traces de ce Mustafa Atatürk, dont (s)on grand père, depuis les années 1920, avait la photo en noir et blanc, précieusement conservée dans un cadre doré suspendu au mur de la chambre centrale appelée el madhafa, la chambre de l'hospitalité »³⁵⁹. Rokia donc a tout quitté, laissant sa fille Sultana à la garde de sa sœur, la mère d'Ailane. Elle s'installa à Istanbul, éprise qu'elle était d'Atatürk qui y avait instauré un régime laïc. Zaoui représente la fugue de cette tante en empruntant au lexique sacré certains termes et certaines images :

Pour lui permettre d'atteindre Istanbul, ville maudite, attrayante et lointaine, située sur une bande magique séparant deux paradis, celui des musulmans et celui des chrétiens, Allah avait fait pousser deux grandes ailes à ma tante Rokia, rebelle et insoumise. Elle s'était envolée, tel un ange. [...] Elle avait pu rejoindre Istanbul, comme sur le dos d'un bourak prophétique, un cheval ailé. En un clin d'œil. [...] Ma tante Rokia, confirmaient d'autres villageois [...] était parvenue jusqu'au sept portes d'Istanbul à pied. Au cours de son long voyage, qui avait duré huit ans, elle s'était mariée sept fois et elle avait fait sept enfants [...] semés dans les villes qu'elle avait traversés.³⁶⁰

L'on remarque dans ce passage la référence au voyage nocturne du prophète vers la ville sainte de Jérusalem. Ce qui place ce rapprochement dans une optique profanatrice d'autant plus que Zaoui fait de cette femme fautive une prophétesse angélique. L'on remarque aussi l'évocation indirecte du barzakh, cet entre-deux qui sépare deux éléments contraires cité dans le Coran, projeté sur la ville d'Istanbul. L'on remarque enfin la référence au mariage du voyageur (zawaj el misyar) licite en Islam pour l'homme mais que Zaoui représente comme licite pour une femme. Avec une telle représentation, Zaoui met le lecteur face à un questionnement sur ce genre de mariage qui implique une progéniture parsemée au grès des étapes franchies au cours d'un voyage aussi long.

³⁵⁸ - Ibid., p. 165.

³⁵⁹ - Ibid., p. 14.

³⁶⁰ - Ibid., pp. 14-15.

Arrivée donc à Istanbul, cette tante aux ailes d'ange réussira à monter une chaîne de cinq hôtels, de trente-trois hammams et de plusieurs bordels avec plus de cent vingt milles prostitués de soixante-six nationalités. Elle s'initiera même à la politique en montant un parti qui luttera pour la restauration du régime califal dans le monde musulman considérant que « la politique et la prostitution sont les deux faces d'une même médaille »³⁶¹. Zaoui par ce développement déstabilise le lecteur qui a emmagasiné l'image d'une élue de Dieu aux allures prophétiques. Et Zaoui poursuit le déroulement du fil du récit de cette fugueuse en relatant que son beau-père avait tenté de cacher, aux gens du village, ce fait honteux en leur faisant croire que Rokia avait été retrouvée morte, « le cœur arraché et les yeux crevés : une mort maléfique. La malédiction des pécheresses ! »³⁶². Et afin de diaboliser encore plus Rokia, le beau-père enterrera le corps d'un chien mort dans le cimetière chrétien abandonné depuis l'indépendance. Déterré par des enfants, le beau-père présidera alors le prêche du vendredi et déclarera à l'assistance :

« Ô croyants, au nom d'Allah et de son prophète, je vous informe : ce que nos enfants ont exhumé hier de la nouvelle tombe du cimetière chrétien, c'est le cadavre de ma belle-fille, la fugueuse, la maudite, transformée en chienne. L'imprécation d'Allah le plus puissant est tombée sur cette femme pécheresse : À Allah nous appartenons et à Allah nous retournons. »³⁶³

Zaoui par cette représentation réactive en fait chez le lecteur, musulman en particulier, l'aversion du prophète envers le chien³⁶⁴. Il en fait d'ailleurs un animal maudit au point d'être la résultante du châtement divin qui s'est soi-disant abattu sur Rokia, paradoxalement la pécheresse-prophétesse. Et Zaoui dans ce roman évoque à maintes reprises le chien en rapportant qu'il est un des piliers de la foi, de l'amour, de la fortune et de la fidélité, avec la prière, les femmes, les parfums et les chevaux. La narratrice Sultana, ayant héritée de l'amour des chiens de sa mère Rokia, adoptera aussi un chien qu'elle nommera « du beau nom d'Arys. Arys est le nom d'une déesse ou d'une montagne sacrée en Inde, peu importe. La déesse de la fidélité »³⁶⁵. Nom que l'on retrouvera dans le dernier roman en date de Zaoui, L'enfant de l'œuf désignant le co-

³⁶¹ - Ibid., p. 129.

³⁶² - Ibid., p. 20.

³⁶³ - Ibid., pp. 21-22.

³⁶⁴ - Cf. CHEBEL Malek, Dictionnaire des symboles musulmans, entrée [Chien], op.cit., p. 96.

³⁶⁵ - ZAOUI Amin, La chambre de la vierge impure, op.cit., p. 138.

narrateur-personnage principal, un chien. Sultana d'ailleurs est représentée ne parlant qu'en français avec son chien, suivant par-là l'injonction de sa tante de ne pas s'adresser à celui-ci dans « la langue du Coran et du paradis »³⁶⁶. Elle apprendra en fait le français chez les sœurs blanches du village spécialement pour communiquer avec son chien : une langue profane pour parler à un animal profane.

Amin Zaoui reprend cette idée de langue profane en mettant en scène le personnage d'Ailane qui, dans le maquis terroriste, reçoit en cadeau deux exemplaires du Coran d'une terroriste nommée Laya. Le premier exemplaire était de langue arabe tandis que le deuxième était sa traduction vers le français d'André Chouraqui, un juif algérien. Ailane portera sa prédilection sur la version française emboitant le pas de son propre père passionné de traduction. En effet, le père d'Ailane consacra une bonne partie de sa vie à la traduction du Coran vers le berbère. Et afin d'arriver à ses fins, il s'établira même à Bejaia et prendra une deuxième femme, Chehla la kabyle. Il réussira donc à proposer une traduction qui surpassera celle d'ibn Toumert. Celui-ci qui « avait été, d'après quelques historiens, le premier traducteur du Coran en berbère »³⁶⁷.

Zaoui poussera sa fiction jusqu'à en faire le théâtre d'un tribunal d'inquisition islamiste. En effet, la traduction du Coran du père d'Ailane sera adoptée par les croyants berbères qui le réciteront dans leurs prières collectives du ramadan. Les islamistes décideront alors d'enlever le père et de brûler son manuscrit écrit à l'eau d'or. Sept d'entre eux seront désignés comme juges pour sanctionner ce fait profanateur :

« Quel croyant prétendument lettré et savant, appartenant à notre religion sacrée, plus que toutes les autres religions falsifiées, oserait traduire le Coran, paroles d'Allah, dans une langue sale telle que le berbère ? [...] Au nom d'Allah et au nom du prophète, que la main qui osa souiller le Coran dans la langue malpropre du peuple berbère inculte et non chérifien soit coupée ! » Celui qui tenait le sabre [...] n'a pas tardé à faire tomber violemment la lame inclémente sur le bras droit du traducteur. [...] Mon père a crié au bourreau : « Le livre d'Allah est dans le cœur et sur ma langue ! » Et le lendemain, dans un spectacle général, ils lui ont coupé la langue.³⁶⁸

³⁶⁶ - Ibid.

³⁶⁷ - Ibid., p. 92.

³⁶⁸ - Ibid., pp. 92-94.

En hommage à son père, Ailane en plein maquis terroriste, dessinera une série de portraits de celui-ci « sous-la forme de calligraphies de versets coraniques »³⁶⁹. Ce qui en soi est profanateur à la fois de la sacralité du texte coranique, et de l'interdiction de représenter par le dessin un être vivant. D'ailleurs la calligraphie musulmane doit tout son essor artistique à cette interdiction religieuse. Zaoui trouve donc ici le subtil moyen de la transformer en art de la représentation, de la figuration, en une sorte de calligramme à la Guillaume Apollinaire. Ailane ira jusqu'à dessiner le portrait de son amante Sultana, la vierge impure, sur la page de garde du Coran offert par la terroriste Laya.

Cette dernière, Zaoui la représente comme une intégriste endurcie, une juive fraîchement convertie à l'islam, portant l'étendard de la lutte pour l'instauration d'un état islamique sur la terre d'Algérie. Elle passe son temps à s'entraîner au maniement des armes tout apprenant par cœur le Coran. Et pourtant, elle s'éprendra d'une autre femme terroriste qui venait de rejoindre le camp. Les deux entameront une relation homosexuelle rythmée par les cinq prières canoniques :

Sous prétexte de faire la prière commune loin des yeux des hommes du baraquement, Laya, accompagnée de Sabine, se réfugient dans la carcasse du vieux camion abandonné au fin fond du camp. [...] Je les suis. De loin, en cachette, j'observe le spectacle [...] (Elles) hurlent comme des louves. Quelle prière ! Une autre prière. Deux femmes en tenue islamique [...] en feu. Au sommet de leur orgasme, elles invoquent Allah à voix haute. Je suis la scène en me masturbant.³⁷⁰

Toujours dans cette logique profanatrice de la parole divine coranique, Zaoui relate aussi la quête du père d'Ailane du prétendu manuscrit du Coran calligraphié de la main du troisième calife musulman, Othman Ibn Affan. Ce dernier qui par peur que le Coran appris par cœur ne se perde suite à la mort de plusieurs de ses lecteurs dans les différents combats menés, décida de le transcrire et de le diffuser dans les quatre coins de la terre d'Islam. Le quatrième manuscrit destiné au pays du Maghreb aurait soi-disant été perdu. Le père d'Ailane sera, suite à un rêve, missionné pour chercher ce manuscrit et de le révéler aux croyants. Manuscrit qui selon certains recèlerait des différences par rapport à la version du Coran en circulation : « Mon père suivait son

³⁶⁹ - Ibid., p. 86.

³⁷⁰ - Ibid., pp. 69-70.

cœur en bon croyant sur le chemin divin tracé par l'odeur céleste et édénique dégagée par ce manuscrit extraordinaire du saint Coran [...] Le parfum de ce manuscrit gagnera toute la terre d'Islam »³⁷¹. Et ça sera ce manuscrit retrouvé par le père d'Ailane à Tamentit, la ville peuplée de juifs, qu'il traduira vers le berbère des années après.

Et c'est justement à Tamentit que Zaoui campera le décor fictionnel de son roman *Le dernier juif de Tamentit*. Nous avons l'impression qu'un fil d'Ariane lie les différents textes romanesques de Zaoui soutenus, comme nous le voyons au fil de l'analyse, par une poétique de la profanation du sacré sous ses différentes formes. Ce qui est le cas aussi de ce roman où Zaoui réactualise une donnée historique : la composante juive de la société algérienne historiquement attestée. Et pour cela, il met en scène, comme susmentionné, deux descendants de deux grandes figures historiques, le musulman Abdelkrim El-Maghili et le juif Ephraïm N'Kaoua. Barkahoum pour le premier et Ibrahim pour le second sont alors les deux protagonistes-narrateurs de ce roman. Les deux se rencontreront au cours d'un « pèlerinage judéo-musulman sur la tombe de Sidi Ephraïm de Tlemcen »³⁷². Fait profanateur en soi car un seul pèlerinage est prescrit en Islam, celui de la Terre Sainte ; et l'on ne peut imaginer un musulman se rendre au tombeau d'un rabbin, affublé par Zaoui du titre Sidi qu'ordinairement l'on attribue aux saints musulmans (Soulahs).

Ces deux personnages déroulent au fil des pages leurs histoires familiales ainsi que celles de leurs deux grands aïeux. Le premier, Ibrahim, un philosophe qui « a mis douze ans à terminer sa thèse sur les mythes fondateurs des peuples de l'Afrique du Nord »³⁷³ revient sur sa famille établit à Tamentit et dont le grand-père, Hadj Mimoun, est le dernier juif. Ce dernier qui, de son vrai nom Daoud Heym Ben Saïd, avait caché sa véritable religion jusqu'à sa mort. Un secret bien gardé puisqu'il accomplira même le pèlerinage avec ses congénères musulmans et sera le gardien du tombeau d'El-Maghili à Tamentit. Ibrahim raconte comment son père Zohar, nommé ainsi en référence à un texte sacré juif, sera tué au cours d'une opération militaire de l'Armée de Libération Nationale. En effet, Zohar avait rejoint le maquis pour combattre

³⁷¹ - Ibid., p. 52.

³⁷² - ZAOUÏ Amin, *Le dernier juif de Tamentit*, op.cit., p. 128.

³⁷³ - Ibid., p. 65.

le colonisateur français mais subira un triste sort : il sera assassiné par son propre frère d'armes qui convoitait son épouse. Ibrahim raconte aussi l'histoire de ses oncles, Rislane, tailleur qui confectionnait les tenues militaires des combattants, Imrane, l'amoureux des chevaux, et Daoud, le passionné de musique andalouse.

Le récit sur Rislane permet à Zaoui de mettre en lumière certaines pratiques superstitieuses en vogue à l'époque. Celui-ci avait acquis une nouvelle machine à coudre Singer et le jour de cet achat a été pour la famille « un grand jour ! Un jour plus important que les jours sacrés, ceux des fêtes religieuses »³⁷⁴. Pour fêter donc cet événement, un bouc sera sacrifié avec tout un rituel qui ne peut qu'être qualifié de profanateur :

Ma mère n'a pas tardé à tremper les cinq doigts de sa main droite dans le sang encore chaud de la bête. Elle a dessiné deux étoiles de David, la première sur le cadre en bois de la machine à coudre, et l'autre sur la porte extérieure de la demeure familiale. Mon grand-père Hadj Mimoun [...] prononçait à haute voix des psalmodes thaumaturgiques [...] Il balançait sa tête coiffée d'une Kippa blanche [...] Debout à ses côtés, l'imam de la mosquée lui aussi lisait [...] des versets coraniques [...] sa tête au crâne rasé, coiffée d'une calotte blanche brodée de petites étoiles jaunes. Ils avaient la même voix. La même musique dans le verbe. Bienvenue à la nouvelle locataire !³⁷⁵

Il est clair qu'à partir d'un tel rapprochement culturel sous fond de rites à caractère superstitieux, Zaoui vise à mettre en évidence l'entente confessionnelle qui régnait à Tamentit entre les juifs et les musulmans. Une entente qui, comme on le verra par la suite, ne sera annihilée que suite à la venue d'un étranger, le savant Abdelkrim El-Maghili.

Ibrahim rapporte le récit de son deuxième oncle Imrane qui était un passionné de chevaux³⁷⁶ de race jusqu'à être surnommé Bou Aoud. Il élira pour domicilier son haras l'Ile de Djerba en Tunisie, non loin de la « Ghriba, la plus ancienne synagogue du monde et haut lieu de pèlerinage depuis près de deux mille

³⁷⁴ - Ibid., p. 33.

³⁷⁵ - Ibid., p. 34.

³⁷⁶ - Cf. CHEBEL Malek, Dictionnaire des symboles musulmans, entrée [Cheval], op.cit., p. 93.

ans »³⁷⁷. L'oncle Imrane y avait donc créé une école d'équitation et une association pour la sauvegarde du cheval barbe. Mort subitement, il sera enterré suivant ses vœux testamentaires, dans le cimetière des chevaux qu'il avait créé des années auparavant. Décéderont par la suite ses chevaux, les uns après les autres, atteints de « la mélancolie noble »³⁷⁸, celle d'avoir perdu leur maître. Le tombeau d'Imrane qui trône au milieu des carrés des chevaux sera de ce fait un lieu de pèlerinage des croyants en quête de la baraka de ce dresseur de chevaux. L'afflux des visiteurs était tel que les croyants avaient délaissé « la synagogue Ghriba, la maison de Dieu »³⁷⁹.

Imrane en fait avait fuit Tamentit pour rejoindre Djerba en raison de son amour pour l'épouse de son frère, le tailleur Rislane. Ce dernier qui n'avait pour passion que son métier et pour amour que sa machine à coudre, avait délaissé petit à petit sa femme Louba qui trouva en Imrane l'amant qu'elle espérait. Dans un journal intime retrouvé à sa mort, Imrane confesse sa faute mais l'explique par la beauté envoutante de Louba et leur passion commune pour la lecture des romans subversifs d'Henry Miller :

En regardant [...] la splendeur du visage illuminé de Louba, je me suis dit : « Dieu est une femme ! Dieu est une femme ! Dieu est une femme ! Dieu ne sera qu'une femme ! ». [...] Sa voix divine réveillait en moi des sensations mystérieuses. [...] La première fois où j'ai embrassé Louba sur la bouche, c'était un jour de ramadhan. [...] Elle me demandait de lui lire des passages d'Henry Miller, ceux où il raconte ses ébats à Paris. Je m'exécutais. Elle m'écoutait en tremblant, tout en caressant sa poitrine de sa main droite.³⁸⁰

Cette relation des plus profanatrices de la sacralité de la belle-sœur se termine par la folie de Louba et la fugue d'Imrane. Zaoui profane aussi la sacralité du mois de ramadhan en le désignant comme moment d'accomplissement de ce péché tandis qu'il est celui de l'abstinence. Mais Zaoui y ajoute la profanation suprême de la personne divine en martelant qu'il est une femme. Zaoui va jusqu'à définir par le biais de son narrateur Ibrahim les langues qu'userait Dieu : « J'ai toujours pensé que Dieu parle le mozabite ou le kabyle, en plus de la langue du Coran »³⁸¹.

³⁷⁷ - ZAOUI Amin, *Le dernier juif de Tamentit*, op.cit., p. 69.

³⁷⁸ - Ibid., p. 71.

³⁷⁹ - Ibid.

³⁸⁰ - Ibid., pp. 72-74.

³⁸¹ - Ibid., p. 109.

Ibrahim raconte aussi l'histoire de son oncle Daoud, le passionné de musique andalouse et qui alla vivre à Constantine pour vivre cette passion. Et dans ce haut lieu de la musique malouf, Daoud vivra librement son homosexualité. Et pourtant, Zaoui représente ce personnage avec les traits de la prophétie, lui qui avait « sept rides profondes gravées en parallèle sur son large front [...] des cernes bleus permanents, les cernes d'un voyageur fatigué et perpétuel. Le surmenage des génies et des prophètes »³⁸². Cette représentation contraste donc avec le caractère homosexuel de ce Daoud qui porte d'ailleurs le nom d'un des messagers de Dieu.

Ibrahim clôt la série des récits sur les membres de sa famille avec l'histoire de sa tante Thamira, « la mangeuse d'hommes » et la passionnée des abeilles. Ces dernières dont on connaît la sacralité, désignant même une sourate du Coran dans laquelle le miel est qualifié de remède³⁸³. Cette tante nourrissait donc ses deux passions intimement liées selon elle du fait qu'elle considérait que « dans les vies des abeilles, on connaît la reine mais pas le roi »³⁸⁴. Elle est représentée d'ailleurs comme un personnage doté de la capacité de communiquer avec les abeilles. Elle le faisait dans la langue latine, celle de son auteur favori : Apulée de Madaure. Elle porte ce sobriquet de dévoreuse d'hommes du fait que ses abeilles produisaient un miel à l'effet magique d'augmenter la puissance sexuelle des hommes. Ses maris successifs trouveront la mort dans son lit par abus de ce breuvage, « le miel sacré d'Apulée le berbère »³⁸⁵.

Zaoui réactive avec ce personnage le cliché de la « civilisation du lit »³⁸⁶, de la virilité accrue du musulman, en représentant ce personnage de Thamira, de confession juive, prenant pour époux un jeune imam, séduite par sa voix appelant aux cinq prières canoniques : « on dirait que la religion islamique est faite pour célébrer la virilité de l'homme et la poétique du corps humain »³⁸⁷. Cet imam sera donc son cinquième époux et n'avait eu pour le convaincre que de lui donner l'exemple du prophète Mohammed qui comptait parmi ses épouses la copte Maria et la juive Safia. Zaoui fait d'ailleurs

³⁸² - Ibid., p. 37.

³⁸³ - Cf. CHEBEL Malek, Dictionnaire des symboles musulmans, entrées [Abeille] et [Miel], op.cit., respectivement p.16 et p. 268.

³⁸⁴ - ZAOUI Amin, Le dernier juif de Tamentit, op.cit., p. 45.

³⁸⁵ - Ibid., p. 47.

³⁸⁶ - Ibid., p. 119.

³⁸⁷ - Ibid., p. 46.

défiler au lecteur les noms de toutes les épouses du prophète finissant cet inventaire par ce dialogue contenant une critique à peine voilée :

Au fur et à mesure, je comptais sur les doigts de mes deux mains.

- Elles sont douze, ai-je dit.
- Douze, a-t-il répété.
- Douze, ai-je confirmé.
- N'est-ce pas un peu beaucoup.³⁸⁸

Et pour garder cet imam dans son giron, Thamira se convertira à l'Islam suivant par-là, l'exemple de ses ancêtres berbères de confession juive, au moment de la conquête d'Okba Ibn Nafâa. Elle ne lui demandera comme dot qu'une lecture, de sa belle voix, de la sourate des abeilles qu'elle affectionnait tant. Elle racontera quant à elle à son jeune mari, sur un ton non moins profanateur, l'histoire légendaire de la montagne du massif du Djurdjura nommée La main du juif:

Il y a quatorze siècles, cette montagne, dont le sommet ressemble à un doigt levé vers le ciel en geste de serment ou de prière [...] Jadis, elle était plantée dans la terre promise, au cœur du désert divin du Sinaï. Puis vint le jour où Oka ibn Nafi a tué la Kahina, fille de la tribu des Djeroua. Une fois le sang versé, une voix parvenant du Ciel a ordonné à la montagne de changer de lieu et de s'envoler vers la terre des berbères. [...] Au sommet de cette montagne, [...] le prophète Sidna Moussa, a reçu, pour la deuxième fois, des recommandations en langue tamazight sur des tablettes divines. [...] La veille de son assassinat, dans son sommeil, la Kahina a rencontré Sidna Moussa. Il lui a dit : « Tu seras immortalisée sous la forme d'une main pieuse gravée sur les rochers d'une montagne qui surgira demain dans ton pays béni près de ton peuple élu.³⁸⁹

Barkahoum de son côté, en co-narrateur du roman, alternera aussi une série de récits, suivant toujours ce procédé littéraire d'enchâssement, d'emboîtement d'entités narratives. Procédé que Zaoui affectionne et qui lui permet en fait de rallier son écriture romanesque à la tradition orale. Zaoui pourrait presque être considéré comme un écrivain-conteur à la confluence entre moderne et ancien. Barkahoum prend donc le relais narratif à Ibrahim dans une subtile alternance. Elle a été nommée ainsi en une sorte d'injonction à la personne divine d'arrêter de donner à ses parents que des filles : « Barkahoum, tel est mon nom. J'ai été le neuvième ventre féminin de ma mère.

³⁸⁸ - Ibid., p. 94.

³⁸⁹ - Ibid., pp. 49-50.

Malédiction successive ! À cause de cela, ils m'ont collé ce nom : Barkahoum. Et ce nom un peu bizarre, baroque, signifie en arabe : ça suffit ! C'est-à-dire, Ô ciel, assez de filles pour ces pauvres parents ! Basta ! »³⁹⁰. Cette descendante d'El-Maghili raconte sa vie de fille accueillie par une famille fortunée de la région, les Al Branès. Ses parents, ne pouvant subvenir aux besoins de leur progéniture, trouveront ce moyen pour assurer la subsistance de cette dernière-née. Barkahoum sera alors une sorte de bonne à tout faire pour cette famille. Et même au-delà, car la maîtresse de maison, Lalla Zhour, la subvertira en amante dans une relation homosexuelle des plus abjectes :

Quand je suis arrivée dans cette maison pour y servir de petite bonne, et dès la première semaine, Lalla Zhour se mit à me regarder [...] L'œil de Lalla Zhour ne dort jamais. Elle m'attirait dans les coins les plus isolés et me caressait les deux nattes et la poitrine [...] Les lundis, je l'accompagnais au hammam [...] Elle me demandait de lui raser les parties intimes [...] Un jour, en rentrant du hammam [...] allongée sur le lit conjugal [...] m'a ordonné de lui sucer les seins, puis de lui lécher le sexe [...] Je suis devenue sa maîtresse. Moi Barkahoum Al Sghira, la petite boniche, je suis devenue son homme. Son maître !³⁹¹

Amin Zaoui par cette mise en scène narrative profane en fait la sacralité de l'acte sexuel qui, comme nous l'avons développé dans la partie théorique, aboutit à la perpétuation de l'acte créateur divin. Et nous avons aussi vu que le monde peuplé d'une faune et d'une flore en plus des êtres humains est basé sur la réunion de couples aussi divers que nécessaires. Zaoui en réunissant deux femmes au sein d'une telle relation brise en fait l'ordre du monde et en profane l'essence. Au niveau social, Zaoui porte au lecteur, sans aucune prise de position critique, ce qui s'apparente à un détournement de mineure par une personne adulte à des fins illégales. Une autre forme donc de profanation de la sacralité, celle de l'enfance et des liens sociaux.

Barkahoum sera aussi exploitée par le maître de la maison, Si Mansour, un vieil aveugle passionné de manuscrits et de textes anciens. Sa bibliothèque recelait d'ailleurs une riche collection de livres réunis, tout au long de sa vie, au cours de ses innombrables voyages. Si Mansour fera en fait de Barkahoum sa lectrice attitrée de ses livres et de ses manuscrits. Et ces séances de lecture deviendront même des discussions

³⁹⁰ - Ibid., pp. 15-16.

³⁹¹ - Ibid., pp. 19-20.

pédagogiques entre le maître Si Mansour et son élève Barkahoum. Celle-ci qui, au fil des séances, aura un aperçu sur chaque auteur et chaque livre. Barkahoum apprendra entre autres que la ville de Tombouctou était connue pour ses riches collections de manuscrits d'où Si Mansour avait acheté plusieurs textes originaux rares comme *Ruses des femmes d'Aj Djouzi* : « Le livre des grands [...] Le livre de Tombouctou [...] J'ai toujours imaginé cette ville, Tombouctou, à côté de la Mecque ! [...] cité qui n'a de place qu'en face de la Kaaba »³⁹². Nous voyons bien ici la profanation du lieu le plus sacré de l'Islam, le centre du monde, le point nodal, que Zaoui déplace à Tombouctou, même métaphoriquement.

Si Mansour vénérât ses livres au point de demander à sa lectrice de « faire (s)es ablutions avant de (les) toucher »³⁹³. Ablutions qui, en fait, sont nécessaires pour toucher au livre sacré, le Coran. Par cette simple recommandation, les livres profanes sont mis au même degré de sacralité que le livre d'Allah. Ce qui en soi ne peut qu'être considéré comme une profanation. Et pourtant, tout en remplissant ce contrat de lecture exigeant un état de pureté, Barkahoum se retrouve entraîné de lire des livres aux contenus textuels des plus subversifs, des plus impurs :

Ces manuscrits poussiéreux, décrivant en arabe, langue d'Allah et du paradis, des choses obscènes et grossières. Je n'ai jamais pu imaginer que la langue arabe, qu'Allah a employée pour communiquer avec son Prophète, pouvait servir à décrire des scènes aussi osées et provocatrices. [...] Ces choses m'amusaient et me faisaient rire. J'étais excitée ! [...] mon père me disait : Je t'ai envoyée à l'école pour apprendre à lire et non pour rire d'un texte écrit dans la langue d'Allah. Le prophète (QSSL) a dit : " il n'y a pas de honte dans la religion " ³⁹⁴

Cette même Barkahoum, devenue adulte, ira vivre à Alger où elle travaillera en tant que chercheuse dans le Centre National de lutte contre les nouvelles générations de virus. Alger qui sera, comme on l'a déjà mentionné plus haut, le lieu des échanges discursifs entre les deux narrateurs. Barkahoum l'adulte y avait donc rencontré à nouveau son ami d'enfance, son amant pendant « les siestes de Tamentit. Zénith des

³⁹² - Ibid., p. 30.

³⁹³ - Ibid., p. 66.

³⁹⁴ - Ibid., pp. 67-68.

paradis divins »³⁹⁵, Ibrahim. Elle lui racontera alors l'histoire de son ancêtre El-Maghili qui vouait une haine incommensurable envers les juifs en général, et envers Ephraïm N'kaoua en particulier, le propre ancêtre d'Ibrahim. Une haine illustrée par les propos qu'El Maghili aurait prononcés au pied de la tombe de celui-ci :

Je partirai, un jour, sur les traces de ta lignée, dans d'autres villes de cette terre d'islam. Je la bannirai de toute terre sainte là où se lève la Parole juste d'Allah. J'arracherai ton arbre généalogique de ses racines ancrées dans cette terre de Mohammed (QSSSL) [...] Il a prié. Puis, il a craché sur la terre qui accueille le corps d'Al n'Kaoua. [...] il aurait même pissé sur le modeste tombeau. Et il a décidé de quitter sa ville envahie par les juifs.

Effectivement, El-Maghili quitta sa ville natale, Tlemcen. Barkahoum rapporte que certains expliquaient son départ par sa haine des juifs. Une haine justifiée par une histoire d'amour avortée entre lui et une juive du nom de Léa. Cette dernière aurait rejeté ses avances, lui qui « se voyait déjà serviteur d'Allah, or ce dernier interdit aux croyants d'aimer les juives »³⁹⁶. L'on voit bien, de ces extraits, l'antisémitisme surdimensionné attribué à El-Maghili par notre auteur, et ceci par l'intermédiaire de sa narratrice fictive. Zaoui touche par là à un saint homme, un salih, dont le tombeau jusqu'à nos jours trône dans l'une des mosquées de Tamentit. Un geste profanateur qui supporte narrativement une prétendue profanation d'une tombe, celle d'El N'kaoua.

El-Maghili quittera donc Tlemcen pour rejoindre Bejaia puis Alger. Barkahoum raconte comment il s'est retrouvé disciple du saint patron d'Alger, Abderrahmane El-Thaâlibi. Il prendra même pour épouse sa fille, Lalla Zineb, suite à une « histoire d'amour fou, angélique ou satanique [...] un amour qui a fleuri sous le toit de la grande mosquée, et à l'ombre des versets coraniques et des prières des croyants [...] tombée amoureuse de lui et de son calame taillé dans un roseau planté à l'entrée de la Kaaba acharifa, irrigué par l'eau sainte de Zamzam »³⁹⁷. Cette femme lui donnera deux garçons avant de décéder, sur la route entre Alger et Tamentit, avant de voir l'accomplissement de la prédiction qui faisait de son mari, le libérateur de cette ville à la merci des juifs.

³⁹⁵ - Ibid., p. 28.

³⁹⁶ - Ibid., p. 91.

³⁹⁷ - Ibid., p. 103-105.

La profanation des tombes dans l'univers fictionnel de Zaoui est des plus présentes. Ce qui fait partie de cette poétique de la profanation du sacré, objet de notre étude. Ce roman contient d'autres scènes touchant à la sacralité du lieu de repos des morts. C'est le cas quand Barkahoum et Ibrahim se rencontrent pour faire l'amour au beau milieu d'un cimetière :

J'ai pris conscience que nous étions allongés sur les vestiges de deux vieilles tombes : nous sommes dans un cimetière abandonné, entre deux rangées de tombes en ruines. – Il ne faut pas faire ce que nous sommes entrain de faire devant tous ces morts qui nous regardent avec mépris, colère ou jalousie, ai-je dit à Barkahoum. Elle ne m'a pas entendu. Elle était comme transportée, sur un nuage. Malédiction ! J'ai toujours cru en la malédiction.³⁹⁸

Et à la scène de profanation d'El-Maghili de la tombe d'El-N'kaoua, Zaoui représente une scène contradictoire de recueillement, sur cette même tombe, par les deux protagonistes du roman. En effet, Ibrahim rend visite à son aïeul accompagné de Barkahoum. Ceci au beau milieu des nombreux visiteurs venus en quête de la baraka du défunt rabbin. Leur visite coïncidait en fait avec le jour de la pâque, la hailoula, que fêtent annuellement les juifs. Un recueillement entaché du désir ardent que ressentait Ibrahim : « Les cimetières provoquaient en moi un sentiment de peur et réveillaient, je ne sais pourquoi, l'envie de lui faire, avec folie, l'amour. C'était irrésistible ! »³⁹⁹. Scène qui ne peut que déstabiliser le lecteur ne sachant sur quel ton pourrait-il recevoir le message sous-jacent au texte.

Et Zaoui continue de même en représentant le dernier juif de Tamentit, le « maître de la circoncision, partagé entre deux religions et un seul Dieu »⁴⁰⁰, Hadj Mimoun, enterré selon ses vœux, dans la même tombe de sa belle-fille, la mère d'Ibrahim. Une tombe commune qui réunira donc le beau-père et l'amour de sa vie, sa belle-fille. En plus de cela, Zaoui représente la gardienne du cimetière, une femme qui avait perdu son mari, et qui pour vivre, cultivait des carrés de haschich sur les tombes mixtes et sur celle des femmes, parce qu'elles étaient selon elle plus fertiles. Et ça sera

³⁹⁸ - Ibid., p. 25.

³⁹⁹ - Ibid., p. 107.

⁴⁰⁰ - Ibid., p. 113.

sur cette tombe, à côté de celle d'El-Maghili, que les deux protagonistes feront l'amour, dans un geste sacrilège ultime qui clôt le roman :

Elle m'a pris dans ses bras. J'ai fixé le fond vertigineux et océanique de ses yeux verts qui fixaient attentivement l'épigraphe sur la tombe du Cheikh Al Maghili. [...] Elle était toute nue. Toute nue à mes côtés. Moi aussi, j'étais nu. Entièrement nu, allongé sur la tombe, celle de ma mère et de mon grand-père, transformé en carré de haschich verdoyant. [...] J'ai eu peur. J'ai pensé aux guerres et aux fetwas. J'ai pris Barkahoum dans mes bras. [...] Son petit corps a réveillé en moi la flamme d'une envie charnelle et brutale. Bestiale ! Je l'ai pénétrée. Extase ! Au sommet de mon orgasme, j'ai entendu la voix de ma mère.⁴⁰¹

Et c'est ce même fil conducteur, ce fil d'Ariane, qui nous permettra d'enchaîner sur le roman *Le miel de la sieste* dont le personnage principal n'est autre qu'un chercheur spécialisé dans l'architecture des cimetières. Anzar donc, depuis toujours, a été intrigué par le phénomène de la mort. Adulte, il va jusqu'à s'inscrire dans une université Belge afin d'y poursuivre un cursus d'Histoire architecturale des villes à travers le développement des cimetières. Il obtiendra même avec succès un doctorat d'état en Sciences des Cimetières. Pour lui, « comme la naissance, comme l'amour, la mort est le phénomène le plus essentiel dans notre parcours sur cette terre »⁴⁰².

Zaoui représente ce personnage en véritable « rat des cimetières »⁴⁰³, qui s'y retire pour profiter de la quiétude qui y règne. Et pendant ses heures passées entre les tombes, dans le cimetière de son village nommé d'ailleurs *Imdina*, littéralement la ville, Anzar affectionnait en particulier la récitation à voix haute de poèmes en langue arabe « faisant l'éloge d'Allah, des belles femmes, des chevaux et du vin »⁴⁰⁴, à l'instar de ceux de Nizar Kabbani ou d'Abou Nouwas. Fait profanateur en soi et qui est en fait une perpétuation d'une tradition antéislamique arabe. Avec l'arrivée de l'Islam, il est devenu de rigueur de réciter plutôt des versets coraniques après avoir salué les morts au moment de pénétrer dans le cimetière. Anzar déroge à cela par ce rituel profane et profanateur de déclamation de la poésie arabe : « jamais de versets coraniques, je ne

⁴⁰¹ - Ibid., pp. 133-134.

⁴⁰² - ZAOUÏ Amin, *Le miel de la sieste*, op.cit., p. 155.

⁴⁰³ - Ibid., p. 149.

⁴⁰⁴ - Ibid.

sais pas pourquoi. Je connaissais pourtant par cœur un nombre considérable de sourates du Livre d'Allah »⁴⁰⁵. Zaoui propose, dans le même sillage, une scène représentant Anzar se recueillant sur la tombe du poète Jean Sénac. Tombe qui se trouve dans le cimetière d'Ain Benian d'Alger. Anzar va jusqu'à raconter à Sénac les blagues qui circulent sur la vie privée du Président de la République et celle des chefs des partis politiques, tout en imaginant les rires de celui-ci du fond de sa tombe. Et ce n'est d'ailleurs pas la première fois que Zaoui fait appel à cette figure, symbole de l'orientation socialiste de l'état au lendemain de l'indépendance et victime de ce que beaucoup considère comme un crime islamiste en 1973. Déjà dans *La chambre de la vierge impure*, Zaoui évoque Jean Sénac en imaginant une scène similaire de recueillement sur sa tombe, faisant face à la mer, selon les vœux du défunt qui signait ses poèmes d'un soleil et qui ne cachait pas son homosexualité.

Anzar, personnage central du roman, est comme à l'accoutumé un descendant du prophète car issu de la famille des Ouled Afaya, des Chorfa qui descendent à leur tour des Abranis. Ceci confère à ce personnage une sacralité qui sera profanée par des actes et des dires parsemés dans le texte romanesque. À commencer par le nom que porte ce personnage et qui est celui du Dieu païen berbère de la pluie et de l'eau. Une divinité vénérée dans les temps anciens et que certaines fêtes perpétuent jusqu'à ce jour. Un fait délibéré de notre auteur qui atteste que « les noms sont nos vêtements intimes, nos jardins secrets, [...] notre miroir non-aveugle »⁴⁰⁶.

Le roman est construit autour de ce personnage avec une série de récits sur les membres de sa famille, ses parents Anzar El-Kébir et Rabha, ses sept sœurs, son frère efféminé Toufik, son oncle Wardane, sa tante Jouhra, sa cousine Malika et sa grand-mère Hadja-Mansoura. Une famille de Chorfa qui habite le village de Bab-el-Kamar que le savant Ibn Khaldoun a cité dans son *Livre des exemples*⁴⁰⁷ :

Un village renommé pour sa poésie métrique et pour la manière unique avec laquelle les lecteurs de Coran le chantent. Dans le village, trente-deux lecteurs cohabitent, nourrissant entre eux une rivalité ancestrale. Tous s'appellent Souleymane. En outre, vivaient sept lecteurs du Coran, eux-mêmes en concurrence épuisante. À tour

⁴⁰⁵ - Ibid.

⁴⁰⁶ - Ibid., p. 12.

⁴⁰⁷ -

de rôle, sept jours sur sept, ils ne cessaient de psalmodier la Parole divine selon la lecture berbéro-andalouse inimitable, vibrante entre le sacré et le profane, entre la danse et la prière. Ils étaient tous aveugles et polygames. Les sept lecteurs, à l'instar des trente-deux poètes, avaient, eux aussi, le même prénom : Souleymane.⁴⁰⁸

Et Anzar, du fait qu'il souffrait d'une malformation au niveau de ses testicules, portait le surnom de Bouqlaoui. Ce descendant donc d'une famille de Chrofa portait ainsi un surnom figurant l'asymétrie de ses testicules : le droit beaucoup plus volumineux que le gauche. Cette anomalie sera au centre de l'attention de sa mère qui se souciait justement de la perpétuation de la descendance des Afaya, elle qui comptait parmi ses enfants un efféminé qui allait jusqu'à partager la garde robe de ses sept sœurs. Tout l'espoir d'une progéniture était donc axé sur la personne d'Anzar doté malheureusement d'une telle malformation. Même sa tante Jouhra, la gauchère aux mains toujours « colorées de henné rouge ardent »⁴⁰⁹, n'hésitait pas à le déshabiller et à lui caresser les couilles jusqu'au jour où il aura sa première érection, signe de sa virilité-fertilité tant espérées :

Khala Jouhra avait raison, les couilles sont l'âme du corps masculin. L'essence de la vie. Le point de jonction. Le centre de la terre. La continuité ! La légende ! [...] J'adorais les caresses de Khala Jouhra. Elle avait les mains de soie. [...] Dès qu'elle les touchait, son visage rougissait, ses yeux s'enflammaient [...] un feu magique embrasait ses joues potelées [...] en murmurant des psalmodies. Et pour la première fois, j'ai senti poindre une étrange sensation dans mon pénis. Soudain, celui-ci s'est gonflé. J'ai regardé Khala, une lueur de bonheur parcourait les traits de son beau visage grassouillet.⁴¹⁰

Zaoui problématise encore plus la filiation de son personnage central, narrateur de surcroît du récit, en le représentant comme un usurpateur d'identité. En fait, Anzar à sa naissance, n'a pas été inscrit par son père dans le registre des naissances. Arrivé à l'âge de la scolarisation, il a dû prendre le nom de son cousin mort depuis six ans. Son oncle Wardane est devenu de ce fait officiellement son père et sa cousine Malika sa sœur. Ce qui rajoute donc plus de flou dans les relations familiales unissant les personnages du roman. Ce qui fait aussi entremêler encore plus les fils des histoires

⁴⁰⁸ - Ibid., p. 19.

⁴⁰⁹ - Ibid., p. 10.

⁴¹⁰ - Ibid., pp. 14-21-23.

racontées dans un emboîtement judicieusement conçu. Ces dernières portées au lecteur par Anzar adulte, âgé de quarante ans, l'âge de la prophétie et de la raison :

L'âge qu'avait le prophète Mohamed lorsqu'il a reçu la révélation [...] Cela fait plus de trente-trois ans que je me cache, jour et nuit, sous le nom d'un mort. [...] J'atteins l'âge de la révélation divine [...] J'ai regardé le ciel, puis j'ai baissé les yeux fuyant l'image d'une femme presque nue postée dans l'encadrement de sa fenêtre [...] J'ai pensé, je ne sais pourquoi, à l'histoire du prophète Mohamed, que le salut soit sur lui, et à sa belle-fille Zineb, la femme de son fils⁴¹¹

Il est à signaler ici la référence à l'âge de la révélation pour le prophète de l'Islam et à l'âge du Christ au moment de son décès. Et nous remarquons aussi l'évocation de l'histoire du prophète qui a été séduit par la beauté de sa belle-fille. Une évocation très succincte et sans aucun commentaire en comparaison avec le roman du premier sous-ensemble *La soumission*. Nous nous sommes d'ailleurs longuement arrêté plus haut sur cette histoire rapportée par Zaoui dans ce roman et sur l'argumentaire critique qui l'accompagne. Ce qui nous reconforte dans notre intuition d'une retenue de notre auteur dans son traitement de certains sujets pouvant taxer ses textes de blasphèmes ouvertement énoncés.

Quoique Zaoui dans ce roman ne se retient pas pour autant pour évoquer les prophètes dans une attitude profanatrice. C'est le cas du prophète Youcef quand il compare sa beauté à celle de Tarik Ibn Ziad jusqu'à certifier qu'ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Zaoui revient d'ailleurs sur ce personnage historique qu'il dit originaire de Oued Souf et que l'on surnommait Yoursasif pour sa beauté. C'est le cas aussi du prophète Mohamed en rapportant que les saoudiens sont les premiers consommateurs au monde de la bière Heineken et en finissant son propos par l'expression : « À la santé du Prophète, que le salut soit sur lui et ses sept compagnons »⁴¹². Ou encore en évoquant les passions du père d'Anzar qui « à l'image du prophète, que le salut soit sur lui et ses sept compagnons, aimait les chevaux, sa belle-sœur, les parfums doux et la prière »⁴¹³.

⁴¹¹ - Ibid., pp. 30-31.

⁴¹² - Ibid., p. 28.

⁴¹³ - Ibid., p. 161.

Et Zaoui exploite le personnage historique de Tarek Ibn Ziad le berbère, emboitant par cela le pas à Rachid Boudjedra dans son roman *La prise de Gibraltar*, pour casser le mythe de la conquête de l'Andalousie. Zaoui relate dans son roman le récit de l'unique mosquée du village fermée sept ramadans successifs à cause d'une mésentente quant à l'appellation à lui donner. Ce village habité par deux communautés, les descendants arabes et les descendants berbères. Les premiers voulaient nommer la mosquée du nom de leur ancêtre Tarik Ibn Ziad, tandis que les seconds optaient pour le nom d'Okba Ibn Nafi. Le conflit s'est aggravé au point de fermer la mosquée sept longues années, chose inimaginable : « À Bab-el-Kamar, Allah n'a pas d'abri ! Il vit en SDF »⁴¹⁴. Et ce sera l'oncle Wardane qui réconciliera les deux communautés en proposant de donner à la mosquée les deux appellations :

C'est à mon oncle Wardane que revint l'honneur de cette réconciliation historique [...] Afin d'apaiser les esprits, mon oncle n'hésitait pas à rouler discrètement quelques joints de haschich aux négociateurs crispés ! [...] Et la résolution est née [...] cela a été inscrit noir sur blanc, dans la langue d'Allah et dans celle des berbères : « Au nom d'Allah Tout puissant, et avec Son aide et Sa clémence, les deux communautés sœurs [...] dans une entente fraternelle et musulmane, ont décidé d'accorder à cette maison d'Allah [...] le nom d'okba Ibn Nafi à l'heure des prières d'adh-dhouhr [...] et d'el-asr [...] et le nom de Tarek Ibn Ziad à l'heure de la prière d'el maghrib [...] et d'el-icha [...] Quand à celle d'es-soubh [...] il a été recommandé aux croyants de l'accomplir chez eux.⁴¹⁵

Nous voyons bien ici la profanation de la sacralité de la mosquée et des prières canoniques qui doivent être accomplies collectivement. À cela s'ajoute l'effet de grossissement qu'opère Zaoui en évoquant les tensions entre les algériens dits arabes et ceux d'origine berbère. Des tensions certes palpables dans la réalité sociale de notre pays mais qui ne peuvent aller jusqu'à nuire à l'unité nationale, une union sacrée. Et Zaoui continue de même en évoquant le premier baiser échangé entre Anzar et sa cousine-sœur Malika sur les marches de l'entrée de cette mosquée aux deux noms. Un baiser de surcroît bercé par l'appel à la prière en Tamazight : « un scandale diabolique. Je suis [...] la source de la malédiction [...] Satan, je suis »⁴¹⁶.

⁴¹⁴ - Ibid., p. 53.

⁴¹⁵ - Ibid., pp. 53-54-55.

⁴¹⁶ - Ibid., p. 71.

Et cette même Malika sera, des années plus tard, internée dans l'hôpital psychiatrique de Blida. Elle ne trouvera de quiétude qu'après l'adoption d'un chien errant, qu'elle nommera Socrate, et qui s'avérera être celui de Jean Sénac. Chien qui, à un certain moment, se transforme en narrateur de l'histoire de son maître et de son assassinat. Un rôle narratif qui sera repris dans le prochain roman, *L'enfant de l'œuf*, avec le chien Harys. Procédé assez exceptionnel et qui par sa constance renseigne sur la poétique de l'œuvre de Zaoui faite de romans intimement liés par un fil conducteur. Malika ne retrouvera la sérénité qu'en se plongeant dans l'univers littéraire grâce à la riche bibliothèque du centre psychiatrique et qu'en consignait dans un journal intime ses impressions :

Malika aimait lire les livres de philosophie et de religion [...] Elle était folle amoureuse d'un vieux livre datant du XVIII^e siècle intitulé *La Philosophie dans le boudoir* ou *Les instituteurs immoraux*. Dialogues destinés à l'éducation des jeunes demoiselles d'un certain écrivain appelé Le marquis de Sade [...] Dans son journal [...] elle avait recopié de longs passages de *La Philosophie dans le boudoir* [...] Elle était en particulier obsédée par le personnage d'Eugénie. On aurait dit qu'elle souhaitait être à sa place. Eugénie la naïve, Eugénie, angélique et diabolique à la fois...⁴¹⁷

Pendant son internement, Malika ne recevait que la visite d'Anzar, son cousin-frère. Et c'est l'occasion pour Zaoui de représenter au lecteur une série de dialogues quasi-philosophiques entre les deux, agrémentés de souvenirs. Anzar revient alors essentiellement sur ses aventures sexuelles hors-normes. Lui, l'issu d'une famille de la branche généalogique prophétique, raconte ses penchants zoophiles qui avaient inauguré sa vie sexuelle et s'étaient développés par la suite en passion pour les femmes âgées :

Ma première expérience sexuelle se déroula avec une ânesse. Fantastique ! Elle était en chaleur, dès que je l'ai pénétrée, elle a tourné sa tête vers moi [...] et je voyais pendre sa langue dans sa gueule pleine de bave. C'était fantastique. Aucune femme, durant quarante ans, l'âge de la raison et de la révélation islamique, ne m'a jamais offert pareille sensation ! [...] J'aime faire l'amour aux femmes moches et vieilles [...] Ces femmes, qui ont l'âge de ma mère ou de ma grand-mère, au moment de l'extase charnelle, me mettent

⁴¹⁷ - Ibid., pp. 161-162.

dans un état second. J'aime les yeux fatigués par l'âge et ranimés par le plaisir sexuel.⁴¹⁸

Zaoui par ces propos attribués à son personnage central place son texte dans la lignée des textes de Sade. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si son éditeur français plaça au fronton de son dernier roman en date, *L'enfant de l'œuf*, le rapprochement des deux en attestant que Zaoui était « un Sade libre à Alger ». Nous pouvons dire de notre côté que cette filiation littéraire positionne notre auteur au sein d'un champ littéraire qui ne peut qu'être qualifié de profanateur de la sacralité de la sexualité en Islam. Ceci d'autant plus que la sexualité représentée est tout sauf orthodoxe. Et le lecteur ne peut au final qu'être désemparé par autant de déviances qui de plus est, sont encensées par son auteur et constituent une des constantes de sa poétique.

Et Zaoui récidive avec la même verve en représentant un Anzar adulte, pendant ses années d'études en Belgique, recevant chez lui une religieuse septuagénaire, témoin de Jéhovah qui faisait « du porte-à-porte afin de vendre à la criée Marie, Dieu et le fils de Dieu, Jésus. Une marchandise soldée ou dégriffée ! »⁴¹⁹. Cette religieuse, Rachel, entre dans la garçonnière d'Anzar et partage avec lui un café. Ceci tout en lui proposant des revues et des magazines religieux qui mettent en lumière le militantisme des témoins de Jéhovah pour la restauration de la vraie religion chrétienne et le bannissement de toutes les autres religions considérées comme l'œuvre de Satan. Anzar prêtait très peu d'attention aux propos de la religieuse et se concentrait plutôt sur son corps qu'il finira par posséder :

Rachel dégage une odeur de femelle en chaleur. [...] J'ai déposé mon bras sur son épaule. La revue qu'elle tenait dans sa main a glissé sur le sol, j'ai aperçu la une de couverture, le Christ crucifié était représenté. J'ai attiré Rachel tout contre moi, elle n'a pas résisté. Soumise ! [...] Je l'ai engagée à se mettre par terre, elle s'est mise à quatre pattes sur le tapis poussiéreux en laine de chameau [...] Je l'ai pénétrée [...] Elle a hurlé. Puis s'est mise à murmurer comme des prières : - Jésus, toi qui contrôles toutes choses, dans les cieux, sur la terre et sous la terre, je te demande pardon, j'implore ta clémence ! Puis elle m'a dit : - Vous, les musulmans, vous baisez bien...⁴²⁰

⁴¹⁸ - Ibid., pp. 33-34.

⁴¹⁹ - Ibid., p. 104.

⁴²⁰ - Ibid., pp. 111-112.

Et ce n'est pas la première femme âgée, étrangère de surcroît, que Zaoui met en scène en plein coït avec Anzar. C'est le cas aussi du personnage de l'ambassadrice de la RDA en Algérie qui s'est retrouvée prise dans ses filets. Anzar qui était donc inscrit dans une classe avec l'allemand comme deuxième langue étrangère, sera reçu avec ses camarades dans l'enceinte de la bibliothèque de l'Ambassade de l'ex-RDA à Alger. En amoureux des femmes âgées, il fera tout pour se retrouver seul avec l'ambassadrice : « J'aime les ânesses et les ambassadrices »⁴²¹. Cette dernière qui le mènera dans sa chambre et fera l'amour avec lui juste en face du cadre contenant sa photo aux cotés du Président de la République Algérienne au moment de son accréditation diplomatique. Une manière de profaner la sacralité de la personne du président.

Et Anzar, en pleine relation avec cette ambassadrice, n'aura de cesse à chasser le souvenir de sa grand-mère, Hadja-Mansoura. Cette dernière qui est représentée par notre auteur comme une femme « habitée par un désir charnel avide, impossible à assouvir »⁴²². Le grand-père d'Anzar sera son sixième mari et la répudiera trois fois pour de banales disputes domestiques :

Ainsi, pour se conformer à la chari'a, il a été obligé, par trois fois, de trouver à sa répudiée un mari transitoire afin de pouvoir légalement et légitimement la faire revenir dans sa couche. Trouvant à chaque fois un « bouc » [...] dès qu'il venait demander au nouveau mari-bouc de divorcer d'avec ma grand-mère, l'homme refusait, réclamait en échange une somme d'argent colossale et demandait que son pèlerinage à la Mecque soit payé.⁴²³

L'on remarque ici la déformation d'un précepte religieux lié à la triple répudiation qui seule exige que la femme se remarie avec un autre homme afin de permettre à son premier époux de la reprendre, si elle est répudiée à nouveau. Zaoui toujours dans cette tendance à l'amplification imagine que son personnage féminin devait prendre après chaque répudiation un nouveau mari. Une manière de profaner la sacralité du mariage et des lois religieuses le régissant.

⁴²¹ - Ibid., p. 48.

⁴²² - Ibid., p. 109.

⁴²³ - Ibid., p. 110.

Et pour enchaîner sur le dernier roman en date d'Amin Zaoui, à savoir *L'enfant de l'œuf*, nous pouvons comme pour les précédents romans suivre ce fil conducteur qui lie finalement ces textes. Plusieurs pistes s'ouvrent à nous avec d'emblée le personnage co-narrateur Harys, un chien qui rappelle le chien Socrate du roman *Le miel de la sieste*. Nous pouvons aussi suivre la piste de Tarek Ibn Ziad qui dans ce roman est à nouveau mis en scène comme l'arrière-arrière-grand-père de Lara, une syrienne chrétienne réfugiée à Alger et amante du personnage principal co-narrateur Moul. Et nous pouvons enfin enchaîner avec la fin tragique de Moul interné à l'hôpital psychiatrique de Blida comme ce fut le cas pour Malika dans le précédent roman. Pistes qui en fait nous reconforte dans notre analyse de l'œuvre romanesque d'Amin Zaoui en tant qu'un ensemble textuel aux ramifications certes diverses mais caractérisé par une matrice commune, une poétique partagée. Cette dernière qui comme nous le voyons au fil de l'analyse est hautement profanatrice du sacré.

Ce roman donc, et comme susmentionné plus haut, se présente sous une forme fragmentaire et présente au lecteur les récits de Moul et Harys le chien. Mais Zaoui ici expérimente une narration différente de celle qu'il pratiquait auparavant. Dans ce roman, la narration est reléguée au second degré : le lecteur a affaire à une série de pensées, de réflexions, de micro-récits... Et c'est seulement après un travail de connexion entre tous ces éléments épars que le lecteur peut se construire une sorte de récit global. Il faut dire que le choix de deux narrateurs, dont l'un est un chien, ajoute à la complexité de déchiffrement du contenu narratif de ce roman.

Reste que la même poétique de profanation du sacré caractérise ce texte, à commencer par le choix du nom du chien-narrateur, Harys. Dès les premières lignes, Zaoui met en avant une sorte de questionnement, problématisant ainsi sa propre démarche onomastique. Il rappelle par cela, en référence à Balzac, la fonction d'état civil qu'endosse tout auteur de roman. Quoiqu'il ne faut perdre de vue que Zaoui ici prénomme un animal, en l'occurrence un chien :

Je m'appelle Harys. Quelle étrange appellation n'est-ce pas ? Un nom roumi collé à un être vivant appartenant à un pays musulman, la Berbérie ou Tamazgha. Tous les noms ou presque autour de moi sont des noms composés. Tous commencent par « Abd » qui signifie serviteur ou esclave en arabe, suivi des quatre-vingt-dix-neuf noms de

Dieu énumérés dans le Coran. [...] Les hommes [...] portent ces noms composés comme pour dissimuler une hypocrisie sociale et religieuse.⁴²⁴

Nous voyons bien la tournure critique sur fond profanateur que prennent ces propos attribués de plus à un chien-narrateur. Et nous avons déjà évoqué plus haut le statut en Islam d'un tel animal. Un statut que Zaoui exploite afin de mettre le lecteur nez-à-nez avec sa vision de cet animal considéré dans nos sociétés actuelles comme le meilleur ami de l'homme. Zaoui d'ailleurs représente son personnage Mouloud comme celui qui a choisi ce nom à son chien en référence à un nouvel astre découvert par des chercheurs chinois. Le chien de son côté n'apprécie pas du tout ce nom lui préférant des noms arabes comme Rabeh, Kader, Mokhtar ou surtout Amin : « j'adore le nom d'Amin ! Il me va comme un gant ! Comme un aboiement ! »⁴²⁵. Nous remarquons ici le jeu réflexif dont use Zaoui en proposant son propre prénom pour son chien-personnage-narrateur. Zaoui continue en mettant en scène Moul voulant nommer son chien du nom de Vendredi en lieu et place de celui d'Harys. Ceci en raison de sa passion pour le roman Robinson Crusoé de Daniel Defoe et son personnage Vendredi :

Par un matin d'un jour du mois de ramadan, le quinzième jour du mois sacré, [...] j'ai pensé changer le nom de Harys, lui coller celui de Vendredi ! Puis j'ai renoncé, par peur [...] Donner le nom Vendredi, le grand jour des musulmans, à un chien impur, c'est l'apostasie absolue ! Je risque une fatwa de mort !⁴²⁶

Nous remarquons ici l'évocation et du mois sacré de ramadan et du jour sacré, le vendredi, subtilement liés au caractère impur du chien. Une manière pour Zaoui de créer une sorte de maillage entre sacré et profane. Ce qu'il opère à plusieurs endroits du texte comme quand il joue de l'expression « temps de chien » qui désigne un temps pluvieux, sachant que la pluie est considérée comme un don divin :

Moi, je n'aime pas l'eau de la pluie. Dès qu'il commence à pleuvoir, j'imagine Dieu dans ses cieux en train de pisser sur nous ou de pleurer à cause des bêtises humaines commises sur cette terre : les guerres, les haines, les infidélités. Et je deviens triste. Sombre, je ne

⁴²⁴ - ZAOUI Amin, L'enfant de l'œuf op.cit., p. 9.

⁴²⁵ - Ibid., p. 41.

⁴²⁶ - Ibid., p. 183. Souligné par nous.

bouge pas de mon tapis. J'ai de la peine pour le Créateur, qui a fait en six jours ce magnifique univers pour des mécréants. Les hommes sont méchants et ingrats envers leur Créateur. Hormis les chiens, toutes les autres créatures sont infidèles. Impropres.⁴²⁷

Il est à noter ici le caractère profanateur de la personne divine de ces propos, qui de plus est sont attribués à un chien. Le caractère impur de ce dernier est d'ailleurs subtilement transféré sur l'être humain. En fait, Zaoui par son jeu littéraire de personnification de cet animal ajoute plus d'effet à sa démarche profanatrice, tout en se reléguant en tant qu'auteur au second plan. Il ne s'arrête pas là car il fait de cet animal non seulement un personnage-narrateur, mais aussi et surtout, un penseur existentialiste si l'on peut dire. Harys en effet, porte à l'intention de son maître humain, et en seconde main au lecteur, une série de questionnements qui ne peuvent qu'être qualifiés de blasphématoires :

« Est-ce que les chiens, les bienfaiteurs chiens, iront au paradis ? Comment et par qui ces chiens seront-ils jugés, le Jour dernier ? Comment peut-on faire la différence entre un chien croyant de bonne foi et un autre athée irréligieux et un troisième laïc ? ». Moul, m'a regardé sans surprise aucune, comme s'il s'attendait à mes questions [...] D'un ton perplexe, malin ou narquois, il m'a lancé : « Tu es devenu un philosophe, un vrai philosophe ! À la place de Harys, j'aurai dû te coller le nom de Socrate ou de Platon. Pourquoi pas celui de Jacques Derrida, mon compatriote ? »⁴²⁸

Cette série de questions émises par ce chien ne peut avoir de réponses autres que celles que profère la parole divine coranique. En fait, tous les animaux seront transformés en poussière le jour du jugement dernier et les êtres humains destinés à brûler en enfer envieront même cette fin⁴²⁹. En problématisant donc le destin du règne animal dans l'au-delà, Zaoui ne vise qu'à une mise en doute, une remise en cause même, de l'ordre divin régissant l'existence. Ce qui transparait encore plus dans le développement au niveau romanesque de ces questionnements.

⁴²⁷ - Ibid., p. 34. Souligné par nous.

⁴²⁸ - Ibid., p. 57.

⁴²⁹ -

En effet, Zaoui continue en mettant en scène ce chien, Harys, développant une réflexion sur son devenir, ou disons plutôt du devenir de son âme après la mort. Pour cela, il lie subtilement Harys au chien gardien des gens de la caverne, communément désignés par les sept dormants, Qitmir : « Je suis Harys, arrière-arrière-petit-fils-chiot de Qitmir le chien accompagnateur des Sept Dormants, celui qui sans doute est confortablement établi au paradis »⁴³⁰. Ce chien qui avait donc gardé les gens de la caverne pendant toute leur période d'endormissement qui a duré plus de trois siècles. Et Zaoui postule l'hypothèse quasi-certaine qu'il bénéficierait de la récompense divine d'être au paradis pour d'aussi loyaux services. Ce qui en soi est profanateur de ce lieu sacré qui n'aura comme résidents que les bienfaiteurs humains après le passage avec succès du jugement dernier. Et c'est en fait toute l'essence de l'existence sur terre et dans l'au-delà qui se retrouve profanée car la vie n'est en fait pour l'homme qu'une sorte d'examen avec pour grande épreuve la lutte contre les forces du mal. Et seul l'être humain est soumis à une telle épreuve afin de regagner à nouveau le paradis perdu en raison du péché originel perpétré par le premier humain, Adam.

Amin Zaoui propose donc au lecteur une série de pensées et de réflexions qui vont à l'encontre de la destinée des êtres vivants telle écrites par Dieu. En personnifiant le chien Harys, il imagine ce dernier lisant les textes sacrés en quête d'une réponse à ses questions :

J'aime les histoires et les mythes rapportés dans les livres religieux. Ce soir, j'ai décidé de commencer par la lecture de l'histoire d'un chien célèbre [...] ce chien qui a accompagné les Sept Dormants dans leur caverne. En fidèle, il a monté la garde pendant trois siècles et neuf ans ? C'est beaucoup n'est-ce pas ? Le seul chien qui a vécu cette durée [...] Depuis ce temps, les chiens ne vivent pas plus de vingt ans [...] Ce chien guide et gardien des sept jeunes dormants vénérés par Yahvé, Dieu ou Allah, ira-t-il au paradis ?⁴³¹

Et cette quête de réponse à ce questionnement profanateur est aussi prise en main par le maître d'Harys, Moul. Ce dernier est représenté par notre auteur comme un humain soucieux du devenir de son fidèle compagnon de solitude, lui qui a été quitté par sa femme après plus de vingt ans de mariage et dont la fille parcourt le monde afin

⁴³⁰ - Ibid., pp. 12-13.

⁴³¹ - Ibid., p. 63.

d'exposer ses œuvres artistiques. Moul cherchera donc d'élucider cette problématique existentielle en cherchant la réponse dans les textes de références, à commencer par le saint Coran. Et c'est l'occasion pour Zaoui d'incorporer des versets entiers de la sourate de la Caverne à son texte romanesque. Des versets qui s'étalent sur plusieurs pages et que le lecteur ne peut distinguer de la lettre du texte romanesque que par les numéros qui les ponctuent. Et Zaoui fait que ces versets sont en fait lus à voix haute par Moul à l'intention de son chien. Une lecture qui vise donc à donner à ce chien la possibilité d'accéder à la parole divine relatant l'histoire où son ancêtre chien est un des protagonistes.

Quoique Zaoui fait du chien Harys un auditeur de la parole divine distrait par le souvenir des « mielleux moments avec la chienne dans le cabinet de la doctoresse »⁴³². En effet, la récitation des versets coraniques est mise en scène au moment du retour de Mouloud et son chien d'une visite chez la vétérinaire. Zaoui transforme cette visite en une scène d'ébats sexuels des plus atypiques. Il représente Mouloud faisant l'amour à la vétérinaire succombant à l'excitation provoquée par l'accouplement d'Harys avec une chienne. Une scène digne d'un Sade agrémentée de voyeurisme et ponctuée de termes appartenant au champ lexical du sacré, ajoutant par cela plus d'effet à son ton profanateur, d'autant plus qu'elle est portée au lecteur par le chien-narrateur :

Ses mains tremblaient en me portant sur la table d'auscultation. [...] Son parfum m'a excité. [...] Soudain, ma carotte a bandé entre mes pattes. Un pudique sourire s'est dessiné sur le visage angélique de la doctoresse [...] Doucement elle m'a fait descendre de la table où j'avais été crucifié. J'ai humé la chienne, ma carotte a bandé une deuxième fois. Je l'ai sauté, elle ne m'a pas refusé. [...] Quand j'ai pénétré la chienne, et que cette dernière a hurlé de plaisir et de bonheur, la doctoresse a tendu sa main vers le bas ventre de Moul. [...] Comme la chienne, la vétérinaire s'est mise à quatre pattes à côté d'elle. Moi, j'étais dedans. Moul aussi, comme moi, n'a pas tardé à sauter sa chienne. Je l'ai regardé. Il m'a regardé. La chienne a regardé la doctoresse. La doctoresse a regardé la chienne. Chacun a joué le miroir de l'autre ! Des va-et-vient et en un seul cri, à quatre voix, on a éjaculé. On a crié.⁴³³

⁴³² - Ibid., p. 74.

⁴³³ - Ibid., pp. 72-73.

Ce chien donc, soucieux de son devenir dans l'au-delà, s'estime mériter le paradis en récompense de sa fidélité à son maître et non pas pour ses actes bienfaisants. Sa vie dépravée ne peut en aucun cas lui faire mériter l'enfer. Ce dernier qui n'est pas du tout envisagé ni envisageable. Ce qui fait de cet animal personnifié un bénéficiaire de la grâce divine par la magie de son démiurge, Amin Zaoui. Celui-ci qui continue à représenter le personnage de Moul en quête d'une réponse aux questions du chien Harys : « Les chiens, les bons chiens, iront-ils au paradis à l'image des bons croyants humains ? Où se trouve le paradis des chiens ? »⁴³⁴. Après le Coran, c'est au tour de la parole prophétique d'être passée au crible. Une parole réunit dans Sahih al-Bukhari recensant selon Zaoui six cent mille hadiths. Et c'est l'occasion pour celui-ci de mettre en doute cette référence religieuse par une logique mathématique des plus profanatrices :

Depuis que j'ai entamé la lecture du Sahih al-Bukhari, une question me hante : Comment un écrivain des hadiths du Prophète, un écrivain considéré par les musulmans sunnites comme une référence fiable, est-il parvenu à rassembler six cent mille hadiths en seize ans. Six cent mille hadiths ! [...] J'ai commencé à m'amuser en faisant les opérations de calcul suivantes : 600 000 hadiths récoltés en 5 840 jours, et je riaais ! 104 hadiths récoltés chaque jour, et je m'étonnais ! 4 hadiths récoltés par heure ! Un hadith chaque quart d'heure, et j'explosais de rire ! Ceci dit, et selon mes calculs : La Prophète ne dormait pas, ne mangeait pas, ne couchait pas avec ses neuf ou treize femmes, qu'importe !!! Il n'avait rien à faire que dicter des hadiths à al-Bukhari !!⁴³⁵

Et Zaoui ne manquera pas de reprendre à nouveau un de ces hadiths déjà évoqué dans son roman Haras de femmes. Un hadith à l'interprétation controversée et qui stipule que la prière d'un musulman est affectée quand une de ces trois créatures se trouve entre lui et la direction de la Kaaba : la femme, l'âne et le chien. Ce dernier qui dans ce roman, L'enfant de l'œuf, se retrouve hissé au rang de personnage-narrateur. Un chien qui aspire à entrer au paradis suivant les pas de son ancêtre Qitmir et qui continue à questionner son maître sur la vie qui l'attend dans cet au-delà tant espéré : « Y a-t-il dans le paradis d'Allah, le Tout-Puissant, des chiennes houris ? Seigneur, je vous demande pardon si ce que je dis est prohibé, haram, mais je suis curieux. Je rêve d'une

⁴³⁴ - Ibid., p. 61.

⁴³⁵ - Ibid.

douzaine de chiennes houris en chaleur !! »⁴³⁶. L'on remarque la situation de communication représentée ici et qui ne peut qu'être qualifiée de profanatrice face à un chien qui pose des questions aussi saugrenues, tout en ayant conscience de leur caractère blasphématoire. Et l'on ne peut que s'exclamer face à des propos aussi profanateurs des Houris qui sont citées dans le Coran dans des termes très encenseurs afin d'inciter les croyants à multiplier d'effort pour les mériter comme récompense. Le chien Harys voudrait d'ailleurs leur équivalent dans sa race, celle des chiens, dont Zaoui lui-même souligne l'impureté dans un subtil jeu littéraire qui se joue du sacré.

Dans cette même optique de dénonciation en quelque sorte du statut du chien en Islam, Zaoui rapporte par l'entremise de son personnage l'histoire non moins profanatrice d'un autre chien, nommé Rimbaud, qui a subi le triste sort d'être égorgé par l'imam-muezzin de la mosquée Arrahma du fait qu'il aboyait à l'appel de la prière. Un imam qui avant cette fonction exerçait celle de videur dans une maison close, la maison Arrahma :

Dès que le muezzin lance l'appel à la prière de l'aube, Rimbaud le chien spontanément commence à aboyer sur le même air musical, le mimant. Gêné par la présence du chien qui en tout bonheur l'imitait, l'imam a tendu un piège au petit animal. Par un bon matin il est parvenu à le ramener devant la porte de la mosquée et l'a égorgé.⁴³⁷

Et ce statut est encore une fois dénoncé en filigrane quand Zaoui rapporte les propos du Pape François à l'adresse d'un enfant ayant perdu son chien. Le pape avait certifié à ce jeune garçon qu'il retrouvera son chien dans l'éternité du Christ, au paradis, qui est ouvert à toutes les créatures de Dieu. Une affirmation qui apporte un élément de réponse aux questionnements du Chien Harys. Mais cette réponse émane du haut représentant de la religion chrétienne vite controversé par les conservateurs qui pensent que les animaux ne peuvent accéder au paradis du fait qu'ils ne possèdent pas d'âme. N'empêche qu'Harys, face à une telle assertion émanant du Pape, est près à se convertir au christianisme et à porter un collier avec un pendentif en forme de croix pour réaliser son rêve de rejoindre son ancêtre Qitmir au paradis :

⁴³⁶ - Ibid., p. 65.

⁴³⁷ - Ibid., p. 94.

Sur les traces du chien des Sept Dormants. Le chien prophète [...] enterré sur les hauteurs du mont Qassioun, cette montagne qui protège Damas du mauvais œil depuis le déluge de Noé. [...] Les musulmans croient que lorsque Dieu admit les Sept Dormants dans le paradis, le chien Qitmir s'agrippa au costume de l'un d'entre eux et les suivit ainsi dans le ciel vers les portes du paradis. [...] Suite à cette croyance, jadis les Arabes, les juifs, les Persans et les Turcs inscrivaient le nom de Qitmir près du sceau des lettres [...] afin de placer leurs courriers sous la protection d'un si fidèle gardien.⁴³⁸

Et pour ce chien Harys, l'aspiration au même sort supposé du chien Qitmir est une véritable obsession. Il ira jusqu'à vouloir, lui l'animal aboyeur, apprendre la langue arabe, « la langue nationale et officielle du paradis [...] pays divin »⁴³⁹. Un paradis qu'Harys qualifie d'assez vaste pour accueillir tous les êtres vivants, exception faite de certains serpents et mouches. Ces dernières qui lui font peur et qu'il n'arrive pas à admettre l'utilité de leur existence : « Pourquoi Dieu a-t-il créé les mouches ? [...] Ça sert à quoi, une mouche qui pique les oreilles des vaches et des chevaux ? »⁴⁴⁰. Et Zaoui imagine même un dialogue assez profanateur échangé entre Moul et son chien « visionnaire [...] (au) flair prophétique »⁴⁴¹ où ce dernier explique au premier tout l'intérêt derrière sa volonté d'apprendre la langue arabe :

Mon cher Moul, je veux par tous les moyens apprendre la langue du paradis afin de me placer le jour de la résurrection, en chef suprême de tous les chiens du monde, ce monde de l'au-delà, [...] tous aboiements confondus [...] Je veux être en quelque sorte le porte-parole de bonne foi et de bonne langue. [...] chef suprême de tous les chiens paradisiaques entrain de communiquer en arabe, d'échanger avec le Créateur de toutes les créatures [...] PDG de la communauté des chiens des paradis d'Allah.⁴⁴²

Il faut dire que le lien d'Harys avec la langue arabe date de son adoption encore chiot par Mouloud. Ce dernier l'avait dressé très tôt à faire ses besoins dans un coin du balcon de son appartement. Besoins qu'il faisait sur les feuilles des journaux que Mouloud étalait. Des journaux en français mais aussi en arabe, langue du Coran. Et Harys au fil du temps est devenu maître dans l'urination sur les photos des présidents et

⁴³⁸ - Ibid., pp. 76-77-104-105.

⁴³⁹ - Ibid., pp. 97-145.

⁴⁴⁰ - Ibid., p. 83.

⁴⁴¹ - Ibid., p. 98.

⁴⁴² - Ibid., pp. 98-99-102.

des rois arabes et sur les articles contenant des fatwas. Pisser était devenu chez lui « un acte politiquement engagé »⁴⁴³. Une manière pour Zaoui de profaner la sacralité du politique, du religieux et de la langue arabe. Et nous savons l'interdiction sociale d'user des supports en langue arabe par peur de profaner un texte sacré quelconque.

Zaoui représente l'autre personnage central du roman, Mouloud, en un être qui se soucie peu de son devenir dans l'au-delà. Quoique les questions insistantes d'Harys l'on amené à réfléchir sur ce monde décrit dans les textes religieux qu'il ne consulta que pour apporter des éléments de réponse à son fidèle compagnon. Des textes qu'il profane d'ailleurs en aimant lire par exemple la Sîra du prophète « tout en étant dedans !! Collé à Lara »⁴⁴⁴. Au fil de ses lectures sur le paradis, il sort avec une conclusion des plus profanatrices, comme le montrent ces propos :

Dans les livres divins, le paradis est décrit comme un lieu où on peut trouver toutes sortes de fruits, du lait, du miel, des houris, des lits, de l'or, de l'argent mais, est-ce qu'on peut trouver de la poésie, des beaux romans, des salles de cinéma, des théâtres, des Smartphones... ? Est-ce qu'une vie éternelle peut exister sans ces plaisirs ?⁴⁴⁵

Zaoui représente donc son personnage comme un passionné des arts au point d'en regretter l'absence dans le paradis. Sa passion est tel qu'en étant ému, il « n'arrive pas à distinguer la parole d'Allah de celle des grands poètes ! »⁴⁴⁶. En loup solitaire, il s'entoure d'ailleurs de livres, même dans les toilettes, au point de craindre de finir comme El-Jahidh mort englouti par les volumes de sa bibliothèque. Et Mouloud ne brise sa solitude qu'en accueillant chez lui Lara, sa voisine syrienne de confession chrétienne, l'arrière-petite-fille de Tarek Ibn Ziad. Ce dernier qui avait fini ses jours, selon Zaoui, comme mendiant à Damas, trahit par les siens par jalousie. Avec Lara, il entretient une relation sous les regards de son chien.

Et Mouloud vit en fait seul car son épouse Farida l'avait quitté après avoir découvert qu'il fréquentait sa propre mère, Sultana. Il eut d'ailleurs avec celle-ci un

⁴⁴³ - Ibid., p. 46.

⁴⁴⁴ - Ibid., p. 207.

⁴⁴⁵ - Ibid., pp. 201-202.

⁴⁴⁶ - Ibid., p. 157.

premier rapport le jour de la naissance de leur fille Tanila. Et il continua à entretenir son amour pour sa belle-mère plus de vingt ans jusqu'à la mort de celle-ci. Mort qui l'affligea au plus haut point. Sa perte lui était si insupportable qu'il lui parlait du dessus de sa tombe au beau milieu des morts :

Quand Farida m'a surpris en train de pleurer l'absence de Sultana, elle a décidé de faire chambre à part. [...] Farida s'est débarrassée de toutes les photos de sa mère, sa rivale [...] J'appelle Sultana ma belle-mère, j'entends ses souffles, ses gémissements, bien qu'elle ne soit plus de ce bas monde, elle me parle : « J'ai besoin de toi, la terre sur mes épaules est pesante ! Il fait froid sans toi ! ».⁴⁴⁷

Seule la compagnie d'Harys, la passion des livres et sa relation avec sa voisine réfugiée ont pu combler chez Mouloud le vide laissée par la disparition de sa belle-mère. Et nous voyons bien la profanation de la sacralité du mariage qu'occasionne Zaoui par cette mise en scène. Et avec le personnage de Lara, il revient comme dans le précédent roman à la personne de Tarek Ibn Ziad. Une personnalité historique auquel il donne le vrai nom : Taraynak N Ziane. Un nom qui en fait est une transposition phonétique de l'arabe vers le berbère. Une manière pour Zaoui de souligner ses origines amazighes. Origines que les historiens arabes ont peut-être délibérément occultées. Zaoui brise d'ailleurs ce tabou historique, tout en axant son propos sur le dévoilement du secret qui entoure sa mort, mendiant sa subsistance au seuil de la grande mosquée des Omeyyades, à Damas. Lui dont l'héroïsme a propagé la présence musulmane jusqu'en Andalousie et dont ne subsiste qu'une autre déformation de son nom qui dénomme ce détroit méditerranéen, celui de Gibraltar. Quoique Zaoui représente une de ses descendantes en la personne de Lara qui, au lieu d'être musulmane, est chrétienne, profanant ainsi son appartenance religieuse.

Et le roman se termine par la mort d'Harys le chien dans les bras de son maître. Une mort que ce dernier ne put supporter car elle le laissait face-à-face avec sa solitude. Même Lara l'a quitté pour regagner son pays. Mouloud plonge alors dans la folie et se retrouve interné dans l'hôpital psychiatrique de Blida. Il devient alors non-responsable de ses actes comme le stipule la religion musulmane et pourra peut-être de ce fait espérer regagner ce paradis tant profané dans ce roman.

⁴⁴⁷ - Ibid., pp. 153-211.

CONCLUSION

Arrivé au terme de ce modeste travail qui n'a pour seule ambition que de mettre en lumière la poétique de la profanation du sacré dans l'œuvre romanesque d'Amin Zaoui. Une poétique que nous pouvons certifier suite à l'analyse des romans de langue française répartis en deux sous-ensembles selon leurs destinataires dictés par leur lieu de publication. En effet, nous nous sommes attelés à vérifier notre hypothèse de base qui stipulait l'existence d'une entreprise littéraire de profanation du sacré dans ses différentes variantes, religieuse, sexuelle, politique, esthétique, sociale..., qui sous-tend l'ensemble de l'œuvre romanesque de Zaoui.

Une analyse qui fait suite à un cadre théorique et méthodologique structuré en quatre chapitres. Dans le premier, nous avons essayé de donner un aperçu des différentes acceptions du sacré en fonction des disciplines scientifiques qui l'ont pris en charge. Des définitions qui en fait débouchent sur une impasse tant le sacré est difficile à circonscrire. Et c'est en fait par ses manifestations culturelles et religieuses qu'il est possible d'en définir les contours. C'est justement l'objet du deuxième chapitre dans lequel nous avons synthétisé les structures élémentaires du sacré dans la sphère culturelle arabo-musulmane. Des structures qui permettent donc au lecteur de connaître ce qui est sacré dans la culture arabo-musulmane et que nous avons résumé dans un schéma pyramidal. Un schéma qui s'inspire des travaux d'Albert Assaref sur la hiérarchisation de la sacralité des mots, des êtres, des objets... ; et des travaux de Joseph Chelhod sur les structures du sacré en Islam.

Structures qui en soi sont structurantes d'un imaginaire, d'une manière d'appréhender le monde, et qui pour le cas de la sphère culturelle arabo-musulmane, est

hautement marqué par l’empreinte du sacré. Ce que nous avons essayé de mettre en lumière dans le troisième chapitre théorique en nous basant essentiellement sur les travaux de Malek Chebel. Tout l’intérêt de ce chapitre réside dans le fait que l’œuvre d’Amin Zaoui est le fruit de son imaginaire propre qui ne peut qu’être une manifestation de l’imaginaire global arabo-musulman. Œuvre qui recèle une caractéristique de taille dans la mesure où elle met à mal le sacré, sa source principale. L’on pourrait même dire qu’elle est une diction du mal⁴⁴⁸ qui brave la malédiction sensée s’abattre sur tout profanateur. Ce qui rejoint en fait la définition d’Agamben de la profanation en tant qu’acte consistant à faire sortir un élément de la sphère sacrée en le rendant à la sphère sociale sans rituel ni crainte. Ce qui s’apparente donc à une entreprise de désacralisation vue que l’acte profanateur n’a eu aucune incidence concrète sur celui qui l’accomplit.

Notre cadre théorique se solde par un quatrième chapitre dans lequel nous avons tenté de mettre en lumière le traitement littéraire du sacré par certains écrivains algériens d’expression française. Un traitement qui ne peut sortir des deux attitudes possibles évoquées par Roger Caillois, ou de respect ou de transgression du sacré. Attitudes qui se manifestent par des œuvres littéraires que les travaux de Jean Déjeux catégorisent en œuvres du constat ou en œuvre de la contestation du sacré. Nous avons donc essayé de donner un aperçu de certains de ces textes littéraires dans leurs deux variantes en nous attachant à intégrer tant que possible certains textes récents.

Ce dernier chapitre ouvre sur la partie analytique qui prend en charge l’œuvre romanesque d’Amin Zaoui. Œuvre qui s’inscrit pleinement dans la catégorie de la contestation du sacré. Quoiqu’à la différence des autres textes littéraires évoqués dans le dernier chapitre théorique, les romans de Zaoui se présentent avec une constante : un traitement profanateur du sacré dont la constance se mue en une véritable poésie. Poétique dans le sens de manière d’user des procédés littéraires dans la confection de l’œuvre, dans la mise en place d’une communication littéraire, dans l’instauration d’un discours dans notre cas romanesque.

Et pour valider cette hypothèse, nous avons structuré cette deuxième partie en trois chapitres. Le premier est un retour sur la vie et l’œuvre de Zaoui avec le dessein de

⁴⁴⁸ - Cf. BATAILLE Georges, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard (Coll.Folio essais), 1957.

mettre en évidence le lien des textes avec leurs contextes. Ceci tout en s'attellant à aborder l'œuvre de Zaoui, essentiellement romanesque, dans son ensemble. Une œuvre qui se caractérise par une double manifestation linguistique, arabe et française. Tout l'intérêt pour nous, dans cette manière de procéder, réside dans notre volonté d'ouvrir des perspectives de recherches sur le sacré tel qu'il est traité en langue arabe et en langue française. Le lecteur ne peut que se rendre compte que l'œuvre de Zaoui, qu'elle soit de graphie arabe ou de graphie française, est traversée de part en part par une même poétique, celle d'une profanation du sacré.

Les deux chapitres qui suivent sont une synthèse de nos analyses des romans de langue française d'Amin Zaoui divisés en deux sous-ensembles. Le premier constitué des romans publiés jusqu'à ce jour qu'à l'Hexagone. Le second englobant ses romans publiés conjointement en coédition en France et en Algérie. Notre analyse pour les deux sous-ensembles se base sur une même procédure d'approche en partant des éléments péri-textuels des romans ; en passant par leurs structures et scénographies ; pour arriver au discours romanesque que nous qualifions de profanateur.

Ce que l'analyse démontre en premier lieu est la prégnance d'un traitement profanateur du sacré. D'un roman à l'autre, nous avons démontré que du choix du titre, de la couverture, de la structuration en chapitres, jusqu'à la mise en scène des personnages évoluant dans un espace-temps, le sacré est profané. Une profanation qui touche à toutes les structures du sacré, de la plus élémentaire jusqu'à la plus suprême. L'analyse, en fait, atteste que toute l'œuvre d'Amin Zaoui est portée par une poétique de la profanation.

L'on a même l'impression que Zaoui met en place un univers romanesque qui dépasse le cadre éditorial du roman. En d'autres termes, c'est un véritable discours romanesque profanateur émanant d'une poétique particulière qui est mis en œuvre. Ce que nous avons essayé tant bien que mal de mettre en exergue au fil de l'analyse. Reste qu'un degré supérieur de transgression du sacré a été décelé dans le premier sous-ensemble romanesque avec en plus une certaine transparence interprétative. Ce qui n'est pas le cas du second sous-ensemble où la profanation est présente mais souvent moins ouvertement énoncée sinon atténuée.

Pour conclure notre humble travail, nous voudrions nous tourner vers la pragmatique de ce discours romanesque profanateur. Nous voudrions en fait donner notre interprétation du sens à donner à une telle poétique en termes de visée, d'objectif, de but. A notre avis donc, l'œuvre romanesque d'Amin Zaoui est une entreprise déconstructiviste des structures du sacré de tout bord. Une déconstruction à la Derrida mise en œuvre par le biais de la littérature. Cette dernière qui devient chez Zaoui, comme nous l'avons à maintes fois souligné et démontré, un lieu de débat idéologique.

Les romans de Zaoui s'apparentent clairement à des « romans à thèse » à visée argumentative. Nous pourrions même dire que ses romans sont autant d'arguments qui discréditent le sacré en montrant par un subtil jeu littéraire la possibilité de le remettre en cause. On a même l'impression que Zaoui tend à semer le doute dans le cœur du lecteur en s'attaquant aux structures profondes du sacré. Une démarche qui tend à faire du roman, texte profane par définition, un texte qui concurrence les textes sacrés dans l'appréhension de l'existence. Et la religion, définit comme nous l'avons vu comme l'administration du sacré, s'y retrouve noyée par un flot d'idées qui remettent en cause sa pertinence propre.

Cette déconstruction par les pouvoirs démiurgiques conférés à tout créateur littéraire, par sa mise en place d'une représentation mentale du monde activée par l'acte de lecture, trouve dans le roman Zaouien un terrain privilégié. Ce que notre analyse a tenté de mettre en avant. En effet, quand Zaoui profane la sacralité de la personne divine, des prophètes, des saints, des anges, des rites, etc., il désacralise en même temps tous ces éléments. Une désacralisation qui va happer le lecteur en le plongeant dans un tourbillon de questionnements qui peuvent l'amener à remettre en cause sa propre conception du sacré.

Désacralisation que l'on pourrait aussi qualifier, suite à Mohammed Arkoun, de démythologisation. Cette dernière qui pour l'œuvre de Zaoui est en fait une rencontre entre l'anthropologique et le poétique. Œuvre qui devient le lieu de déploiement d'une pensée symbolique et d'un esprit de révolte qui répliquent à l'idée d'un écrasement de l'être humain par des forces qui le débordent existentiellement, en d'autres termes par le

sacré. L'analyse démontre d'ailleurs que Zaoui manifeste une véritable remise en question du sacré qui s'apparenterait à un rejet sous la forme d'une critique de l'esprit religieux et de ses transferts dans la sphère sociale.

Il ne faut pas perdre de vue qu'Amin Zaoui n'est pas seulement un romancier. Il est aussi un académicien qui manie le discours scientifique basé sur la démonstration et l'argumentation. Sa pratique de la littérature romanesque pourrait être considérée comme une manière indirecte de convaincre le lecteur de la capacité de s'affranchir de tous les interdits liés au sacré. D'ailleurs Zaoui fait de ses romans autant de lieux textuels où il brave tous ces interdits. On pourrait même le définir comme un auteur qui s'est libéré de toutes les contraintes liées au sacré et qui tendrait à amener le lecteur à faire de même. Zaoui lui-même, à l'occasion d'un entretien, se définit comme l'écrivain de la bravoure⁴⁴⁹, celui qui ose braver les interdits. Attitude qui en soi est une remise en cause du statut de l'homme qui est censé être soumis à Dieu et à ses lois.

Et nous avons pu remarquer au fil de l'analyse la maîtrise hors pair de Zaoui des questions liées au sacré. Son entreprise littéraire ne manque pas en fait de génie en matière d'analyse des structures du sacré et en matière de déconstruction de ses mêmes structures. Et le roman de par son appartenance viscérale à la fiction crée une distanciation entre l'auteur et son discours le dispensant de tout soupçon quant à ses convictions personnelles. Mais ceci n'empêche que toutes ces « métaphores obsédantes », en reprenant Charles Mauron, sont autant de pièces qui permettent de monter le puzzle du « Mythe personnel » de Zaoui. Selon nous, il est un mythomane de par sa pratique du roman qui a la manie de détruire l'emprise du sacré dans la société.

La profanation du sacré, qui pourrait être qualifiée de marque de fabrique de Zaoui, peut aussi être expliquée par son pouvoir séducteur chez le lecteur. L'être humain est toujours attiré par tout ce qui est interdit. Le lecteur de Zaoui serait à notre sens aussi attiré par ces textes où l'interdit est mis à mal. Une forme de curiosité du degré de la profanation que peut atteindre notre auteur. Et chaque roman sera l'occasion d'assouvir cette curiosité.

⁴⁴⁹ - « »

Et le lecteur de notre travail a peut-être constaté les marqueurs linguistiques de l'étonnement qui ponctuent notre analyse des textes de Zaoui. Un étonnement graduel selon le degré de la sacralité de l'élément profané. Et c'est peut-être cette quête de l'étonnement qui crée l'envie de lire Zaoui. Ceci en parlant d'un lecteur croyant, musulman de surcroît. Il serait d'ailleurs intéressant d'ouvrir dans ce sens un champ de recherche en matière de réception de l'œuvre de Zaoui chez le lectorat algérien et aussi chez le lectorat étranger. Une étude de la réception qui tiendrait en compte des convictions intimes de chaque type de lectorat en tant que paramètre essentiel.

Nous finirons enfin par dire que l'œuvre romanesque de Zaoui, portée par une poétique de la profanation du sacré, recèle encore en son sein une multitude de pistes de lectures interprétatives possibles, que ce travail n'a forcément pas entreprises. Des lectures avec le sacré pour clé que de futures recherches devraient prendre en charge. Notre travail ne sera alors qu'une pierre qui s'ajoutera à l'édifice de la recherche dans ce domaine d'investigation riche et enrichissant. Un domaine ouvert sur plusieurs champs disciplinaires allant de l'anthropologie culturelle et de la philosophie des religions jusqu'aux études littéraires. Ce que l'œuvre romanesque de Zaoui nous a permis d'entreprendre dans les limites de nos aptitudes à analyser ce travail d'imagination poétique, cette transcription scripturale, cette mise en texte, cette mise en scène du sacré dans une optique profanatrice.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRE D'AMIN ZAOUI

En langue arabe :

Le frisson, (Titre original), Alger, El Ikhtilaf, 2008, (Beyrouth, Kounouz Adabiya, 1999 pour la 1^{ère} édition).

L'odeur de la femelle, (Titre original), Damas, Dar Kanâan, 2000.

Se réveille la soie, (Titre original), Alger, Barzakh, 2014, (Oran, Dar El Gharb, 2002 pour la 1^{ère} édition).

Le huitième ciel, (Titre original), Alger, El Ikhtilaf, 2008, (Oran, Palais de la culture, 1993 pour la 1^{ère} édition).

La voie de Satan, (Titre original), Alger, El Ikhtilaf, 2009.

Le bouc ou la séduction de l'âme pour les vierges chrétiennes et adoratrices du feu, (Titre original), Alger, El Ikhtilaf, 2011.

Elle a le charme de l'abeille, (Titre original), Alger, El Ikhtilaf, 2012.

La ballade de l'âme, (Titre original), Alger, El Ikhtilaf, 2013.

La reine, (Titre original), Alger, El Ikhtilaf, 2014.

Juste Avant l'amour, (Titre original), Alger, El Ikhtilaf, 2015.

Une jambe sur l'autre, (Titre original), Alger, El Ikhtilaf, 2016.

Horr Ibn Yaqdhan, (Titre original), Alger, El Ikhtilaf, 2017.

Les amis, (Titre original), Alger, El Ikhtilaf, 2018.

En langue française :

« Fatwa pour Schéhérazade », In Fatwa pour Schéhérazade et autres récits de la censure ordinaire (essai collectif), Le Pré Battoir, Jean-Pierre Hugué, 1997.

Sommeil du mimosa suivi de Sonate des loups, Paris, Le serpent à plumes, 1998.

La soumission, Paris, Le serpent à plumes, 1998.

La razzia, Paris, Le serpent à plumes, 1999.

L'empire de la peur –Introduction à la culture du sang en Algérie et dans le monde arabe (essai), Le Pré Battoir, Jean-Pierre Huguet, 1999.

Haras de Femmes, Paris, Le serpent à plumes, 2001.

Les gens du parfum, Paris, Le serpent à plumes, 2003.

Festin de mensonges, Alger, Barzakh, 2007.

La chambre de la vierge impure, Alger, Barzakh, 2009.

Irruption d'une chair dormante, (Nouvelle avec illustration de Rachid Koraichi), Alger, El-Beyt, 2009.

« L'honneur de la trahison », In Nouvelles d'Algérie (Recueil de nouvelles), Paris, Magellan, 2011.

Le dernier juif de Tamentit, Alger, Barzakh, 2012.

Le miel de la sieste, Alger, Barzakh, 2014.

Un incendie au paradis –Femmes, religions et cultures-, (essai), Alger, Tafat, 2016.

L'enfant de l'œuf, Alger, Barzakh, 2017.

La boîte noire de l'Islam –La sacré et la discorde contemporaine-, (essai), Alger, Tafat, 2018.

OUVRAGES

Théorie du sacré

BATAILLE Georges, La littérature et le mal, Paris, Gallimard (Coll.Folio essais), 1957.

BOYER Frédéric et al., La littérature contemporaine et le sacré, Paris, Editions de la bibliothèque publique d'information/Centre Pompidou, 2009.

CAILLOIS Roger, L'homme et le sacré, Paris, Gallimard (Coll. Folio essais), 1950.

CAMBY Philippe, L'érotisme et le sacré, Paris Albin Michel, 1989.

CAZNEUVE Jean, Sociologie du rite –Tabou, magie, sacré-, Paris, PUF, 1971.

CHELHOD Joseph, Les structures du sacré chez les arabes, Paris, Maisonneuve et Larose, 1964.

DEJEUX Jean, Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française, Paris, L'Harmattan, 1986.

DURKHEIM Emile, Les formes élémentaires de la vie religieuse, Paris, PUF, 1968, disponible sur : <http://classiques.uqac.ca>.

DURKHEIM Emile, La prohibition de l'inceste et ses origines, Paris, PUF, 1969, disponible sur : <http://classiques.uqac.ca>.

ELIADE Mircea, Le sacré et le profane, Paris, Gallimard, 1965.

GIRARD René, La violence et le sacré, Paris, Hachette littérature, 2003.

GRONDIN Jean, La philosophie de la religion, Paris, PUF (Coll. Que sais-je ?), 2009.

LAWSON-HELLU Laté et DAKROUB Fida (Dir.), Le fait religieux dans les écritures et expressions francophones, Ontario, Université Western éditions, 2016, disponible sur : www.uwo.ca/french/grelcef/2016/cgrelcef_08_text00_full.pdf

MAKARIUS Levi, Le sacré et la violation des interdits, Paris, Payot, 1974.

RIES Julien (Dir.), Les origines et le problème de l'homo-religiosus, Paris, Edisud, 1992.

RIVIERE Claude, Socio-anthropologie des religions, Paris, Armand Colin, 1997.

VANEIGEM Raoul, Rien n'est sacré, tout peut se dire –réflexions sur la liberté d'expression-, Paris, La Découverte, 2003.

WUNENBURGER Jean-Jacques, Le sacré, Paris, PUF (coll. Que sais-je ?), 2015 (1981 pour la 1^{ère} édition).

ZABERMAN Pierre et al., Ecritures du corps –Nouvelles perspectives-, Paris, Garnier Classiques, 2013.

ZLITNI-FITOURI Sonia (Dir.), Le sacré et le profane dans les littératures de langue française, Bordeaux-Tunis, Presses Universitaires de Bordeaux et Sud éditions, 2005.

Expressions littéraires du sacré

En langue française :

BACHI Salim, Le silence de Mahomet, Paris, Gallimard, 2008.

BACHI Salim, Dieu, Allah, moi et les autres, Paris, Gallimard, 2017.

BENMALEK Anouar, Ô Maria, Paris, Fayard, 2006.

BEY Maïssa, Surtout ne te retourne pas, Paris, Editions de l'Aube, 2005.

BOUDJEDRA Rachid, La Répudiation, Paris, Denoël, 1969.

BOUDJEDRA Rachid, L'Insolation, Paris, Denoël, 1972.

BOUDJEDRA Rachid, Les 1001 années de la nostalgie, Paris, Denoël, 1979.

BOUDJEDRA Rachid, La macération, Paris, Denoël, 1984.

BOUDJEDRA Rachid, La prise de Gibraltar, Paris, Denoël, 1987.

CHRAIBI Dris, Le passé simple, Paris, Gallimard, 1954.

DAOUD Kamel, Meursault-contre enquête-, Alger, Barzakh, 2013.

DAOUD Kamel, Zabor ou les psaumes, Alger, Barzakh, 2017.

DIB Mohammed, Trilogie Algérie, Alger, Barzakh, 2011.

DIB Mohammed, Si diable veut, Paris, Albin Michel, 1998.

DJEBAR Assia, Loin de Médine, Paris, Albin Michel, 1991.

GIBRAN Khalil, Le prophète, Paris, Gallimard, 2017.

MEDDEB Abdelwahab, Talismano, Paris, Sindbad, 1998.

SANSAL Boualem, Dis-moi le paradis, Paris, Gallimard, 2003.

SANSAL Boualem, 2084 –La fin du monde-, Paris, Gallimard, 2015.

YACINE Kateb, Nedjma, Paris, Seuil, 1956.

En langue arabe :

KACIMI Samir, Halabil (), Alger, ENAG, 2016.

Cheikh NEFZAOUÏ, Le jardin parfumé (), version électronique disponible sur : <https://upload.wikimedia.org>.

IBN HAZM, Le collier de la colombe (), version électronique disponible sur : www.marefa.org/images/4/4/.....pdf.

Abou Alaâ EL-MAARI, L'épître du pardon (), version électronique disponible sur : www.mohamedrabeea.com/books.book1_8190.pdf.

Sadik AL-AZEM, La critique de la pensée religieuse (), Beyrouth, Dar Ettaliâ, 1980, version électronique disponible sur : <https://www.books4arab.com/.../Criticism-of-religious-thought-pdf>.

Abdurrahman EL-SUYUTI, (), Damas, Dar El-Kitab El-Arabi, version électronique disponible sur : www.mamnoo3ah.com/Books.../

[Abbes Mahmud EL-AKKAD, Iblis \(\)](#), Caire, Dar Nahdhat Misr, version électronique disponible sur : https://www.kutub-pdf.com/book/..._.html

[Maârouf EL-RUSSAFI, La personnalité Mahométane \(\)](#), [Kamel editions, Koln, 2002](#), version électronique disponible sur : www.islameyat.com/post_details.php?id=1571&cat=23...

EL-JAHIDH, Le livre des animaux (), Caire, El-Moussahim, 1965, version électronique disponible sur : <http://www.islamicbook.ws/adab/alhiwan-.pdf>

Sociologie de la littérature et de l'espace maghrébin

ADDI Lahouari, [Algérie] Chroniques d'une expérience postcoloniale de modernisation, Alger, Barzakh, 2012.

ARAB Abdelhamid, Manuscrits et bibliothèques musulmanes en Algérie, Méolans-Rével, Atelier Perrosseaux, 2006.

ARKOUN Mohamed, Humanisme et Islam –Combats et propositions-, Paris, Vrin, 2006.

BAHSOUN Jihad, L'islam dans les littératures francophones du Maghreb, du Proche Orient et du Moyen-Orient, Paris, L'Harmattan, 2016.

BOUDJEDRA Rachid, La vie quotidienne en Algérie, Paris, Hachette, 1971.

BOUHADIBA Abdelwahab, La sexualité en Islam, Paris, Quadrige/PUF, 1975, (4^{ème} édition, 1986).

BOURDIEU Pierre, Les Règles de l'art, éd. revue et corrigée, Paris, Seuil, « Points », 1998.

BOUTERFA Saïd, Les manuscrits du Touat, Méolans-Rével, Atelier Perrosseaux, 2005.

CAMPS Gabriel, Les berbères –mémoire et identité-, Alger, Barzakh, 2011.

CHEBEL Malek, L'esprit de sérail –perversions et marginalités sexuelles au Maghreb-, Paris, Lieu commun, 1988.

- CHEBEL Malek, L'imaginaire arabo-musulman, Paris, PUF, 1993.
- CHEBEL Malek, Le corps en Islam, Paris, Quadrige/PUF, 1999.
- CHEBEL Malek, 13 contes du Coran et de l'Islam, Paris, Flammarion, 2007.
- CHEBEL Malek, L'inconscient de l'Islam, Paris, CNRS-éditions, 2015.
- COLONNA Fanny, Les versets de l'invincibilité –Permanence et changements religieux dans l'Algérie contemporaine-, Paris, Presses de Sciences PO, 1995.
- HALEBY Omar et DEREGLA Paul, Les lois secrètes de l'amour en Islam, Paris, Balland, 1992.
- HARAOUI-GHEBALOU Yamilé (Dir.), Actualité des symboles culturels de la littérature algérienne, Alger, Hibr, 2010.
- JULLIARD Colette, Imaginaire et orient –l'écriture du désir-, Paris, L'Harmattan, 1996.
- MEDDEB Abdelwahab, Sortir de la malédiction –L'islam entre civilisation et barbarie, Paris, Seuil, 2008.
- MERNISSI Fatima, Le harem politique –Le prophète et les femmes-, Paris, Albin Michel, 1987.
- MEYNIER Gilbert, L'Algérie des origines –de la préhistoire à l'avènement de l'Islam-, Alger, Barzakh, 2007.
- MEYNIER Gilbert, L'Algérie cœur du Maghreb classique –de l'ouverture islamo-arabe au repli (698-1518), Alger, Barzakh, 2012.
- MOUSSAOUI Abderrahmane, Espace et sacré au Sahara –Ksour et oasis du sud-ouest algérien-, Paris, CNRS-éditions, 2002.
- MOUSSAOUI Abderrahmane, De la violence en Algérie –les lois du chaos-, Alger, Barzakh, 2006.
- TOUALBI Noureddine, Religion, rites et mutations : psychologie du sacré en Algérie, Alger, ENAPAL, 1984

Théorie de la littérature maghrébine d'expression française

- ACHOUR Christiane, Anthologie de la littérature algérienne d'expression française, Paris, Bordas, 1990.
- ARNAUD Jacqueline, La littérature maghrébine de langue française –Origines et perspectives-, Paris, Publisud, 1986.

BONN Charles, Le roman algérien de langue française, Paris, l'Harmattan, 1985.

BONN Charles et BOUALIT Farida (Dir.), Paysages littéraires algériens des années 90 : témoigner d'une tragédie ?, Paris, l'Harmattan, 1999.

DEJEUX Jean, La littérature maghrébine d'expression française, Paris, PUF, (Coll. Que sais-je), 1992.

DRIS Youcef, La littérature algérienne à travers les siècles, Alger, Alpha, 2014.

KHADDA Nadjat (Dir.), Ecrivains maghrébins et modernité textuelle, Paris, l'Harmattan, 1994.

NOIRAY Jacques, Littératures francophones –Le Maghreb-, Paris, Belin, 1996.

QUAGHBEUR Marc, Francophonies d'Europe, du Maghreb et du Machrek – Littérature et libertés-, Bruxelles, P.I.E, 2013.

Etudes critiques

ABRAMOVICI Jean-Christophe, Encre de sang –Sade écrivain-, Paris, Garnier Classiques, 2013.

BONN Charles, Kateb Yacine, Nedjma, Paris, l'Harmattan, 2009.

BUSHRUI Suheil et JENKINS Khalil, Gibran l'homme et le poète, Paris, Véga, 2001.

CLERC Jeanne-Marie, Assia Djébar –Ecrire, transgresser, résister-, Paris, L'Harmattan, 1997.

COUDREUSE Anne, Sade écrivain polymorphe, Paris, Champion, 2015.

DELAYRE Stéphanie, Driss Chraïbi, une écriture de traverse, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2006.

GAFAITI Hafid, Boudjedra ou la passion de la modernité, Paris, Denoël, 1987.

GAFAITI Hafid (Dir.), Rachid Boudjedra : une poétique de la subversion – Autobiographie et Histoire-, Paris, l'Harmattan, 1999.

GAFAITI Hafid (Dir.), Rachid Boudjedra : une poétique de la subversion – Lectures critiques-, Paris, l'Harmattan, 2000.

GIBRAN Khalil, Visions du prophète, Paris, Editions du rocher, 1995.

HELM Yolande Aline (Dir.), Malika Mokaddem envers et contre tout, Paris, l'Harmattan, 2000.

KARA-HADJAJI, Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi, Paris, Publisud, 1986.

KHADDA Nadjet, Mohammed Dib : cette intempestive voix recluse, Aix-en-Provence, Edisud, 2003.

Théorie littéraire

ACHOUR Christiane et REZZOUG Simone, Convergences critiques – Introduction à la lecture du littéraire -, Alger, OPU, 1995.

ACHOUR Christiane et BEKKAT Amina, Clefs pour la lecture des récits –Convergences critiques II-, Blida, Tell, 2002.

BARTHES Roland, Le plaisir du texte, Paris, Seuil, 1973.

BARTHES Roland, Le bruissement de la langue, Paris, Seuil, 1984.

BERGEZ Daniel (Dir), Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire, Paris, Dunod, 1996.

BERTRAND Denis, Précis de sémiotique littéraire, Paris, Nathan, 2000.

BORDAS Eric et al., L'analyse littéraire, notions et repères, Paris, Nathan, 2002.

BRUNEL Pierre, Mythocritique –théorie et parcours-, Paris, PUF, 1992.

COMPAGNON Antoine, Le démon de la théorie, Paris, Seuil, 1998.

COMMELIN Pierre, Mythologie grecque et romaine, Bordas, Paris, 1991.

COUTURIER Maurice, La Figure de l'auteur, Paris, Seuil, 1995.

DELCROIX Maurice & HALLYN Fernand (dir.), Méthodes du texte, introduction aux études littéraires, Paris, Duculot, 1995.

DUCHESNE Alain et LEGUAY Thierry, Qu'est-ce qu'un écrivain ? , Paris, Mots et Cie, 2002.

FOREST Philippe, Le roman, le je, Nantes, Pleins feux, 2001.

FONTANIER Pierre, Les figures du discours, Paris, Flammarion, 1977.

GASPARINI Philippe, Est-il je ?, roman autobiographique et autofiction, Paris, Seuil, 2004.

GENETTE Gérard, Figures III, Paris, Seuil, 1972.

- GENETTE Gérard, Introduction à l'architexte, Paris, Seuil, 1979.
- GENETTE Gérard, Palimpsestes-La littérature au second degré-, Paris, Seuil, 1982.
- GENETTE Gérard, L'œuvre d'art-La relation esthétique-, Paris, Seuil, 1997.
- HAMILTON Edith, La mythologie –Ses dieux, ses héros, ses légendes-, Allier, Marabout, 1997.
- HEINICH Nathalie, Être écrivain, Paris, La Découverte, 2000.
- KUNDERA Milan, L'art du roman, Paris, Gallimard, 1986.
- MIQUEL André, La littérature arabe, Paris, PUF, 1969.
- MILLY Jean, Poétique des textes, Paris, Nathan, 1992.
- PATILLON Michel, Précis d'analyse littéraire, Paris, Nathan, 1995.
- ROBERIEUX Jean-Jacques, Eléments de rhétorique et d'argumentation, Paris, Dunod, 1993.
- ROHOU Jean, Les études littéraires, méthodes et perspectives, Paris, Nathan, 1993.
- ROHOU Jean, L'histoire littéraire, objets et méthodes, Paris, Nathan, 1993.
- SARTRE Jean-Paul, Qu'est-ce que la littérature, Paris, Gallimard, 1948.
- SULEIMAN Susan, Le roman à thèse, Paris, PUF, 1983
- TODOROV Tzvetan, La notion de littérature, Paris, Seuil, 1987.
- TOURSEL Nadine & VASSEVIERE Jacques, Littérature : textes théoriques et critiques, Paris, Nathan, 1994.
- VALETTE Bernard, Esthétique du roman moderne, Paris, Nathan, 1997.

Linguistique textuelle et Analyse du discours

- ADAM Jean Michel, Les textes, types et prototypes, Paris, Nathan, 1992.
- ADAM Jean Michel, Le texte narratif, Paris, Nathan, 1994.
- ADAM Jean Michel, Linguistique textuelle, Paris, Nathan, 1999.
- ADAM Jean Michel & PETITJEAN André, Le texte descriptif, Paris, Nathan, 1992.

AMOSSY Ruth (dir.), Images de soi dans le discours. La Construction de l'ethos, Paris-Lausanne, Delachaux & Niestlé, 1999.

AMOSSY Ruth et MAINGUENEAU Dominique (dir.), L'analyse du discours dans les études littéraires, Toulouse, P.U.M, 2003.

BONNAFOUS Simone et TEMMAR Malika (dir.), Analyse du discours et sciences humaines et sociales, Paris, Ophrys, 2007.

CHARAUDEAU Patrick, Le discours politique –Les masques du pouvoir-, Paris, Vuibert, 2005.

MAINGUENEAU Dominique, Le contexte de l'œuvre littéraire, Paris, Dunod, 1993.

MAINGUENEAU Dominique, Le Discours littéraire, Paris, Armand Colin, 2004.

MAINGUENEAU Dominique, Le contre Saint Proust ou la fin de la littérature, Paris, Belin, 2006.

Psychocritique

CYRULNIK Boris, Un merveilleux malheur, Paris, Odile Jacob, 1999, (Coll.poches 2002).

RICOEUR Paul, Soi-même comme un autre, Paris, Seuil, 1990.

SALAUN Franck, Besoin de fiction –Sur l'expérience littéraire de la pensée et le concept de fiction pensante-, Paris, Herman, 2013.

Méthodologie

ANGERS Maurice, Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines, Alger, Casbah, 1996.

CHEVREL Yves, Aperçu historique de la recherche en littérature, Paris, PUF, (Coll. Que sais-je), 1994.

GUIDÈRE Mathieu, Méthodologie de la recherche –Guide du jeune chercheur en Lettres, Langues, Sciences Humaines et Sociales, Paris, Ellipse, 2004.

ARTICLES

AIT SIDHOUM Slimane, «Le dernier juif de Tamentit, destins et légendes », Revue L'ivrescq, Alger, L. De Minuit, n°: 35, Aout 2014, pp. 34-35.

ASSARAF Albert, « Le sacré, une force quantifiable ? », Revue Médium, Paris, Editions Babylone, n° 7, 2006, pp. 27-43, disponible sur : <http://assarafalbert.free.fr/medium7/medium7.htm>.

BECHLEGHEM Samira, « Quand l'écriture littéraire devient contestation du sacré » In Le sacré et le profane dans les littératures de langue française, Presses Universitaires de Bordeaux, 2005, pp. 211-216.

BECHLEGHEM Samira, « La part du sacré dans le signe maghrébin : cas de la réécriture des récits de Youcef et du sacrifice d'Abraham par la tradition orale », Revue Insaniyat [en ligne], 43-2009, mis en ligne le 12/04/2012, consulté le 21/02/2016, disponible sur : <http://insaniyat.revues.org/674>.

BONN Charles, « Paysages littéraires algériens des années 90: témoigner d'une tragédie? », 1999, disponible sur : www.limag.refer.org/Default.htm.

BOUCHAIB Moulay Hichem, « La religion dans l'œuvre romanesque de Rachid Boudjedra », Revue La Tortue Verte [en ligne], n° :4, Décembre 2012, disponible sur : <http://www.latortueverte.com/DOSSIER%204%20Rachid%20Boudjedra%20dec%202012.pdf>

BRAHIMI Denise, « Le dernier juif de Tamentit, un roman transgressif », Revue L'ivrescq, Alger, L. De Minuit, n°: 35, Aout 2014, pp. 32-33.

EL JARI Khadija, « La religion dans la littérature : entre sacrilège et rationalité », Les cahiers du GRELCEF, n° : 8, Mai 2016, disponible sur : http://www.uwo.ca/french/grelcef/cgrelcef_08_numero.htm

GRIL Denis, « Le corps du prophète », Revue des mondes musulmans et de la méditerranée, n°113-114, pp. 37-57, disponible sur : <http://remmm.revues.org/2966>.

LAVAL Sophie, « Haras de femme ou la séduction au cœur de la résistance », Logosphère n° : 01, 2005, pp. 145-160, disponible sur : <http://grupoinveshum733.ugr.es/pages/logosphere/numeros/logo>

MAYEUR-JAOUEN Catherine, « Le corps et le sacré en orient musulman », Revue des mondes musulmans et de la méditerranée, n°113-114, pp. 9-33, disponible sur : <http://remmm.revues.org/2965?file:1>.

THOMAS Jean-Pierre, « Une herméneutique du sacré dans les textes littéraires : amorce de théorisation et parcours exploratoire », Revue Interférences littéraires, n°17, 2015, pp. 227-241, disponible sur : http://www.interférences_littéraires.be

THESES ET MEMOIRES

GRICHE Khadija, Le sacré dans La Nuit Sacrée de Tahar Benjelloun, mémoire de Magistère, SIMON Rachida (Dir.), Université de Batna, 2007, disponible sur : http://theses.univ-batna.dz/index.php?option=com_docman&task=doc_download&gid=3490&Itemid=4

HAMBLI Achour, L'interdit dans les romans : La répudiation et La macération de rachid Boudjedra –Enjeux d'une écriture subversive-, mémoire de Magistère, ABDOU Kamel (Dir.), Université de Constantine, 2007, disponible sur : <https://bu.unc.edu.dz/theses/francais/ACH949.pdf>

KHEDRE Mounira, Najib Mahfuz et Michel Houellebecq : deux romanciers face au tabou religieux –Le cas des Fils de la Médina (Awlad haratina) et de Plateforme, Thèse de Doctorat, MICHAUD Stéphane (Dir.), Université de Sorbonne Nouvelle Paris III, 2010, disponible sur : <http://theses.fr/2010PA030036.pdf>

LOUVIOT Myriam, Poétique de l'hybridité dans les littératures postcoloniales, Thèse de Doctorat, CUCHE François-Xavier (Dir.), Université de Strasbourg, 2010, disponible sur : scd-theses.u-strasbg.fr/2083/01/LOUVIOT_Myriam_2010.pdf

DICTIONNAIRES

ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis & VIALA Alain (Dir.), Dictionnaire du littéraire, Paris, PUF, 2002.

BEKKAT Amina (Dir.), Dictionnaire des écrivains algériens de langue française (1990-2010), Alger, Chihab, 2014.

CHARAUDEAU Patrick & MAINGUENEAU Dominique (Dir.), Dictionnaire d'analyse du discours, Paris, éditions du Seuil, 2002.

CHEBEL Malek, Dictionnaire des symboles musulmans, Paris, Albin Michel, 1995, (format poche, 2001).

DE BEAUMARCHAIS Jean Pierre & DANIEL Couty, Dictionnaire des œuvres littéraires de la langue française, édition électronique.

DUPRIEZ Bernard, Gradus – Dictionnaire des procédés littéraires-, Paris, Editions 10/18, 1984.

FELICI Lucio & ROSSI Tiziano (Dir.), Encyclopédie de la littérature, Paris, Librairie Générale Française, 2003.

FOREST Philippe & CONIO Gérard, Dictionnaire fondamental du français littéraire, Maxi-Livres, 2004.